This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

17

TOME DIX-SEPTIÈME.

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE;

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

PAR L'ABBÉ PRÉVOST:

AVEC FIGURES.

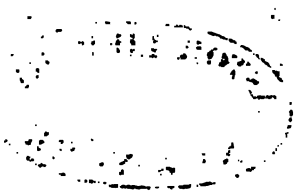
TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



PRÉFACE.

LE petit ouvrage dont on donne ici la traduction, a été si bien reçu en Angleterre, qu'il s'en eſt fait cinq éditions en un an: preuve que l'auteur a ſu attraper le goût du public. Il a pourtant rencontré quelques cenſeurs. Et où eſt l'ouvrage auquel on ne puiſſe rien trouver à reprendre? Le Cid, (*dit un auteur* (*) *plein d'eſprit & de bon ſens*,) eſt l'un des plus beaux poëmes que l'on puiſſe faire; & l'une des meilleures critiques qui aient été faites ſur aucun ſujet, eſt celle du Cid. *Il n'eſt donc pas ſurprenant que* PAMELA *ait été critiquée; c'eſt un honneur qu'on ne s'aviſe pas de faire à de*

(*) M. de la Bruyère, Caractères, &c. p. m. 25, des Ouvrages de l'Eſprit.

mauvais ouvrages. Nous ne prétendons pas néanmoins comparer ces critiques à celles du Cid. Elles sont si pitoyables, & on y découvre tant de mauvaise foi dans les citations, qu'elles ne méritent pas qu'on en prenne connoissance. D'ailleurs, s'il y a quelques remarques qui soient dignes d'attention, l'auteur y répondra lui-même dans la continuation de cette histoire, qui est actuellement sous presse, & qui contiendra aussi deux volumes.

Disons un mot de notre traduction. Nous avons tâché de la rendre aussi fidelle qu'il nous a été possible, vu la différence des langues. On sait que la langue angloise n'est pas tout à fait aussi châtiée que la françoise : on souffre dans celle-là des expressions qu'on ne permettroit pas dans celle-ci. Il seroit

aiſé d'en citer un grand nombre d'exemples, s'il étoit néceſſaire. C'eſt ce qui nous a obligés à rendre le ſens de notre auteur, plutôt que de ſuivre exactement ſes expreſſions. Cependant il faut ſe ſouvenir que la plupart de ces lettres ſont écrites par une jeune fille de quinze à ſeize ans; & il a fallu que le ſtyle fût proportionné à ſon âge & à ſon ſexe.

On eſpère que les ſentimens d'humanité, de vertu & de religion, & la variété des caractères juſtes & bien touchés, dont l'original de cet ouvrage eſt rempli, & qui l'ont fait recevoir ſi favorablement des anglois, ſeront cauſe que les étrangers ne liront pas avec moins de plaiſir la traduction que nous leur préſentons.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Cette

traduction a été faite avec la participation de l'auteur, qui a eu la bonté de nous fournir un petit nombre d'additions & de corrections. Et comme on aime à connoître le caractère de ceux dont il eſt fait mention dans un livre qu'on lit, l'auteur a bien voulu nous communiquer les portraits de quelques perſonnes dont il parle dans cette hiſtoire. Ces portraits n'ont point été inſérés dans les cinq editions qu'on a faites de l'original, parce que l'Auteur s'en eſt aviſé trop tard.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

SI divertir & plaire, & en même tems inſtruire & cultiver l'eſprit & le cœur des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe :

Si inculquer les principes de la religion & de la morale, d'une manière ſi aiſée & ſi touchante, qu'on les rende agréables & utiles aux lecteurs peu avancés en âge, & dignes cependant de l'attention des perſonnes d'un âge plus mûr, & d'un eſprit plus cultivé :

Si preſſer avec force les devoirs réciproques des pères & des enfans, & ceux auxquels la ſociété civile engage tous les hommes, depuis ceux du plus bas étage, juſqu'aux perſonnes du rang le plus élevé ;

Si peindre le vice des couleurs les plus propres à en inſpirer de l'horreur, & mettre la vertu dans un ſi beau jour, qu'on la rende véritablement aimable :

Si tracer des caractères vrais & bien ſoutenus :

Si faire naître des incidens fâcheux de cauſes qui ſoient naturelles, & exciter la compaſſion par des motifs convenables :

Si enſeigner à l'homme riche quel uſage il doit faire de ſon bien ; à celui que ſes paſſions dominent, comment il peut les vaincre ; & au débauché, de quelle manière il peut réformer ſa conduite de bonne grace, & avec honneur :

Si donner des exemples propres à être imités dans les circonſtances les plus délicates & les plus dangereuſes, par les filles les plus modeſtes, & les épouſes les plus chaſtes.

Si remplir toutes ces vues d'une manière

ſi vraiſemblable, ſi naturelle & ſi vive, qu'elle touche tous les lecteurs ſenſés, & leur faſſe prendre un grand intérêt dans l'hiſtoire qu'on leur préſente :

Si exécuter ce plan ſans donner une ſeule idée qui puiſſe le moins du monde offenſer la modeſtie la plus ſévère, même dans ces circonſtances délicates où la plus ſévère modeſtie paroît avoir le plus à appréhender :

Si tout cela, embelli par une grande variété d'incidens agréables eſt digne de louange, & peut rendre un ouvrage recommandable, l'éditeur des lettres que l'on va lire, qui ne renferment rien qui ne ſoit vrai & fondé dans la nature même, oſe aſſurer que ce petit ouvrage répond exactement à l'idée qu'on vient de donner. Il s'attend donc qu'il ſera favorablement reçu du public ; de ſorte qu'il croit qu'une plus longue préface, ou une apologie plus

étudiée seroit parfaitement inutile : & cela pour deux raisons ; premièrement, parce qu'ayant été lui-même extrêmement touché en lisant cette histoire intéressante, il peut en appeler sûrement au cœur même de tous ceux qui la liront avec quelque attention ; en second lieu, parce qu'on doit raisonnablement supposer qu'un éditeur juge d'un ouvrage avec une impartialité dont un auteur n'est presque jamais capable, lorsqu'il s'agit de ses propres productions.

LETTRE

A l'Editeur du Livre intitulé PAMELA, *ou* LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

J'AI lu votre PAMELA avec un plaiſir inexprimable. Elle répond parfaitement à l'idée que vous en donnez dans votre préface. Vous n'avez pas dit un mot de trop à la louange d'une pièce qui a des avantages & des beautés qui lui ſont particulières. Car, outre l'agréable ſimplicité du ſtyle, & la clarté & la juſteſſe des expreſſions, comme ces lettres ont été écrites pendant que les impreſſions que chaque circonſtance qui y eſt rapportée devoit faire, étoient encore fraîches, & qu'elles ſont adreſſées à ceux qui avoient droit de connoître les penſées les plus ſecrètes de celle qui les écrit, il faut néceſſairement que les diverſes paſſions du cœur y ſoient dépeintes d'une manière plus touchante, & que la nature même y ſoit repréſentée avec plus de vérité & plus d'exactitude qu'on ne le peut faire dans le récit d'une hiſtoire arrivée depuis long-tems, & dont on ne ſauroit plus ſe rappeler les circonſtances avec les mêmes eſpérances, les mêmes craintes, les mêmes paſſions, qu'on a reſſenties dans le tems que les choſes ſe ſont paſſées.

J'oſe aſſurer que ce petit ouvrage ſera regardé comme un modèle dans ſon genre, & comme un modèle qu'on n'a point encore eu juſqu'à préſent; car il eſt rempli d'images vives, & d'incidens naturels, ſurprenans, & qui ne ſont point étrangers à l'hiſtoire qu'on raconte. Les circonſtances en ſont intéreſſantes, & pour ceux qui vivent dans la baſſeſſe, & pour ceux qui vivent dans la grandeur. Les bienſéances y ſont très-bien gardées par-tout; les devoirs de la vie civile y ſont preſſés avec force; le ſtyle y eſt proportionné au caractère des perſonnes qui paroiſſent ſur la ſcène; l'ouvrage plaît & inſtruit toujours en même tems; le vice & la vertu y ſont dépeints des couleurs qui leur conviennent; & la religion y eſt repréſentée dans ſa beauté naturelle, & d'une manière propre à la rendre aimable. Comme d'un côté on ne lui donne point un air ſombre, triſte & rebutant; de l'autre on a eu ſoin auſſi de ne pas favoriſer le goût dépravé qui n'eſt que trop à la mode aujourd'hui; je veux dire, qu'on ne l'a point avilie, & qu'on ne lui a rien ôté de ſa dignité & de ſa nobleſſe: & j'oſe aſſurer que ſi, outre les beautés de cet ouvrage, on conſidère encore le but que l'auteur s'y eſt propoſé, on le jugera digne, non-ſeulement d'être lu dans toutes les familles, principalement dans celles où il y a des jeunes gens

de l'un & de l'autre ſexe, mais auſſi d'occuper une place dans la bibliothèque des lecteurs les plus curieux & les plus policés. Car comme il n'emprunte aucune de ſes beautés de l'imagination d'un eſprit romaneſque, mais qu'il a ſon fondement dans la vérité & dans la nature, & qu'il eſt établi ſur l'expérience même, il ſera toujours eſtimé des gens de goût & de bon ſens; & d'un autre côté, l'agréable variété des événemens & des caractères qu'il contient, le fera toujours lire avec plaiſir par ceux qui cherchent la gaieté & l'enjouement.

Les réflexions morales, & les uſages que l'on peut tirer des différens événemens & des caractères qui y ſont décrits, ſont ſi bien exprimés à la fin de l'ouvrage, que je ne m'y arrêterai pas ici: mais je crois qu'il eſt à propos d'avertir le public d'une choſe que vous m'avez dite; c'eſt qu'il paroîtra par pluſieurs particularités dont il eſt fait mention dans ces lettres, que l'hiſtoire qui y eſt racontée eſt arrivée depuis environ trente ans; que vous avez été obligé de changer les noms des perſonnes & des lieux, & de déguiſer quelques circonſtances, afin de ne pas choquer certaines gens qui ſeroient fâchés qu'on les déſignât trop clairement, quoiqu'ils ne puiſſent qu'approuver le bon deſſein qu'on ſe propoſe en publiant cette hiſtoire. Puiſque vous avez eu aſſez de confiance en moi pour me faire

juge des changemens que vous auriez deſſein de faire, je ſuis bien aiſe de voir que vous les avez faits d'une manière qui n'altere point le fond de l'hiſtoire, & que vous avez évité les digreſſions prolixes qu'on ne rencontre que trop ſouvent dans des ouvrages de cette nature.

Petit livre, charmante PAMELA, même-ainſi hardiment au public; ſois sûre de trouver des amis & des admirateurs, non-ſeulement dans ta patrie, mais même dans les pays éloignés: tu pourras ſervir de modèle aux écrivains d'une nation voiſine, qui auront l'occaſion maintenant de recevoir de bon argent ſterling, à la place de la fauſſe monnoie qui a eu ſi long-tems cours parmi nous dans des pièces où l'on ne trouve que la légéreté de cette inconſtante nation. Malgré la corruption du ſiècle, la vertu a encore un bon nombre de partiſans. Tu peux compter ſur leur protection. Et puiſſes-tu convertir tous les libertins obſtinés entre les mains deſquels tu tomberas! Puiſſent toutes les jeunes filles qui te liront, imiter la vertu de PAMELA, & être récompenſées comme elle!

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-fidelle ſerviteur,

J. B. D. F.

LETTRE

LETTRE

A mon digne ami l'Editeur de PAMELA.

MONSIEUR,

JE vous renvoie le manuſcrit de PAMELA, que j'ai lu avec tout le plaiſir imaginable. Ce petit ouvrage eſt écrit avec cet air de vérité & avec cette ſimplicité aimable, qui, quoique très-néceſſaires, ſe rencontrent rarement dans les pièces deſtinées à inſtruire & à plaire. Celle-ci touche le cœur, & perſuade l'eſprit. Les incidens en ſont ſi naturels & ſi intéreſſans, que j'ai ſuivi pas à pas votre charmante héroïne; j'ai partagé avec elle toutes ſes peines; j'ai été extrêmement inquiet dans la crainte où j'étois des terribles conſéquences que je croyois à chaque inſtant devoir être la ſuite de la louable réſiſtance qu'elle faiſoit: je me ſuis intéreſſé dans tous les projets qu'elle formoit pour s'échapper. J'ai été ſucceſſivement content d'elle, & fâché contre elle durant le tems de ſon empriſonnement. J'ai été content des plans qu'elle formoit, & des moyens qu'elle vouloit mettre en uſage pour ſe délivrer; & j'ai été fâché de ce qu'elle ſouffroit que ſa peur fît évanouir tous ſes deſſeins; j'ai déploré toujours ſon malheur avec un cœur

vivement touché de voir toutes ſes eſpérances trompées, & tous ſes projets avortés. En un mot, toute la pièce eſt ſi touchante, qu'il eſt impoſſible de la lire ſans y prendre un vif intérêt, & ſans en être extrêmement ému.

Elle renferme mille bonnes leçons; elle enſeigne une morale épurée; elle met la vertu dans ſon plus beau jour, & en rend la pratique agréable. La belle infortunée en ſuit conſtamment les maximes, mais ſans oſtentation & ſans orgueil; la vertu eſt ſi profondément gravée dans ſon cœur que, durant tout le cours de ſes ſouffrances, on ne la voit pas héſiter un ſeul moment pour ſavoir ſi elle doit la ſacrifier pour ſatisfaire ſon ambition, ou pour obtenir ſa liberté; mais, comme s'il n'y avoit pas d'autre moyen de ſe délivrer, elle perſévère conſtamment dans le deſſein de conſerver ſon innocence au milieu de toutes les tentations, & de tous les dangers à quoi elle eſt expoſée, réſolue de périr plutôt que de faire rien qui puiſſe ternir ſa réputation.

Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer une choſe qui m'a paru bien ſurprenante, & qui mérite qu'on y faſſe une attention particulière. On voit ici une jeune perſonne, parfaitement belle, née dans la baſſeſſe & dans la pauvreté, qui n'a aucun ami capable de la ſecourir, ni de

la protéger ; qui n'a guère reçu d'autre éducation (*) que ce qu'elle a pu recueillir de ſes propres obſervations, & du peu qu'elle a lu durant le tems qu'elle a ſervi ſa bonne & généreuſe maîtreſſe ; & qui, après avoir goûté l'aiſe & l'abondance dans une ſituation fort au-deſſus de celle dans laquelle elle étoit née, peut cependant ſe réſoudre, & ſe réſoudre avec plaiſir à retourner à ſon ancienne pauvreté, plutôt que de renoncer à ſa vertu. Il eſt bien ſurprenant, dis-je, qu'une jeune perſonne, dans de pareilles circonſtances, ait pu mépriſer l'éclat des richeſſes, & s'expoſer à l'indigence ; qu'elle ait été capable de ſe conduire avec tant de ſageſſe & tant de prudence au milieu de toutes les peines, de tous les chagrins, & de tous les maux qu'elle a eus à ſouffrir ; qu'elle ait réſiſté aux appas ſéduiſans & aux offres preſqu'irréſiſtibles d'un très-galant homme, généralement aimé & eſtimé à cauſe des agrémens de ſa perſonne & de ſes bonnes qualités ; qu'elle ait ſu rompre avec tant d'adreſſe toutes ſes meſures, & l'obliger enfin de renoncer à ſes deſſeins criminels, de ſacrifier ſon orgueil & ſon ambition

(*) L'auteur de cette lettre ſemble avoir oublié que la maîtreſſe de Pamela l'avoit élevée à-peu près comme ſi elle eût été ſa propre fille.

à la vertu de cette fille, & de devenir le protecteur de cette même innocence qu'il avoit ſi long-tems tâché de corrompre ; qu'elle l'ait enfin engagé à l'épouſer, ſans qu'elle en eût eu auparavant aucun deſſein, ni même la moindre penſée ; ſans qu'elle eût employé aucun artifice pour l'enflammer, ſans qu'elle eût pris des airs de coquette pour le tenter & pour l'attirer, ſans qu'elle eût affecté d'être prude pour augmenter ſa paſſion, puiſqu'au contraire elle étoit ſans artifice, & qu'elle n'avoit aucune connoiſſance des ruſes & des tromperies des femmes de ce ſiècle : tous ſes ſoins, & même tous ſes déſirs, ne tendoient qu'à ſe rendre auſſi peu aimable qu'elle pouvoit aux yeux de ſon maître. Cependant elle étoit ſi éloignée d'avoir la moindre averſion pour ſa perſonne, qu'elle étoit plutôt prévenue en ſa faveur, eſtimant ſes bonnes qualités au même tems qu'elle condamnoit la paſſion qu'il avoit pour elle. Voilà un grand exemple de renoncement à ſoi-même ! Ses refus même étoient autant d'attraits ; plus elle réſiſtoit, & plus elle charmoit ; les moyens qu'elle employoit pour défendre ſa vertu, ne faiſoient qu'augmenter le danger où elle étoit, en enflammant de plus en plus la paſſion de ſon maître, juſqu'à ce qu'enfin, par une défenſe courageuſe & conſtante, celle qui étoit aſſiégée non-

ſeulement remporta une glorieuſe victoire ſur celui qui l'aſſiégeoit, mais le prit auſſi lui-même priſonnier.

Je ſuis charmé des belles réflexions qu'elle fait durant le cours de ſes malheurs : ſes ſoliloques, & les petits raiſonnemens qu'elle fait avec elle-même ſont très-agréables & très-jolis : elle découvre à ſon père & à ſa mère tout le fond de ſon ame ſans aucun déguiſement, de ſorte qu'on peut connoître, j'ai penſé dire qu'on peut voir les recoins les plus cachés de ſon cœur, ſource pure de vérité & d'innocence, d'où il ne peut partir que des ſentimens vertueux, & des penſées toutes ſaintes.

Je ne ſaurois concevoir pourquoi vous héſiteriez un moment à publier cette pièce ſi peu commune. Je ſouhaite de la voir imprimée dans ſa ſimplicité naturelle, qui touchera le lecteur, & lui plaira plus que tous les traits d'éloquence qu'on pourroit y ajouter, & qui ne feroient que la gâter. Si vous ſouffriez qu'une main meurtrière vînt l'orner de décorations ſuperflues & inutiles, qui, comme trop de draperie dans des tableaux ou ſur des ſtatues, ne font qu'embarraſſer, cela ne ſerviroit qu'à déguiſer les faits, qu'à gâter les réflexions, & à rendre les incidens peu naturels : l'hiſtoire ſeroit, pour ainſi dire, noyée dans une multitude de grands mots & de phraſes pompeu-

ſes ; ce ſeroit changer la ſubſtance ſolide en une ombre vaine, ou plutôt tourner la ſolidité angloiſe en crême fouettée. Non, ayons Pamela telle que Pamela s'eſt repréſentée elle-même ; conſervons ſes propres expreſſions ſans retranchemens & ſans addition. Produiſez-la dans ſon joli habit de payſanne, ainſi qu'elle parut lorſqu'elle comptoit de retourner chez ſes parens ; c'eſt l'habit qui convient le mieux à ſon innocence & à ſon aimable ſimplicité. C'eſt dans cet état qu'elle plaira le plus. Les grands traits d'éloquence peuvent ſurprendre & amuſer ; mais ils ne font jamais de profondes impreſſions ſur l'eſprit.

En un mot, monſieur, le public a grand beſoin d'une pièce comme celle-ci : le monde n'eſt que trop & que trop corrompu par des romans pernicieux. Je n'en connois point dont j'oſaſſe recommander la lecture aux jeunes gens de l'un ou de l'autre ſexe ; moins encore voudrois-je les leur propoſer comme des ouvrages où ils trouveroient des exemples propres à être imités. Tous ceux que j'ai lus juſqu'ici ne tendent qu'à gâter le jugement, à corrompre le cœur, & à inſpirer à la jeuneſſe l'eſprit de galanterie, & l'amour des plaiſirs défendus.

Publiez donc, pour leur intérêt, cette pièce, ſi propre à les divertir & à les inſtruire en même tems. L'honneur du beau ſexe exige de vous que

vous leur donnez [illegible]
ſa perſonne [illegible]
qui s'eſt commis [illegible]
circonſtances [illegible]
tentations, [illegible]
vertu. C'eſt [illegible]
doivent [illegible]
vous en [illegible]
juſtifier et [illegible]
nous inſpire [illegible]
impreſſions [illegible]
de mourir [illegible]
inexorable [illegible]
ſe rendre [illegible]

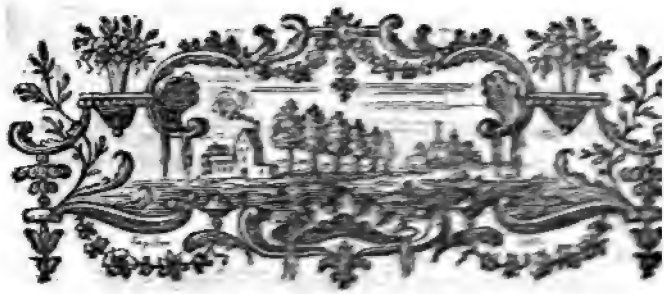
Il eſt [illegible]
vous donnez [illegible]
vous donc, [illegible]
deux ſexes : [illegible]
tage du genre [illegible]
perſuadé que [illegible]
tems cachez, [illegible]
on ne veuille [illegible]
chaque famille [illegible]
vertueuſe : elle [illegible]
jeuneſſe, & lui [illegible]
de la vertu & de [illegible]
de bons principes [illegible]
avancé ; elle corrigera [illegible]

les mœurs de ce ſiècle ; de ſorte que *Pamela* deviendra le ſujet de l'imitation de toutes les jeunes dames de la Grande-Bretagne ; & le généreux bienfaiteur & rémunérateur de cette aimable fille ſera l'admiration des hommes, & l'exemple qu'ils ſe propoſeront de ſuivre.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami, &c.



PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

LETTRE PREMIERE.

Mes très-chers Père & Mere,

J'AI à vous communiquer un grand sujet de chagrin, accompagné pourtant de quelque consolation : voici le chagrin : c'est que notre bonne maîtresse est morte de la maladie dont je vous ai parlé. Elle nous a laissés tous dans une extrême affliction ; car c'étoit une maîtresse pleine de douceur & d'indulgence pour tous ses domestiques. Je craignois beaucoup que, comme j'étois entrée chez elle pour être sa fille de chambre, on ne me vît de nouveau hors de condition, & obligée de

urner chez vous, qui n'avez déja que trop de ne à vous entretenir vous-mêmes : & comme a maîtreſſe avoit eu la bonté de me faire ap-endre à écrire & à coudre, qu'elle m'avoit fait nſeigner l'arithmétique, & bien d'autres choſes u-deſſus de mon état, il n'auroit pas été facile de trouver une autre condition, pour laquelle votre pauvre Pamela eût été propre. Mais tandis que ma bonne maîtreſſe étoit ſur ſon lit de mort, & juſtement une heure avant qu'elle expirât, dieu, dont nous avons ſi ſouvent éprouvé la protection dans le beſoin, lui mit au cœur de recommander tous ſes domeſtiques l'un après l'autre à mon jeune maître ; & lorſque ce fut mon tour de lui être recommandée, (j'étois au chevet de ſon lit, pleurant & ſanglotant) elle ne put d'abord dire que ces paroles : *Mon cher fils....* Elle s'arrêta un moment ; puis reprenant un peu ſes eſprits, elle ajouta : *Souviens-toi de la pauvre Pamela.* Ce furent-là preſque ſes dernières paroles. Mes yeux ſe fondent en larmes.... Ne ſoyez pas ſurpris de voir ce papier ſi plein de taches.

Que faire ? il faut que la volonté de dieu ſoit faite.... Voici maintenant le ſujet de conſolation : c'eſt que je ne ſerai pas obligée de m'en retourner pour être à charge à mes chers père & mère : car mon maître nous a dit : Je prendrai ſoin de chacune de vous, mes filles ; & pour toi, Pamela, ajouta-t-il

en me prenant la main, (oui, en vérité, il me prit la main en préſence de toutes les autres filles) je veux être ton ami pour l'amour de ma tendre mère; tu prendras ſoin de mon linge. Dieu le béniſſe! & vous, mon cher père & ma chère mère, priez dieu avec moi qu'il répande ſes bénédictions ſur lui: car il a fait mettre en deuil tous les domeſtiques de ma maîtreſſe, & leur a fait préſent à chacun d'un an de gages. Par rapport à moi, comme je n'avois point encore de gages, ma maîtreſſe m'ayant promis de me traiter ſelon que je me conduirois, il a ordonné à la ménagère de me mettre en deuil comme les autres, & il m'a donné de ſa propre main quatre guinées d'or, & quelques pièces d'argent, qu'il y avoit dans la bourſe de ma maîtreſſe lorſqu'elle mourut; & il m'a dit que ſi j'étois une bonne fille, diligente & fidelle, il ſeroit mon ami pour l'amour de ſa mère. Je vous envoie ces quatre guinées pour vous conſoler; car la providence ne me laiſſera pas manquer. Vous pouvez en employer une partie à payer quelques vieilles dettes, & garder le reſte pour vos beſoins. Si j'en reçois davantage, je ſais qu'il eſt de mon devoir de vous témoigner ma reconnoiſſance en prenant ſoin de vous, & je n'y manquerai pas: car vous avez eu ſoin de moi, lorſque je ne pouvois pas encore m'aider moi-même. Vous avez eu ſoin de tous vos enfans; car que ſerions-nous devenus

tous ſans cela ? Je vous envoie ceci par notre valet Jean, qui va de votre côté ; mais il ne ſait pas ce qu'il vous apporte ; car j'ai mis les guinées dans une petite boîte à pillules, qui étoit à ma maîtreſſe, & je les ai enveloppées dans du papier, afin qu'elles ne ſonnaſſent point. Prenez garde à ne point ouvrir la boîte devant lui.

Je ſais, mes chers père & mère, qu'il faut que je vous donne du chagrin auſſi bien que du plaiſir ; j'ajouterai ſeulement, priez pour votre Pamela, qui ſera toute ſa vie,

Votre très-obéiſſante Fille.

Je viens d'avoir la plus grande frayeur du monde. Juſtement comme je pliois cette lettre dans la chambre de ma défunte maîtreſſe, mon jeune maître eſt entré. Mon dieu ! qu'il m'a effrayée ! J'allois cacher la lettre dans mon ſein, lorſque lui me voyant toute tremblante, m'a dit en ſouriant : A qui viens-tu d'écrire, Pamela ? J'ai répondu, pleine de confuſion, je vous demande pardon, Monſieur ; c'eſt ſeulement à mon père & à ma mère. Eh bien, a-t-il dit, montre-moi quels progrès tu as faits dans l'écriture. Ah ! que j'étois honteuſe ! Dans le trouble où il me voyoit, il a pris la lettre ſans rien dire davantage, & l'a lue d'un bout à l'autre, puis il me l'a rendue. Je vous demande pardon, Monſieur, lui dis-je. Je ne ſais

pourtant pourquoi [illegible]
a toujours été [illegible]
pourquoi trouveroit-il [illegible]
respect pour les [illegible]
car il m'a pris la main [illegible]
fille, Pamela, [illegible]
ton père & ta mère [illegible]
en colère contre toi [illegible]
ce que tu dois ; ce que [illegible]
n'en es que plus à mon [illegible]
Pamela, tu peins [illegible]
passablement bonne. [illegible]
bonne mère a pris de [illegible]
perdus. Elle avoit coutume [illegible]
lecture : tu peux choisir [illegible]
laissés, ceux que tu voudras [illegible]
esprit, pourvu que tu [illegible]
gâter. Pendant qu'il parloit [illegible]
que faire la révérence [illegible]
confuse de ses bontés. [illegible]
le meilleur gentilhomme [illegible]
Mais je m'apperçois que [illegible]
longue lettre : je finira [illegible]
que je serai toute ma vie.

Votre très-obéissante [illegible]

LETTRE II.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

Ma chère PAMELA,

TA lettre a certainement causé beaucoup de chagrin à ta mère & à moi : elle nous a donné pourtant quelque consolation. Nous sommes en vérité très-affligés de la mort de ta bonne maîtresse, qui prenoit tant de soin de toi, qui te donnoit une si bonne éducation, & qui durant trois ou quatre ans, t'a fait présent d'habits, de linge, & de hardes, qu'une demoiselle n'auroit pas honte de porter. Mais ce qui nous inquiète le plus, c'est la crainte où nous sommes que, te voyant élevée si fort au-dessus de ton rang, tu ne te laisses entraîner à commettre quelque chose de honteux & de criminel. Tout le monde dit que tu es devenue grande & bien faite ; quelques-uns ajoutent que tu es fort jolie ; & en vérité, si tu n'étois pas ma fille, je l'aurois cru aussi-tôt que je te vis la dernière fois il y a six mois. Mais à quoi tout cela sert-il, si tu es perdue & ruinée sans ressource ? En vérité, ma chère enfant, nous commençons à craindre extrêmement pour toi. Car que signifient toutes les richesses du monde, lorsqu'on a une mauvaise conscience, & qu'on se conduit mal ? Il est vrai

que nous ſommes fort pauvres, & que nous avons beaucoup de peine à vivre, quoiqu'autrefois nous ayons été plus à notre aiſe, comme tu ſais : mais nous aimerions mieux ne vivre que d'eau, & de la terre des foſſés que je ſuis obligé de creuſer, que de vivre dans l'abondance, ſi elle étoit le prix de la chaſteté de notre chère enfant.

Je me flatte que le bon gentilhomme n'a aucun mauvais deſſein : mais qu'il t'ait donné tant d'argent, qu'il t'ait parlé avec tant de bonté, qu'il ait ſi fort loué les progrès que tu as faits, &, oh ! paroles fatales, qu'il t'ait dit, *fais ce que tu dois*, & que tu *n'en es que plus à ſon gré*, c'eſt ce qui nous cauſe une crainte mortelle.

J'en ai parlé à la bonne femme *Mumford :* tu ſais que cette honnête veuve a demeuré autrefois dans de bonnes familles ; elle nous a un peu raſſurés : car elle nous a dit, que c'eſt aſſez la coutume, lorſqu'une dame meurt, de donner l'argent qu'elle a ſur elle à ſa fille de chambre, & à celles de ſes femmes qui l'ont veillée durant ſa maladie. Mais encore, pourquoi te regarderoit-il avec tant de bonté ? Pourquoi prendroit-il la main d'une pauvre fille comme toi, comme tu dis dans ta lettre qu'il a fait deux fois ? Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'à lire la lettre que tu nous écris, & à louer ton écriture & ton orthographe ? Et pourquoi te donneroit-il la permiſſion de lire les livres de ſa mère ?

vérité, en vérité, ma très-chère enfant, nous nblons de peur à ton occaſion : & puis, tu noignes tant de joie des bontés qu'il a pour toi, parois ſi charmée de ſes expreſſions pleines de ouceur, (qui ſont, je l'avoue, une grande grace qu'il te fait, s'il n'a que de bons deſſeins) que nous craignons..., oui, ma chère fille, nous craignons que tu ne ſois que trop reconnoiſſante, & que tu ne le récompenſes en lui ſacrifiant ta vertu, ce tréſor que ni richeſſes, ni faveurs, ni rien au monde ne ſauroit payer.

Moi auſſi, je t'ai écrit une longue lettre. J'ajouterai pourtant encore une choſe; c'eſt qu'au milieu de notre pauvreté & de nos malheurs, nous nous ſommes toujours confiés en la bonté de dieu : nous avons toujours conſervé notre probité, & nous ne doutons point d'être heureux ci-après, pourvu que nous perſévérions dans la pratique de la vertu, quoique notre ſort ſoit fort triſte ici-bas. Mais ſi notre chère fille venoit à perdre ſon innocence, ce nous ſeroit une affliction inſupportable, qui feroit deſcendre tout-d'un-coup avec douleur nos cheveux blancs au ſépulcre.

Si donc tu nous aimes, ſi tu fais cas de la bénédiction de dieu, ſi tu as quelqu'égard pour ton propre bonheur à venir, nous t'ordonnons l'un & l'autre d'être ſur tes gardes; & ſi tu t'apperçois qu'on entreprenne la moindre choſe contre ta

vertu, ne manque pas de quitter tout, & de nous venir trouver au plutôt. Nous aimons mieux te voir couverte de haillons, & aller même à ton enterrement, que ſi l'on pouvoit dire qu'une fille qui nous appartient a préféré des avantages temporels à ſa vertu.

Nous acceptons avec plaiſir le préſent que tu nous fais, comme un témoignage de ton amitié & de ton reſpect; mais juſqu'à ce que nous ſoyons hors d'inquiétude, nous ne ſaurions en faire aucun uſage, crainte de partager le prix de l'infamie de notre pauvre fille. Nous avons enveloppé les guinées dans un linge, & nous les avons cachées parmi le chaume au-deſſus de la fenêtre, de peur qu'on ne nous les vole. Nous te donnons notre bénédiction; nous prions dieu pour toi, & ſommes,

Tes inquiets, mais affectionnés père & mère,
JEAN, & ELISABETH ANDREWS.

LETTRE III.

Mon très-cher Père,

IL faut que je l'avoue; votre lettre m'a cauſé beaucoup d'inquiétude: car au lieu qu'auparavant mon cœur étoit pénétré de reconnoiſſance pour les bontés de mon maître, votre lettre m'a remplie de ſoupçons & de crainte. Je me flatte pourtant

seillé de ne me jamais familiariser avec les garçons, mais de les tenir toujours dans le respect; que ce seroit même le moyen de m'attirer leur estime.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est ce que je vais vous raconter. A table, comme madame Jervis me l'a rapporté, mon maître & miladi Davers parlant de moi, elle lui dit, qu'elle me croyoit la plus jolie fille qu'elle eût jamais vue; que j'étois trop jolie pour demeurer dans la maison d'un garçon; & que, quelque femme qu'il épousât, il n'y en auroit point qui voulût me souffrir à son service. Il lui répondit, que j'avois fait de grands progrès, que j'avois beaucoup de prudence, & du bon sens au-dessus de mon âge, & que ce seroit grand dommage que ce qui faisoit mon mérite, devînt la cause de mon malheur. Non, dit la bonne dame, Pamela viendra demeurer avec moi. De tout mon cœur, répondit mon maître, je serai charmé de la voir si bien pourvue. Hé bien, dit-elle, je consulterai milord là-dessus. Elle demanda quel âge j'avois. Madame Jervis répondit que j'avois eu quinze ans au mois de février passé. Oh! dit-elle, si cette créature (car c'est ainsi qu'elle nous appelle toutes nous autres servantes) veut prendre garde à elle, elle deviendra plus accomplie encore, tant par rapport au corps, que par rapport à l'esprit.

Maintenant, mes chers père & mère, quoique ce que je viens de rapporter puisse paroître trop

vain venant de moi, ne vous réjouiſſez-vous pas auſſi bien que moi de voir que mon maître ſoit ſi prêt à ſe ſéparer de moi ? Cela fait bien voir qu'il ne penſe à rien de criminel. Mais Jean va partir, ainſi je n'ai le tems que de vous dire que je ſuis & ſerai toujours,

Votre vertueuſe, auſſi bien que très-obéiſſante Fille.

Je vous prie de vous ſervir de l'argent ; vous pouvez le faire à préſent en toute ſûreté.

LETTRE V.

Mes très-chers Père & Mère,

COMME Jean va dans vos quartiers, j'ai envie de vous écrire, parce qu'il eſt toujours diſpoſé à vous porter mes lettres, ou quoi que ce ſoit que je vous envoye. Il dit qu'il a un plaiſir infini à vous voir l'un & l'autre, & à vous entendre parler ; que vous avez tous deux tant de bon ſens, & tant de vertu, qu'il apprend toujours de vous quelque choſe d'utile. C'eſt grand dommage, dit-il encore, que des perſonnes d'une ſi grande probité n'aient pas mieux réuſſi dans le monde. Il s'étonne que vous, mon père, qui êtes ſi capable d'enſeigner, & qui écrivez ſi bien, n'ayez pas eu un meilleur ſuccès dans l'école que vous aviez levée ; & que vous

ſoyez obligé de gagner votre vie par un ſi rude travail. Mais je tire plus de vanité d'être née de parens ſi vertueux, que ſi j'étois la fille d'une dame de qualité.

Je n'entends point encore parler d'aller chez miladi Davers, & je ſuis fort tranquille ici à préſent; car madame Jervis me traite comme ſi j'étois ſa fille. C'eſt une très-bonne femme, qui regarde l'intérêt de ſon maître comme le ſien propre. Elle me donne continuellement de bons conſeils; & je crois, qu'après vous deux, je l'aime plus que qui que ce ſoit au monde. Elle a ſu ſi bien régler le ménage, & le tient en ſi bon ordre, que nous avons tous un grand reſpect pour elle. Elle prend plaiſir à m'entendre lire devant elle; mais elle n'aime à entendre que de bons livres: nous liſons toutes les fois que nous ſommes ſeules, de ſorte qu'il me ſemble alors que je ſuis chez vous. Elle entendit un jour Henry, un de nos domeſtiques, qui n'eſt pas le plus honnête homme du monde, me parler un peu librement; il m'appeloit, je penſe, *ſa chère Pamela*, & me ſaiſit, comme s'il avoit voulu me baiſer: vous pouvez croire que j'en fus fort en colère. Madame Jervis ſe mit à le gronder ſérieuſement, & ſe fâcha beaucoup contre lui; elle me dit qu'elle étoit très-contente de ma ſageſſe & de ma modeſtie, & de ce que je ſavois tenir les garçons en reſpect. Il eſt vrai que dans le

fond je ne ſuis pas fière, & que j'en agis civilement envers tout le monde; cependant je ne ſaurois ſouffrir d'être regardée en face par les valets, qui vous enviſagent comme s'ils vouloient vous voir juſques dans l'ame. Comme pour l'ordinaire je déjeûne, je dîne, & je ſoupe avec madame Jervis, tant elle a de bonté pour moi, j'ai peu d'occaſions de parler aux autres domeſtiques, & j'en ſuis fort aiſe. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient en général aſſez honnêtes à mon égard, à cauſe de madame Jervis, parce qu'ils voient qu'elle m'aime; & ils la craignent, parce qu'ils ſavent qu'elle eſt née demoiſelle, quoiqu'elle ait eu le malheur d'être réduite à ſervir.

Je vois que je vais faire encore une longue lettre; car j'aime à écrire, & je vous ennuierai. Mais lorſque j'ai commencé ma lettre, je n'avois deſſein que de vous dire que je ne crains plus aucun danger maintenant. Et en vérité je m'admire moi-même d'avoir été aſſez folle pour m'inquiéter comme j'ai fait (quoique l'avertiſſement que vous m'avez donné fût un effet de votre amitié, qui vous rend circonſpects). Je ſuis sûre que mon maître ne voudroit pas s'abaiſſer & ſe déshonorer, pour cauſer la perte d'une pauvre fille comme moi; & vous ſavez que cela le ruineroit de réputation, auſſi bien que moi; & il peut ſans doute ſe marier dans une des meilleures familles du pays. Mais en voilà aſſez pour aujourd'hui: Je ſuis,

Votre très-obéiſſante Fille.

LETTRE VI.

Mes très-chers Père & Mère,

MON maître a eu bien des bontés pour moi depuis ma dernière; car il m'a donné une partie des hardes de feu ma maîtreſſe; ſavoir, un habit complet, une demi-douzaine de chemiſes, ſix mouchoirs fins, trois tabliers de Cambray, & quatre de toile de Hollande. L'habit eſt d'une belle étoffe de ſoie, trop riche ſans doute, & trop bon pour moi: je voudrois que ce ne fût pas faire un affront à mon maître, que de vendre cet habit; je vous en enverrois l'argent; ce qui me ſeroit bien plus agréable.

Vous allez être remplis de crainte, vous allez vous imaginer qu'on a quelque mauvais deſſein; mais je vous dirai qu'il étoit avec madame Jervis lorſqu'il me donna ces hardes, & il lui donna en même-tems à elle quantité de bonnes nipes, qu'il la pria de porter en mémoire de madame ſa mère, qui avoit été la bonne amie de madame Jervis. Et lorſqu'il me donna cet habit & le reſte: Voilà qui eſt pour toi, Pamela, dit-il, fais faire l'habit propre pour ta taille; & quand tu quitteras le deuil, tu porteras cet habit pour l'amour de ta maîtreſſe. Madame Jervis te rend un bon

bon témoignage ; je ſouhaite que tu te conduiſes toujours avec autant de ſageſſe, que tu as fait juſqu'à préſent, & alors tout le monde t'aimera.

Je fus ſi ſurpriſe de ſa bonté, que je ne ſavois que dire. Je lui faiſois la révérence, & à madame Jervis auſſi, à cauſe du bon témoignage qu'elle m'avoit rendu ; & je lui dis à lui, que je ſouhaitois de pouvoir mériter ſes bonnes graces, & que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour y réuſſir.

Oh ! que c'eſt une choſe aimable que de faire du bien ! C'eſt tout ce que j'envie aux grands.

J'ai toujours cru que mon jeune maître eſt un galant-homme, comme tout le monde le dit : mais il nous a donné à nous deux, toutes ces belles nipes d'un air ſi gracieux, qu'il me paroiſſoit un ange.

Madame Jervis dit qu'il lui demanda ſi j'étois réſervée avec les valets, car il dit que j'étois fort jolie, & que ſi je me laiſſois attraper par quelqu'un, ce pourroit être ma perte, & le moyen de me rendre pauvre & malheureuſe de bonne heure. Elle ne manque jamais de dire du bien de moi, & profite de cette occaſion pour s'étendre ſur mes louanges : mais je me flatte qu'elle n'en a point dit plus que je ne tâcherai d'en mériter, quoique je ne les mérite pas encore. Je ſuis aſſurée, qu'après vous, mon cher père & ma chère

mère, elle eſt la perſonne que j'aimerai toujours le plus. Je ſuis,

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE VII.

Mon très-cher père,

DEPUIS ma dernière, mon maître m'a donné encore beaucoup de bonnes & belles nipes. Il me fit monter dans le cabinet de ma maîtreſſe, & ayant ouvert ſes tiroirs, il me donna deux coëffures de dentelle de Flandres très-fine, trois paires de ſouliers de ſoie, dont il y en a deux qui ont à peine été portés, & qui me vont fort bien; car ma maîtreſſe avoit le pied extrêmement petit; à la troiſième paire il y avoit des boucles d'argent fort belles. Il me donna auſſi des rubans & des fontanges de toutes les couleurs, quatre paires de beaux bas de coton blanc, trois paires de bas de ſoie, & deux corps de jupe fort riches. J'étois toute étonnée, & je fus un tems ſans pouvoir parler. J'avois honte en moi-même de prendre les bas; car madame Jervis n'étoit pas là; ſi elle y eût été, ce n'auroit été rien. Je les reçus, je crois, de fort mauvaiſe grace; car il ſourit, & dit: Ne rougis point, Pamela;

viez pas miſe dans la tête ; mais je ſais que c'étoit pour mon avantage : & peut-être que ſi ces inquiétudes ne s'étoient pas mêlées avec ſes faveurs, je m'en ſerois trop énorgueillie. Ainſi je conclus que tout arrive pour notre bien : & dieu vous béniſſe, mon cher père & ma chère mère ; je ſais que vous implorez conſtamment ſes bénédictions pour moi, qui ſuis & ſerai toujours,

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE VIII.

Ma chère PAMELA,

JE ne puis que te renouveler mes avis ſur la bonté que ton maître te témoigne, & ſur ſes expreſſions libres au ſujet des bas. Peut-être qu'il n'a eu aucun mauvais deſſein, je m'en flatte : mais lorſque je conſidère qu'il eſt poſſible qu'il eût quelque projet, & que s'il en a eu, le bonheur de ma fille dans ce monde & dans l'éternité en dépend, c'en eſt aſſez pour me faire trembler. Arme-toi, ma chère enfant, pour le pis qui peut t'arriver ; réſous-toi de perdre la vie plutôt que ton honneur. Quand même les ſoupçons que je t'ai fait naître diminueroient le plaiſir que tu aurois autrement goûté des faveurs de ton

maître, qu'eſt-ce que ce plaiſir que peuvent cauſer quelques belles hardes, au prix d'une bonne conſcience ?

Il eſt vrai que les préſens dont il te comble, ſont très-conſidérables ; mais par cela même ils doivent être plus ſuſpects. Et lorſque tu dis qu'il avoit un air ſi aimable, qu'il paroiſſoit comme un ange, que je crains que ſes préſens n'aient fait trop d'impreſſion ſur toi ! Car, quoique tu aies plus de bon ſens & plus de prudence qu'on n'en a communément à ton âge, je tremble pourtant lorſque je réfléchis à quels dangers une pauvre fille d'un peu plus de quinze ans eſt expoſée, au milieu des tentations de ce monde, & de la part d'un jeune gentilhomme mal intentionné, ſuppoſé qu'il le ſoit, qui a le pouvoir d'obliger, & une eſpèce d'autorité de commander en qualité de maître.

Je t'ordonne donc, ma chère enfant, ſi tu veux avoir notre bénédiction, tout pauvres que nous ſommes, d'être ſur tes gardes : il ne ſauroit y avoir du mal à cela ; & puiſque madame Jervis eſt une femme ſi vertueuſe, & qu'elle a tant de bonté pour toi, j'en ſuis beaucoup plus tranquille & ta mère auſſi. Nous nous flattons que tu ne lui cacheras rien, & que tu ſuivras ſes conſeils en tout. Ainſi, en te donnant notre bénédiction, & en t'aſſurant que nous prierons

dieu pour toi, plus que pour nous-mêmes, nous sommes,

Tes très-affectionnés père & mère.

Prens garde de ne te pas énorgueillir de ce qu'on te dit que tu es jolie; car tu ne t'es pas faite toi-même; ainsi tu ne peux mériter aucune louange de ce côté-là. La probité & la vertu sont seules la véritable beauté. Souviens-toi de cela, Pamela.

LETTRE IX.

Mes très-chers père & mère,

JE suis bien mortifiée d'avoir à vous dire que l'espérance que j'avois conçue d'aller chez miladi Davers est entièrement évanouie. Miladi vouloit m'avoir; mais mon maître, comme je l'ai appris il y a un moment, n'a pas voulu y consentir. Il dit que le neveu de miladi pourroit devenir amoureux de moi, que je pourrois le séduire, ou en être séduite; & comme sa mère m'aimoit, & m'avoit recommandée à ses soins, il croyoit, dit-il, qu'il étoit de son devoir de me garder chez lui, & que madame Jervis me serviroit de mère. Madame Jervis m'a dit que miladi secoua la tête, & dit: *Ah! mon Frère*, & pas davantage: &

comme vous m'avez rendue ſoupçonneuſe par vos avertiſſemens, j'ai de tems en tems de triſtes preſſentimens. Je ne parle pourtant pas encore de vos avertiſſemens, ni de mes inquiétudes à madame Jervis; non pas que je me défie d'elle, mais de peur qu'elle ne me croye vaine, préſomptueuſe, & trop remplie de bonne opinion de moi-même, vû l'extrême diſtance qu'il y a entre un homme ſi riche & gentilhomme, & une pauvre fille comme moi. Cependant madame Jervis elle-même paroiſſoit tirer quelques conſéquences de ce que miladi Davers avoit ſecoué la tête, & s'étoit écriée : *Ah ! mon Frère*, ſans rien dire de plus. J'eſpère que dieu me donnera le ſecours de ſa grace; c'eſt pourquoi je ne veux pas m'inquiéter trop ſi je puis m'en empêcher; car je me flatte de n'en avoir point de ſujet. Mais je vous rendrai compte des moindres choſes qui arriveront, afin que vous puiſſiez me continuer toujours vos bons avis : priez pour

Votre triſte & inquiète PAMELA.

LETTRE X.

Ma chere mere,

Vous & mon cher père êtes ſans doute ſurpris de n'avoir point eu de mes nouvelles depuis pluſieurs ſemaines ; mais une triſte ſcène en a été la cauſe ; car à préſent il n'eſt que trop vrai, que vos avertiſſemens étoient bien fondés. Oh ! ma chère mère, je ſuis malheureuſe, véritablement malheureuſe ! Ne vous effrayez pourtant pas, je ſuis vertueuſe. Dieu veuille par ſa grace que je le ſois toujours.

Oh ! cet ange, ce galant homme, ce doux bienfaiteur de votre pauvre Pamela, qui devoit prendre ſoin de moi à la prière que lui fit ſa mère lorſqu'elle étoit ſur ſon lit de mort, qui craignoit ſi fort que je ne me laiſſaſſe ſéduire par le neveu de milord Davers, qu'il ne voulut point me laiſſer entrer au ſervice de miladi ; ce gentilhomme, (oui, il faut encore que je l'appelle ainſi, quoiqu'il ne mérite plus ce titre,) ce gentilhomme s'eſt avili juſqu'à ſe donner des libertés avec ſa pauvre ſervante ! Il s'eſt fait voir maintenant dans ſon caractère naturel, & rien ne me paroît plus noir & plus affreux.

Je n'ai pas été pareſſeuſe ; j'ai écrit de tems

à autre, comment par degrés, & par de honteux artifices, il a découvert ſes criminels deſſeins : mais quelqu'un m'a volé ma lettre, & je ne ſais ce qu'elle eſt devenue. Elle étoit aſſez longue : je ſoupçonne que c'eſt lui qui l'a priſe; puiſqu'il a eu l'ame aſſez baſſe pour commettre une indignité, il peut bien auſſi en avoir commis une autre. Quoi qu'il en ſoit, tout l'uſage qu'il peut faire de ma lettre, c'eſt qu'elle pourra lui faire honte du perſonnage qu'il a joué, au lieu que je ne ſaurois rougir du mien : car il verra que je ſuis réſolue de conſerver ma vertu, & que je me glorifie de la probité de mes parens, quoiqu'ils ſoient pauvres.

Je vous dirai tout à la première occaſion; car on m'obſerve étroitement. Il a dit à madame Jervis : Cette fille eſt toujours à barbouiller du papier; il me ſemble qu'elle pourroit mieux employer ſon tems. Cependant je travaille de mon aiguille à toute heure; je fais ſon linge, & tout le beau linge de la maiſon; & outre cela je ſuis occupée à lui broder une veſte. Mais, oh ! mon cœur eſt prêt à ſe fendre! quelle récompenſe ai-je à attendre, ſi ce n'eſt la honte & l'infamie, ou des duretés & de mauvais traitemens? Je vous dirai tout dans peu; j'eſpère que je retrouverai ma lettre.

Votre très-affligée fille.

Il faut que je le traite d'*il* & de *lui* déſormais; car il s'eſt entièrement déshonoré dans mon eſprit.

LETTRE XI.

Ma chère mère,

JE ne ſaurois trouver ma lettre ; c'eſt pourquoi je vous raconterai le tout auſſi brièvement qu'il me ſera poſſible. Tout alla paſſablement bien depuis l'avant-dernière lettre que je vous écrivis. A la fin je crus avoir quelques raiſons de le ſoupçonner ; car lorſqu'il me voyoit, il me jetoit des œillades, qui ne ſignifioient rien de bon : enfin il vint à moi, comme j'étois à travailler de mon aiguille, dans le cabinet du petit jardin ; madame Jervis ne faiſoit que de me quitter. Je voulois m'en aller ; mais il me dit : Non, Pamela, ne t'en vas point ; j'ai quelque choſe à te dire ; & tu me fuis toujours lorſque je t'approche, comme ſi tu avois peur de moi.

J'étois tout-à-fait déconcertée, comme vous pouvez croire : à la fin je lui dis : Il ne convient pas à votre pauvre ſervante de demeurer en votre préſence, Monſieur, à moins que vos affaires ne le demandent, & j'eſpère que je n'oublierai jamais le reſpect que je vous dois.

Eh bien, dit-il, mes affaires le demandent quelquefois, & je veux que tu demeures, pour entendre ce que j'ai à te dire.

J'étois toute honteuſe, & je commençai à trembler, ſur-tout lorſqu'il me prit la main; car il n'y avoit pas une ame proche de nous.

Ma ſœur Davers, dit-il, (& il me ſemble qu'il avoit l'air auſſi embarraſſé que moi,) vouloit que tu demeuraſſes avec elle; mais elle n'auroit pas fait pour toi ce que j'ai deſſein de faire, ſi tu continues d'être fidelle & obligeante. Qu'en dis-tu, ma fille, ajouta-t-il avec quelque ardeur? n'aimes-tu pas mieux demeurer avec moi, que d'aller chez ma ſœur Davers? Il avoit un regard qui me pénétra de frayeur; je ne ſais comment l'exprimer; c'étoit, je penſe, un regard égaré.

Dès que je pus parler, je lui dis: Je vous demande pardon, Monſieur; mais comme vous n'avez point de femme que je puiſſe ſervir, & qu'il y a à cette heure un an que ma bonne maîtreſſe eſt morte, j'aimerois mieux aller ſervir miladi Davers, ſi vous vouliez bien me le permettre, parce que..... J'allois continuer; mais il m'interrompit bruſquement, en diſant, parce que tu es une petite ſotte, & que tu ne ſais pas ce qui te convient. Je te dis, que je te ferai demoiſelle, ſi tu veux être obligeante, & ſi tu ne t'oppoſes pas toi-même à ton bonheur. En diſant cela il m'embraſſa & me baiſa.

Vous direz maintenant que toute ſa méchanceté parut à découvert. Je me débattis, je trem-

blai, & j'étois ſi tranſie de frayeur que je me laiſſai tomber : je n'étois pas tout-à-fait évanouie, mais je me connoiſſois à peine. Je me vis entre ſes bras, ſans aucune force : il me baiſa deux ou trois fois avec une terrible ardeur. A la fin je m'arrachai d'entre ſes bras, & j'allois m'enfuir du cabinet ; mais il me retint, & ferma la porte.

J'aurois donné ma vie pour être libre. Il dit : Je ne te ferai point de mal, Pamela, n'aies pas peur de moi. Je ne veux point reſter ici, répondis-je. Tu ne veux point reſter, petite impertinente, reprit-il ? Sais-tu à qui tu parles ? Alors je perdis toute crainte & tout reſpect : Oui, Monſieur, lui dis-je, je le ſais ; mais je puis bien oublier que je ſuis votre domeſtique, lorſque vous oubliez ce qui convient à un maître.

Je pleurois & ſanglotois terriblement. Que tu es ſotte, dit-il ! t'ai-je fait aucun mal ? Oui, Monſieur, lui dis-je, vous m'avez fait le plus grand mal du monde : car vous m'avez appris à m'oublier moi-même, & ce qui me convient ; & en vous abaiſſant juſques à prendre des libertés avec votre pauvre ſervante, vous avez diminué la diſtance que la fortune avoit miſe entre vous & moi. Oui, Monſieur, j'oſe prendre la liberté de le dire ; quoique pauvre, je ſuis vertueuſe ; & quand vous ſeriez un prince, vous ne me feriez pas renoncer à ma vertu.

Il me baise deux ou trois fois avec une terrible ardeur.

Il ſe mit en colère, & dit : Qui eſt-ce qui veut t'y faire renoncer, petite ſotte ? ceſſe de pleurer comme un enfant. Il eſt vrai que je me ſuis abaiſſé moi-même ; mais ce n'étoit que pour t'éprouver. Si tu peux garder le ſecret ſur tout ceci, j'en aurai meilleure opinion de ta prudence. Voici quelque choſe, dit-il en me mettant quelques pièces d'or dans la main, pour te dédommager de la frayeur que je t'ai cauſée. Va faire un tour de jardin, & ne rentre pas que tu n'aies fini de pleurer. Je te commande de ne pas dire un mot de ce qui s'eſt paſſé, tout ira bien, & je te pardonnerai.

Je ne veux point de votre argent, Monſieur, lui dis-je ; en vérité, je n'en veux point, toute pauvre que je ſuis ; car pour parler ſincèrement, il me ſembloit que ç'auroit été prendre des arrhes : je mis donc ſon or ſur le banc ; & comme il paroiſſoit chagrin & confus de ce qu'il avoit fait, je pris cette occaſion pour ouvrir la porte & ſortir du cabinet.

Il m'appela, diſant, garde le ſecret, Pamela, je te le commande ; & ne rentre pas encore, comme je te l'ai dit.

Oh ! que de pareilles actions ſont baſſes & indignes, & qu'un gentilhomme doit paroître petit, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, lorſqu'il oſe faire des choſes qui ſont ſi fort au-deſſous de lui,

& qui mettent ſes inférieurs en état de paroître plus grands que lui !

Je fis un tour ou deux dans le jardin, mais ſans m'éloigner de la maiſon, crainte d'accident. Je ſoufflai dans ma main pour ſécher mes yeux, parce que je ne voulois pas paroître trop déſobéiſſante. Dans ma première je vous en dirai davantage.

Priez pour moi, mon cher père & ma chère mère, & ne ſoyez pas en colère contre moi. Je n'ai pas encore pris la fuite hors de cette maiſon, autrefois ma conſolation & mes délices, mais maintenant ma terreur & mes angoiſſes.... Je ſuis contrainte de finir à la hâte.

Votre très-obéiſſante & vertueuſe fille.

LETTRE XII.

Ma chère mère,

JE vais continuer ma triſte hiſtoire. Après avoir ſéché mes yeux, je rentrai, & je commençai à conſidérer ce que j'aurois à faire. Tantôt je ſongeois à quitter la maiſon, & à aller au village voiſin, pour y attendre l'occaſion de me rendre chez vous : mais je ne ſavois ſi je devois prendre avec moi les hardes qu'il m'a données, ni com-

ment les emporter. Tantôt je penſois à les laiſſer, & à n'emporter que ce que j'avois ſur le corps : mais il y avoit deux milles & demi juſqu'au village, & cela par un chemin détourné ; & comme j'étois aſſez bien miſe, je craignois de m'expoſer à quelque malheur, preſqu'auſſi grand que celui que je voulois éviter ; & puis, penſai-je, on publiera peut-être que j'ai volé quelque choſe & que cela m'avoit obligée à m'enfuir ; & ç'auroit été une choſe bien triſte de m'en retourner chez mes chers parens avec une mauvaiſe réputation ! Oh ! que je ſouhaitai d'être encore dans ma griſette, dans cet habillement pauvre & ſimple, dans lequel vous m'aviez miſe, (encore étoit-ce avec bien de la peine) afin que je puſſe entrer en condition, lorſque je n'avois pas encore douze ans, du tems de ma bonne maîtreſſe ! Tantôt je ſongeois à dire tout à madame Jervis, & à lui demander conſeil ; ce qui me retenoit, c'étoit l'ordre qu'il m'avoit donné de garder le ſecret. Car, penſai-je en moi-même, peut-être qu'il a honte de ce qu'il a fait, & qu'il n'entreprendra plus rien de ſemblable dans la ſuite. Et comme la pauvre madame Jervis a beſoin de ſon ſecours pour vivre à cauſe des malheurs qui lui ſont arrivés, je crus qu'il y auroit de la dureté à expoſer cette dame à ſon reſſentiment pour l'amour de moi.

Dans cette incertitude, tantôt réfléchiſſant, tan-

tôt pleurant, & ne ſachant à quoi me déterminer, je reſtai dans ma chambre juſqu'au ſoir ; & ayant prié qu'on m'excusât ſi je ne deſcendois pas pour ſouper, madame Jervis monta, & me dit : Pourquoi faut-il que je ſoupe ſans vous, Pamela ? Allons, je vois bien qu'il y a quelque choſe qui vous chagrine, dites-moi ce que c'eſt.

Je la priai de me permettre de coucher la nuit avec elle, parce que j'avois peur des eſprits, & que j'étois perſuadée qu'ils ne feroient aucun mal à une perſonne auſſi vertueuſe qu'elle. Cette excuſe n'eſt guère bonne, dit-elle ; car pourquoi n'avez-vous pas eu peur des eſprits juſqu'à préſent ? (J'avoue que je n'avois pas penſé à cela.) Mais, ajouta-t-elle, je conſens de tout mon cœur que vous couchiez avec moi, quelle que ſoit votre raiſon ; mais deſcendez pour ſouper. Je la priai de m'excuſer ; car, lui dis-je, j'ai tant pleuré, que tous les autres domeſtiques s'en appercevront : mais je ne vous cacherai rien, madame Jervis, dès que nous ſerons couchées.

Elle eut la bonté de me laiſſer agir à ma fantaiſie ; elle deſcendit pour ſouper : mais elle ſe hâta de venir ſe coucher, & dit aux domeſtiques, que je coucherois avec elle, parce qu'elle ne repoſoit pas fort bien, & qu'elle m'engageroit à lire près d'elle pour l'endormir : car, ajouta-t-elle, je ſais que Pamela aime la lecture.

Dès

Dès que nous fûmes seules, je lui racontai tout ce qui s'étoit passé ; car je pensai que, quoiqu'il m'eût défendu de rien dire, cependant il n'y auroit pas de mal, quand même il viendroit à savoir que je l'aurois dit à madame Jervis. Je m'imaginai que de garder un secret de cette nature, ç'auroit été témoigner que je voulois me priver des bons avis qu'on pouvoit me donner, & dont je n'avois jamais eu un si grand besoin. Je craignois que mon silence ne lui fît croire que je ne ressentois pas comme je le devois l'injure qu'il m'avoit faite, & que je pourrois garder des secrets plus dangereux encore ; ce qui auroit pu l'encourager à entreprendre quelque chose de plus criminel. Avois-je raison, ma chère mère ?

Madame Jervis ne put pas s'empêcher de mêler ses larmes avec les miennes : car je pleurois sans relâche en lui contant mon histoire, & je la priois de me conseiller ce que je devois faire. Je lui montrai les deux lettres de mon cher père. Elle loua la probité qui y paroissoit, & la manière dont elles étoient écrites, & dit des choses fort obligeantes de vous deux. Mais elle me pria de ne pas songer à quitter ma condition : car, dit-elle, vous vous êtes conduite d'une manière si vertueuse, que, suivant toutes les apparences, il aura honte de ce qu'il a fait, & n'entreprendra plus rien de semblable : quoique, ajou-

ta-t-elle, je craigne plus votre beauté, ma chère Pamela, que toute autre choſe ; car l'homme le plus vertueux du monde peut devenir amoureux de vous : c'eſt ce qu'elle eut la bonté de me dire. Elle ajouta qu'elle ſouhaiteroit d'avoir aſſez de bien pour vivre indépendante, parce qu'elle me prendroit chez elle pour y demeurer comme ſi j'étois ſa propre fille.

Comme vous m'aviez ordonné de lui demander conſeil, je ſuis réſolue d'attendre, pour voir comment les choſes iront, à moins qu'il ne me mette dehors ; quoique dans votre première lettre vous m'ayez commandé de ſortir de chez lui, dès le moment que j'aurois quelque raiſon de craindre. Ainſi, mon cher père & ma chère mère, je me flatte que ce n'eſt pas par un principe de déſobéiſſance que je demeure ici : car je ne pourrois plus m'attendre à vos bénédictions, ni aux bons effets de vos prières, ſi j'étois déſobéiſſante.

Tout le lendemain, je fus fort triſte, & je me mis à écrire ma longue lettre. Il me vit écrire, & dit à madame Jervis, (comme je l'ai déjà rapporté :) Cette fille eſt toujours à barbouiller du papier ; il me ſemble qu'elle pourroit être mieux employée ; ou quelque choſe de ſemblable. Quand j'eus fini ma lettre, je la mis ſous la toilette, dans la chambre de ma maîtreſſe, où perſonne n'entre, excepté mon maître, madame Jervis &

moi. Mais lorſque je revins pour la cacheter, je fus fort ſurpriſe de ne la point trouver : perſonne ne ſavoit que mon maître eût approché de la chambre durant tout ce tems-là : de ſorte que j'ai été extrêmement inquiète à ce ſujet : mais madame Jervis croit, auſſi bien que moi, qu'il l'a trouvée d'une manière ou d'autre. Il paroît chagrin & fâché, & ſemble me fuir, autant qu'il diſoit que je le fuyois moi-même. Il vaut mieux que cela ſoit ainſi, que ſi c'étoit pis.

Il a commandé à madame Jervis de me dire de ne pas employer tant de tems à écrire. C'eſt quelque choſe de bien bas à un gentilhomme comme lui, de s'amuſer à une bagatelle comme celle-là, puiſque d'ailleurs je ne ſuis pas pareſſeuſe : ſans doute qu'il eſt fâché de ce que j'ai écrit ; & cela ne ſignifie rien de bon.

Mais je ſuis beaucoup plus tranquille depuis que je couche avec madame Jervis ; quoiqu'après tout, d'un côté, la crainte perpétuelle où je vis, & de l'autre, ſa mauvaiſe humeur, & le mécontentement qu'il témoigne de tout ce que je fais, ne me rendent que trop miſérable.

Oh ! que n'ai-je jamais quitté mes haillons & ma pauvreté ! Je ne ſerois pas expoſée comme je le ſuis à des tentations d'un côté, & à donner du mécontentement de l'autre. Que j'étois heureuſe il y a quelque tems ! & que je ſuis mal-

heureuſe à préſent ! Ayez pitié de moi, & priez pour

Votre affligée PAMÉLA.

LETTRE XIII.

Ma très-chère enfant,

LA détreſſe où tu es, & les tentations auxquelles tu es expoſée, nous font ſaigner le cœur. Nous prions dieu continuellement pour toi, & nous voulons que tu te retires de cette grande maiſon, & que tu fuies ce méchant homme, ſi tu trouves qu'il renouvelle ſes attentats. Tu aurois dû le faire d'abord, ſi tu n'avois pas eu madame Jervis pour te conſeiller. Nous ne trouvons rien à redire dans ta conduite juſqu'à préſent : mais nous ſommes dans une inquiétude mortelle, en conſidérant ce qui peut arriver. Oh ! mon enfant, les tentations ſont quelque choſe de terrible. Cependant ſans elles nous ne ſaurions nous connoître nous-mêmes, & nous ignorerions de quoi nous ſommes capables.

Tes tentations ſont très-grandes : car tu as à réſiſter aux richeſſes, à la jeuneſſe, & à un bel homme, comme il l'eſt dans l'eſprit du public. Mais quel honneur n'acquerras-tu pas ſi tu réſiſtes à toutes ces tentations ? Et lorſque nous réflé-

chiffons ſur ta conduite paſſée, & ſur la bonne éducation que tu as reçue; lorſque nous conſidérons que tu as été élevée de manière à avoir plus de honte du vice que de la pauvreté, nous nous perſuadons que dieu te donnera la force de ſurmonter tout. Cependant comme nous ſommes convaincus que la vie te doit être à charge, à cauſe des appréhenſions continuelles qui te tourmentent, & qu'il y auroit peut-être de la préſomption à te fier trop à tes propres forces; comme tu es encore fort jeune, & que le démon pourroit lui inſpirer quelque ſtratagême pour te ſéduire (& les grands n'en manquent jamais,) je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez nous, partager notre misère en sûreté, que de vivre avec tant d'inquiétudes dans une abondance qui peut elle-même être dangereuſe; dieu veuille t'inſpirer le meilleur parti! Et auſſi long-tems que tu auras madame Jervis pour conſeillère, & pour ta compagne pendant la nuit, &, (ô ma chère fille, que c'étoit prudemment fait à toi, que de vouloir coucher avec elle!) nous ſerons plus tranquilles, que nous ne le ſerions ſans cela. Ainſi, en te recommandant à la protection de dieu, nous ſommes avec ſouci,

Tes très-affectionnés père & mère.

LETTRE XIV.

Mes très-chers père & mère,

NOUS avons vécu fort agréablement, madame Jervis & moi, pendant ces derniers quinze jours; car mon maître a été durant tout ce tems-là à la terre qu'il a dans le comté de Lincoln, ou chez miladi Davers ſa ſœur. Mais il eſt revenu hier. Dès qu'il a été arrivé, il a eu quelque converſation avec madame Jervis, & principalement ſur mon ſujet. Il lui a dit: Eh bien, madame Jervis, je ſais que vous voulez du bien à Pamela; mais penſez-vous qu'elle ſoit de quelque utilité dans la maiſon? Elle m'a dit que cette queſtion l'avoit ſurpriſe; mais qu'elle avoit répondu, que j'étois la créature la plus vertueuſe, & la plus diligente qu'elle connût. Pourquoi, je vous prie, ce mot de vertueuſe, a-t-il dit? y a-t-il eu quelque raiſon de ſoupçonner qu'elle ne l'étoit pas? ou quelqu'un s'eſt-il mis en tête de l'éprouver? Je m'étonne, Monſieur, a-t-elle répliqué, que vous me faſſiez une pareille queſtion. Qui eſt-ce qui oſeroit rien entreprendre contr'elle dans une maiſon auſſi bien réglée, & auſſi bien gouvernée que l'eſt la vôtre, & ſous un maître qui a une ſi belle réputation d'honneur & de vertu? Je vous

remercie, madame Jervis, dit-il, de la bonne opinion que vous avez de moi : mais dites-moi; ſuppoſé que quelqu'un entreprît quelque choſe contre Pamela, penſez-vous qu'elle voulût vous en faire confidence ? Monſieur, répondit-elle, c'eſt une jeune créature innocente, & elle a tant de confiance en moi, que je crois qu'elle me demanderoit conſeil auſſi-tôt qu'à ſa mère. *Innocente* encore, s'eſt il écrié, & *vertueuſe* ſans doute. Je vois, madame Jervis, que vous n'êtes pas chiche d'épithetes : pour moi, je la regarde comme une petite artificieuſe ; & ſi j'avois un ſommelier, ou un maître-d'hôtel qui fût jeune, elle auroit bientôt tendu ſes filets pour attraper l'un ou l'autre, ſi elle croyoit qu'il valût la peine d'en faire un mari. Ah ! Monſieur, dit-elle, Pamela eſt bien jeune, & ne penſe pas encore à un mari, j'oſe en répondre pour elle ; & votre maître-d'hôtel & votre ſommelier ſont des gens âgés, qui ne ſongent à rien de ſemblable. Non, dit-il; & quand même ils ſeroient plus jeunes, ils auroient trop d'eſprit pour penſer à une fille comme elle. Je vous dirai ma penſée ſur ſon ſujet, madame Jervis ; je ne crois pas que cette fille, qui eſt ſi avant dans vos bonnes graces, ſoit auſſi peu artificieuſe que vous vous l'imaginez. Il ne me convient pas de diſputer avec vous, Monſieur, a répliqué madame Jervis ; mais j'oſe dire, que ſi les

hommes veulent la laiſſer en repos, elle ne s'embarraſſera guère d'eux. Quoi ! madame Jervis, a-t-il dit là-deſſus, y a-t-il donc des hommes qui ne veulent pas la laiſſer en repos, que vous ſachiez ? Non, en vérité, Monſieur, a-t-elle répondu ; elle eſt trop réſervée pour cela : cependant elle ſe conduit avec tant de prudence, que tous les hommes l'eſtiment, & lui témoignent autant de reſpect, que ſi elle étoit née demoiſelle.

Ah ! dit-il, c'eſt l'artifice dont je parlois. Souffrez que je vous diſe que cette fille a de la vanité, de la ſuffiſance, & même de l'orgueil, ou je ſuis bien trompé : peut-être même en pourrois-je donner un exemple. Monſieur, a-t-elle dit, vous voyez plus loin qu'une pauvre & ſimple femme comme moi : je n'ai jamais apperçu que de l'innocence en elle. Et *de la vertu* auſſi, je vous en réponds, a-t-il dit. Mais ſuppoſé que je puſſe vous rapporter une circonſtance où elle a parlé un peu trop librement des bontés que quelqu'un a eues pour elle, & où elle a eu la vanité d'attribuer à des deſſeins criminels quelques douceurs qu'on ne lui diſoit que par un effet de la compaſſion qu'on avoit pour ſa jeuneſſe & pour ſa mauvaiſe fortune, & où elle-même a oſé dire du mal de ceux dont elle ne devroit jamais prononcer le nom qu'avec reſpect & avec reconnoiſ-

ſance ; que diriez-vous de cela ? Ce que je dirois, Monſieur, a-t-elle répondu ; je ne ſais ce que je dirois ; mais j'oſe croire que Pamela eſt incapable d'une pareille ingratitude.

Eh bien, a-t-il dit, ne parlons plus de cette petite ſotte : conſeillez-lui ſeulement en amie, de ne pas ſe donner trop de liberté par rapport aux bontés qu'on a pour elle ; & que ſi elle reſte ici, elle n'écrive pas tout ce qui ſe paſſe dans ma maiſon, ſeulement pour exercer ſon eſprit & ſa plume. C'eſt une fine matoiſe, je vous en réponds, & vous en ſerez convaincue avec le tems.

Vit-on jamais rien de pareil, mon cher père & ma chère mère ? Il eſt clair qu'il ne s'attendoit pas à trouver tant de réſiſtance de ma part, & qu'il ſe doute que j'ai tout dit à madame Jervis : il eſt clair auſſi qu'il faut qu'il ait la lettre que je vous avois deſtinée ; & c'eſt ce qui le chagrine cruellement : mais je ne ſaurois qu'y faire. Il vaut mieux que je ſois artificieuſe & ſubtile, dans le ſens qu'il donne à ces termes, que ſi j'étois ce qu'il ſouhaite ; & quelque peu de cas qu'il faſſe des termes de vertu & d'innocence, lorſqu'ils me ſont appliqués, il auroit été moins en colère, ſi j'avois moins mérité ces éloges ; car alors, mon crime auroit été ma vertu par rapport à lui, méchant qu'il eſt ?

Je vous écrirai encore dans peu ; mais il faut

que je finiſſe à préſent, en diſant que je ſuis & ſerai toujours

Votre vertueuſe fille.

LETTRE XV.

Ma chère mère,

JE finis ma dernière un peu bruſquement; car je craignois qu'il ne vînt; ce qui ne manqua pas d'arriver. Je cachai ma lettre dans mon ſein, & pris mon ouvrage qui étoit proche de moi. J'avois ſi peu de cet artifice qu'il m'impute, que j'étois auſſi déconcertée que ſi je venois de commettre quelque grand crime.

Ne vous levez pas, Pamela, dit-il, & que je ne vous empêche pas de continuer votre ouvrage. Vous ne me dites pas que je ſuis le bien revenu après mon voyage dans le comté de Lincoln. Il ſeroit bien fâcheux, Monſieur, lui dis-je, que vous ne fuſſiez pas toujours le bien venu dans votre propre maiſon.

Je voulois me retirer; mais il reprit: Ne vous enfuyez pas, vous dis-je; j'ai deux ou trois mots à vous dire. Ah! que le cœur me battoit! Lorſque je vous témoignai quelque bonté dans le cabinet du jardin, dit-il, & que vous y répondîtes ſi ſottement, comme ſi j'avois eu deſſein de

vous faire quelque grand mal, ne vous défendis-je pas de dire à qui que ce fût ce qui s'étoit paſſé? Et cependant vous en parlez par-tout, ſans aucun égard pour ma réputation, ni pour la vôtre. Moi, Monſieur, lui dis-je, en avoir parlé par-tout! je n'ai preſque perſonne à qui parler.

Il m'interrompit en diſant : *preſque*, petite impertinente! vous ſavez donc uſer d'équivoque? Qu'entendez-vous par ce *preſque?* Je vous demande ſi vous ne l'avez pas dit à madame Jervis, premiérement? Je vous prie, Monſieur, lui dis-je dans un grand trouble, permettez-moi de deſcendre; car il ne m'appartient pas de diſputer avec vous. Nouveau ſubterfuge, dit-il; que parlez-vous de diſputer? Eſt-ce diſputer avec moi, que de répondre à une queſtion très-ſimple que je vous fais? Répondez à ce que je vous demande. O mon cher Monſieur, dis-je, je vous demande en grace de ne pas me preſſer davantage : je pourrois encore m'oublier moi-même & être inſolente.

Répondez-moi donc, dit-il, n'avez-vous pas rapporté tout à madame Jervis? Vous ſerez inſolente, ſi vous ne répondez pas ſur le champ à ma queſtion. Monſieur, lui dis-je en voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours, je pourrois peut-être vous répondre par une autre queſtion, & cela ne me conviendroit pas. Que voulez-vous dire, reprit-il? parlez.

Eh bien, Monsieur, lui dis-je, pourquoi seriez-vous si en colère de ce que j'aurois dit à madame Jervis, ou à quelqu'autre, ce qui s'est passé, si vous n'aviez aucun mauvais dessein ?

Fort bien ! ma petite innocente sans artifice, comme madame Jervis vous appelle, s'écria-t-il. Est-ce donc ainsi que vous me raillez, & que vous osez me faire des questions : insolente que vous êtes ! Mais je veux que vous me répondiez directement. Monsieur, dis-je, je ne voudrois pas mentir pour tous les biens du monde. Je l'ai dit à madame Jervis ; car mon cœur étoit prêt à se fendre, mais excepté elle, je n'en ai ouvert la bouche à personne. Fort bien ! imprudente, dit-il ; voilà une nouvelle équivoque. Vous n'en avez ouvert la bouche à personne ; mais n'en avez-vous pas écrit à quelqu'un ? Quoi ! Monsieur, dis-je alors, (car j'étois tout-à-fait courageuse dans ce moment) pourriez-vous me faire cette question, si vous n'aviez pas pris la lettre que j'écrivois à mon père & à ma mère, & dans laquelle j'avoue que je leur disois tout librement ; je leur découvrois ma douleur, & leur demandois conseil.

Et faut-il donc, dit-il, que je sois ainsi flétri dans ma maison, & hors ma maison, devant tout le monde, par une effrontée comme vous ? Non, de grace, Monsieur, lui dis-je, ne vous fâchez pas

contre moi; ce n'eſt pas moi qui vous flétris, je ne fais que dire la vérité. Ah! vous oſez me railler encore, arrogante que vous êtes! je ne ſouffrirai pas qu'on me parle ainſi.

Mais, Monſieur, dis-je, à qui une pauvre fille peut-elle demander conſeil, ſi ce n'eſt à ſon père & à ſa mère, & à une honnête dame comme madame Jervis, qui, pour l'amour de ſon ſexe, doit donner conſeil lorſqu'on le lui demande? Inſolente, dit-il, en frappant du pied, faut-il que je ſois ainſi queſtionné par une fille comme vous? Je me jetai à genoux, & dis: Pour l'amour de dieu, Monſieur, ayez pitié d'une pauvre créature qui ne connoît point juſqu'où s'étend le reſpect qu'elle vous doit, & qui ne fait que chérir ſa réputation & la vertu. C'eſt tout ce ſur quoi je puis compter; & quoique pauvre & ſans amis ici, j'ai toujours appris à aimer la vertu plus que ma vie. Vous faites bien du bruit de votre vertu, ſotte que vous êtes, dit-il; penſez-vous que la vertu n'exige pas que vous ſoyez obéiſſante, & que vous ayez de la reconnoiſſance pour votre maître? En vérité, Monſieur, dis-je, il eſt impoſſible que je ſois déſobéiſſante ou ingrate envers vous, ſi ce n'eſt lorſque vos commandemens ſeront contraires à ce premier devoir, qui ſera toujours la règle ma conduite.

Il parut touché; il ſe leva, & fit quelques

tours dans la chambre voiſine, me laiſſant à genoux. Je me couvris le viſage de mon tablier; & je repoſai ma tête ſur une chaiſe, n'ayant pas le pouvoir de me ſoutenir, & pleurant à chaudes larmes.

A la fin il rentra, mais hélas! le crime dans le cœur. Et me prenant par la main : Leve-toi, Pamela, dit-il; tu es ta propre ennemie; ta folie mal entendue cauſera ta ruine. Je te le dis; je ſuis fort irrité des libertés que tu t'es données en parlant de moi à ma ménagère, & à ton père & à ta mère; & il vaut autant que tu aies une cauſe réelle de prendre ces libertés, que de flétrir ma réputation pour des cauſes imaginaires. En diſant cela, il me prit de force ſur ſes genoux. Oh! que j'étois alarmée! je m'écriai, comme j'avois lu, il y avoit quelques jours, dans un livre: *Anges & ſaints, & toute l'armée des cieux, défendez-moi; que je ne ſurvive pas d'un ſeul inſtant à ce moment fatal auquel je perdrai mon innocence.* Jolie petite folle, dit-il, comment peux-tu perdre ton innocence, ſi tu es obligée de céder à une force à laquelle tu ne ſaurois réſiſter? Sois tranquille, ajouta-t-il; car, quoi qu'il arrive, tu en auras le mérite & moi le blâme; ce ſera un beau ſujet de lettres à écrire à ton père & à ta mère, & par-deſſus le marché un joli conte à faire à madame Jervis.

Il me baiſa de force au cou & à la bouche, & dit : Qui a jamais blâmé Lucrèce ? on n'a condamné que celui qui la viola. Je veux bien prendre tout le blâme ſur moi ; car je n'en ai déja eu que trop pour ce que j'ai mérité. Puiſſé-je, m'écriai-je, me juſtifier par ma mort comme fit Lucrèce, ſi je ſuis traitée auſſi cruellement qu'elle le fut. Ho, ho ! ma bonne fille, dit-il, je vois que tu as bien lu ; je t'aſſure qu'avant que nous ayons fait, nous fournirons à nous deux un joli ſujet de roman.

Alors il mit la main dans mon ſein : l'indignation que cette effronterie me cauſa, redoubla mes forces ; je me donnai un mouvement violent par lequel je m'arrachai d'entre ſes bras : je courus hors de la chambre, & la chambre voiſine étant ouverte, je fis tant que j'y entrai ; je pouſſai la porte après moi, & la clef étant dedans, la porte ſe ferma à clef : il me pourſuivoit de ſi près, qu'il ſaiſit ma robe, & en déchira une pièce, qui demeura ſuſpendue au-dehors de la porte.

Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt comment j'entrai dans la chambre ; j'ai appris le reſte dans la ſuite ; car la frayeur & la crainte que j'avois eues, me firent tomber en foibleſſe. Je m'imagine qu'en regardant par le trou de la ſerrure, il m'apperçut étendue tout de mon long par terre. Il appela madame Jervis, qui, avec ſon ſecours,

frotta la porte. Dès qu'il me vit un peu revenir, il se retira, avertissant madame Jervis que, si elle avoit sage, elle eût à ne rien dire de toute cette affaire.

La pauvre madame Jervis crut qu'il y avoit plus de mal qu'il y en avoit en effet: elle pleura sur moi, comme si elle eût été ma mère. Je fus deux heures avant que d'être bien remise; & justement comme je commençois à pouvoir me tenir un peu debout, il revint. La frayeur me fit encore retomber en foiblesse, sur quoi il s'en alla; mais il se tint dans la chambre voisine, pour empêcher que personne n'approchât de nous, de peur qu'on ne vînt à découvrir son honteux procédé.

Madame Jervis me donna sa bouteille de sel ammoniac à sentir; elle coupa mon lacet, & me mit dans un fauteuil: Mon maître l'appela & lui demanda, comment se porte cette fille? Je n'ai jamais vu une pareille sotte de ma vie. Je ne lui ai rien fait du tout. Madame Jervis pleuroit si fort, qu'elle ne pouvoit parler: il lui dit donc: Il paroît qu'elle vous a rapporté que je lui fis quelques caresses dans le cabinet du jardin, quoique je n'aie rien fait de criminel alors, non plus qu'à présent, je vous assure. Je vous prie de garder le secret sur tout ceci, & que je n'y sois point *nommé*.

Oh!

Oh ! Monſieur, dit-elle, pour l'amour de vous-même, & pour l'amour de Jeſus-Chriſt. Mais il ne voulut rien écouter, & dit : Pour l'amour de vous-même, madame Jervis, n'en dites mot. Je ne lui ai fait aucun mal ; mais je ne veux pas qu'elle demeure plus long-tems dans ma maiſon, la babillarde & mal-aviſée qu'elle eſt. Et puiſqu'elle eſt ſi ſujette à tomber en foibleſſe, ou du moins à le feindre, préparez-la à me voir demain après dîner dans le cabinet de ma mère ; ſoyez avec elle, & vous ſerez témoin de ce qui ſe paſſera entre nous.

Ainſi il ſe retira plein de dépit : il ordonna qu'on mît les chevaux au carroſſe, & alla faire quelques viſites.

Madame Jervis me vint trouver ; je lui racontai tout ce qui s'étoit paſſé, & je lui dis que j'étois réſolue de ne pas demeurer plus long-tems chez lui. Et comme elle me dit qu'il paroiſſoit me menacer de me renvoyer ; j'en ſuis charmée, répondis-je, alors je ſerois tranquille. Elle répéta tout ce qu'il lui avoit dit, comme je l'ai rapporté plus haut.

Madame Jervis eſt bien fâchée que je m'en aille ; & cependant la pauvre femme commence à craindre pour elle-même ; mais elle ne voudroit pas pour tout l'or du monde que je fuſſe perdue. Certainement, dit-elle, il n'a point de bons deſ-

ſeins. Mais peut-être auſſi que maintenant qu'il me voit ſi réſolue, il renoncera à tout attentat; & je ſaurai mieux ce que j'aurai à faire après le jour de demain, que je dois paroître devant un juge, qui, je le crains, ne ſera pas des plus équitables.

Oh ! que j'appréhende cet ajournement de demain ! Soyez aſſurés, mes chers parens, de la vertu de votre pauvre enfant, comme je ſuis aſſurée de vos prières en faveur de

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XVI.

Mes chers parens;

JE ſais que vous languiſſez d'avoir de mes nouvelles; je vous en donne auſſi-tôt qu'il m'a été poſſible.

Vous pouvez vous imaginer dans quelles inquiétudes je paſſai le tems, juſqu'à ce que l'heure marquée arrivât. A meſure qu'elle approchoit, mes terreurs augmentoient à chaque inſtant. Tantôt j'avois beaucoup de courage, & tantôt point du tout; & je crus que je tomberois en foibleſſe, lorſque le tems vint que mon maître avoit dîné. Pour moi, je ne pus ni manger ni boire, & mes yeux étoient toujours enflés à force de pleurer.

Enfin, il entra dans le cabinet, qui étoit celui où ma maîtreſſe avoit coutume de s'habiller : cabinet que je haïſſois maintenant autant que je l'avois aimé autrefois.

Le cœur ne vous palpite-t-il pas à cauſe de moi ? Je vous aſſure que le mien treſſailloit au-dedans de moi, comme un oiſeau nouvellement pris fait dans une cage. O Pamela, me diſois-je à moi-même ! que tu es ſotte & craintive ! Tu n'as fait aucun mal : quoi ! ſi étant innocente, tu crains de paroître devant un juge inique, que ſeroit-ce, ſi étant coupable, tu avois à paroître devant un juſte juge ? Prens courage, Pamela ; tu connois le pis qui peut t'arriver, & quel plaiſir il y a à préférer la pauvreté accompagnée de la vertu, à l'abondance accompagnée du vice.

C'eſt ainſi que je m'encourageois moi-même : cependant le cœur me manquoit ; mon eſprit étoit entièrement abattu. La moindre choſe que j'entendois remuer me ſembloit une voix qui m'appeloit à rendre compte. J'en redoutois le moment, & je ſouhaitois cependant qu'il arrivât.

A la fin mon maître ſonna la cloche. Oh ! je crus que c'étoit ma cloche mortuaire. Madame Jervis fut voir ce qu'il demandoit : hélas ! la pauvre dame avoit le cœur bien gros. Il lui dit : Où eſt Pamela ? Qu'elle monte, & venez avec elle. Elle vint me prendre : mes pieds étoient aſſez diſpoſés

à aller ; mais mon cœur étoit avec mon cher père & ma chère mère, désirant de partager leur pauvreté & leur bonheur. Je montai pourtant.

Oh ! comment est-il possible que des méchans puissent témoigner tant de fermeté, & être si peu touchés, ayant des cœurs si noirs & si criminels, pendant que de pauvres innocens paroissent comme des malfaiteurs devant eux ?

Il avoit l'air si sévère, que le cœur me manqua, & je me souhaitai par-tout ailleurs, plutôt que là, quoique j'eusse auparavant rassemblé tout mon courage. Juste ciel, dis-je en moi-même ! donne-moi la force de comparoître devant ce méchant maître. Oh ! adoucis-le, ou endurcis-moi.

Entrez, sotte, dit-il d'un air fâché, dès qu'il me vit, & en me prenant rudement la main : c'est avec raison que vous avez honte de me voir, après tout le bruit que vous avez fait, & toutes les sottises que vous avez dites de moi, en me flétrissant comme vous avez fait. Avoir honte de vous voir, pensai-je en moi-même : est-ce donc à moi de rougir ? mais je ne dis rien.

Madame Jervis, dit-il, vous voilà toutes deux ensemble ; asseyez-vous, & qu'elle se tienne debout, si elle veut. Oui, si je puis, dis-je en moi-même ; car mes genoux se heurtoient l'un contre l'autre. Lorsque vous vîtes cette fille dans l'état où vous la trouvâtes, ne pensiez-vous pas que

je lui en avois donné le plus grand ſujet qu'on puiſſe donner à une femme ? que je l'avois entièrement ruinée, comme elle l'appelle ? Dites-moi, pouviez-vous avoir une autre penſée ? En vérité, répondit-elle, je le craignis d'abord. Vous a-t-elle dit ce que je lui ai fait ? & tout ce que je lui ai fait devoit-il cauſer tout ce bruit & tout ce fol embarras, par lequel j'aurois pu perdre ma réputation dans votre eſprit, & dans celui de tous mes domeſtiques ? Apprenez-moi tout ce qu'elle vous a dit.

Son air ſévère l'avoit un peu trop effrayée, comme elle me l'a avoué depuis ; de ſorte qu'elle lui répondit : Elle m'a dit que vous l'aviez ſeulement priſe ſur vos genoux, & que vous l'aviez baiſée.

Là-deſſus je pris un peu de courage : *Seulement*, madame Jervis, dis-je, & n'en étoit-ce pas-là aſſez pour me faire connoître ce que j'avois à craindre ? Lorſqu'un maître de la diſtinction du mien s'abaiſſe juſqu'à prendre de pareilles libertés avec une pauvre ſervante comme moi, que doit-on attendre enſuite ? Mais vous avez été plus loin, Monſieur ; oui, vous avez été plus loin : vous m'avez menacée de ce que vous vouliez faire ; vous avez parlé de Lucrèce, & de ſon malheureux ſort. Vous ſavez que vous en avez fait plus qu'il ne convient à un maître envers ſa ſervante, & même envers ſon égale ; & je ne ſaurois le ſouffrir. Et puis je me mis à pleurer amèrement.

Madame Jervis commença à m'excuſer, & le pria d'avoir pitié d'une pauvre fille, qui avoit tant d'amour pour ſa réputation. Il répondit : Je la trouve fort jolie, je le dis en ſa préſence ; je la croyois humble, & je m'imaginois qu'elle n'abuſeroit pas de mes faveurs, ni de l'amitié que je lui témoignois. Mais j'abhorre le deſſein de l'obliger par force à quoi que ce ſoit. Je me connois mieux que cela, ajouta-t-il ; je ſais ce qu'il me convient de faire. Il eſt sûr que je me ſuis aſſez abaiſſé en faiſant attention à une fille comme elle ; mais je crois qu'elle m'avoit enſorcelé ; ce qui m'a fait prendre plus de liberté avec elle, qu'il n'étoit à propos : mais je n'avois pas la moindre intention de pouſſer le badinage plus loin.

Que de pauvretés, ma chère mère, de la part d'un homme de bon ſens ! Vous voyez comment les plus grands eſprits ſont embarraſſés lorſqu'ils ont à ſoutenir une mauvaiſe cauſe, & à juſtifier des actions criminelles. Oui, je trouve que l'innocence, même dans un eſprit foible, a de grands avantages ſur le crime accompagné de tous les biens & de toute la ſageſſe de ce ſiècle.

Je lui dis donc : Vous pouvez, Monſieur, appeler cela un badinage, un jeu, ou tout ce qu'il vous plaira : mais c'eſt un badinage qui ne convient pas du tout à un maître envers ſa ſervante, vu la diſtance extrême qu'il y a entr'eux. Entendez-

vous, madame Jervis, dit-il, entendez-vous l'impertinence de cette créature ? Elle m'avoit déjà tenu de semblables discours auparavant dans le cabinet, & hier encore, ce qui fut cause que je la traitai un peu plus durement que je n'aurois fait sans cela.

Pamela, me dit madame Jervis, ne soyez pas impertinente envers monsieur. Connoissez le respect que vous lui devez : vous voyez qu'il ne vouloit que badiner. O ma chère madame Jervis, dis-je, ne vous joignez pas à lui pour me blâmer. Il est bien difficile de conserver du respect pour les hommes les plus qualifiés lorsqu'ils s'oublient eux-mêmes par rapport à leurs moindres domestiques !

Voyez encore, dit-il ; auriez-vous pu croire cela de cette jeune effrontée, si vous ne l'aviez pas entendu ? Mon cher Monsieur, dit la bien intentionnée dame, ayez pitié de cette pauvre enfant, & lui pardonnez : ce n'est qu'un enfant encore, & sa vertu lui est extrêmement chère. J'ose répondre sur ma tête, qu'elle ne sera plus impertinente envers vous, si vous voulez avoir la bonté de ne la plus tourmenter, & de ne lui plus causer de frayeur. Vous avez pu comprendre par la foiblesse où elle tomba, de quelles alarmes elle étoit pénétrée ; ce n'étoit point sa faute ; & quoique vous n'eussiez aucun dessein de lui faire du mal, la seule appréhension qu'elle en eut faillit à lui être mortelle,

& j'eus beaucoup de peine à la faire revenir. O la petite hypocrite, dit-il ! elle connoît tous les artifices de ſon ſexe, ils ſont nés avec elle ; &, comme je vous le diſois il n'y a pas long-tems, vous ne la connoiſſez pas encore. Mais, ajouta-t-il, ce n'eſt pas là la principale raiſon qui m'a engagé à vous appeler l'une & l'autre devant moi. Je vois que j'ai lieu de craindre que ma réputation ne ſouffre de la perverſité & de la ſottiſe de cette fille. Elle vous a dit tout, & peut-être plus que la vérité : je n'ai même aucun lieu d'en douter : elle a écrit des lettres, (car je comprends qu'elle ſe mêle beaucoup d'en écrire) à ſon père & à ſa mère, & peut-être à d'autres, où elle ſe repréſente elle-même comme un ange de lumière, & où elle me dépeint, moi, qui lui ai témoigné tant de bonté, & qui ſuis ſon bienfaiteur, comme un démon incarné. (Oh ! dis-je en moi-même, les hommes ſe donnent quelquefois ſans y penſer, les vrais noms qu'ils méritent !) Je ne veux point ſouffrir tout cela, ajouta-t-il, & je ſuis réſolu de la renvoyer à la détreſſe & à la pauvreté, d'où elle a été tirée ; & qu'elle prenne garde, lorſqu'elle ſera partie, à ne pas ſe donner les airs de mal parler de moi.

Cette bonne nouvelle me rendit tout-d'un-coup la vie. Je me jettai à ſes pieds avec un cœur pénétré de la joie la plus ſincère & la plus vive. Soyez béni à jamais, Monſieur, lui dis-je, pour cette réſolution

que vous venez de prendre. Maintenant je ſerai heureuſe, & permettez-moi de vous remercier ici à genoux de tous les bienfaits & de toutes les faveurs dont vous m'avez comblée, & pour les occaſions que j'ai eues, par le moyen de ma bonne maîtreſſe & par le vôtre, d'apprendre mille choſes néceſſaires & utiles : j'oublierai déſormais tout ce que vous m'avez fait, & je vous promets que je ne prononcerai jamais votre nom qu'avec reconnoiſſance & avec reſpect. Le dieu tout-puiſſant vous béniſſe au ſiècle des ſiècles. *Amen.*

Alors je me levai avec un cœur tout autrement ſatisfait que lorſque j'étois venue devant lui ; & je me ſuis miſe à écrire cette lettre. Ainſi tout eſt heureuſement fini.

Et maintenant, mes très-chers père & mère, attendez-vous à voir bientôt votre pauvre fille retourner chez vous avec un cœur humble & reſpectueux. Soyez perſuadés que je ſaurai être auſſi heureuſe avec vous, que je l'ai jamais été. Car je coucherai au grenier, comme j'avois coutume de faire ; ayez ſoin, je vous prie, que le petit lit ſoit prêt. J'ai un peu d'argent qui ſervira à m'acheter des habits plus convenables à ma condition, que ceux que je porte maintenant. Je prierai la bonne femme Mumford de me procurer de l'ouvrage pour travailler à l'aiguille ; & ne craignez pas que je vous ſois à charge auſſi long-tems que dieu me

conſervera la ſanté. Je ſais que dieu me bénira, ſi ce n'eſt pour l'amour de moi-même, au moins pour l'amour de vous deux, qui dans toutes vos épreuves & dans tous vos malheurs, avez toujours conſervé votre intégrité; de ſorte que tout le monde fait votre éloge. J'eſpère que mon maître permettra à madame Jervis de me donner un bon témoignage, de peur qu'on ne croye que j'ai été chaſſée de chez lui pour quelque mauvaiſe action.

Ainſi, mes chers père & mère, puiſſiez-vous être bénis pour l'amour de moi, auſſi bien que pour l'amour de vous-mêmes. Je prierai toujours dieu pour mon maître & pour madame Jervis. Je vous ſouhaite le bon ſoir, car il ſe fait tard, & on m'appellera bientôt pour m'aller coucher.

Je me flatte que madame Jervis n'eſt pas fâchée contre moi, quoiqu'elle ne m'ait pas fait deſcendre pour ſouper avec elle; auſſi bien n'aurois-je rien pu manger. Je ne doute pas que je ne dorme parfaitement bien cette nuit, & que je ne rêve que je ſuis avec vous encore une fois, dans mon cher, cher & heureux grenier.

Bon ſoir, mes chers père & mère, dit encore une fois,

Votre vertueuſe & pauvre fille.

Peut-être ne partirai-je pas cette ſemaine, parce qu'il faut que j'aſſemble & que je ſerre tout le linge, & que je mette en ordre tout ce qui eſt de

mon reſſort en qualité de fille de chambre. Ainſi écrivez-moi un mot ſi vous le pouvez, pour me faire ſavoir ſi je ſerai la bien-venue, & envoyez votre lettre par Jean, qui paſſera chez vous à ſon retour. Mais au moins ne lui dites pas que je m'en vais; car on diroit que je divulgue tout.

LETTRE XVII.

Ma très-chère fille,

Bien venue, bien venue, ſois mille fois la bien-venue, puiſque tu reviens vertueuſe, innocente & heureuſe. Tu es le ſoutien de notre vieilleſſe, & notre conſolation: & quoique nous ne puiſſions pas faire pour toi ce que nous ſouhaiterions, je ne doute point que nous ne vivions agréablement enſemble; je ſuis même aſſuré que nous ſerons toujours de plus en plus à notre aiſe moyennant ce que nous pourrons gagner, moi par mon travail aſſidu, ta mère en filant, & toi avec ton aiguille. Le malheur eſt que la vue de ta pauvre mère commence à baiſſer. Pour moi, graces à dieu, je ſuis auſſi fort, auſſi robuſte, & auſſi diſpoſé à travailler que jamais. O! ma chère fille, je penſe que c'eſt ta vertu qui a augmenté mes forces, & fortifié ma ſanté. Que les tentations & les épreuves,

lorſqu'on les a ſurmontées, ſont de grandes bénédictions !

Mais je me ſouviens de ces quatre guinées : il me ſemble que tu dois les rendre à ton maître, & cependant je les ai entamées. Hélas ! je n'en ai que trois de reſte : mais j'emprunterai la quatrième, partie ſur mes gages, & partie de madame Mumford, & je te les enverrai lorſque Jean paſſera par ici, s'il vient avant toi, afin que tu puiſſes rendre le tout.

Je voudrois ſavoir comment tu viendras. Je m'imagine que Jean, cet honnête garçon, voudra bien t'accompagner une partie du chemin, pourvu que ton maître ne ſoit pas d'aſſez mauvaiſe humeur pour le lui défendre. Si nous ſavons aſſez tôt le tems de ton départ, ta mère ira cinq milles au-devant de toi, & moi dix, ou même auſſi loin qu'un jour de congé me le permettra ; car je puis en obtenir un ; & nous te recevrons avec plus de plaiſir que nous n'en eûmes à ta naiſſance, lorſque tout le danger de l'accouchement fut paſſé, & même avec plus de plaiſir que nous n'en avons jamais reſſenti durant tout le cours de notre vie.

Ainſi, dieu te béniſſe, juſqu'à cet heureux moment : ta mère dit la même choſe. Nous ſommes,

Tes très-affectionnés parens.

LETTRE XVIII.

Mes très-chers père & mère,

JE vous rends mille graces de la bonté que vous me témoignez dans votre dernière lettre. Je languis maintenant de finir mes affaires ici, pour retourner à mon premier lot, comme je puis l'appeler. Je ſuis devenue toute autre depuis que mon maître m'a donné congé, & puiſque je vais vous retrouver avec ma vertu, quel plaiſir n'aurai-je pas, en comparaiſon de celui que j'aurois eu, ſi je n'avois pu paroître devant vous que criminelle? Mon tems d'écrire ſera bientôt paſſé: c'eſt pourquoi je veux l'employer à préſent, & vous raconter tout ce qui s'eſt paſſé depuis ma dernière.

Je m'étonnois de ce que madame Jervis ne me faiſoit pas appeler pour ſouper avec elle, je craignois qu'elle ne fût fâchée: & lorſque j'eus fini ma lettre, je languiſſois qu'elle vînt ſe coucher. Enfin, elle monta; mais elle parut froide & réſervée. Oh, ma chère madame Jervis, lui dis-je, que je ſuis charmée de vous voir! Je me flatte que vous n'êtes pas en colère contre moi. Elle dit qu'elle étoit fâchée que les choſes euſſent été ſi loin, & qu'elle avoit eu une longue converſation ſur mon ſujet avec mon maître, après que je me fus retirée;

qu'il avoit paru touché de ce que je lui avois dit, de ce que je m'étois jetée à ſes genoux, & du ſouhait que j'avois fait pour lui en le quittant. Il dit que j'étois une étrange fille, & qu'il ne ſavoit que penſer de moi. Eſt-elle donc partie, ajouta-t-il? j'avois deſſein de lui dire encore quelque choſe; mais elle s'eſt comportée d'une manière ſi étrange, que je n'ai pas eu la force de l'arrêter. Madame Jervis lui demanda s'il vouloit qu'elle me rappelât. Oui, dit-il, & puis, non, laiſſez-la aller: il vaut mieux pour elle, & pour moi auſſi, qu'elle ſorte de chez moi, puiſque je lui ai donné congé. Je ne ſais où elle a pris tout ce qu'elle dit; mais je n'ai jamais de ma vie vu une fille comme elle, à quelqu'âge que ce ſoit. Madame Jervis me dit, qu'il lui avoit défendu de me rapporter ce qu'il lui diſoit: elle ajouta qu'elle étoit perſuadée qu'il n'attenteroit plus rien, & qu'elle croyoit que je pourrois reſter chez lui, ſi je voulois le demander comme une grace, quoiqu'elle n'en fût pourtant pas sûre.

Moi, demeurer! madame Jervis, lui dis-je: en vérité, la meilleure nouvelle qu'on puiſſe m'annoncer, c'eſt qu'il veuille bien me laiſſer partir. Je ne déſire rien tant que de retourner à ma détreſſe & à ma pauvreté, comme il m'a dit que j'y retournerois; car, quoique je ſois aſſurée de la pauvreté, je n'aurai pas la moitié tant de détreſſe

que j'en ai eu depuis quelques mois, je vous en assure.

Madame Jervis (oh ! la chère & bonne amie !) pleura sur moi, & dit : Eh bien, eh bien, Pamela, je ne croyois pas vous avoir témoigné si peu d'amitié, que vous puissiez avoir tant de joie de me quitter. Je n'ai point eu d'enfant qui m'ait été si cher que vous, soyez-en persuadée.

Je pleurai en voyant qu'elle avoit tant d'amitié pour moi ; & en effet elle m'en a toujours témoigné beaucoup. Que voulez-vous que je fasse, ma chère madame Jervis, lui dis je ? Après mon père & ma mère, vous êtes la personne que j'aime le plus ; & le plus grand chagrin que j'aie en quittant cette maison, c'est de me séparer de vous : mais je suis sûre que je suis perdue si je reste. Après de pareils attentats, & de pareilles menaces, après que, dans le tems même de sa dernière entreprise criminelle, il s'est comparé à un infâme raviſſeur, après qu'il s'est moqué de moi jusqu'à dire que nous fournirions tous deux un joli sujet de roman, puis-je demeurer sans danger ? Ne s'est-il pas déshonoré lui-même jusqu'à deux fois ? Il faut que je me précautionne contre un troisième attentat, de peur qu'il ne prenne des mesures plus sûres pour me perdre. Peut-être ne s'attendoit-il pas qu'une pauvre servante feroit tant de résistance contre son maître ; & si

je reſtois chez lui après cela, ne ſeroit-ce pas en quelque ſorte juſtifier de pareilles actions? Car il me ſemble que lorſqu'une perſonne de notre ſexe ſe voit attaquée, elle ne fait qu'encourager un homme à pourſuivre ſon deſſein, lorſqu'elle lui en fournit des occaſions, qu'il eſt en ſon pouvoir d'éviter; c'eſt montrer que l'on peut pardonner ce qui ne doit jamais être pardonné; & c'eſt-là, je vous en aſſure, un grand encouragement à commettre les plus vilaines actions.

Elle m'embraſſa, & dit, *je vous en aſſure:* Mon aimable enfant, où as-tu pris à ton âge toutes ces connoiſſances, & toutes ces juſtes idées que tu as? Tu es un vrai miracle, je t'aimerai toujours. Mais avez-vous donc réſolu de nous quitter, Pamela?

Oui, ma chère madame Jervis, dis-je: car ſur le pied où ſont les choſes, comment puis-je faire autrement? Mais ſi on veut bien me le permettre, je finirai premièrement tout ce qui me reſte à faire comme fille-de-chambre: & j'eſpère que vous voudrez bien me donner un témoignage de probité, afin qu'on ne croye pas que j'aie été miſe dehors pour quelque mauvaiſe action. Oui, oui, je le ferai, dit-elle, je te donnerai un témoignage que jamais fille ne mérita à ton âge. Et moi, répondis-je, je ſuis ſûre que je vous aimerai, & que je vous honorerai toujours comme la meilleure

leure de mes amies, après mon père & ma mère, quoi qu'il m'arrive, ou quelque part que j'aille.

Là-deſſus nous nous couchâmes, & je ne m'éveillai point, qu'il ne fût tems de ſe lever; je me levai gaie comme un pinçon, & je fus à mon ouvrage avec tout le plaiſir du monde.

Mais mon maître eſt, je crois, terriblement en colère contre moi; car il a paſſé près de moi deux ou trois fois ſans daigner me parler; & vers le ſoir il me rencontra dans l'allée, en allant au jardin, & il prononça un mot que je ne lui avois de ma vie oui dire à perſonne. Il dit d'abord: Cette créature eſt toujours dans mon chemin. Je lui répondis, en me rangeant contre la muraille, autant que je le pouvois (& l'allée eſt ſi large qu'un carroſſe y pourroit paſſer:) J'eſpère, Monſieur, que je ne ſerai pas long-tems dans votre chemin. Dieu vous da.... (c'eſt la parole rude qu'il prononça), ſorcière que vous êtes; vous me faites perdre patience.

Je vous proteſte que je tremblai en l'entendant parler ainſi: mais je vis qu'il étoit chagrin; & comme je ſuis ſur le point de m'en aller, je ne m'en ſuis pas miſe autrement en peine. Mais je vois, mes chers parens, que lorſqu'un homme eſt capable de commettre des actions criminelles,

on ne doit pas être ſurpris qu'il prononce de mauvaiſes paroles. Je ſuis

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XIX.

Mes très-chers père & mère,

JEAN ayant occaſion d'aller dans vos quartiers, je vous écris encore, & j'envoie les deux lettres en même-tems. Je ne ſais pas encore quand je partirai, ni comment j'irai, parce que madame Jervis ayant montré à mon maître la veſte que je lui brode, il a dit: Cela eſt aſſez joli, il me ſemble qu'il vaut mieux que cette fille reſte ici juſqu'à ce qu'elle l'ait finie.

Il y a eu quelques converſations ſecrètes entre lui & madame Jervis: elle ne m'en a rien dit; mais elle continue à avoir toujours beaucoup de bonté pour moi, & je ne la ſoupçonne en aucune manière. Il faudroit que j'euſſe l'âme bien baſſe pour le faire. Mais il faut ſans doute qu'elle prenne garde à ne le pas déſobliger, & qu'elle exécute tous ſes ordres qui ſont légitimes; & j'oſe aſſurer qu'elle ne voudroit pas en exécuter d'autres, tant elle a de vertu, & tant elle m'aime. Mais quand je ſerai partie, il faudra qu'elle reſte, &

il ne faut pas qu'elle s'attire les mauvaiſes graces de ſon maître.

Elle m'a encore ſollicitée de demander à reſter, & de m'humilier, comme elle parle. Mais qu'ai-je donc fait, madame Jervis, ai-je dit? Si j'ai été une impertinente, une effrontée, une inſolente, une créature, (ce ſont les noms qu'il me donne,) n'en ai-je pas eu de bonnes raiſons? Penſez-vous que je me fuſſe oubliée devant lui, s'il ne s'étoit pas oublié lui-même le premier, juſqu'à agir d'une manière peu ſéante à un maître? Parlez-moi franchement, ma chère madame Jervis, & dites-moi ſi vous croyez que je puiſſe reſter ici ſans danger? Que penſeriez-vous, & que feriez-vous, ſi vous étiez à ma place?

Ma chère Pamela, a-t-elle dit, en me baiſant, je ne ſais ni ce que je penſerois, ni comment je me conduirois. Je me flatte que je ferois comme vous; mais je ne connois perſonne qui en fît autant. Mon maître eſt un bel-homme; il a beaucoup d'eſprit & de bon ſens, & je ſais qu'il y a une demi-douzaine de jeunes demoiſelles qui ſont charmées de lui, & qui ſe croiroient fort heureuſes, s'il leur faiſoit la cour. Il a un très-beau bien, & je crois qu'il aime la bonne Pamela, quoique ſa ſervante, plus que toutes les demoiſelles du pays. Il a tâché de vaincre ſon amour, parce qu'il ſait que vous êtes fort au-deſſous de

lui ; mais je crois qu'il ne fauroit en venir à bout; c'eſt ce qui le chagrine, fier comme il eſt, & qui l'a déterminé à vous renvoyer, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'il vous parle ſi durement lorſqu'il vous rencontre par haſard.

Mais, madame Jervis, dis-je, permettez-moi de vous faire une queſtion. S'il peut s'abaiſſer juſqu'à aimer une pauvre fille comme moi, & cela n'eſt pas impoſſible, (car j'ai lu des choſes auſſi étranges de quelques gens de diſtinction envers de pauvres filles,) quelles peuvent être ſes vues? Il pourra peut-être condeſcendre juſqu'à me croire aſſez bonne pour être ſa maîtreſſe : car ce qui ne déshonore pas un homme, ruine la réputation d'une fille : ainſi va le monde ; de ſorte que ſi je manquois de vertu, il voudroit bien m'entretenir juſqu'à ce que je fuſſe entièrement perdue, ou juſqu'à ce qu'il fût lui-même changé; car, comme je l'ai lu quelque part, les méchans ſe laſſent bientôt de la même eſpèce de méchanceté ; ils veulent de la variété juſques dans le crime. Il faudra alors que la pauvre Pamela ſoit renvoyée, & qu'elle ſoit regardée par-tout comme une vile créature abandonnée, que tout le monde mépriſera, & même avec raiſon, madame Jervis ; car celle qui ne ſait pas conſerver ſa vertu, mérite de vivre dans l'infamie.

Mais, madame Jervis, continuai-je, permettez-

moi de vous dire que, quand même je ſerois aſſurée qu'il auroit toujours de la bonté pour moi, & qu'il ne me chaſſeroit jamais, je me flatte pourtant que j'aurois aſſez de piété pour haïr ſes tentations, & pour y réſiſter, quand il ſeroit non-ſeulement mon maître, mais encore mon roi; & cela à cauſe du crime. C'eſt ce que mes chers & pauvres parens m'ont toujours enſeigné. Il faudroit en effet que je fuſſe une bien vile & bien méchante créature, ſi, pour l'amour des richeſſes ou de la faveur, je perdois ma réputation: oui, je ſerois pire qu'aucune autre jeune perſonne de mon ſexe, parce que je puis retourner ſans aucun regret à mon ancienne pauvreté, & que je crois qu'il y a moins de déshonneur à n'être vêtue que de ſerge, & à ne vivre que de pain noir & d'eau, comme j'avois coutume de faire, qu'à être la maîtreſſe de l'homme du monde le plus diſtingué.

Madame Jervis leva les mains au ciel, & dit fondant en larmes: Dieu te béniſſe, ma chère amour; tu me combles d'admiration & de délices; comment ferai-je pour me ſéparer de toi?

Eh bien, ma bonne dame, dis-je, permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Vous avez eu quelques converſations avec lui, & peut-être qu'il ne vous a pas permis de me rapporter tout: mais ſuppoſé que je lui demandaſſe à reſter ici,

penſez-vous qu'il ſoit fâché de ce qu'il a fait, & qu'il en ait même honte ? Car je ſuis sûre qu'il devroit en avoir honte, vu ſon rang & ma baſſeſſe, & puiſque je n'ai rien au monde que ma ſeule vertu ſur quoi je puiſſe compter. Croyez-vous en conſcience, (parlez-moi ſincérement, je vous prie,) croyez-vous qu'il n'entreprenne plus rien contre moi, & que je puiſſe être en sûreté ?

Hélas ! ma chère enfant, dit-elle, ne me propoſe pas tes queſtions embarraſſantes avec ce joli petit air ſérieux qui pourtant te ſiéd ſi bien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt fâché de ce qu'il a fait ; il fut fâché la première fois, & plus fâché encore la ſeconde.

Oui, lui dis-je, & je m'imagine qu'il ſera fâché encore une troiſième fois, & puis une quatrième, juſqu'à ce qu'il ait entièrement perdu votre pauvre Pamela. Et qui eſt-ce qui aura ſujet d'être fâché alors ?

Ne vous imaginez pas, Pamela, dit-elle, que je vouluſſe pour rien au monde contribuer à votre perte. Tout ce que je puis dire, c'eſt que juſqu'à préſent il ne vous a point fait de tort. Et il n'eſt pas ſurprenant qu'il vous aime, tant vous êtes jolie, quoique ſi fort au-deſſous de lui ; mais j'oſerois jurer pour lui qu'il ne vous fera jamais aucune violence.

Vous dites, repris-je, qu'il fut fâché de ſa pre-

mière entrepriſe dans le cabinet du jardin. Combien de tems dura ſon regret ? Ce ne fut que juſqu'à ce qu'il me trouva ſeule ; & alors il fit pis que la première fois ; & il fut fâché de nouveau. Et s'il daigne m'aimer, comme vous dites qu'il ne ſauroit s'en empêcher, il ne pourra pas s'empêcher non plus de vouloir une troiſième fois me rendre malheureuſe, s'il en trouve l'occaſion. J'ai lu que bien des hommes ont paru être confus de leurs mauvais deſſeins, après avoir été repouſſés, qui n'en auroient pas eu la moindre honte, s'ils avoient réuſſi. D'ailleurs, madame Jervis, s'il n'a réellement aucun deſſein de me faire violence, qu'eſt-ce que cela ſignifie, auſſi long-tems qu'il ne ſauroit s'empêcher, comme vous dites, de me trouver à ſon gré ? Car ce ne peut pas être de l'amour. Cela ne ſignifie-t-il pas qu'il eſpère de me perdre de mon propre conſentement ? Je me flatte que je ne ſuccomberai point à ſes tentations, quelque choſe qu'il puiſſe m'offrir ; & j'eſpère que dieu m'en fera la grace. Mais il y auroit de la préſomption à moi de me fier ſur mes propres forces contre un gentilhomme ſi riche, qui a tant de bonnes qualités, qui eſt mon maître, & croit avoir droit de m'appeler impudente, & de me dire mille autres injures ſemblables, ſeulement parce que je me défends & que je tâche à me juſtifier ; & cela, ſur un ſujet où il s'agit du bonheur de ma vie & du

ſalut de mon ame, enfin de mes devoirs envers dieu & envers mes parens. Comment donc, madame Jervis, puis-je demander ou ſouhaiter de reſter?

Eh bien, eh bien, dit-elle, comme il paroît déſirer ſérieuſement que vous vous en alliez, je me flatte que c'eſt par un bon motif, & de peur qu'il ne ſoit tenté de ſe déshonorer lui-même auſſi bien que vous. Non, non, madame Jervis, répondis-je; j'ai penſé à cela auſſi; car je ſerois bien aiſe d'avoir bonne opinion de lui, comme c'eſt mon devoir: mais s'il avoit de bons motifs, il m'auroit laiſſé aller chez miladi Davers, & il n'auroit pas empêché mon avancement, & il n'auroit pas dit que je retournerai à ma détreſſe & à ma pauvreté, d'où j'avois été tirée par la bonté de ſa mère. Mais il vouloit m'effrayer, & il croyoit me punir de ce que je n'avois pas voulu conſentir à ſa méchanceté. Cela me fait connoître aſſez ce que j'ai à attendre de ſes bontés, à moins que je ne les mérite au prix humiliant qu'il y veut mettre lui-même.

Madame Jervis garda le ſilence; ce qui me fit ajouter: Eh bien donc, voilà qui eſt fini, il faut que je parte. Toute ma peine eſt de ſavoir comment je me ſéparerai de vous, & même, après vous, de tous les domeſtiques. Car ils m'ont tous témoigné beaucoup d'amitié: vous & eux me coûterez de tems en tems des ſoupirs, & même des

larmes. Là-deſſus je me mis à pleurer; je ne pouvois pas m'en empêcher : car c'eſt quelque choſe de bien agréable, lorſqu'on ſert dans une maiſon où il y a beaucoup de domeſtiques, d'être aimée de tous.

J'aurois dû vous dire auparavant combien M. Longman, notre maître-d'hôtel, eſt bon & civil à mon égard : il eſt extrêmement obligeant dans toutes les occaſions, je vous en aſſure. Il dit un jour à madame Jervis qu'il ſouhaiteroit d'être jeune pour l'amour de moi; qu'il m'épouſeroit & me donneroit tout ſon bien par ſon contrat de mariage. Or vous ſaurez qu'on le croit extrêmement riche.

Je ne me glorifie point de cela, mais je bénis dieu, mes chers parens, de ce que par ſa grace & par les bons exemples que vous m'avez donnés, j'ai été rendue capable de me conduire d'une manière qui m'a gagné l'amitié de tout le monde. Il eſt vrai que notre cuiſinière, qui eſt quelquefois un peu bien hargneuſe & de mauvaiſe humeur, dit un jour en ma préſence : Eh bien, cette Pamela qui eſt chez nous, le porte auſſi beau qu'une demoiſelle : voyez ce que c'eſt que d'avoir un joli viſage; je voudrois bien ſavoir ce que deviendra cette fille à la fin.

Elle s'étoit échauffée en faiſant ſon devoir. Je me retirai doucement; car je vais rarement à la cuiſine, & j'entendis le ſommelier qui lui diſoit:

Qu'y a-t-il, Jeanne ? perſonne ne peut obtenir votre approbation ; qu'eſt-ce que Pamela vous a fait ? je ſuis sûr qu'elle n'offenſe perſonne. Et que lui ai-je dit, ſot que tu es, répliqua la bourrue, ſi ce n'eſt qu'elle eſt jolie ? J'entendis enſuite qu'ils ſe querellèrent ; j'en fus fâchée, mais je ne m'en embarraſſai pas davantage. Pardonnez ce ridicule babil à

Votre très-obéiſſante fille.

Oh ! j'oubliois de vous dire que je demeurerai ici juſqu'à ce que j'aie fini ſa veſte. Je n'ai jamais fait un plus joli ouvrage. Je me lève de grand matin, & je me couche tard pour l'achever ; car je languis d'être avec vous.

LETTRE XX.

Mes très-chers père & mère,

JE ne vous ai pas fait tenir mes dernières auſſitôt que je l'avois eſpéré, parce que Jean (je ne ſais ſi mon maître le ſoupçonne ou non,) fut envoyé chez miladi Davers, au lieu d'Iſaac, qui avoit coutume d'y aller. Je n'oſai pas être ſi libre avec celui-ci, que de le charger de mes lettres : d'ailleurs, je ne ſavois pas ſi bien ſi je pouvois me fier à lui, quoiqu'il ſoit auſſi très-civil à mon

égard. Je fus donc obligée d'attendre le retour de Jean.

Comme je n'aurai peut-être pas occaſion d'envoyer chez vous de quelque tems, & que je ſais que vous gardez mes lettres, & que vous les liſez & reliſez, (car Jean me l'a dit,) lorſque vous avez fait votre ouvrage, (tant votre bonté vous fait aimer ce qui vient de votre pauvre fille,) & comme d'ailleurs j'aurai peut-être quelque plaiſir à les relire moi-même, lorſque je ſerai chez vous, pour me rappeler les dangers que j'ai courus, & combien la protection de dieu a été grande envers moi; & que cette lecture pourra me confirmer de plus en plus dans les bonnes réſolutions que j'ai priſes, afin que ma mauvaiſe conduite ne me fourniſſe pas à l'avenir de quoi me condamner, pour ainſi dire, par ma propre main : pour toutes ces raiſons, dis-je, je continuerai, lorſque j'en aurai le tems, à mettre par écrit tout ce qui m'arrivera, & je vous enverrai mon griſonnage à meſure que j'en trouverai l'occaſion; & ſi je ne le ſouſcris pas toujours dans les formes, comme c'eſt mon devoir, je ſuis perſuadée que vous ne croirez pas que ce ſoit manque de reſpect. Dans ma dernière, je vous ai rendu compte de la converſation que j'eus avec madame Jervis, pour ſavoir ſi je devois demander à reſter. Continuons mon hiſtoire.

A l'inſu de madame Jervis, j'exécutai une eſ-

pèce de projet que j'avois formé. J'avois dit en moi-même, il y a quelques jours : voilà que je m'en vais retourner chez mon père & ma mère qui ſont pauvres, & je ne porterai rien ſur moi qui réponde à ma condition. Car quelle figure votre pauvre fille feroit-elle avec une robe de chambre & des jupes de ſoie, des coëffures de Cambrai, de beau linge de toile de Hollande, des ſouliers galonnés qui avoient appartenu à ma maîtreſſe, & de beaux bas ? Dans peu de tems tout cela auroit paru comme de vieilles hardes de rebut, & on ſe ſeroit moqué de celle qui les auroit portées. Voyez, auroit-on dit, (car les pauvres ſont envieux auſſi bien que les riches,) voyez la fille de la bonne femme Andrews, qui a été miſe hors de condition & renvoyée chez ſes parens ; qu'elle paroît pimpante ! ah ! que ces beaux habits conviennent bien à la pauvreté de ſes parens ? Et de quel œil me regardera-t-on, diſois-je en moi-même, lorſque tous ces beaux habits ſeront uſés ? & quelle figure ſerois-je, quand même je pourrois peu à peu me remettre à porter des habits groſſiers, à meſure que je viendrois à en avoir ? Une vieille robe de ſoie, par exemple, avec une jupe de brocatelle, ah ! que cela auroit bon air ! Je penſai donc qu'il valoit beaucoup mieux m'habiller tout d'un coup d'une manière convenable à ma condition ; & quoique ces nouveaux habits paroiſſent bien pauvres, en

comparaiſon de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems, ils pourront pourtant ſervir à me parer les dimanches & les jours de fête; & ſi dieu bénit mon travail & mon induſtrie, peut-être que je pourrai aller toujours vêtue de même.

Ainſi donc, comme je l'ai dit, à l'inſu de tout le monde, j'achetai de la femme & des filles du fermier Nichols une bonne étoffe de couleur brune, qu'elles avoient filée elles-mêmes. Il y en avoit aſſez pour une robe & deux jupes: j'ai fait les paremens de la robe d'un joli morceau de toile peinte que j'avois.

J'avois une jupe piquée d'un aſſez bon camelot: j'ai acheté deux jupons de flanelle; ils ne ſont pas ſi beaux que ceux que j'ai, dont les uns ſont de peau de cygne, & les autres de toile très-fine: mais ils me garantiront du froid, lorſque j'irai de tems en tems avec mes voiſines les aider à traire les vaches, comme j'avois coutume de faire autrefois. Car je me propoſe de rendre à mes voiſines tous les ſervices qui dépendront de moi, & de gagner, ſi je puis, l'amitié de tout le monde dans vos quartiers, comme je l'ai fait ici.

J'ai acheté auſſi d'aſſez bonne toile d'Ecoſſe, & je m'en ſuis fait deux chemiſes, y travaillant le matin & le ſoir, lorſque perſonne ne me voyoit. J'en ai aſſez de reſte pour vous faire à chacun deux

chemiſes, mon cher père & ma chère mère. Je les ferai dès que je ſerai chez vous, & je vous prie de les accepter comme mon premier préſent.

J'ai acheté auſſi d'un colporteur deux jolis bonnets ronds, un chapeau de paille, & une paire de mitaines dont le bout, qui ſe retourne, eſt doublé d'une toile de coton blanc; deux paires de bas de laine bleue, qui, quoique groſſiers, me feront paroître aſſez brave, je vous en réponds, à cauſe que les coins en ſont blancs. J'ai encore acheté deux verges de ruban noir, pour attacher les manches de mes chemiſes, & pour m'en ſervir en guiſe de collier. Après avoir fait apporter tout cela au logis, j'en fis la viſite toutes les deux heures pendant deux jours de ſuite. Car il faut que vous ſachiez que, quoique je couche avec madame Jervis, j'ai pourtant conſervé mon petit appartement, où je tiens mes hardes & où perſonne n'entre que moi. Vous direz qu'il faut que j'aie été bonne ménagère, pour avoir pu épargner tant d'argent: mais ma chère & bonne maîtreſſe étoit toujours à me donner quelque choſe.

J'ai cru que j'étois d'autant plus obligée de faire ce que j'ai fait, qu'étant renvoyée pour avoir manqué à ce que mon maître prétend lui être dû, & étant réſolue à ne lui point accorder le retour qu'il eſpère pour les préſens qu'il m'a faits, j'ai penſé qu'il étoit bien juſte de lui laiſſer tous ſes

préſens lorſque je m'en irai : car puiſque je ne veux pas gagner les gages qu'il m'offre, pourquoi les prendrois-je ?

Maintenant que j'y ſonge, je vous prie de ne vous point inquiéter au ſujet des quatre guinées, & de ne rien emprunter pour les rendre complètes : car, comme je vous l'ai dit, elles me furent données, avec quelques pièces d'argent, comme un profit qui m'appartenoit, étant ce que ma maîtreſſe avoit ſur elle lorſqu'elle mourut. Et comme je n'attends point d'autres gages, je crois avoir aſſez bien gagné cela durant les quatorze mois qui ſe ſont écoulés depuis la mort de ma maîtreſſe. Car pour ce qui eſt du tems qui a précédé ſa mort, hélas ! cette bonne dame ne m'a que trop récompenſée, par la bonne éducation qu'elle m'a donnée & par les préſens qu'elle m'a faits. Si elle eût vécu, rien de tout ce qui s'eſt paſſé ne ſeroit arrivé. Mais je dois rendre graces à dieu de ce que les choſes n'ont pas été plus mal. Tout tournera pour le mieux ; c'eſt ce dont je ſuis perſuadée.

Ainſi, comme je l'ai dit, je me ſuis pourvue de nouvelles hardes, plus convenables à mon état, & je languis de paroître dans ce nouvel attirail plus que je n'ai jamais ſouhaité de mettre des habits neufs. Car alors j'en ſerai plutôt avec vous, & j'aurai l'eſprit tranquille. Mais chut. Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

Mes très-chers père & mère,

JE fus obligée de couper court ; car je craignois que mon maître ne vînt ; mais c'étoit ſeulement madame Jervis. Elle me dit en entrant : Je ne ſaurois ſouffrir, Pamela, que vous ſoyez toute ſeule. Et moi, dis-je, je ne crains rien tant que la compagnie ; car le cœur commençoit déjà à me manquer, parce que je croyois entendre venir mon maître ; mais je me réjouis toujours de voir ma chère madame Jervis.

J'ai eu, dit-elle, une longue converſation avec mon maître ſur votre ſujet. Je ſuis fâchée, répondis-je, de ce qu'il me regarde comme une perſonne d'aſſez grande conſéquence pour parler de moi. Oh ! dit-elle, je ne dois pas vous dire tout ; mais vous lui êtes de plus grande conſéquence que vous ne penſez.

Ou, *que je ne ſouhaite*, ajoutai je. Car quelles en ſeroient les ſuites ? C'eſt que je ne ſerois plus de conſéquence à moi-même, ni à qui que ce ſoit.

Tu as, me dit-elle, plus d'eſprit qu'aucune dame que je connoiſſe. Où eſt-ce que tu prends tout cela ? (Il faut en vérité que ces dames ſoient bien

bien ſottes, ſi avec toutes les occaſions qu'elles ont de cultiver leur entendement, elles n'ont pas plus d'eſprit que moi. Mais paſſons cela.)

Je m'imagine, dis-je à madame Jervis, que je lui ſuis aſſez de conſéquence au moins pour le chagriner, ne fût-ce que par la penſée de n'avoir pas pu mener à ſes fins une infortunée comme moi : cela choque ſa vanité, & c'eſt ce qu'il ne ſauroit digérer.

Il en eſt peut-être quelque choſe, dit-elle; mais en vérité, Pamela, il eſt auſſi fort en colère contre vous; il vous dit mille injures; il s'étonne de ſa propre folie, de vous avoir témoigné tant de bonté : il y étoit enclin d'abord, dit-il, pour l'amour de ſa mère; & il auroit continué de le faire pour l'amour de vous-même, ſi vous n'aviez pas été votre propre ennemie.

A préſent je ne ſaurois vous aimer, madame Jervis, lui dis-je; car vous allez tâcher de me perſuader de reſter, quoique vous connoiſſez le danger que je cours. Non, reprit-elle : il dit, que vous vous en irez; car il croit que ſa réputation en ſouffriroit s'il vous gardoit chez lui. Mais il ſouhaiteroit, (n'en parlez pas pour toute choſe au monde, Pamela,) il ſouhaiteroit de connoître quelque fille de diſtinction, qui vous reſſemblât par ſa perſonne & par ſon eſprit, & il l'épouſeroit dès demain.

A ces mots je devins rouge comme du feu : ſi j'étois, dis-je, cette fille de diſtinction, & qu'il voulût prendre des libertés, comme il a fait deux fois avec moi, pauvre, & de l'état dont je ſuis, je ne ſais ſi je voudrois accepter ſa main : car une fille capable de ſouffrir ſans reſſentiment de pareilles inſultes, ne ſeroit pas, je penſe, digne d'être la femme d'un gentilhomme ; non plus que celui qui oſeroit lui faire ces inſultes, ne mériteroit pas lui-même le titre de gentilhomme.

Holà, Pamela, dit-elle, tu pouſſes maintenant ta délicateſſe trop loin. Ma chère madame Jervis, répondis-je fort ſérieuſement, car je ne pouvois m'en empêcher, je crains à préſent plus que jamais. Toute la prière que j'ai à vous faire, comme à la meilleure amie que j'aie au monde, c'eſt de ne pas dire un mot qui puiſſe lui faire ſoupçonner que j'aie demandé à reſter. Dire que j'agrée à mon maître, tandis que je ſais quelles ſont ſes vues, c'eſt une abomination que je ne ſaurois entendre ; & je ne me croirai pas en ſûreté, que je ne ſois chez mes vertueux père & mère.

Elle fut un peu fâchée contre moi, juſqu'à ce que je l'euſſe aſſurée que je n'avois pas la moindre inquiétude par rapport à elle, & que je me croyois en ſûreté à l'ombre de ſa protection & de ſon amitié. Ainſi nous interrompîmes la converſation pour ce tems-là.

vais. Comme je paſſois proche de mon maître dans l'allée qui conduit dans la grande ſalle, le ſommelier entendit mon maître qui diſoit : Qui eſt-là ? Je répondis : C'eſt Pamela, Monſieur. Pamela, dit il, combien de tems demeurerez-vous encore ici ? Seulement juſqu'à ce que la veſte ſoit finie, Monſieur, répondis-je, & elle l'eſt preſque. Il me ſemble, dit-il aſſez rudement, que vous auriez pu l'achever il y a long-tems. En vérité, Monſieur, lui dis-je, j'y travaille dès le grand matin juſqu'au ſoir fort tard ; mais il y a beaucoup d'ouvrage. *Beaucoup d'ouvrage*, reprit-il ! c'eſt que vous tenez la plume plus ſouvent que l'aiguille ; je n'ai que faire d'une pareſſeuſe comme vous dans ma maiſon.

Il parut ſurpris lorſqu'en entrant dans la ſalle il y vit M. Jonathan. Que faites-vous-là, lui dit-il ? Le ſommelier fut auſſi conſterné que je pouvois l'être ; car n'étant pas accoutumé à me voir traiter ſi rudement, je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer. Je me retirai, & fus faire mes plaintes à madame Jervis. Cet amour eſt ſorcier, dit-elle ; combien de différens perſonnages ne fait-il pas jouer, & ſouvent un perſonnage tout oppoſé aux ſentimens du cœur.

Depuis ce tems-là les domeſtiques, tantôt l'un, tantôt l'autre, diſent ſouvent : Quoi donc ? madame Jervis, eſt-ce que nous allons perdre mademoiſelle

Pamela : car [illegible] fait ? Elle [illegible] m'en vais pour [illegible]

Madame Jervis [illegible] cause [illegible] que de [illegible] étoit [illegible] & le plus [illegible] pouvoir de [illegible] quoique j'espere [illegible] conditions [illegible]

Ce que madame Jervis [illegible] sa bonté ; mais [illegible] avoit aussi mauvaise [illegible] moi ; & comme [illegible] moi ce qu'il pensoit, [illegible] en plus qu'il est necessaire [illegible] plutôt que je pourrai.

Mon maître vient d'entrer [illegible] parler à madame Jervis de quelque [illegible] ménage ; parce qu'il doit avoir [illegible] dîner chez lui demain. Comme [illegible] cause de la dureté avec laquelle il [illegible] traiter, je détournai mon visage [illegible] Tu as raison, dit il, de cacher ton [illegible] sage ; je voudrois ne l'avoir jamais vu. Madame Jervis, continua-t-il, combien de tems sera-t-elle encore après cette veste ?

Monſieur, lui dis-je, je l'aurois emportée avec moi, ſi vous l'aviez voulu; & je le ferois encore ſi vous voulez me le permettre, & j'ôterai de devant vos yeux cette pauvre & haïſſable Pamela.

Madame Jervis, dit-il en s'adreſſant à elle, & non pas à moi, ſi jamais il y eut de ſorciere, je crois que cette petite créature en eſt une; car elle enchante tous ceux qui l'approchent, & vous oblige vous-même, qui devriez un peu mieux connoître le monde, à la croire un ange de lumière.

Je voulus ſortir de la chambre, car je m'imagine que, malgré toute ſa colère, il avoit deſſein de m'engager à lui demander la permiſſion de reſter chez lui; mais il me dit : Demeurez, demeurez, quand je vous l'ordonne, & là-deſſus il me prit la main. Je tremblai de peur, & lui répondis : Je demeurerai, Monſieur, car il me faiſoit mal aux doigts, tant il me ſerroit la main.

Il ſembloit vouloir me dire quelque choſe, mais il s'arrêta tout court, & me dit : Retirez-vous. Je m'en fus auſſi vîte qu'il me fut poſſible, & je le laiſſai avec madame Jervis, avec qui il eut une longue converſation, à ce qu'elle m'a rapporté; il lui témoigna, entr'autres choſes, qu'il étoit fort fâché d'avoir parlé aſſez haut pour avoir été entendu de M. Jonathan.

Il faut que vous ſachiez que M. Jonathan notre ſommelier, eſt un bon vieillard fort grave, qui a

les cheveux blancs comme de la neige [illegible] en vérité un très-digne homme. Je me [illegible] en grande hâte, car, comme on dit, la peur donne des aîles ; en descendant l'escalier [illegible] il me prit la main, mais [illegible] n'avoit fait mon maître. Charmante [illegible] mademoiselle Pamela, me dit-il [illegible] je viens d'entendre. J'en [illegible] mais je vous assure que [illegible] tôt que vous. Je vous [illegible] nathan, dis-je ; mais [illegible] votre poste, prenez garde [illegible] parler à une fille comme moi. Je me [illegible] rer, & je descendis [illegible] l'amour de lui, de peur [illegible] avoit pitié de moi.

Je vous donnerai maintenant [illegible] l'amitié que M. Longman [illegible] vois perdu ma plume, [illegible] j'avois employé tout mon [illegible] j'entrai dans l'office de M. Longman [illegible] d'hôtel, pour le prier de me [illegible] plumes & quelques feuilles [illegible] mon cœur, mon aimable [illegible] me donna trois plumes, [illegible] ter, un bâton de cire & [illegible] Et en quittant son pupitre [illegible] il me dit : Permettez-moi de vous [illegible]

ma jolie petite maîtreſſe, (car c'eſt ainſi que les deux bons vieillards m'appellent, & je crois qu'ils m'aiment de tout leur cœur) j'entends de mauvaiſes nouvelles, ajouta-t-il; on dit que nous allons vous perdre, je me flatte qu'il n'en eſt rien. Oui, Monſieur, lui dis-je, cela eſt; mais j'eſpérois qu'on ne le ſauroit pas avant mon départ.

Que diable, s'écria-t-il, notre maître a-t-il depuis peu? Je n'ai jamais vu de ma vie un pareil changement en aucun homme. Il n'eſt content de perſonne, &, ſuivant ce que M. Jonathan vient de me dire, il vous a traitée bien durement. Si je ne connoiſſois pas madame Jervis pour une très-bonne perſonne, je croirois qu'elle vous auroit rendu quelque mauvais ſervice.

Non, Monſieur, lui dis-je, n'ayez point de pareils ſoupçons; madame Jervis eſt une femme juſte, & après mon père & ma mère, c'eſt la meilleure amie que j'aie au monde. Eh bien, dit-il, il faut que ce ſoit quelque choſe de pis. Me permettez-vous de conjecturer? Vous êtes trop jolie, ma charmante demoiſelle, & peut-être auſſi trop vertueuſe. Ah! n'ai-je pas deviné? Non, mon cher monſieur Longman, lui dis-je, ne penſez aucun mal de mon maître. Il eſt vrai qu'il eſt de mauvaiſe humeur, & fâché contre moi, mais je puis lui en avoir donné ſujet; & parce que je ſuis obligée de m'en aller chez mon père & ma

mère, plutôt que de demeurer ici, il me croit peut-être ingrate. Mais vous ſavez, Monſieur, que ce qu'une fille bien née doit avoir le plus à cœur, c'eſt d'être la conſolation de ſes parens. Fille incomparable, s'écria-t-il, que vous ſoutenez bien votre caractère! mais je connois un peu le monde & les hommes, il faut que je voye, que j'entende tout, & que je ne diſe mot. Que la bénédiction du ciel ſoit avec vous, quelque part que vous alliez, mon aimable enfant! Je me retirai en lui faiſant la révérence, & le remerciant de ſes ſouhaits.

Qu'il eſt agréable, mes chers père & mère, d'avoir ainſi gagné l'amitié de tout le monde! Ne vaut-il pas mieux s'être acquis, par l'amour de la vertu & de la réputation, l'approbation de tous les hommes, à l'exception d'*un ſeul*, que de plaire à *ce ſeul-là*, en ſe faiſant des ennemis de tous les autres, & ſe rendant abominable par-deſſus le marché? Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

Mes très-chers père & mère,

NOUS avons eu aujourd'hui pluſieurs meſſieurs & dames du voiſinage qui ont dîné chez nous, & mon maître les a parfaitement bien reçus. Iſaac, M. Jonathan & Benjamin ſervoient à

Comme vous avez paru prendre quelque plaiſir à lire les petites deſcriptions que je vous faiſois autrefois, lorſque je n'avois pas encore douze ans, je me flatte que je ne vous ennuierai point, en vous traçant ici le portrait & le caractère de ces quatre dames.

Vous ſaurez donc que miladi Arthur (car elle eſt de la première qualité, quoiqu'elle ait épouſé un ſimple (*) gentilhomme) eſt une perſonne aſſez bien faite, qui a de la diſpoſition à devenir graſſe, mais qui avec cela eſt aiſée dans ſa taille. Elle a les traits du viſage aſſez beaux; mais, ſelon moi, elle a l'air un peu trop maſculin. Dès qu'on l'apperçoit, on connoît qu'elle eſt de qualité, & ſes manières font voir qu'elle s'attend à être traitée ſur ce pied-là. Dans tout ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait, elle a une certaine liberté & quelque choſe de ſi dégagé, qu'on voit bien qu'elle ne penſe pas ſeulement qu'il puiſſe rien y avoir à reprendre dans toute ſa conduite. On dit que dans ſon domeſtique elle eſt ſujette à s'emporter, & cela ſouvent pour des ſujets aſſez légers; & que de tems en tems elle fait

(*) Il y a dans l'anglois *a'ſquire*. On appelle *'ſquires*, ou *eſquires*, *écuyers*, tous ceux qui, quoique de bonne famille, ſont au-deſſous des pairs du royaume, & n'ont point ſéance dans la chambre des ſeigneurs. Ils compoſent ce qu'on peut appeler *la petite nobleſſe*.

reſſouvenir ſon mari qu'il n'eſt pas d'une naiſſance égale à la ſienne. Il eſt vrai pourtant qu'il eſt bon gentilhomme & d'une ancienne famille ; au lieu que les ancêtres de miladi n'ont été annoblis que depuis deux règnes. En general, elle eſt, dit on, aſſez bonne perſonne lorſque ſa colere eſt paſſée, & quelquefois elle ne dédaigne pas de s'humaniſer juſqu'à ſe rendre familiere avec ſa domeſtique. Madame Jervis dit que miladi Davers eſt pourtant moins colère que miladi Arthur, mais qu'elle a d'autres de meilleures qualités, & qu'elle eſt plus généreuſe. Pour M. Arthur, il a la réputation d'un grand gentilhomme, ſelon l'idée qu'on ſe forme aujourd'hui ſiècle où nous ſommes ; car il eſt grand buveur, comme ſont tous les gentilshommes à la mode, excepté mon maître, qui n'eſt pas ſoupçonné de ce vice. Plût à dieu qu'il n'en eût point d'autre ! je le ſouhaiterois pour l'amour de lui-même, auſſi bien que pour l'amour de moi : mais ceci ſoit dit en paſſant.

Madame Brooks eſt de bonne famille, mais non pas de qualité, quoiqu'elle ait autant de vanité que ſi elle en étoit, ſi je dois en juger par ſon air méprisant. Car comme elle eſt grande & maigre, & d'un certain regard rebutant, elle vous toiſe du haut en bas avec je ne ſais quel dédain ; il eſt pourtant qu'elle eſt aſſez bonne femme que ; elle n'eſt pas grande parleuſe, &c.

vouloir paſſer pour une femme d'un grand jugement. Son mari paſſe pour un homme de probité; mais il ſe donne les airs de railler & de badiner ſur les ſujets les plus ſérieux : le mariage ſur-tout eſt l'objet continuel de ſes ſatyres, lorſqu'il n'eſt pas en préſence de ſa femme; & c'eſt ce qui fait que certaines gens diſent qu'il a de l'eſprit. Ce qui me rappelle un mot de feu ma bonne maîtreſſe. Tout homme, diſoit-elle, paſſera aiſément pour un bel-eſprit, qui oſera dire des choſes que d'autres auroient horreur de penſer.

La comteſſe eſt noble, non-ſeulement par ſon mariage, mais auſſi par ſa naiſſance. Mais ne vous étonnez-vous pas de me voir tant écrire ſur la naiſſance & la nobleſſe, moi qui, quand même je pourrois me vanter de ma qualité, ne m'en eſtimerois pas davantage, au moins ſi je me connois bien moi-même? bien loin de-là, je penſerois au contraire, avec un poëte que j'ai ouï citer, que *la vertu eſt la ſeule nobleſſe*. Mais il eſt vrai que nous autres gens de petite condition, lorſque nous entrons dans des maiſons de qualité, nous nous laiſſons aiſément empoiſonner par la vanité de nos ſupérieurs; & quoique nous ne puiſſions pas nous glorifier de notre propre extraction, nous tirons quelquefois vanité de celle de nos maîtres. Pour moi, je ne ſaurois m'empêcher de rire tout bas du ridicule que ſe donnent même des gens de la

première distinction, qui se glorifient du mérite de leurs ancêtres plutôt que du leur propre. N'est-ce pas avouer tacitement qu'ils sentent bien eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre mérite que celui d'être descendus d'aïeux illustres? Mais je ne prends pas garde que je m'engage insensiblement dans une longue digression. Reprenons le caractère de la comtesse, & ne pensez pas qu'il y ait trop de présomption à moi de parler ainsi librement de mes supérieurs; je sais bien à qui j'écris. La comtesse n'est pas belle; mais elle a un air si affable, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avoir de l'amitié pour elle dès qu'on la voit. Il me semble qu'on lit dans ses yeux qu'elle est assurée que tout le monde lui porte du respect, à cause qu'elle est comtesse; au lieu que miladi Arthur se donne de certains airs, comme si elle vouloit forcer les autres à la respecter, de peur que, parce qu'elle n'est la femme que d'un simple gentilhomme, on ne vînt à oublier sa naissance. Mais d'ailleurs la comtesse, malgré son regard affable, a dans l'air quelque chose de hardi, d'intrépide, je ne saurois bien exprimer ce que c'est; c'est quelque chose qui marque qu'on ne sauroit la décontenancer aisément. Je ne sais d'où cela vient, mais il me semble que les dames ont renoncé à présent à ce qui fait une partie essentielle de la beauté: car non-seulement elles ne savent plus ce que c'est que rougir elles-mêmes; mais elles se

moquent d'une jeune innocente qui rougit, comme ſi c'étoit-là quelque choſe de campagnard, & un manque de ſavoir-vivre. Je les ai ſouvent ouï badiner, & dire *des mots à double entente*, comme elles les appellent elles-mêmes, auſſi librement que les hommes. Mais quelque réputation de bel-eſprit qu'elles puiſſent acquérir par-là, je ſuis aſſurée qu'elles ne font pas beaucoup d'honneur à leur cœur. Ne peut-on pas en effet leur appliquer avec juſtice cette ſentence : *De l'abondance du cœur la bouche parle?* L'époux de la comteſſe eſt un homme de mauvaiſes mœurs, & un méchant mari, de ſorte qu'elle eſt malheureuſe avec lui : tout le monde le ſait ; car il eſt un *Seigneur*, & au-deſſus de tout ce qu'on peut dire ou penſer de lui. Et en vérité, mes chers parens, je n'ai jamais ouï parler d'un couple auſſi heureux que vous. Mais la providence accorde un bien aux uns, & un autre aux autres ; elle ne donne jamais tout à tous. Elle vous a donné à vous, mon cher père & ma chère mère, le contentement d'eſprit ; ce qui vaut mieux que toutes les richeſſes du monde ſans ce contentement.

Miladi Towers ſurpaſſe toutes les dames du voiſinage par ſon eſprit & par la vivacité de ſes reparties : de ſorte que tout le monde recherche ſa converſation, les meſſieurs auſſi bien que les dames. Elle a quelque choſe de vif & de ſpirituel à dire à chacun, & ſur toutes ſortes de ſujets : & quand elle

ne

ne diroit que des ſottiſes, (& j'oſe aſſurer que je lui en ai ouï dire pluſieurs dans les viſites qu'elle faiſoit à ma maîtreſſe), on a ſi bonne opinion de ſon eſprit, qu'on eſt diſpoſé à rire & à applaudir, avant qu'elle ait ſeulement ouvert la bouche. D'ailleurs, elle eſt de qualité, & c'eſt pourquoi on l'appelle *Miladi ;* quoique nous autres pauvres gens & ſimples que nous ſommes, nous ayons coutume de donner ce nom à toutes ces grandes dames qui vivent de leurs rentes. Miladi Towers eſt bien faite, elle a la taille dégagée ; on peut dire que chacun des traits de ſon viſage, pris ſéparément, eſt beau ; mais je ne ſais d'où cela vient, ils ne forment pas un bel aſſemblage, & ne paroiſſent pas faits les uns pour les autres : ce qui me rappelle ce que j'ai lu touchant un grand peintre de l'antiquité, qui s'appeloit Apelles : on dit qu'ayant à faire le portrait de Vénus, déeſſe de la beauté, il prit pour modèles la bouche d'une dame, le nez d'une autre, les yeux d'une troiſième, le front & les ſourcils d'une quatrième. Tous ces traits étoient chacun en particulier très-beaux ſur les viſages d'où ils avoient été empruntés ; mais tous enſemble ils ne faiſoient qu'un portrait très-médiocre.

On avoit parlé d'un mariage qui devoit ſe faire entre miladi Towers, & monſieur Martin qui demeure au bocage ; mais elle l'a refuſé à cauſe de la vie diſſolue qu'il mène : car quoiqu'elle ſoit fort

libre dans ſes diſcours, elle a pourtant de la piété, ou du moins de l'amour pour la vertu.

Mais je m'apperçois que je me ſuis beaucoup étendue ſur le chapitre de ces dames; il eſt tems d'en venir à la viſite qu'elles ont rendue à madame Jervis.

Elles entrèrent dans ſa chambre avec grand bruit, riant de tout leur cœur de quelque choſe que miladi Towers avoit dit comme elles montoient l'eſcalier. Eh bien, madame Jervis, dit une de ces dames, comment vous portez-vous? Nous ſommes toutes venues pour nous informer de votre ſanté. Je vous ſuis fort obligée, Meſdames, répondit madame Jervis; ne vous plaît-il pas de vous aſſeoir? Mais, dit la comteſſe, nous ne ſommes pas venues uniquement pour nous informer de la ſanté de madame Jervis, mais auſſi pour voir une curioſité. Oui, dit miladi Arthur, je n'ai pas vu votre Pamela depuis deux ans; on dit qu'elle eſt devenue merveilleuſement belle depuis ce tems-là.

J'aurois fort ſouhaité alors de n'être point dans le cabinet; car lorſque j'en ſortis, elles ne pouvoient pas ignorer que j'avois entendu ce qu'elles venoient de dire: mais j'ai ſouvent éprouvé que les perſonnes timides ſont ennemies d'elles-mêmes; car en s'efforçant de ne point paroître déconcertées, elles ne font qu'augmenter de plus en plus leur confuſion.

Oui, ſans doute, répliqua madame Jervis,

Pamela eſt fort jolie ; elle n'eſt pas loin d'ici, elle n'eſt que dans ce cabinet. Entrez, je vous prie, Pamela, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi. Je ſortis du cabinet en rougiſſant juſqu'aux yeux, & ces dames ſe mirent à ſe ſourire les unes aux autres. La comteſſe me prit la main, & eut la bonté de dire : En vérité la renommée ne vous a point flattée, je vous en réponds. Ne ſoyez point honteuſe, mon enfant, ajouta-t-elle en me regardant fixement en face ; je voudrois avoir un viſage comme le vôtre, je n'aurois garde d'en avoir honte. Oh ! que j'avois l'air ſot alors !

Oui, ma belle Pamela, dit miladi Arthur, je ſuis du ſentiment de la comteſſe. Mais ne ſoyez pas ſi confuſe, quoiqu'après tout, cela vous ſied très-bien. La bonne dame défunte avoit le goût bon de choiſir une fille de chambre comme vous ; elle s'étendoit fort ſur vos louanges, & n'auroit pas été peu fière de vous avoir, ſi elle eût vécu juſqu'à préſent. C'étoit-là, ſans doute, un grand compliment de la part d'une dame comme miladi Arthur.

Ah ! Madame, dit madame Brooks, penſez-vous qu'un fils auſſi obéiſſant que l'a conſtamment été notre voiſin, qui a toujours aimé ce que ſa mère aimoit, ne ſoit pas bien glorieux d'avoir une pareille ſervante, malgré tout ce qu'il a dit à table ? En

disant cela elle me regardoit d'un air si malin, que je ne pouvois pas la souffrir.

Miladi Towers dit, avec son air dégagé: Pour moi, mademoiselle Pamela, je ne saurois dire que vous m'agréez autant qu'à ces dames: car si j'avois un mari, & que vous fussiez ma servante, je n'aimerois pas que vous & votre maître fussiez sous le même toît. Là-dessus toutes ces dames firent un grand éclat de rire. Je sais bien ce que j'aurois répondu, si je l'avois osé; mais ce sont des dames de qualité, & les dames de qualité peuvent dire tout ce qu'il leur plaît.

La jolie image! fait-elle parler, madame Jervis, dit la comtesse? Elle a des yeux parlans, je vous jure. Oh! la petite friponne, ajouta-t-elle en me donnant un petit coup sur la joue, vous paroissez née pour perdre les autres, ou pour vous perdre vous-même.

A dieu ne plaise, Madame, répondis-je, que ni l'une ni l'autre de ces choses arrive! Permettez-moi de me retirer, ajoutai-je; car la connoissance que j'ai du peu que je vaux me rend indigne de demeurer en votre présence. Je me retirai, en faisant une de mes meilleures révérences; & comme je m'en allois, miladi Towers s'écria: Voilà qui est joliment dit, en vérité. Madame Brooks dit: Admirez cette taille; je n'ai de ma vie vu un pareil visage, ni une pareille taille. Il faut qu'elle soit

d'une meilleure famille [illegible] continuèrent ainsi [illegible] heure, & [illegible] charmée [illegible] entendre.

Elles descendirent [illegible] un rapport sur moi [illegible] peine à soutenir. [illegible] dirent n'étoit pas, je pense [illegible] je ne dois pas en tirer vanité [illegible] ne m'en trouve plus mal. [illegible] raison qui me fait souhaiter de sortir [illegible]

C'est aujourd'hui jeudi au soir, & j'espère de partir jeudi prochain ; car j'ai fini ma tache, & mon maître est cruellement chagrin. Je suis fâchée de trouver que je prends sa mauvaise humeur si fort à cœur. S'il a jamais eu quelque tendresse pour moi, je pense qu'à présent il me hait cordialement.

N'est-ce pas une chose étrange que l'amour soit si voisin de la haine ? Mais cet amour criminel n'est pas, sans doute, semblable à l'amour vertueux : celui-ci doit être aussi éloigné de la haine que la lumière est éloignée des ténèbres. Combien sa haine ne se seroit-elle pas augmentée, après que sa passion brutale auroit été satisfaite, s'il eût trouvé chez moi l'indigne complaisance qu'il attendoit ! Si l'innocence ne pouvoit nous procurer au moins un traitement honnête, que devroit-on espérer du crime,

lorſque les charmes de la nouveauté ſont paſſés, & que le cœur a repris ſon inconſtance naturelle ? Nous liſons dans l'écriture (*), qu'après qu'Ammon eut abuſé de Thamar, il la haït plus qu'il ne l'avoit aimée auparavant, & la mit à la porte avec violence.

Que je ſuis heureuſe d'être miſe dehors avec cette douce compagne, mon innocence! Puiſſe-t-elle être toujours ma compagne! & auſſi long-tems que je ne me fierai pas ſur mes propres forces, & que je ſerai déterminée à fuir le tentateur, j'eſpère que la grâce de dieu me ſoutiendra.

Je vous demande pardon de ce que je répète dans ma lettre une partie de la prière que j'adreſſe à dieu à toute heure. Après la bonté divine, c'eſt à votre piété & à vos bons exemples que je dois tout, mes chers parens, mes chers *pauvres* parens, voulois-je dire ; car votre pauvreté fait ma gloire, comme votre vertu ſera l'objet de mon imitation.

Dès que j'aurai dîné, je mettrai mes habits neufs ; car je languis de les porter. Je ſais que je ſurprendrai madame Jervis ; car elle ne me verra point que je ne ſois tout-à-fait habillée. Jean eſt de retour ; je vous enverrai dans peu une partie de ce que j'ai écrit. J'apprends qu'il doit partir demain

(*) 2 *Sam.* xiij. 15.

de grand matin ; ainſi je finis ici en vous aſſurant que je ſuis,

Votre très-obéiſſante fille.

Ne perdez point le tems à venir à ma rencontre ; car je ne ſais pas encore comment je partirai. Il y aura bien du malheur, ſi je ne trouve pas quelque moyen de me rendre chez vous. Peut-être que mon maître ne refuſera pas à Jean de me mener ; je pourrai aller aſſez bien en croupe derrière lui ; car il eſt fort ſoigneux & très-honnête homme. Vous connoiſſez Jean auſſi bien que moi, & il vous aime beaucoup tous deux. Peut-être auſſi que madame Jervis pourra m'indiquer quelque voie pour m'en aller.

LETTRE XXIV.

Mes très-chers père & mère,

JE vous écrirai auſſi long-tems que je demeurerai ici, quand je n'aurois que des bagatelles à vous dire ; car je ſais que vous prenez plaiſir à relire mes lettres durant les ſoirées, ſeulement parce qu'elles viennent de moi. Jean m'a dit combien vous ſouhaitez mon retour ; mais il a ajouté qu'il vous avoit dit qu'il eſpéroit qu'il arriveroit quelque choſe qui empêcheroit que je ne m'en aille.

Je ſuis bien aiſe que vous ne lui ayez pas dit la raiſon pourquoi je m'en vais; il vaut mieux qu'on la devine, que ſi on la ſavoit par vous ou par moi: & d'ailleurs je ſuis véritablement affligée de ce que mon pauvre maître a daigné penſer à une pauvre créature comme moi: car outre le déshonneur qui lui en revient, cela a changé entièrement ſon humeur: je commence à croire qu'il m'aime malgré qu'il en ait; il s'efforce de vaincre ſon amour, & ne trouve pas d'autre moyen d'y réuſſir, qu'en ſe fâchant continuellement contre moi.

Ne me croyez pas préſomptueuſe & remplie de bonne opinion de moi-même. Je reſſens plus de chagrin que de vanité, en voyant qu'un gentilhomme comme lui s'abaiſſe ſi fort, & perde, pour l'amour de moi, l'eſtime que tous ſes domeſtiques avoient pour lui. Mais j'ai à vous parler de mon nouvel ajuſtement.

Après avoir dîné, je ſuis montée dans ma petite chambre, & je m'y ſuis renfermée. Là je me ſuis habillée du mieux que j'ai pu. J'ai mis mon bonnet rond, mais pourtant avec un ruban verd. J'ai mis ma robe & ma jupe de laine, & mes ſouliers de cuir; vous ſaurez cependant qu'ils ſont de maroquin; j'ai pris auſſi mes bas communs; je les appelle communs en comparaiſon de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems; mais je crois que des bas de bonne groſſe laine

ſuffiront bien pour tous les jours lorſque je ſerai chez vous. Je me ſuis miſe auſſi un tour de gorge de ſimple mouſſeline, & un ruban noir autour du cou au lieu du collier de France que ma maîtreſſe m'avoit donné : j'ai ôté mes boucles d'oreilles ; & après m'être habillée de pied en cap, j'ai pris mon chapeau de paille avec ſes deux attaches de ruban bleu, & je me ſuis regardée dans le miroir, avec plus de vanité que vous ne pouvez penſer : & pour dire la vérité, jamais je ne me ſuis trouvée ſi fort à mon gré.

Oh ! quel plaiſir il y a à deſcendre d'un rang élevé, avec aiſance, avec réſignation, & avec ſon innocence ! Il n'y a, en vérité, rien au monde de plus agréable. J'éprouve par ma propre expérience qu'un cœur humble ne ſauroit rencontrer des traverſes fort affligeantes, de quelque manière que tourne la roue de la fortune.

Je deſcendis pour chercher madame Jervis, afin de ſavoir comment elle me trouveroit ; je rencontrai ſur l'eſcalier notre ſervante Rachel ; elle me fit une profonde révérence, je ſouris en m'appercevant qu'elle ne me reconnoiſſoit point. Je fus trouver la ménagère dans la ſalle baſſe. Cette bonne dame étoit à l'ouvrage, & faiſoit une chemiſe. Le croiriez-vous ? elle ne me reconnut pas d'abord ; elle ſe leva de ſon ſiège, & ôtant ſes lunettes : *Souhaitez-vous quelque choſe de moi*, dit-elle ?

Je ne pus m'empêcher de rire. Quoi ! madame Jervis, m'écriai-je, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Elle fut toute étonnée ; & me conſidérant depuis la tête juſqu'aux pieds : Vous me ſurprenez, dit-elle ; quoi ! Pamela ainſi métamorphoſée ! comment cela s'eſt-il fait ? Mon maître entra alors par haſard ; comme j'avois le dos tourné de ſon côté, il crut que c'étoit quelqu'étrangère qui parloit à madame Jervis ; il ſortit ſur le champ, & n'entendit pas même que madame Jervis lui demandoit s'il avoit quelque choſe à lui commander. Elle me tourna de tous côtés ; je lui montrai toutes mes nipes, juſqu'à mon jupon. Je ſuis, dit-elle, dans une ſurpriſe dont je ne ſaurois revenir ; il faut que je m'aſſeye. Que ſignifie tout ce changement ? Je lui dis que n'ayant point de hardes convenables à la condition où je ſerois réduite, lorſque je ſerois retournée chez mes parens, j'avois fait faire celles qu'elle voyoit ; & que je croyois que devant m'en aller dans peu, il valoit mieux commencer dès à préſent à faire voir à tous les autres domeſtiques, que je ſavois comment me conformer à l'état auquel j'étois deſtinée.

Je ne connus jamais perſonne, dit-elle, qui te reſſemblât, Pamela ; cependant ces triſtes préparatifs que tu fais pour ton départ, me cauſent une peine infinie ; car je vois bien maintenant que c'eſt tout de bon que tu veux t'en aller ; mais comment

pourrai-je me séparer de toi, ma chère Pamela ? Là-dessus mon maître l'ayant appelée, je sortis & elle fut le trouver. Il lui dit qu'il se proposoit de faire un voyage dans le comté de Lincoln ; qu'il iroit peut-être aussi chez sa sœur miladi Davers, & qu'il comptoit d'être absent quelques semaines. Mais, ajouta-t-il, dites-moi, je vous prie, qui est cette jeune fille si proprette, qui étoit tout-à-l'heure avec vous ? Elle sourit, & lui demanda s'il ne la connoissoit point. Non, dit-il, je ne l'ai jamais vue jusqu'à présent, & je suis sûr que ni le fermier Brady, ni le fermier Nichols n'ont point de fille qui se mette si bien ni si proprement. Je n'ai pourtant pas vu son visage. Si vous voulez me le permettre, lui répliqua-t-elle, je la ferai venir devant vous ; car il me semble qu'elle surpasse même notre Pamela.

Je ne lui fus pas trop bon gré de cette offre, comme je le lui dis dans la suite, car cela me causa beaucoup de chagrin, & m'attira bien des duretés de la part de mon maître, comme vous le verrez. Ce que vous dites-là est impossible, dit-il à madame Jervis ; si pourtant vous pouvez trouver quelque moyen de la faire entrer, faites-le.

Là-dessus elle vint me trouver, & me dit qu'il falloit absolument que j'entrasse dans la chambre où étoit mon maître : mais au nom de dieu, ajouta-t-elle, ne vous découvrez point, laissez-le deviner qui vous êtes ; car il ne vous a pas re-

connue. Ah ! fi ! madame Jervis, lui dis-je, pourquoi m'avez-vous joué ce tour ? N'eſt-ce pas là prendre une liberté qui ne convient ni à lui ni à moi ? Je vous dis que vous viendrez, répliqua-t-elle, & ſur toutes choſes ne vous découvrez point. Je la ſuivis donc comme une folle ; quoiqu'il ne m'eût pas vue alors, il auroit bien fallu qu'il me vît quelqu'autre fois. Madame Jervis voulut que je tinſſe mon chapeau de paille à la main.

Dès que j'entrai, je fis une profonde révérence, mais ſans dire mot. Je ſuis perſuadée qu'il me reconnut dès qu'il vit mon viſage : mais il étoit ruſé comme un démon. Il s'approcha de moi, & en me prenant par la main : A qui appartenez-vous, ma jolie fille, dit-il ? j'oſe dire que vous êtes la ſœur de Pamela, tant vous lui reſſemblez. Vous êtes ſi propre, ſi bien miſe, ſi jolie, qu'en vérité, mon enfant, vous ſurpaſſez même Pamela votre ſœur.

J'étois dans la derniere confuſion, j'allois parler ; mais il m'embraſſa, en diſant : En vérité, vous êtes charmante ; je n'oſerois pas prendre cette liberté avec votre ſœur, ſoyez-en perſuadée ; mais pour vous il faut que je vous donne un baiſer.

Oh ! Monſieur, m'écriai-je, je ſuis Pamela, en vérité, je ſuis Pamela elle-même. Cela eſt impoſſible, dit-il, en me baiſant malgré que j'en

vaſſe; vous êtes deux fois plus aimable que Pamela, & je puis bien prendre quelques libertés innocentes avec vous, quoique je ne vouluſſe pas lui faire la même grace. C'étoit-là une terrible raillerie, à laquelle je ne m'étois pas attendue; & madame Jervis, qui avoit été ſi officieuſe, avoit l'air auſſi ſot que moi. A la fin je me débarraſſai de lui, & je m'enfuis de la chambre, terriblement chagrine, comme vous pouvez le penſer.

Il parla aſſez long-tems avec madame Jervis: à la fin il m'appela: Venez ici, dit-il, *petite infâme*, (c'eſt le nom qu'il me donna: ô ciel! penſai-je en moi-même, quel vilain nom eſt-ce là!) vous oſez me jouer de pareils tours, continua-t-il? J'avois réſolu de ne prendre plus aucune connoiſſance d'une miſérable comme vous, & vous vous déguiſez pour attirer mes regards; & puis vous prétendez encore, hypocrite que vous êtes...

A ces mots je perdis patience: Arrêtez-vous, Monſieur, lui dis-je, & ſur toutes choſes ne m'imputez ni déguiſement, ni hypocriſie; car [illegible] ces deux vices, toute pauvre & de [illegible] que je ſuis. Je ne me ſuis point déguiſée [illegible] diantre, s'écria-t-il! car c'étoit-là [illegible] dinaire; que prétendez-vous donc [illegible] habillement? Ce que je prétens, [illegible] en vérité, la choſe du monde la plus [illegible] la plus honnête. J'ai été réellement [illegible]

que ma bonne maîtreſſe votre mère m'a tirée de chez mes parens. J'étois ſi pauvre lorſqu'elle me prit à ſon ſervice, que les habits que j'ai actuellement ſur moi ſont des habits de princeſſe, en comparaiſon de ceux que j'avois alors. Elle eut la bonté de me donner quantité de belles hardes; mais puiſque je dois bientôt retourner chez mes pauvres parens, je ne ſaurois porter ces riches habits ſans me faire moquer de moi; c'eſt pourquoi j'en ai acheté de plus convenables à ma condition, & qui pourront auſſi ſervir à me faire brave les jours de fête, lorſque je ſerai chez mon père.

Là-deſſus mon maître me prit entre ſes bras, & me repouſſa dans le même moment. Madame Jervis, dit-il, emmenez loin de moi cette petite ſorcière. Je ne puis ni ſoutenir ni fuir ſa préſence: (que ces paroles ſont étranges!) Mais non, reſtez, ajouta-t-il, je ne veux point que vous vous retiriez. Oui, allez-vous-en.... Non, revenez.... Je croyois, pour moi, qu'il étoit devenu fou; car il ne ſavoit ce qu'il vouloit. Je voulus m'en aller; mais il me ſuivit, & en me prenant par le bras il me fit rentrer dans la chambre. Il me ſerroit ſi fort que mon bras en eſt tout meurtri, les marques y ſont encore. Comme il me faiſoit mal, je m'écriai: Je vous prie, Monſieur, ayez pitié de moi; je rentrerai, je rentrerai, je vous en aſſure.

Il s'aſſit & fixa ſa vue ſur moi. Lorſque je ré-

fléchis ſur l'air qu'il avoit alors, il me ſemble qu'il paroiſſoit auſſi ſot & auſſi confus que le pouvoit être une pauvre fille comme moi. A la fin il adreſſa ces paroles à madame Jervis : Je vous diſois donc que vous pouvez lui permettre de demeurer encore un peu de tems ici, juſqu'à ce que je ſache ſi ma ſœur Davers la veut prendre ; mais il faut qu'elle s'humilie, qu'elle demande en grace de reſter, & qu'elle ſe repente de ſon impertinence, & des libertés qu'elle s'eſt données de dire du mal de moi tant au-dedans qu'au dehors de la maiſon. Il eſt vrai, répondit madame Jervis, que vous m'avez déjà fait cette plainte plus d'une fois ; mais je n'ai jamais trouvé que Pamela ſe crût coupable. Voilà, s'écria-t-il, ce qui prouve évidemment ſon orgueil & ſon obſtination, & cependant ce ſont-là vos amours, madame Jervis. Eh bien, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi, je veux bien m'abaiſſer encore une fois juſqu'à vous dire, que vous pouvez reſter ici encore une quinzaine de jours, juſqu'à ce que j'aie vu ma ſœur Davers. Entend-elle ce que je dis, cette ſtatue ? Ne ſauriez-vous répondre & témoigner de la reconnoiſſance ? Vous m'effrayez ſi fort, lui dis-je, que je ne puis preſque pas parler. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire que je n'ai qu'une grace à vous demander, c'eſt que vous ayez la bonté de me laiſſer aller chez mon père & ma mère. Quoi donc,

folle, dit-il ! n'aimez-vous pas mieux aller ſervir miladi Davers ! Monſieur, répondis-je, j'ai ſouhaité une fois d'avoir cet honneur, mais vous eûtes la bonté de me dire que je pourrois courir quelque danger de la part du neveu de cette dame, ou que je pourrois le ſéduire. Impertinente, s'écria-t-il en faiſant un ſerment : entendez-vous, madame Jervis, entendez-vous le reproche qu'elle me fait ? Vit-on jamais une pareille effronterie ?

Fi, Pamela, fi, dit madame Jervis. Sur quoi je me mis à pleurer, & je dis : En vérité mon ſort eſt bien cruel. Je ne voudrois pour rien au monde faire tort à perſonne, & cependant il faut que j'aye été coupable d'indiſcrétions, qui me font perdre ma condition, qui m'ont attiré la diſgrace de mon maître, & ſont cauſe qu'on me met dehors ; & lorſque le tems eſt venu auquel je devrois retourner chez mes pauvres parens, on ne veut pas me laiſſer aller tranquillement ! Ah ! mon cher Monſieur, qu'ai-je donc fait pour être traitée auſſi cruellement que ſi je vous avois volé. Comme ſi vous m'aviez volé, s'écria-t-il ! oui, vous m'avez volé, méchante que vous êtes ! Qui ? moi, je vous ai volé, lui dis-je ! Vous êtes juge de paix, envoyez-moi en priſon, faites-moi faire mon procès, & ſi vous pouvez prouver que je vous ai volé, il eſt juſte que je meure.

Vous ſaurez que je ne comprenois pas ſa penſée ; mais

mais je n'en fus guère contente lorſqu'on me l'eut expliquée. Que deviendra tout ceci, diſois-je en moi-même, s'il faut que la pauvre Pamela paſſe pour une voléuſe ? Puis je diſois : comment pourrai-je paroître devant mes chers & vertueux parens, ſi je ſuis ſeulement ſoupçonnée ?

Mais, Monſieur, lui dis-je, permettez-moi de vous faire une queſtion, & que cela ne vous engage pas à me dire des duretés ; je n'ai point deſſein de vous manquer de reſpect. Si j'ai commis quelque faute, pourquoi votre ménagère ne me renvoie-t-elle pas comme elle a fait d'autres ſervantes ? Si Jeanne, ou Rachel, ou Anne avoient manqué à leur devoir, daigneriez-vous en prendre connoiſſance ? Pourquoi faut-il que vous vous abaiſſiez juſqu'à prendre connoiſſance de moi ? Si je n'ai pas fait plus de mal que les autres, pourquoi faut-il que je ſois traitée plus cruellement ? Pourquoi ne me renvoie-t-on pas tout-d'un-coup ? & voilà qui ſeroit fini. Car en vérité je ne ſuis pas d'une aſſez grande conſéquence pour que mon maître ſe mette en peine de moi, & qu'il ſe fâche au ſujet d'une pauvre fille comme moi.

Entendez-vous, madame Jervis, s'écria-t-il encore, entendez-vous avec quelle hardieſſe cette impertinente oſe m'interroger ? Quoi ! inſolente, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi, ma mère ne m'a-t-elle prié d'avoir ſoin de vous ? Ne vous ai-je

elle qui en eſt la cauſe, quoiqu'innocente ; car je ſuis perſuadée qu'elle n'avoit aucun mauvais deſſein. J'ai été & je ſuis encore dans un trouble extrême, & je m'imagine qu'elle me dira que j'ai été trop hardie.

O mes chers père & mère, le pouvoir & les richeſſes n'ont pas beſoin de protecteur : mais pour elle, la pauvre dame ! elle ne ſauroit vivre ſans le ſecours de mon maître, & il eſt vrai qu'il lui a fait beaucoup de bien.

Je vous ſouhaite le bon ſoir : peut-être que je vous enverrai ceci demain matin ; peut-être auſſi que non : ainſi, ſans autre concluſion, je finis en diſant que je ſuis, avec les plus terribles appréhenſions,

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XXV.

Mes très-chers parens,

OH ! permettez-moi de répandre mes plaintes dans votre ſein. Jamais pauvre créature n'a été ſi malheureuſe, ni traitée d'une manière ſi barbare que votre pauvre Pamela. O mes chers pere & mere ! mon cœur eſt prêt à ſe fendre. Je ne puis ni écrire comme je devrois, ni m'empêcher

d'écrire. Car à qui puis-je ouvrir mon cœur, ſi ce n'eſt a vous? Mais l'affliction où je ſuis me fait preſque perdre l'eſprit. O le méchant, le méchant maître que j'ai! je ne puis plus le ſouffrir. Cependant ne vous effrayez pas. Je me flatte..... oui, je me flatte.... que j'ai conſervé ma vertu. Et ſi la douleur me le permet, je vous dirai tout. N'y a-t-il pas quelque commiſſaire de quartier, ou quelque officier de juſtice, qui puiſſe me tirer de cette maiſon; car je puis en conſcience *jurer la paix contre lui* (*). Mais hélas! il eſt plus grand qu'aucun commiſſaire. Il eſt lui-même *juge de paix*. Et quel juge! D'un pareil juge, *délivrez-nous, ô bon dieu* (**)! Mais j'eſpere que le dieu tout-puiſſant me rendra juſtice un jour; car il connoît l'innocence de mon cœur.

Jean eſt parti ce matin, mais j'étois trop troublée pour ſonger à vous envoyer rien par lui, &

(*) Nous avons été obligés de conſerver cette expreſſion angloiſe, parce que nous n'en connoiſſons point dans notre langue qui y réponde. Un homme *jure la paix* contre un autre, lorſqu'il va déclarer ſous ſerment devant un magiſtrat, que cet autre a commis des attentats contre lui, qui ſont cauſe qu'il ne peut plus vivre en paix avec lui, & qu'il a toujours lieu d'appréhender de nouvelles inſultes: ſur quoi le magiſtrat a le pouvoir d'obliger l'aggreſſeur à donner caution de ſa bonne conduite pour l'avenir.

(**) Paroles de la litanie.

je n'ai vu perſonne depuis, ſi ce n'eſt madame Jervis, Rachel, & un homme que je n'aime pas à voir : & en vérité je n'aime plus à voir perſonne. J'ai d'étranges choſes à vous raconter, qui ſont arrivées depuis hier au ſoir, que la lettre de M. Jonathan & les duretés de mon maître me causèrent un ſi grand trouble. Mais finiſſons ce préambule.

J'allai dans la chambre de madame Jervis, &, ô mon cher père & ma chère mère, mon méchant maître, l'indigne gentilhomme qu'il eſt, s'étoit caché dans le cabinet où madame Jervis tient quelques livres, une armoire, & d'autres choſes ſemblables. Je n'en avois pas le moindre ſoupçon, quoique juſques à ce ſoir fatal, j'euſſe toujours eu coutume de regarder dans le cabinet, dans la chambre voiſine & ſous le lit, avant que de me coucher, depuis l'aventure du cabinet du jardin. Mais n'ayant jamais rien trouvé, je ne ſongeai pas à prendre cette précaution ce ſoir-là, étant uniquement occupée de ma douleur, & du chagrin que j'avois contre madame Jervis, car j'étois réſolue d'être ſérieuſement fâchée contr'elle.

Je m'aſſis ſur le bord du lit d'un côté, & elle de l'autre, & nous commençâmes à nous déshabiller. Elle étoit du côté de ce cabinet qui renfermoit le plus méchant homme du monde. Eh

bien, Pamela, me dit madame Jervis, vous ne voulez donc point me parler. Vous êtes fâchée contre moi, à ce que je vois. En vérité, madame Jervis, répondis-je, je le ſuis un peu, il y auroit de la folie à le nier. Vous voyez ce que j'ai ſouffert pour avoir paru devant mon maître à votre ſollicitation. Une femme de votre âge & de votre expérience auroit dû ſavoir qu'il ne me convenoit pas, ni par rapport à moi-même, ni par rapport à mon maître, de vouloir paſſer pour une autre.

Mais, dit-elle, qui eût jamais cru que la choſe auroit tourné comme elle a fait? Oui, oui, répondis-je, ſans ſavoir qui m'écoutoit, Lucifer eſt toujours prêt à exécuter ſes mauvais deſſeins. Vous avez vu quel uſage il a fait d'abord de mon déguiſement, faiſant ſemblant de ne me pas reconnoître, afin de prendre des libertés avec moi. Et dès le moment qu'il a avoué qu'il me reconnoiſſoit, il s'eſt mis à me quereller, & à me traiter durement. Et vous auſſi, madame Jervis, vous m'avez percé le cœur en vous écriant: *Fi, Pamela*; car cela n'a fait que l'encourager.

Penſez-vous, ma chère, me dit-elle, que je vouluſſe l'encourager? Je ne vous l'ai jamais dit auparavant, mais puiſque vous m'y forcez maintenant, il faut que je vous diſe que depuis que vous m'avez conſultée, j'ai toujours fait mes efforts pour

le détourner de ſes mauvais deſſeins : il m'a fait de belles promeſſes ; mais vous ſaurez qu'il vous aime paſſionnément, & je commence à m'appercevoir qu'il ne ſauroit vaincre ſon amour.

Heureuſement je ne dis rien du billet de M. Jonathan ; car je commençois à ſoupçonner tout le monde : mais pour éprouver madame Jervis, je lui dis : Eh bien ! que me conſeillez-vous de faire ? Vous voyez qu'il voudroit à préſent que je fuſſe chez miladi Davers.

Je vous parlerai franchement, ma chère Paméla, répondit-elle ; je compte ſur votre diſcrétion, & je ſuis perſuadée que vous ne révélerez point ce que je vais vous dire. Mon maître m'a ſouvent priée de vous engager à lui demander la permiſſion de reſter chez lui.

Permettez-moi de vous interrompre, madame Jervis, lui dis-je. Je vous apprendrai pourquoi je n'ai pu m'y réſoudre : ce n'eſt point l'orgueil, mais l'amour de la vertu qui m'en a empêchée. Car quelles en auroient été les conſéquences ? Mon maître s'eſt déja émancipé deux fois : vous dites qu'il ne ſauroit s'empêcher de prendre des libertés avec moi, quoiqu'enſuite il faſſe ſemblant d'en être fâché. Il m'a donné congé, & il me traite fort durement, dans le deſſein peut-être de m'amener à ſon but par la crainte de perdre une ſi bonne condition ; car il s'imagine ſans doute que je ſerois

charmée de rester : & je le ferois en effet, si je pouvois rester sans danger ; car je vous aime, madame Jervis, j'aime tous les autres domestiques, & je l'estimerois lui, s'il vouloit en agir comme il convient à un maître. Connoissant donc ses desseins, & sachant qu'il avoue lui-même qu'il ne peut pas se vaincre, devois-je demander à rester chez lui, pendant que j'étois persuadée qu'il feroit encore de nouvelles entreprises ? Car tout ce dont vous avez pu m'assurer, c'est qu'il n'employeroit point la violence. De sorte qu'une pauvre & foible fille comme moi devoit être abandonnée à ses propres forces. N'auroit-ce pas été en quelque sorte l'autoriser à me tenter, & l'encourager à poursuivre ses criminels artifices ? Comment donc, madame Jervis, pouvois-je demander à rester, ou le souhaiter seulement ?

Vous parlez très-bien, ma chère enfant, dit-elle, & il y a dans toutes vos réflexions une justesse qui est fort au-dessus de votre âge. Toutes ces considérations, & ce que j'ai entendu aujourd'hui, après que vous avez eu pris la fuite (& je suis bien-aise que vous l'ayez fait), tout cela, dis-je, est cause que je ne saurois vous prier de rester ; & ce que je n'aurois jamais cru pouvoir dire, je serois charmée que vous fussiez actuellement en sûreté chez vos parens : car si miladi Davers veut vous prendre chez elle, vous

pourrez vous y rendre de-là, auſſi bien que d'ici. Ah! ma chère madame Jervis, m'écriai-je, dieu vous bénira à cauſe de ce bon conſeil que vous voulez bien donner à une pauvre fille qui ſe voit vivement aſſiégée. Mais que dit-il, je vous prie, lorſque je me fus retirée. En vérité, répondit-elle, il étoit terriblement en colère contre vous. Mais, dis-je, il voulut abſolument ſavoir ce que j'avois dit: j'avoue que cela étoit un peu hardi, mais auſſi il m'y avoit pouſſée lui-même, & s'il ne s'étoit pas agi de ma vertu, je n'aurois pas, pour tout au monde, voulu être ſi hardie. Et d'ailleurs, madame Jervis, conſidérez que je ne diſois que la vérité. S'il n'aime pas à entendre parler du cabinet du jardin, ni de l'autre chambre, pourquoi n'auroit-il pas honte de perſiſter toujours dans ſes mauvais deſſeins? Mais, dit-elle, après que vous eûtes murmuré quelque choſe tout bas, ne pouviez-vous pas lui dire toute autre choſe? Je ne ſaurois, repris-je, me réſoudre à dire un menſonge de propos délibéré; ainſi ne parlons plus de cela. Mais je vois que vous l'abandonnez maintenant, & que vous croyez qu'il y a du danger pour moi à reſter. Ah! que je voudrois être hors de cette maiſon, fuſſé-je au fond d'un foſſé plein d'eau, ou dans la campagne la plus déſerte.

Il eſt inutile, dit-elle, de vous rapporter tout ce qu'il a dit; il y en a eu aſſez pour me faire

craindre que vous ne ſoyez pas tout-à-fait en sûreté ici. Et en vérité, Pamela, ajouta-t-elle, je ne m'étonne pas qu'il vous aime tant ; car, ſans flatterie, vous êtes une charmante fille, & vous ne me parûtes jamais ſi aimable que dans ces nouveaux ajuſtemens : d'ailleurs vous nous ſurprîtes tous extrêmement. Je crois que vous devez une grande partie du danger où vous êtes, à l'air aimable avec lequel vous parûtes alors. Si cela eſt, dis-je, je voudrois que tous ces nouveaux ajuſtemens fuſſent dans le feu. Je n'en attendois point un pareil effet, mais plutôt un effet tout contraire.

Mais chut, madame Jervis ; n'avez-vous pas entendu remuer quelque choſe dans le cabinet ? Non, folle, me dit-elle, vos frayeurs vous rendent toujours alerte. En vérité, dis-je, je crois avoir entendu quelque choſe. Peut-être, répondit-elle, que le chat eſt là-dedans ; mais je n'entends plus rien.

Je me tins tranquille, & madame Jervis me dit : Hâte-toi, je te prie, ma bonne enfant, de te coucher, & vois ſi la porte eſt bien fermée. J'y fus voir, & j'avois bonne envie auſſi de regarder dans le cabinet ; mais n'entendant plus de bruit, je crus que cela étoit inutile ; ainſi je fus me raſſeoir ſur le bord du lit, & continuer à me déshabiller. Madame Jervis étant alors tout-

à-fait déshabillée, ſe coucha, me priant de le faire vîte, parce qu'elle s'endormoit.

Je ne ſais ce que j'avois, mais mon cœur étoit rempli de crainte & d'inquiétude : cela pouvoit être cauſé par le billet de M. Jonathan, & par ce que madame Jervis m'avoit dit. J'ôtai mon corps-de-jupe, mes bas, & ne gardai que mon jupon, & entendant une ſeconde fois quelque bruit dans le cabinet : Le ciel nous protège ! m'écriai-je ; mais avant que de faire ma prière, il faut que je regarde dans ce cabinet. J'y allois, ayant mis mes ſouliers en pantoufle, lorſque, ô choſe affreuſe ! mon maître ſortit du cabinet, ayant ſa belle robe de chambre d'un tiſſu de ſoie & d'argent. Je fis un cri terrible, & courus dans la ruelle du lit. Madame Jervis pouſſa auſſi un grand cri ; mais mon maître dit : Je ne vous ferai aucun mal, ſi vous voulez ne point faire de bruit ; autrement vous verrez ce qui en arrivera. Il vint dans l'inſtant même auprès du lit, où je m'étois jetée à côté de madame Jervis, avec mon jupon & mes ſouliers : il me prit entre ſes bras, & dit à madame Jervis : Montez un moment là haut pour empêcher les ſervantes de deſcendre au bruit que vous venez de faire : je vous promets de ne faire aucun mal à cette petite rebelle. Au nom de dieu, madame Jervis, m'écriai-je, ſi je ne ſuis pas trahie, ne me quittez pas ; & éveillez

toute la maiſon, je vous en conjure. Non, mon cher agneau, dit-elle, je ne bougerai point, & ne vous abandonnerai pas. Je ſuis ſurpriſe de votre conduite, Monſieur, dit-elle à mon maître, en ſe mettant ſur mon jupon, & m'embraſſant par le milieu du corps; vous ne ferez aucun mal à cette pauvre innocente, ajouta-t-elle, car je ſacrifierai ma vie pour la défendre. Ne pouvez-vous pas trouver aſſez de méchantes créatures dans le monde, ſans que vous tâchiez de perdre une fille auſſi vertueuſe que celle-ci?

Il étoit dans une furieuſe colère, & la menaça de la jeter par la fenêtre, & de la chaſſer le lendemain. Il n'eſt pas néceſſaire que vous me chaſſiez, Monſieur, dit-elle, car je ne veux plus reſter chez vous. Dieu veuille ſeulement défendre ma pauvre Pamela juſqu'à demain, & nous nous en irons enſemble. Permettez-moi ſeulement, Pamela, me dit-il, de vous faire quelques reproches. Non, Pamela, dit-elle, ne l'écoutez point, à moins qu'il ne quitte le lit, & n'aille à l'autre bout de la chambre. Qu'il ſorte même de la chambre, dis-je; s'il a des reproches à me faire, qu'il les faſſe demain.

Dès que la frayeur me permit de ſonger à moi, je trouvai qu'il avoit ſa main ſur mon ſein, je ſoupirai, je jetai un cri affreux, & je tombai en foibleſſe. Il avoit cependant toujours ſon bras autour de mon cou, & madame Jervis ſe tenoit

ſur mes pieds & ſur mon jupon. J'étois dans une ſueur froide. *Pamela*, *Pamela*, dit madame Jervis, comme elle me l'a rapporté depuis; & voyant que je ne répondois rien, elle jeta un grand cri : Oh ! dit-elle, ma pauvre Pamela eſt certainement morte. Auſſi l'étois-je pour quelque tems; car je ne ſavois rien de ce qui ſe paſſoit, tant les foibleſſes qui me prenoient ſe ſuccédoient fréquemment. Au bout de trois heures, je revins un peu à moi-même, & je me trouvai dans le lit; madame Jervis étoit d'un côté, enveloppée de ſa robe de chambre, & Rachel de l'autre; mais mon maître n'étoit plus là, le ſcélérat s'étoit retiré : je fus ſi ravie de ne le plus voir, qu'à peine pouvois-je en croire mes propres yeux. Madame Jervis, Rachel, dis-je, puis-je m'aſſurer que c'eſt vous ? dites-moi, puis-je en être sûre ? Ce furent mes premières paroles. Où ai-je été ? Tenez-vous tranquille, ma chère, dit madame Jervis, vous êtes tombée de foibleſſe en foibleſſe, je n'ai de ma vie vu perſonne dans un état ſi terrible.

Je compris par-là que Rachel ne ſavoit rien de ce qui s'étoit paſſé, & j'appris dans la ſuite, qu'au ſecond cri que madame Jervis avoit fait lorſqu'elle me vit évanouie, mon méchant maître s'étoit retiré doucement, & que faiſant ſemblant de ſortir de ſa propre chambre comme ſi nos cris

l'avoient éveillé, il étoit monté à la chambre des ſervantes, qui entendant le bruit, étoient toutes tremblantes, & craignoient de deſcendre. Il leur commanda d'aller voir ce que nous avions toutes deux. En ſortant de la chambre où j'étois, il avoit recommandé le ſecret à madame Jervis, lui promettant de lui pardonner tout ce qu'elle avoit dit & fait, ſi elle vouloit garder le ſilence ſur ce qui s'étoit paſſé. Les ſervantes deſcendirent donc toutes, (car les valets couchent dans les offices qui ſont ſéparés de la maiſon) & lorſque ma foibleſſe fut paſſée, les ſervantes remontèrent ſe coucher, excepté Rachel, qui demeura pour me veiller, & pour tenir compagnie à madame Jervis. Je m'imagine que les domeſtiques ſoupçonnent quelque choſe, quoiqu'ils n'oſent pas dire ce qu'ils penſent.

Lorſque je réfléchis ſur le danger que j'ai couru, & ſur les libertés qu'il a actuellement priſes, je ſuis prête à me déſeſpérer ; quoique madame Jervis m'ait, je crois, préſervée du dernier affront : au moins elle m'en aſſure ; mais qu'en puis-je ſavoir, moi qui étois en foibleſſe, & qui ne ſais rien de ce qui s'eſt paſſé ?

D'abord je craignois que madame Jervis ne m'eût trahie : mais je ſuis maintenant perſuadée qu'elle eſt vertueuſe : j'étois perdue ſans elle, & je vois qu'elle prend cette affaire extrêmement à

cœur. Que ſerois-je devenue, ſi elle fût ſortie de la chambre, pour empêcher les ſervantes de remuer, comme il le lui commandoit ? Il lui auroit certainement fermé la porte à ſon retour ; & alors, ô ciel ! quel auroit été le ſort de votre pauvre Pamela !

Il faut que je me repoſe un peu ; car les yeux & la tête me font un mal extrême. C'étoit-là une cruelle épreuve, la plus terrible de toutes. Oh ! que ne ſuis-je hors de la puiſſance de cet homme ſi affreuſement méchant ! Priez dieu pour

Votre miſérable PAMELA.

LETTRE XXVI.

Mes très-chers père & mère,

JE ne me levai qu'à dix heures du matin, tous les domeſtiques ont témoigné combien ils étoient en peine ſur mon ſujet, & ont fait mille vœux pour mon rétabliſſement : ils ſe ſont tous informés de ma ſanté avec un empreſſement très-obligeant. Mon méchant maître eſt allé de grand matin à la chaſſe : mais il a dit qu'il ſeroit de retour pour déjeûner, ce qu'il n'a pas manqué de faire. Vers les onze heures il eſt venu dans notre chambre. Il n'eſt point obligé d'être fâché

de ce qu'il a fait, car il eſt notre maître : auſſi a-t-il paru d'abord avec des yeux remplis de colère. Je fus émue dès qu'il entra dans la chambre, je me couvris le viſage de mon tablier, & me mis à pleurer, comme ſi mon cœur étoit prêt à ſe fendre.

Madame Jervis, dit-il, puiſque nous nous connoiſſons ſi bien l'un l'autre, je ne ſais comment nous pourrons déſormais vivre enſemble. Monſieur, répondit-elle, je prendrai la liberté de vous dire ce que je crois qui nous convient à tous deux. Je ſuis ſi affligée de ce que vous avez entrepris de faire un ſanglant affront à cette pauvre fille, & cela dans ma propre chambre, que je me croirois complice de ce crime, ſi je ne vous en parlois pas. Je ne déſire point de demeurer chez vous, duſſé-je ruiner ma fortune par-là. Je vous prie donc de permettre que Pamela & moi nous nous en allions enſemble. De tout mon cœur, dit-il, & le plutôt ne ſera que le mieux. Là-deſſus elle ſe mit à pleurer. Je vois, reprit-il, que cette fille a gagné toute la maiſon en ſa faveur & contre moi. Son innocence le mérite, dit avec bonté madame Jervis, & je n'aurois jamais cru que le fils de feu ma chère maîtreſſe ſe fût déshonoré juſqu'à vouloir ruiner une fille qu'il auroit dû protéger. Ne parlez plus de cela, madame Jervis, dit-il, je ne veux point en entendre

tendre parler. Pour Pamela, ajouta-t-il, elle a l'art de tomber en foibleſſe quand il lui plaît. Vos maudits hurlemens ont été cauſe que je ne ſavois pas moi-même ce que je faiſois : je n'avois pas deſſein de lui faire de mal, comme je vous le dis à toutes deux, ſi vous aviez voulu vous empêcher de crier : auſſi n'ai-je fait aucun mal, ſi ce n'eſt à moi-même : car peut-être ma réputation eſt-elle déjà ternie ou même ruinée par le bruit que vous avez fait. Je vous prie, Monſieur, dit madame Jervis, que M. Longman règle mes comptes, & je m'en irai le plutôt que je pourrai : pour Pamela, j'eſpère que vous lui permettrez de partir jeudi prochain, comme elle ſe le propoſe.

Je me tenois cependant tranquille, ne pouvant ni parler, ni lever les yeux, tant ſa préſence me cauſoit de trouble. Mais j'étois vivement fâchée de voir que j'étois cauſe que madame Jervis alloit perdre ſa place. Je me flatte pourtant qu'elle pourra ſe raccommoder avec mon maître.

Eh bien ! dit-il, que M. Longman règle vos comptes auſſitôt qu'il vous plaira ; & madame Jewkes (c'eſt la ménagère de la maiſon qu'il a dans le comté de Lincoln) viendra ici prendre votre place ; & je ſuis perſuadé qu'elle ne ſera pas moins obligeante que vous l'avez été. Monſieur, dit-elle, je ne vous ai jamais déſobligé juſques à préſent ; & permettez-moi de vous dire,

que ſi vous connoiſſiez ce que vous devez à votre propre réputation, & ce que l'honneur exige de vous..... Ne me parlez point, dit-il en l'interrompant, ne me parlez point de ces vieux lieux communs, uſés depuis long-tems. Je crois n'avoir pas été un mauvais ami à votre égard, & je vous eſtimerai toujours, quoique vous n'ayez pas gardé mes ſecrets auſſi fidellement que je l'aurois ſouhaité, & que vous ayez parlé de moi à cette fille d'une manière qui eſt cauſe qu'elle me craint plus qu'elle n'en a de ſujet. Monſieur, dit-elle, après ce qui s'eſt paſſé hier, & la nuit dernière, je crois n'avoir encore que trop obéi à vos ordres; & je mériterois d'être en abomination à tout le monde, comme la plus indigne créature qui ſoit ſous le ciel, ſi j'avois été capable de favoriſer vos injuſtes entrepriſes. Encore, madame Jervis, encore des réflexions injurieuſes contre moi! & cela pour des crimes purement imaginaires! car je n'ai fait aucun mal à cette fille. Je ne veux plus le ſouffrir, je vous en aſſure. Cependant, pour l'amour de ma mère, je veux bien me ſéparer de vous en ami: vous devez pourtant faire des réflexions toutes deux ſur la liberté avec laquelle vous avez parlé de moi; j'en aurois plus de reſſentiment que je n'en ai, ſi je ne ſavois pas qu'il ne me convenoit guère de m'abaiſſer juſqu'à me cacher dans votre

cabinet : je devois compter que j'entendrois bien des impertinences ſur mon chapitre dans la converſation que vous auriez enſemble.

Je me flatte, Monſieur, dit-elle, que vous n'avez aucune raiſon d'empêcher que Pamela ne s'en aille jeudi prochain. Vous êtes bien en peine de Pamela, dit-il ; mais non, qu'elle s'en aille quand elle voudra, je ne m'y oppoſe point. C'eſt une méchante fille qui s'eſt attiré tout cela par ſa propre faute, & qui m'a cauſé plus de chagrin, qu'elle n'en a eu de ma part. Mais j'ai ſurmonté tout, & jamais je ne me mettrai en peine d'elle, ni de ce qui la regarde.

On m'a fait, ajouta-t-il, quelques propoſitions de mariage, depuis que je ſuis ſorti ce matin ; & je ſuis aſſez diſpoſé à y prêter l'oreille ; c'eſt pourquoi je ſouhaite qu'on ſoit diſcret ſur tout ce qui s'eſt paſſé ; & il ne ſera plus queſtion de Pamela ; par rapport à moi, je vous en donne ma parole.

Je joignis mes deux mains, & les élevai par-deſſous mon tablier ; car j'étois ravie de ce que je venois d'entendre, quoique je duſſe m'en aller bientôt. Car bien qu'il ait été très-méchant à mon égard, je lui ſouhaite de tout mon cœur toutes ſortes de proſpérités, pour l'amour de ma chère & bonne maîtreſſe.

Eh bien, Pamela, me dit-il, vous ne devez

plus craindre de me parler ; dites-moi pourquoi vous avez levé les mains en haut ? Je ne lui répondis pas un mot. Si vous agréez ce que je viens de dire, ajouta-t-il, donnez-moi la main en ſigne d'approbation. Je la lui donnai au travers de mon tablier ; il la prit & la preſſa, mais plus doucement qu'il n'avoit fait mon bras la veille. Pourquoi cette petite folle ſe couvre-t-elle le viſage, dit-il ? Otez ce tablier, que je voie quel air vous avez, après les diſcours libres que vous avez tenus ſur mon compte hier au ſoir. Il n'y a pas lieu de s'étonner que vous ayez honte de me voir, après avoir ſi bien accommodé ma réputation.

Ce diſcours me parut une grande inſulte que je ne pus ſoutenir, après la conduite qu'il avoit tenue à mon égard. Je rompis donc le ſilence, en m'écriant : O bon dieu ! quelle différence il y a entre les diſpoſitions de tes créatures ! Pourquoi faut-il que les unes paroiſſent humiliées & abattues dans leur innocence, tandis que les autres triomphent de leurs crimes !

En diſant cela je montai dans ma chambre, & je me mis à écrire ceci : car quoiqu'il m'eût chagrinée par ſes injuſtes reproches, j'étois pourtant très-contente d'apprendre qu'il alloit, ſuivant les apparences, ſe marier bientôt, & qu'il avoit ſi heureuſement renoncé à tous les mauvais

deſſeins qu'il avoit formés contre moi ; c'eſt ce qui me rendit un peu tranquille. Je me flatte d'avoir eſſuyé maintenant les plus grands dangers ; car ſi cela n'eſt pas, mon ſort doit être bien malheureux : cependant je ne me croirai pas tout-à-fait hors de danger, que je ne ſois chez vous : car il me ſemble qu'après tout, ſa repentance & ſa converſion ſont un peu ſubites. Mais la grace de dieu n'eſt point attachée à un certain tems ; il peut avoir été frappé de remords tout d'un coup, pour les injures qu'il m'a faites : je me flatte que cela eſt, je ne m'y fierai pourtant que de la bonne ſorte.

Puiſque j'ai occaſion de vous faire tenir ceci, je vous l'envoie, quoique je ſois perſuadée que ce récit vous percera le cœur. J'eſpère que je vous apporterai moi-même mon premier griffonnage. Je ſuis, quoiqu'encore dans une grande détreſſe,

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XXVII.

Mes très-chers père & mère,

JE ſuis bien aiſe de vous avoir priés de ne point venir à ma rencontre, & Jean m'a dit que vous n'y viendrez point, parce qu'il vous a aſſurés que

je trouverai quelque moyen de me rendre chez vous ſoit en croupe, derrière quelqu'un des domeſtiques, ſoit avec le ſecours du fermier Nichols. Pour ce qui eſt du carroſſe dont il vous a parlé, je ne dois plus, ſans doute, eſpérer cette faveur; & je ne m'en ſoucie pas beaucoup, parce que cela paroîtroit trop au-deſſus de moi. On m'a dit que le fermier Brady a une chaiſe & un cheval; nous eſpérons les emprunter, ou même les louer plutôt que de manquer de partir; quoiqu'à préſent je n'aie pas beaucoup d'argent de reſte, après les dépenſes que j'ai faites; je ſuis pourtant aſſurée que j'en pourrois avoir autant que je voudrois de madame Jervis, ou de M. Longman. Mais, direz-vous, comment le rendre enſuite? Et d'ailleurs, je n'aime pas à avoir obligation à perſonne.

Mais la principale raiſon, pour laquelle je ſuis bien-aiſe que vous ne vous donniez pas la peine de venir au-devant de moi, c'eſt l'incertitude où je ſuis ſur le jour de mon départ: car je vois bien qu'il faut que je demeure ici au moins encore huit jours; mais j'eſpère de m'en aller jeudi prochain; la pauvre madame Jervis, qui veut abſolument partir avec moi, ne ſauroit être prête plutôt.

Oh! quand aurai-je le bonheur d'être en ſûreté chez vous! Car quoiqu'il ſoit à préſent aſſez

civil à mon égard, & qu'il ne paroiſſe pas d'auſſi mauvaiſe humeur qu'il étoit auparavant, cependant il ne laiſſe pas de me chagriner beaucoup d'une autre manière, comme je vais vous le dire. Vous ſaurez qu'on lui apporta hier au logis un magnifique habit; c'eſt ce qu'on appelle un habit pour un jour de naiſſance. Car il a deſſein d'aller à Londres à la naiſſance du prince, pour voir la cour; & tous nos gens diſent qu'il ſera fait pair du royaume. Je voudrois qu'on le rendît honnête homme. Il eſt vrai qu'il a toujours paſſé pour tel; mais je ne l'ai pas trouvé ainſi, pour mon malheur.

Comme on lui avoit donc apporté ces beaux habits, il voulut les eſſayer; & avant que de les ôter, il m'envoya chercher; il n'y avoit perſonne que lui dans la ſalle. Pamela, me dit-il, tu fais voir tant de bon goût dans tes habits, & dans la manière dont tu te mets, (hélas! c'eſt ce que j'ignorois parfaitement) que tu dois ſans doute être capable de juger de nos habillemens à nous: comment trouves-tu cet habit? Me va-t-il bien? Je vous demande pardon, Monſieur, lui dis-je, je ne ſuis point juge de ces choſes-là: mais il me ſemble que cet habit eſt parfaitement beau.

La veſte étoit toute couverte de dentelle d'or, & il avoit grand air dans cet habit; mais ce qu'il fit dans la ſuite me rendit ſi ſérieuſe, que je ne pus lui faire aucun compliment. Pourquoi, me

dit-il, ne portez-vous pas vos habillemens ordinaires? quoiqu'il faille avouer que tout vous ſied bien, (car je continue toujours à porter mes nouvelles hardes.) Monſieur, lui répondis-je, ce ſont ici les ſeules hardes que je puiſſe appeler miennes; & qu'importe dans quels habits paroiſſe une fille comme moi? Vous êtes bien ſérieuſe, Pamela, dit-il, je vois bien que vous ſavez conſerver de la rancune. Oui, je le puis, Monſieur, lui dis-je, lorſque j'en ai ſujet. Comment, reprit-il, vos yeux ſont toujours rouges, je penſe; n'êtes-vous pas folle de prendre ſi fort à cœur les petites libertés que je me ſuis données avec vous dernièrement? Je vous aſſure que vous & cette ſotte madame Jervis, me causâtes autant de frayeur par vos cris affreux, que j'ai pu moi-même vous en cauſer. C'eſt tout ce qui nous en eſt revenu, lui répondis-je; mais ſi vous avez pu craindre ſi fort que vos propres domeſtiques ne vinſſent à découvrir les outrages que vous vouliez faire à une pauvre & innocente créature, qui eſt ſous votre protection auſſi long-tems qu'elle demeure chez vous, vous devriez ſans doute craindre encore plus le dieu tout-puiſſant, en la préſence duquel nous ſommes tous, & devant qui les plus grands auſſi-bien que les plus petits auront à répondre de toutes leurs actions, quelles que puiſſent être leurs opinions là-deſſus.

Il me prit la main avec un certain air moitié piqué & moitié railleur. Voilà qui eſt bien dit, ma petite prêcheuſe, s'écria-t-il; quand mon chapelain de Lincoln ſera mort, je te mettrai en manteau noir & en collet, & tu feras une fort jolie figure dans ſa place. Je ſouhaiterois, lui dis-je, un peu piquée de ſa raillerie, que votre propre conſcience vous prêchât, & vous n'auriez pas beſoin d'un autre chapelain. Eh bien! eh bien! Pamela, dit-il, quittons ce jargon qui n'eſt plus à la mode. Si je vous ai envoyé chercher, ce n'étoit pas tant pour ſavoir votre ſentiment ſur mon habit neuf, que pour vous dire que, puiſque madame Jervis le ſouhaite, vous pouvez demeurer ici juſques à ce qu'elle s'en aille. Moi, je puis demeurer, m'écriai-je! Je vous aſſure que je ſerai charmée dès que je ſerai hors de la maiſon.

Vous êtes une ingrate, dit-il; mais je penſois, ajouta-t-il en me prenant la main, que ce ſeroit dommage qu'avec ces belles mains blanches, & cette peau ſi fine & ſi douce, vous vous miſſiez encore à faire de gros ouvrages, comme vous y ſerez obligée ſi vous retournez chez vos parens. Je conſeillerois donc à madame Jervis de prendre une maiſon à Londres, & de louer des appartemens à nous autres membres du parlement lorſque nous venons en ville: vous pourrez paſſer

pour ſa fille ; &, jolie comme vous êtes, vous devez être aſſurée que la maiſon ſera toujours pleine, & que vous gagnerez beaucoup.

Cette raillerie inſultante me perça le cœur ; j'étois déja prête à pleurer auparavant ; mais alors je fondis en larmes ; & voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours : Je ne pouvois guère, lui dis-je, m'attendre à un compliment plus honnête de la part d'un homme comme vous ; ce diſcours répond parfaitement à la conduite que vous avez tenue envers moi ; & il faut que je le diſe, duſſiez-vous être mille fois plus en colère encore... Moi, en colère, Pamela ! dit-il en m'interrompant ; non, non, j'ai ſurmonté tout cela ; & puiſque vous devez vous en aller, je vous regarderai, madame Jervis & vous, auſſi long-tems que vous reſterez ici, comme des étrangères qui logent chez moi, & non comme mes domeſtiques ; ainſi vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira : mais il me ſemble, Pamela, que vous ne devriez pas témoigner tant d'indignation contre ce que je viens de dire. Il eſt vrai que vous avez des idées aſſez romaneſques ſur la vertu. Je ne doute point que vous ne perſévériez dans ces ſentimens héroïques ; perſonne ne pourra jamais vaincre cette vertu : mais, mon enfant, ajouta-t-il avec un certain air ſérieux, conſidérez quelle belle occaſion vous aurez alors, de faire tous les jours

quelque nouvelle hiſtoire à madame Jervis ; quel ample ſujet de lettres à écrire à votre père & à votre mère ; & quels jolis ſermons vous pourrez faire aux jeunes meſſieurs qui vous feront la cour. Je vous jure que c'eſt le meilleur parti que vous & elle puiſſiez prendre.

Vous faites bien, Monſieur, lui dis-je, de proportionner votre eſprit à la capacité d'une pauvre fille comme moi. Mais permettez-moi de vous dire, que ſi vous n'étiez pas riche & puiſſant, & ſi je n'étois pas pauvre & de baſſe extraction, vous n'oſeriez pas m'inſulter comme vous faites. Permettez-moi auſſi de vous demander ſi vous croyez que cela convienne à ces beaux habits que vous portez, & à votre qualité de maître ? Vous voilà bien grave & bien ſérieuſe, ma petite Pamela, dit-il en me voulant baiſer. J'avois le cœur gros ; laiſſez-moi, lui dis-je, & quand vous ſeriez un roi, j'oſerois vous dire que vous n'agiſſez point en honnête-homme, ſi vous me parliez comme vous venez de faire. Je ne veux point reſter ici pour être traitée de cette manière ; je m'en irai chez le fermier le plus proche, où j'attendrai madame Jervis, s'il faut qu'elle s'en aille auſſi. Et je veux que vous ſachiez, Monſieur, que je puis me réſoudre à faire l'ouvrage le plus rude des moindres cuiſinières, malgré ces vilaines mains blanches, plutôt que

de souffrir les indignes discours que vous me tenez.

Quand je vous ai envoyé chercher, dit-il, j'étois de la meilleure humeur du monde; mais il est impossible de la conserver long-tems avec une impertinente comme vous. Je veux cependant réprimer ma colère; mais aussi long-tems que je vous verrai ici, je vous prie de ne point prendre cet air grave & triste, ne fût-ce que par un principe de vanité; autrement tous les domestiques croiront que vous n'êtes triste, que parce que vous vous en allez. Si cela est, répondis-je, je tâcherai de les convaincre du contraire aussi-bien que vous, & je m'efforcerai d'être aussi gaie qu'il me sera possible.

Ah! dit-il, je noterai ceci comme quelque chose de particulier; car c'est la première fois que vous ayez paru faire quelque attention à ce que je vous conseillois. Et le premier conseil, répliquai-je, propre à être suivi, que vous m'ayez donné depuis quelque tems. Je souhaiterois, dit-il, (j'ai presque honte de l'écrire : impudent monsieur qu'il est!) je souhaiterois que tu fusses aussi prête d'une autre manière que tu l'es dans tes réparties. Là-dessus il se mit à rire. J'arrachai ma main d'entre les siennes, & je me retirai aussi vîte que je pus. Ah! pensai-je en moi-même, on dit qu'il se marie, & il en est tems; autre-

ment aucune honnête fille ne pourra demeurer chez lui.

En vérité, mes chers père & mère, il devient tout-à-fait libertin : vous voyez combien il eſt aiſé d'aller de mal en pis lorſqu'on s'eſt une fois abandonné au vice.

Que ma pauvre maîtreſſe auroit été affligée de voir cela ſi elle eût vécu ! Mais il auroit peut-être été alors plus ſage ; quoique madame Jervis m'ait dit qu'il avoit déja, du vivant de ſa mère, quelque penchant pour moi, & qu'il avoit formé le deſſein de me le déclarer en peu de tems. Admirez l'impudence de l'homme ! Sans doute qu'il faut que le monde ſoit proche de ſa fin ; car tous les gentilshommes du voiſinage ſont preſque auſſi corrompus que lui. Et voyez ce que produiſent ces mauvais exemples. Voilà M. Martin du Boccage, qui a eu trois accouchemens chez lui en trois mois de tems ; de ces trois enfans il y en a un dont il eſt lui-même le père, ſon cocher l'eſt du ſecond, & ſon garde-chaſſe l'eſt du troiſiéme : cependant il n'a chaſſé ni l'un, ni l'autre : & comment auroit-il eu le front de le faire, puiſqu'ils n'ont fait que ſuivre le criminel exemple qu'il leur a donné ? Lui, & deux ou trois du même caractère, à dix milles de chez nous, viſitent notre honnête-homme de maître, & vont à la chaſſe avec lui ; & je m'imagine que leurs

mauvais exemples ne contribuent pas peu à le corrompre. Dieu me préſerve, & me faſſe ſortir bientôt de cet abominable lieu.

Mais, mon cher père & ma chère mère, quelle eſpèce de créatures faut-il que ſoient les femmes, puiſqu'elles donnent lieu à de pareilles méchancetés ? Leur conduite fait juger que nous ſommes toutes du même caractère. Hélas ! dans quel ſiècle vivons-nous ? car c'eſt maintenant une plus grande merveille de voir des hommes à qui on réſiſte, que des femmes qui cèdent. C'eſt-là, je penſe, ce qui fait que je ſuis une inſolente, une impudente, une créature ; & que ſais-je encore ? & cela ſeulement parce que je ne veux pas être en effet une impudente & une malheureuſe.

Je ſuis ſérieuſement fâchée de ces choſes ; car on ne ſait quels artifices & quels ſtratagêmes ces hommes emploient pour exécuter leurs criminels deſſeins ; je veux donc former le jugement le plus favorable qu'il m'eſt poſſible ſur la conduite de ces pauvres créatures qui ſe laiſſent ſéduire, & avoir pitié de leur ſort : car vous comprenez par ma triſte hiſtoire, & par les dangers dont je ne me ſuis ſauvée qu'avec peine, à quelles tentations ſont expoſées de pauvres filles qui ſont obligées d'aller en condition, principalement dans des familles où l'on n'a pas la crainte de dieu, & dont le chef ne ſait pas bien régler ſa maiſon,

Vous voyez que je ſuis devenue tout à-fait grave & ſérieuſe, & c'eſt ce qui convient à

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XXVIII.

Mes très-chers père & mère,

JEAN m'a dit que vous aviez pleuré en liſant ma dernière lettre qu'il vous a portée. Je ſuis fâchée qu'il s'en ſoit apperçu ; car tous les domeſtiques ſoupçonnent déjà de quoi il s'agit ; & comme il ne m'eſt point glorieux d'avoir été attaquée, quoiqu'il le ſoit d'avoir réſiſté, je ſuis mortifiée que quelqu'un puiſſe avoir mauvaiſe opinion de mon maître à cauſe de moi, ou de quelqu'une des autres ſervantes.

Madame Jervis a réglé ſes comptes avec M. Longman, & elle doit reſter dans ſa place. J'en ſuis charmée pour l'amour d'elle & pour l'amour de mon maître ; car elle a un bon maître en lui, comme ont tous les autres domeſtiques, excepté moi, miſérable que je ſuis ; & il a en elle une bonne & fidelle ménagère.

M. Longman avoit pris la liberté de repré[illegible] à mon maître combien elle eſt fidelle : elle prend de ſes intérêts, & combi[illegible]

étoient juſtes. Il lui dit qu'il n'y avoit point de comparaiſon entre ſes comptes & ceux de madame Jewkes, la ménagère de la maiſon qu'il a dans le comté de Lincoln. Il dit tant de bien de madame Jervis, que mon maître l'envoya chercher en préſence de M. Longman, ajoutant que Pamela pouvoit venir avec elle; je m'imagine que ce fut dans le deſſein de me mortifier, en me faiſant connoître qu'il falloit que je m'en allaſſe pendant qu'elle demeureroit. Mais comme elle ne doit plus m'accompagner lorſque je m'en irai, & que, quand même elle ſeroit ſortie avec moi, nous ne devions pas vivre enſemble, je ne me ſuis pas miſe fort en peine de cette prétendue mortification : je dirai ſeulement que ç'auroit été un honneur pour une pauvre fille comme moi, qu'une femme du mérite de madame Jervis eût voulut m'accompagner.

Eh bien ! madame Jervis, dit mon maître, lorſqu'elle entra, M. Longman m'aſſure que vous avez réglé vos comptes avec lui, avec votre fidélité & votre exactitude accoutumées. J'avois bien envie de vous propoſer de reſter chez moi, pouvu que vous témoigniez quelque repentir des diſcours imprudens qui vous ſont échappés contre moi, & qui, en vérité, n'étoient pas accompagnés de tout le reſpect que j'ai mérité de votre part. Elle parut embarraſſée à cauſe que M. Longman

man étoit préſent, ce qui ne lui permettroit pas la liberté d'expliquer à quelle occaſion elle avoit tenu les diſcours qu'on lui reprochoit ; car c'eſt moi qui en avois été le ſujet.

Il faut que je l'avoue en votre préſence, lui dit M. Longman ; depuis que je connois la famille de mon maître, je n'y ai jamais trouvé tant d'ordre, tant d'union, tant d'amitié, que depuis que vous en avez le ſoin. Je voudrois que la maiſon de Lincoln fût auſſi bien réglée. Ne parlez plus de cela, dit mon maître ; madame Jervis peut reſter s'il lui plaît. Et s'adreſſant à elle : Acceptez ce préſent, dit-il ; je vous en ferai un ſemblable, outre vos gages, à la fin de chaque année, lorſque vous aurez réglé vos comptes, auſſi long-tems que vos ſoins me ſeront auſſi utiles & auſſi agréables qu'ils le ſont à préſent. En diſant cela il lui donna cinq guinées. Elle le remercia & lui fit une profonde révérence en jetant les yeux de mon côté, comme ſi elle eût eu deſſein de me dire quelque choſe. Je m'imagine qu'il devina ſa penſée ; car il dit : En vérité, M. Longman, j'aime à récompenſer le mérite, & les manières obligeantes qu'on a pour moi : mais je ne ſaurois témoigner la même bonté à ceux qui ne s'en rendent pas dignes. Et là-deſſus il me regarda en face. M. Longman, continua-t-il, cette fille pourroit demeurer ici avec madam

Jervis, parce qu'elles aiment à être toujours enſemble: car madame Jervis a beaucoup de bonté pour elle, & l'aime comme ſi c'étoit ſa propre fille: mais..... De la bonté pour mademoiſelle Pamela! s'écria M. Longman en l'interrompant, oui, ſans doute qu'elle en a; mais il faut que tout le monde ait de la bonté pour Pamela: car.....

Il alloit continuer; mais mon maître lui dit: Cela ſuffit, cela ſuffit, M. Longman; je vois que les vieillards ſe laiſſent prendre aux appas d'une jeune fille auſſi bien que les autres. Un beau viſage cache bien des défauts lorſqu'on a l'art de ſe conduire obligeamment. Pemettez-moi de le dire, monſieur, reprit M. Longman; tout le monde..... Je crois qu'il alloit dire encore quelque choſe à ma louange, mais mon maître l'interrompit en diſant: Ne parlez plus de cette Pamela; je vous aſſure que je ne ſaurois lui permettre de reſter, non-ſeulement à cauſe des libertés qu'elle prend dans ſes diſcours, mais auſſi parce qu'elle ſe mêle d'écrire tous les ſecrets de mon domeſtique. Oui! dit le bon vieillard, j'en ſuis fâché; mais, monſieur..... N'en parlez plus, vous dis-je, reprit mon maître; car ma réputation eſt ſi bien établie (ah! que cela eſt beau! penſai-je en moi-même), que je ne me ſoucie pas de ce qu'on dit ou écrit ſur mon ſujet: mais pour parler franchement, (il ne faut pas que cela

aille plus loin,) je ſonge à changer bientôt de condition ; & vous ſavez que de jeunes dames de qualité & riches aiment à choiſir leurs propres domeſtiques ; c'eſt-là la principale raiſon pourquoi Pamela ne ſauroit demeurer ici. Du reſte, ajouta-t-il, elle eſt, à tout prendre, une aſſez bonne fille ; il faut pourtant que je diſe que depuis la mort de ma mère elle eſt un peu inſolente dans ſes répliques, & me répond deux mots pour un que je lui dis ; ce que je ne ſaurois ſouffrir : auſſi n'y ſuis-je pas obligé, comme vous le ſavez, M. Longman. Sans doute, monſieur, répondit-il ; mais il me paroît fort étrange, que cette fille, qui eſt ſi douce & ſi civile envers chacun de nous, s'oublie préciſément par rapport à celui à qui elle doit le plus de reſpect. Cela eſt étrange, je l'avoue, reprit mon maître ; mais cela n'en eſt pas moins vrai, & ce fut ſon impertinence qui donna lieu à ma diſpute avec madame Jervis. Je ne m'en mettrois pas extrêmement en peine, ſi je ne ſavois que cette fille (la voilà préſente, je le dis devant elle) a de l'eſprit & du bon ſens au-deſſus de ſon âge, & connoît ce qu'elle me doit.

J'avois bonne envie de parler ; mais je ne ſavois que dire à cauſe que M. Longman étoit là. Madame Jervis me jeta un regard, & s'approcha de la fenêtre pour cacher l'inquiétude où elle

étoit à mon ſujet. A la fin je dis : Il vous eſt permis, monſieur, de dire ce qu'il vous plaît ; tout ce que j'y puis répondre, c'eſt que je prie dieu de vous bénir.

Le pauvre M. Longman voulut parler ; mais il étoit ſi troublé qu'il ne faiſoit que bégayer, & les larmes lui couloient des yeux. Mon maître me dit d'un air inſultant : Quoi ! Pamela, ne ſaurois-tu te montrer telle que tu es, en préſence de M. Longman ? Donne-lui, je te prie, quelque échantillon de cette impertinence avec laquelle tu me parles quelquefois.

Ne méritoit il pas, mes chers père & mère, qu'on lui dît alors toutes ſes vérités ? Je me retins cependant, & je lui répondis ſeulement : Il vous eſt permis, monſieur, de railler une pauvre fille, qui, vous le ſavez, pourroit bien vous répondre, mais qui n'oſe pas le faire.

Qu'eſt-ce que tu inſinues ici, reprit-il ? Dis le pis que tu peux en préſence de M. Longman, & de madame Jervis. Je te défie, avec toute ton impertinence, de rien dire qui puiſſe faire tort à ma réputation ; & puiſque tu dois t'en aller, & que tu as gagné l'affection de tous mes domeſtiques, je ſerois bien aiſe d'être juſtifié par ta propre bouche, & de te voir avouer ici que tu n'as aucune raiſon de te plaindre qu'on ait eu des duretés pour toi, comme j'ai ſujet de me

plaindre, moi, de l'insolence de tes réponses, outre ce que tu as écrit à mon désavantage.

En vérité, monsieur, répondis-je, je ne suis pas d'assez grande conséquence parmi vos domestiques, pour qu'un gentilhomme comme vous, qui êtes mon maître, ait besoin de se justifier sur mon sujet. Je suis bien aise que madame Jervis demeure chez vous : pour moi je sais que je n'ai pas mérité de rester : je dis plus, je ne souhaite pas même de rester.

Holà ! qu'est-ce que ceci, s'écria M. Longman, en courant à moi ? ne dites pas cela, ma chère mademoiselle Pamela, ne dites pas cela. Nous vous aimons tous avec tendresse : je vous prie, mettez-vous à genoux, demandez pardon à monsieur ; nous nous joindrons tous pour intercéder en votre faveur. Madame Jervis & moi nous nous mettrons à la tête de tous les domestiques, pour prier monsieur qu'il vous pardonne, & qu'il vous permette de demeurer ici au moins jusqu'à ce qu'il se marie.... Non, monsieur Longman, repris-je, je ne saurois le demander ; je ne voudrois pas même rester, quand on m'en accorderoit la permission. Tout ce que je souhaite, c'est de retourner chez mes pauvres père & mère ; & quoique je vous aime tous, je ne veux point rester. Ah ! s'écria le bon vieillard, je ne m'attendois pas à cela ! Après avoir conduit les choses jusqu'à ce point que d'avoir

remis madame Jervis dans les bonnes graces de mon maître, je m'étois flatté que ce jour auroit été doublement un jour de réjouiſſance pour toute la famille, par le pardon que vous auriez auſſi obtenu. Vous le voyez, dit mon maître: c'eſt-là, monſieur Longman, un petit échantillon de ce que je vous ai dit; vous ne vous attendiez pas à trouver tant d'orgueil & de fierté dans cette fille.

Madame Jervis m'a dit depuis, qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir de me voir traiter ſi injuſtement; & que, ſi elle ne fût pas ſortie de la chambre, elle n'auroit pu s'empêcher de dire des choſes qu'on ne lui auroit jamais pardonnées. Elle ſortit donc, & je voulus la ſuivre; mais mon maître me dit: Allons, Pamela, donne, je te prie, à M. Longman, encore un échantillon de ton impertinence: je ſuis sûr que tu n'y manqueras pas pour peu que tu parles. Eh bien, monſieur, lui dis-je, puiſqu'il faut que votre grandeur ſoit juſtifiée par ma baſſeſſe, je ne ſouhaite point que votre réputation ſoit ternie le moins du monde dans l'eſprit de vos domeſtiques; c'eſt pourquoi je dirai ici à genoux, (& là-deſſus je me jetai à ſes pieds) que j'ai été fort coupable & fort ingrate envers le *meilleur* de tous les maîtres; j'ai été obſtinée & inſolente, & je n'ai rien mérité de votre part, ſi ce n'eſt d'être chaſſée de chez vous avec honte & ignominie. C'eſt pourquoi je n'ai

rien à dire pour ma propre juſtification ; j'avoue que je ne mérite pas de reſter chez vous, je ne ſaurois le déſirer, & je ne veux point reſter. Ainſi dieu vous béniſſe ; & vous auſſi, monſieur Longman, & la bonne madame Jervis, & tous les autres domeſtiques. Je prierai dieu pour vous tout auſſi long-tems que je vivrai. Là-deſſus je me levai ; mais je fus obligée de m'appuyer ſur le fauteuil de mon maître ; car je ne pouvois pas me ſoutenir.

Le pauvre vieillard pleuroit plus fort que moi, & dit : Ah ! vit-on jamais rien de ſemblable ? C'eſt trop, c'eſt trop, je n'y puis plus tenir ; en vérité, je ſuis tout attendri, mon cher monſieur, pardonnez-lui : la pauvre enfant prie dieu pour vous ; elle prie pour nous tous. Elle avoue ſa faute & cependant elle ne veut point qu'on lui pardonne ; en conſcience, je ne ſais que penſer de tout ceci.

Mon maître lui-même, tout endurci qu'il eſt, parut un peu touché : il tira ſon mouchoir de ſa poche, & s'approcha de la fenêtre. Quel tems fait-il, dit-il ? & puis s'étant un peu plus endurci : Tu peux te retirer de devant moi, ſuprenant mêlange de contrariétés que tu es, me dit-il : mais ſache que tu ne demeureras pas ici au-delà du terme que je t'ai marqué.

Ah ! monſieur, mon cher monſieur, dit le bon vieillard, je vous prie, laiſſez-vous un peu

toucher. Que diantre ! vous autres jeunes gentilshommes, vous avez, je penſe, un cœur de fer & d'acier. Je vous jure que le mien eſt prêt à ſe fondre, & à ſortir en pleurs par mes yeux : je n'ai jamais ſenti rien de ſemblable auparavant. Mon maître me dit d'un ton impérieux : Sortez de ma préſence, petite impertinente ; je ne puis plus ſupporter votre vue. Je me retire, monſieur, lui dis je, auſſi promptement que je puis.

Mais en vérité, mes chers père & mère, la tête me tournoit ſi fort, & je tremblois tant par tout le corps, que je fus obligée de m'appuyer avec les deux mains contre la muraille en marchant, & je crus que je n'arriverois jamais à la porte. Dès que j'y fus arrivée, comme je me flattois que c'étoit la dernière entrevue que j'aurois avec ce dur & terrible maître, je me tournai de ſon côté & lui fis une profonde révérence, en lui diſant : Dieu vous béniſſe, monſieur ; dieu vous béniſſe auſſi, monſieur Longman. Je me rendis dans la galerie qui conduit à la grande ſalle, & je me jetai dans la première chaiſe que je trouvai ; car il me fut impoſſible pendant long-tems d'aller plus loin.

Je vous laiſſe le ſoin, mes chers parens, de faire des réflexions ſur tout ceci ; car pour moi je ne ſaurois écrire davantage ; mon cœur eſt prêt à ſe fondre ; en vérité, il l'eſt. Oh ! quand m'en irai-je ? O bon dieu ! conduis-moi en ſûreté encore une fois

dans la tranquille cabane de mon pauvre père! Là les plus grands malheurs qui pourront m'arriver ſeront une joie parfaite en comparaiſon de ce que je ſouffre maintenant. Oh! ayez pitié de

Votre malheureuſe fille.

LETTRE XXIX.

Mes très-chers père & mère,

IL faut que je continue à vous écrire, quoique je ſois près de mon départ; c'eſt preſque tout ce que j'ai à faire à préſent; car j'ai fini tout ce qui me reſtoit à achever en qualité de fille de chambre, & maintenant, je n'attends plus que l'heureux moment auquel je partirai. Madame Jervis m'a dit, qu'après les dépenſes que j'ai faites, il ne pouvoit pas me reſter beaucoup d'argent; c'eſt pourquoi elle vouloit me faire préſent de deux guinées des cinq qu'elle a reçues. Mais je n'ai pas voulu les accepter, parce que je ſais que la bonne dame en a beſoin elle-même; car elle paie peu à peu de vieilles dettes que ſes enfans ont contractées par leurs folles dépenſes. Son offre étoit pourtant un effet de ſa bonté & de la généroſité de ſon cœur.

Je ſuis mortifiée de ne pouvoir apporter que

peu d'argent avec moi ; mais je ſais que vous n'en ſerez point fâchés, tant vous avez de bonté pour moi. J'en travaillerai avec plus de diligence & d'aſſiduité quand je ſerai chez vous, ſi je puis trouver du linge à coudre, ou quelqu'autre ouvrage à faire. Mais tout votre voiſinage eſt ſi pauvre, que je crains de manquer d'ouvrage. Peut-être que la bonne femme Mumford pourra m'en procurer de la part de quelques familles riches où elle eſt connue.

Voyez combien ma ſituation eſt triſte, vu la manière dont les choſes ont tourné! J'ai été mal élevée : car vous ſavez que ma bonne maîtreſſe, maintenant avec dieu, aimoit le chant & la danſe; & comme elle diſoit que j'avois de la voix & de l'oreille, elle me fit apprendre l'un & l'autre. Souvent elle me faiſoit danſer devant elle; ſouvent auſſi elle m'obligeoit à lui chanter quelque chanſon innocente, ou quelque pſeaume. Elle voulut auſſi que j'appriſſe à deſſiner & à broder, & à faire de beaux ouvrages à l'aiguille. J'ai appris tout cela paſſablement bien : elle avoit coutume de louer ce que je faiſois, & elle étoit bon juge.

De quoi tout cela me ſervira-t-il maintenant? Je ſuis préciſément dans le cas de la cigale de la fable, que j'ai lue, il y a quelques jours, dans un livre de ma maîtreſſe. Je vais vous la copier mot pour mot.

« Comme les fourmis mettoient leurs provisions » au soleil, durant un beau jour de l'hiver, une cigale » affamée (comme qui diroit la pauvre Pamela,) vint » leur demander la charité. Elles lui dirent qu'elle » auroit dû travailler durant l'été, afin de ne point » manquer du nécessaire en hiver. Je n'ai pas été » tout-à-fait oisive, répondit la cigale ; car j'ai » chanté pendant toute la belle saison. Vous ferez » donc bien, reprirent les fourmis, de passer l'an- » née entière en joie, & de danser en hiver sur » l'air que vous chantiez en été ».

Voilà où j'en suis. Oh! que je ferai une belle figure chez vous avec mon chant & ma danse! Je doute même que je sois propre à jouer mon rôle dans vos jours de fêtes : car ces menuets, ces rigodons, ces danses françoises qu'on m'a fait apprendre, ne conviendront guère à mes compagnes champêtres, qui n'en ont aucune idée. En vérité, vu l'état auquel je vais être réduite, il vaudroit mieux pour moi que j'eusse appris à blanchir, à écurer, à brasser, à faire du pain & d'autres choses semblables. Mais je me flatte que si je ne puis pas trouver de l'ouvrage, & que je sois obligée de me louer à la journée, j'apprendrai tout cela bientôt, pourvu qu'on veuille bien me supporter jusqu'à ce que j'aie appris : car, dieu merci, j'ai un esprit humble & docile, malgré tout ce que mon maître peut dire ; ce qui, après la protection

de dieu, eſt toute ma conſolation : car rien de ce qui eſt honnête ne me paroîtra au-deſſous de moi. Peut-être que je le trouverai un peu dur d'abord ; mais malheur à mon cœur fier, s'il le trouve ainſi ; je le forcerai à ſe ſoumettre à ma condition, ou il crèvera.

J'ai lu quelque part qu'un bon évêque, qui étoit condamné à être brûlé pour cauſe de religion, voulut eſſayer comment il pourroit ſupporter la douleur du feu, en mettant le doigt dans la flamme d'une chandelle. Moi de même je voulus eſſayer l'autre jour, dans l'abſence de Rachel, ſi je pourrois écurer de l'étain. Je vois que j'y parviendrois avec le tems, quoique par cet eſſai je me fis venir deux ampoules à la main.

Après tout, ſi je pouvois trouver aſſez d'ouvrage à l'aiguille, je ne voudrois pas me gâter les mains par un travail ſi rude & ſi groſſier. Si je n'en trouve point, j'eſpère que je rendrai mes mains rouges comme du ſang & dures comme du bois, afin de les accommoder à ma condition. Mais il faut que je m'arrête ici, car j'entends quelqu'un.

Ce n'eſt que notre Anne, qui vient me dire quelque choſe de la part de madame Jervis. Mais chut, voici encore quelqu'un... Ce n'eſt que Rachel.

Le moindre bruit m'alarme autant qu'il alarmoit le rat de ville & le rat des champs, dont il eſt parlé dans le même recueil de fables. Oh ! de combien

de choſes n'aurai-je pas à vous entretenir durant les ſoirées d'hiver ! Si je puis ſeulement trouver de l'ouvrage, & avoir quelque tems à moi pour lire, j'eſpère que nous ſerons fort heureux autour de notre feu.

Voici ce qui m'a fait dire que je n'apporterois que peu d'argent avec moi.

Vous ſaurez que j'avois formé un deſſein, que j'ai exécuté cette après-dînée. J'ai pris tous mes habits & tout mon linge, & j'en ai fait trois paquets, comme j'avois dit auparavant à madame Jervis que je me propoſois de le faire. Il eſt aujourd'hui lundi, madame Jervis, lui ai-je dit; & je dois m'en aller jeudi prochain de grand matin : c'eſt pourquoi, quoique je ſois perſuadée que vous ne doutez point de ma probité, je vous prie d'examiner mes hardes, afin que chacun ait ce qui lui appartient : car vous ſavez que je ſuis réſolue de n'emporter que ce que je puis à la rigueur appeler *mien.*

Eh bien, dit-elle, (je ne ſavois pas alors ſon intention : je ſuis sûre qu'elle étoit bonne; cependant je n'eus pas lieu de lui en ſavoir gré, lorſque je vins à connoître le deſſein qu'elle avoit;) faites porter vos hardes dans la chambre à tapiſſerie verte, & je ferai tout ce qu'il vous plaira.

De tout mon cœur, dis-je, dans cette chambre, ou par-tout où vous voudrez; mais il me ſemble

que vous auriez pu monter & examiner ces hardes où elles ſont.

Je fus donc les chercher, & je les apportai en bas, après en avoir fait trois paquets.

Vous ſaurez qu'elle avoit averti mon maître, à mon inſu, de la ſcène qui alloit ſe jouer. Il y a dans cette chambre verte, comme on l'appelle, un cabinet avec une porte vitrée, devant laquelle il y a un rideau. C'eſt-là qu'elle tient les confitures & d'autres choſes ſemblables. Le deſſein de madame Jervis étoit d'adoucir mon maître en ma faveur, & de l'engager à me faire garder toutes les hardes qu'on m'avoit données. Si elle avoit réuſſi, j'aurois pu les vendre, & en faire de l'argent pour nous aider à vivre, lorſque nous ſerions enſemble: car je vous aſſure que je n'aurois jamais pu me réſoudre à les porter.

Il ſe cacha donc dans ce cabinet ſans que j'en ſuſſe rien. Je m'imagine qu'il y entra pendant que j'étois allée appeler madame Jervis; & elle m'a dit depuis, qu'il l'avoit priée de lui permettre de s'y cacher, lorſqu'elle lui dit quelque choſe de mon deſſein, ſans quoi elle ne m'auroit pas ainſi trompée : car elle ſait que je n'ai que trop de raiſons de me ſouvenir de la dernière aventure du cabinet.

Lorſqu'elle entra, je lui dis: Voici, madame Jervis, le premier paquet; je vais l'ouvrir devant vous. Voilà les hardes que ma bonne maîtreſſe

m'avoit données. Premièrement voici, dis-je..... Je lui articulai un par un tous les habits & tout le linge dont elle m'avoit fait préſent, mêlant mille bénédictions dans mon diſcours, à cauſe des bontés qu'elle avoit eues pour moi. Après avoir montré tout ce qu'il y avoit dans le premier paquet, voilà, dis-je, quels étoient les préſens de ma bonne maîtreſſe.

Venons à ceux de mon cher & vertueux maître; ils vous font ſouvenir du cabinet, n'eſt-ce pas? Elle ſe mit à rire en diſant : Jamais de ma vie je n'ai vu une fille auſſi plaiſante que vous; mais continuez. C'eſt ce que je ferai, dis-je, dès que j'aurai ouvert le paquet : car j'étois alors extrêmement gaie & de bonne humeur, ne ſoupçonnant pas qu'il y avoit quelqu'un qui m'entendoit. Voici les préſens de mon *très-digne* maître, dis-je, en les montrant l'un après l'autre.

Enfin je me tournai vers le troiſième paquet. Voici, madame Jervis, le paquet de la pauvre Pamela : il eſt bien pauvre, en comparaiſon des deux autres. Premièrement, voici la robe de chambre de toile de coton, que j'avois coutume de porter le matin. Elle ne ſera peut-être que trop bonne pour moi, lorſque je ſerai chez mon père; mais il faut bien que j'aie quelque choſe à porter. Voici enfin un jupon piqué de calmande, une paire de bas que j'achetai du colporteur, & mon chapeau de paille

avec ſes rubans bleus; un reſte de toile d'Ecoſſe pour faire quatre chemiſes, deux pour mon père, & deux pour ma mère, ſemblables à celle que j'ai actuellement ſur moi. Voici quatre autres chemiſes; une de cette même toile, une autre qui eſt encore aſſez bonne, & deux autres de toile fine, mais ſi uſées qu'elles ne valent pas la peine de les laiſſer: j'en pourrai faire quelque choſe lorſque je ſerai chez mon père; & voici deux paires de ſouliers: j'en ai ôté le galon d'argent, que je brûlerai; cela pourra me rapporter quelque choſe dans le beſoin, avec deux ou trois vieilles boucles d'argent que j'ai.

De quoi riez-vous, madame Jervis, ajoutai-je? vous reſſemblez à un jour du mois d'avril; vous riez & pleurez alternativement. Voici un mouchoir de coton, que j'achetai du colporteur: il devroit y en avoir un autre quelque part; ah! le voici, & voilà mes gants neufs; voici mon jupon de flanelle tout neuf, pareil à celui que j'ai ſur moi; & dans ce petit paquet à part il y a quelques morceaux de toile peinte, & quelques reſtes de pièces de ſoie, qui, ſi j'ai du bonheur & que je trouve de l'ouvrage, pourront ſervir à faire des paremens & d'autres choſes ſemblables. Et voilà auſſi une paire de poches: elles ſont trop belles pour moi; mais je n'en ai point d'autres. Ah! dis-je, je ne croyois pas avoir tant de bonnes nipes.

Madame

Madame Jervis, ajoutai je, vous avez vu toutes mes richeſſes; je vais maintenant m'aſſeoir & vous dire ce que j'ai deſſein de faire.

Abrégez donc, ma chère fille, dit-elle; car elle craignoit que je n'en diſſe trop ſur le compte de mon maître, comme elle l'a avoué depuis.

Voici, repris-je, de quoi il s'agit: c'eſt un cas de conſcience, dans lequel il faut ſuivre les règles de l'équité; & je vous prie, ſi vous m'aimez, de me laiſſer agir à ma fantaiſie. Je ne ſaurois avoir aucun droit à ces préſens de ma maîtreſſe, & je ne dois pas par conſéquent les emporter; car elle me les a faits en ſuppoſant que je porterois ces hardes en la ſervant, pour faire honneur à ſon cœur généreux. Mais puiſqu'on me chaſſe, vous comprenez bien que je ne puis pas les porter chez mon père; car je m'attirerois tout le village ſur les bras. C'eſt pourquoi je ſuis réſolue de ne les point emporter.

J'ai moins de droit encore aux préſens de mon digne maître; car vous ſavez à quelle intention il me les a faits. Ils devoient être le prix de mon infamie; & ſi je les gardois, je crois que je ne proſpérerois jamais. Et d'ailleurs, vous ſavez, madame Jervis, que puiſque je refuſe de faire l'ouvrage que mon bon maître exige de moi, il n'eſt pas juſte que j'accepte ſes gages. Ainſi en honneur, en conſcience, & par toutes ſortes de raiſons, je

n'ai rien à prétendre dans ce second *méchant* paquet.

Mais, continuai-je, viens entre mes bras, mon cher & troisième paquet, compagnon de ma pauvreté, & témoin de ma vertu. Puissé-je ne mériter jamais la moindre des guenilles que tu renfermes, si je viens à perdre cette innocence, dont je me flatte que je ferai toujours ma gloire aussi long tems que je vivrai! & alors je suis persuadée qu'elle sera aussi ma plus grande consolation à l'heure de la mort, lorsque toutes les richesses & toute la pompe de ce monde s'évanouissent, & ne sont pas d'un plus grand prix que les plus misérables haillons que les moindres mendians puissent porter. Là-dessus j'embrassai tendrement mon troisième paquet.

Madame Jervis, ajoutai-je, (les larmes lui coulaient des yeux en m'entendant parler,) j'ai encore un conseil à vous demander, & puis j'ai fait.

Vous vous souvenez des quatre guinées que ma maîtresse avoit dans sa bourse lorsqu'elle mourut, & vous savez que mon maître me les donna avec quelques pièces d'argent. J'ai envoyé ces quatre guinées à mon père, & il les a enfermées: si je l'avois voulu, il les auroit complettées afin de les vendre, & il le fera encore si vous croyez que cela soit à propos. Dites-moi, je vous prie, sincèrement votre pensée, par rapport aux trois années

qui ont précédé la mort de ma maîtreſſe, penſez-vous que je puiſſe me croire quitte, vu que je n'ai point eu de gages durant tout ce tems-là? Quand je dis *quitte*, je ne prétends pas dire par-là que mes petits ſervices aient pu égaler les bontés que ma maîtreſſe a eues pour moi; cela eſt impoſſible. Mais comme l'éducation qu'elle m'a donnée, & ce qu'elle m'a fait apprendre ne me ſera déſormais preſque d'aucun uſage, vu la manière dont les choſes ont tourné, de ſorte qu'il m'auroit beaucoup mieux valu apprendre à faire de gros ouvrages, puiſque c'eſt à quoi il faut que je me réſolve enfin, pourvu que je puiſſe trouver une condition: (& vous ſavez qu'une fille en condition eſt expoſée à des tentations ſi terribles, que la penſée ſeule m'en fait frémir;) tout cela bien conſidéré, dis-je, j'entends par être quitte envers elle, que, puiſque je rends tout ce qu'elle m'a donné, je puis avoir gagné au moins ma nourriture, par les petits ſervices que je lui ai rendus: car il ne faut plus mettre mon éducation en ligne de compte, puiſqu'elle m'eſt devenue nuiſible plutôt qu'utile. Je ſuis perſuadée que ma bonne maîtreſſe auroit été de ce ſentiment, ſi elle eût vécu. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Je voudrois vous demander ſi pendant cette année & plus que j'ai demeuré avec mon maître, je ne puis pas avoir gagné ces quatre guinées, outre ma nourriture, puiſque je

ſuis réſolue de lui rendre tous ſes autres préſens ; & ſi je ne puis pas avoir gagné auſſi ces pauvres habits que j'ai ſur le corps, & ce qu'il y a dans mon troiſième paquet. Dites-moi librement votre penſée, ſans que votre affection pour moi vous engage à me favoriſer au-delà de ce qu'exige la juſtice la plus rigoureuſe.

Hélas ! ma chère enfant, dit-elle, vous me rendez preſque incapable de parler. Je vous aſſure que le plus grand affront que vous puiſſiez faire à mon maître, c'eſt de laiſſer ces hardes ici : il faut que vous emportiez tous ces paquets, autrement jamais il ne vous le pardonnera.

C'eſt ce dont je ne me ſoucie guère, madame Jervis, repris-je, tant j'ai été accoutumée depuis peu à me voir grondée & maltraitée par mon maître. Je ne lui ai fait aucun tort ; je prierai toujours dieu pour lui, & je lui ſouhaite toute ſorte de bonheur : mais je ne mérite point tous ces préſens ; je ſais que je ne les mérite point. D'ailleurs, quand même j'emporterois ces hardes, je ne puis point les porter ; de ſorte qu'elles ne me ſeroient d'aucun uſage. Je me confie en la providence divine, & j'eſpère que je ne manquerai jamais du peu qui me ſera néceſſaire pour ne pas mourir de faim ; & c'eſt tout ce que je déſire. Je puis vivre de pain & d'eau, madame Jervis, & être contente. Pour de l'eau, j'en trouverai par-tout ; & ſi je ne puis gagner du

pain, je vivrai comme les oiſeaux du ciel, en hiver, du fruit que je trouverai dans les haies, & le reſte du tems, de glands, de pommes de terre, de navets, & d'autres choſes ſemblables. Quel beſoin aurai-je donc de toutes ces hardes ? Tout ce qui m'inquiète, ce ſont ces quatre guinées. Je vous prie de me dire ſi vous croyez que je doive les rendre. Point du tout, ma chère, répondit-elle, vous les avez bien gagnées, ne fût-ce que par cette veſte que vous avez brodée. Non, dis-je, je ne crois pas que cela ſoit ſuffiſant : mais penſez-vous que cette veſte, avec le linge & d'autre ouvrage que j'ai fait, vaille ces quatre guinées ? Oui, dit-elle, & même plus. Y compris, ajoutai-je, ma nourriture, & ces pauvres hardes que j'ai ſur moi, & celles que j'emporte ? Conſidérez cela, madame Jervis. Oui, répondit-elle, oui, chère, étrange fille que vous êtes. Eh bien donc, repris-je, je ſuis heureuſe comme une reine, je ſuis auſſi riche que je ſouhaite de l'être. Encore une fois donc, que je t'embraſſe, mon troiſième cher paquet. Je vous prie, madame Jervis, de ne rien dire de tout ceci que je ne ſois partie, de peur que mon maître ne ſoit ſi en colère que je ne puiſſe pas m'en aller en paix. Car, ſans parler des autres ſujets de chagrin que j'ai, mon cœur ſera prêt à ſe fendre lorſqu'il faudra que je me ſépare de vous tous.

J'ai encore un ſujet ſur lequel il faut que je

vous entretienne un moment ; c'eſt la manière dont mon maître m'a traitée dernièrement en préſence de M. Longman. Je vous prie, ma chère Pamela, me dit-elle, montez dans ma chambre, & allez-moi chercher un papier que j'ai laiſſé ſur ma table : il contient quelque choſe que je veux vous montrer. J'y vais dans l'inſtant, lui dis-je : mais je compris bientôt que ce n'étoit-là qu'un prétexte dont elle ſe ſervoit pour m'éloigner un moment, afin de pouvoir parler à mon maître, & recevoir ſes ordres ſur mon ſujet. J'appris enſuite de madame Jervis que mon maître avoit penſé deux ou trois fois ſortir du cabinet pour venir m'embraſſer ; il s'étoit retenu, & ſouhaitoit que je ne fuſſe pas qu'il avoit été là. Mais je revins ſi vîte, car il n'y avoit point de papier ſur la table, que je vis juſtement le dos de mon maître, qui ſortoit de la chambre verte & entroit dans la chambre voiſine, dont la porte étoit ouverte. J'entrai promptement, & je fermai la porte après moi & la verrouillai. Oh ! madame Jervis, m'écriai-je, quel tour m'avez-vous joué ! Je vois qu'il n'y a perſonne en qui je puiſſe me fier. Je ſuis affligée de tous côtés. Malheureuſe, malheureuſe Pamela, où trouveras-tu une amie, ſi madame Jervis elle-même te trahit ainſi ? Elle me proteſta ſi ſolemnellement qu'elle n'avoit eu aucun mauvais deſſein, que je lui pardonnai. Elle me rapporta tout ce que mon maître lui avoit dit ; elle

m'aſſura qu'il avoit avoué que je l'avois obligé à s'eſſuyer les yeux deux ou trois fois; elle me dit qu'elle eſpéroit que cela produiroit un bon effet, & elle me fit reſſouvenir que je n'avois rien dit qui ne dût exciter ſa compaſſion plutôt que ſon reſſentiment. Cela me raſſura un peu. Mais, hélas! quand ſerai-je en ſûreté hors de cette maiſon? Jamais pauvre créature n'a été ſi tourmentée que je l'ai été depuis pluſieurs mois. On m'appelle pour deſcendre, de ſorte que je ſuis obligée d'interrompre cet ennuyeux barbouillage. Qu'arrivera-t-il encore à

Votre triſte, mais obéiſſante PAMELA?

Madame Jervis dit qu'elle eſt ſûre qu'on me donnera le carroſſe pour m'en aller chez vous. Quoique cela ſoit trop honorable pour moi, cela fera voir au moins qu'on ne me chaſſe pas tout-à-fait honteuſement. Le carroſſe de voyage eſt arrivé du comté de Lincoln: je m'imagine que c'eſt dans celui-là que j'irai; car l'autre eſt trop magnifique.

LETTRE XXX.

Mes très-chers père & mère,

JE vous écris encore, quoique peut-être je vous apporterai ma lettre moi-même: car je me flatte que je n'aurai rien à écrire, ni le tems de le faire,

lorſque je ſerai chez vous. C'eſt aujourd'hui mercredi, & j'eſpère partir demain de grand matin. J'ai eu de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins, quoique d'une nature un peu différente de ceux que j'ai eus juſqu'ici, mais toujours de la part du même homme.

Hier mon maître m'envoya chercher après qu'il fut revenu de la chaſſe. J'allai le trouver; mais j'étois dans de cruelles angoiſſes; car je m'attendois qu'il tempêteroit, & qu'il ſeroit dans une furieuſe colère contre moi, à cauſe de la liberté avec laquelle j'avois parlé. Je me réſolus donc à tâcher d'appaiſer ſa colère par ma ſoumiſſion. Dès le moment que je le vis, je me jetai à genoux, & lui dis : Je vous conjure, par l'eſpérance que vous avez vous-même d'obtenir le pardon de vos péchés, & pour l'amour de ma chère & bonne maîtreſſe votre mère, qui par ſes dernières paroles m'a recommandée à vos ſoins, de me pardonner mes fautes; & accordez-moi une ſeule grace, la dernière que je vous demanderai, c'eſt que je puiſſe ſortir de chez vous en paix & avec un eſprit tranquille, afin que je puiſſe prendre congé de vos domeſtiques, qui me ſont tous extrêmement chers, d'une manière honorable, & que je ne quitte pas votre maiſon avec un cœur pénétré d'un mortel chagrin.

Il me releva avec plus de bonté qu'il n'avoi

jamais fait, & me dit : Fermez la porte, Pamela, & entrez dans mon cabinet ; je veux avoir une converſation ſérieuſe avec vous. Comment le puis-je croire, monſieur, lui dis-je en joignant les mains ? comment le puis-je ? Oh ! je vous prie, permettez-moi de me retirer ; je vous en conjure. Par le dieu qui m'a créé, reprit-il, je vous jure que je ne vous ferai aucun mal : fermez la porte de la ſalle, & entrez dans mon cabinet.

Là-deſſus il y entra. C'eſt l'endroit où il tient ſa bibliothèque, & où il a de très-beaux tableaux. Quoiqu'on ne l'appelle qu'un cabinet, c'eſt pourtant une grande & magnifique chambre, qui donne ſur le jardin, où l'on entre par une porte vitrée. Je fermai la porte, comme il me l'ordonnoit ; mais j'étois irréſolue, ne ſachant ſi je devois le ſuivre dans le cabinet. Ayez quelque confiance en moi, dit-il ; vous le devez après le ſerment ſolemnel que je viens de faire. Je le ſuivis donc en tremblant, & le cœur me battoit terriblement. Je marchois ſi lentement, qu'il me dit : Venez donc quand on vous le commande. Ah ! mon cher monſieur, dis-je, ayez pitié de moi, épargnez-moi. Je vous le promets ſur mon ſalut, reprit-il. Il s'aſſit dans un fauteuil, & me prit par la main en diſant : Ne me ſoupçonnez d'aucun mauvais deſſein, Pamela ; dès ce moment je ne vous regarderai plus comme ma ſervante, & je ſouhaite que vous ne

ſoyez pas ingrate pour la bonté que je vais vous témoigner. Cela m'encouragea un peu. Vous avez trop d'eſprit & de bon ſens, continua-t-il, en me tenant les deux mains dans les ſiennes, pour n'avoir pas découvert que, malgré toute ma vanité, je ne ſaurois m'empêcher de vous aimer. Oui, mon aimable fille, regardez-moi, il faut que je vous avoue que je vous aime; & ſi je vous ai traitée durement, c'étoit contre mon inclination, & dans le deſſein de vous obliger, par la crainte, à faire ce que je ſouhaitois. Vous voyez que je le confeſſe ingénuement; & n'allez pas là-deſſus employer contre moi les artifices ſi naturels à votre ſexe.

J'étois dans l'impuiſſance de parler, tant ma confuſion étoit grande; & comme il me crut trop déconcertée pour continuer à parler ſur le même ton, il changea de diſcours. Eh bien, Pamela, dit-il, apprenez-moi dans quel état ſont les affaires de votre père. Je ſais qu'il eſt pauvre; mais eſt-il toujours auſſi pauvre & auſſi honnête-homme que lorſque ma mère vous prit chez elle?

Ce diſcours me remit un peu. Je lui répondis la tête baiſſée: (car je ſentois que mon viſage étoit rouge comme du feu,) Oui, monſieur, toujours auſſi pauvre & auſſi honnête-homme, & c'eſt de quoi je me glorifie. Je ferai quelque choſe pour lui, reprit-il, ſi vous n'y mettez point obſtacle, & je rendrai tous vos parens heureux. Ah! monſieur,

lui dis-je, il eſt plus heureux à préſent qu'il ne pourra jamais l'être, s'il faut que la vertu de ſa fille ſoit le prix de vos faveurs; & je vous conjure de ne me point parler de la ſeule choſe qui me perce le cœur. Je n'ai aucun mauvais deſſein, reprit-il. Oh! ne dites pas cela, monſieur, lui dis-je, ne dites pas cela. Il m'eſt aiſé, dit-il, d'établir votre père, ſans vous faire tort. Si cela ſe peut, monſieur, lui dis-je, apprenez-moi comment, & je m'étudierai à vous témoigner ma reconnoiſſance par tout ce que je pourrai faire ſans riſquer ma vertu. Mais qu'eſt-ce qu'une pauvre fille comme moi peut faire pour vous ſans violer ſes devoirs? Je ſouhaite, reprit-il, que vous demeuriez encore huit ou quinze jours ici, & que vous vous conduiſiez civilement envers moi: je m'abaiſſe juſqu'à vous en prier, & vous verrez que tout réuſſira au-delà de vos eſpérances. Je comprends que vous allez me répondre autrement que je ne ſouhaite, & je commence à être piqué de voir que je ſois obligé de m'abaiſſer juſqu'à vous ſolliciter ainſi. Je vous avouerai cependant que j'ai été charmé de la manière dont vous vous conduiſîtes hier en préſence de M. Longman, lorſque je vous traitai ſi mal, & que vous auriez pu ſi aiſément vous juſtifier. Et quoique je n'aie pas été content de tout ce que vous dîtes hier pendant que j'étois dans le cabinet, cependant vous m'avez forcé à vous ad-

mirer plus que je ne faiſois auparavant. Je découvre maintenant plus de mérite en vous, que je n'en ai jamais trouvé en aucune dame de ma connoiſſance. Tous les domeſtiques, depuis le premier juſqu'au dernier, vous aiment paſſionnément, au lieu de vous envier ; ils ſe forment de grandes idées de vous, & ont pour vous un certain reſpect qui fait voir ce que vous méritez d'être un jour. Mais ce qui a ſur-tout achevé de me vaincre, continua-t-il, c'eſt votre charmante manière d'écrire, ſi naturelle & ſi aiſée, & ces grands ſentimens que vous témoignez dans vos lettres, leſquels ſont ſi fort au-deſſus de votre âge & de votre ſexe : car j'ai vu de vos lettres plus que vous ne penſez ; (cela me ſurprit,) tout cela joint enſemble fait que je vous aime à l'excès. Et maintenant, Pamela, puiſque je m'abaiſſe juſqu'à faire cet aveu, faites-moi le plaiſir de demeurer encore ici huit ou quinze jours, pour me donner le tems de régler certaines affaires, & vous verrez combien vous y trouverez votre compte.

Je tremblai en ſentant que mon cœur commençoit à céder. Oh! mon cher monſieur, lui dis-je, épargnez une pauvre fille, qui ne ſauroit lever les yeux ſur vous, ni preſque parler. Mon cœur eſt prêt à ſe fendre ; pourquoi voudriez-vous me perdre ? Faites-moi ſeulement le plaiſir, dit-il, de reſter ici encore une quinzaine de jours : j'ordonnerai

à dire l'oraiſon dominicale ; car je ne ſavois ce que je faiſois. Je ne veux point de vos chapelets, Pamela, dit-il : il me ſemble que vous devenez une parfaite religieuſe.

Cela ne m'empêcha pas de dire à haute voix, en levant les yeux au ciel : *Ne m'induis point en tentation, mais délivre-moi du malin, ô dieu !* Là-deſſus il me prit entre ſes bras, en diſant : Eh bien, ma chère fille, vous demeurerez donc ici encore quinze jours, & vous verrez ce que je ferai pour vous ! Je vais vous laiſſer un moment, & faire un tour dans la chambre voiſine, afin de vous donner le tems de réfléchir, & de vous montrer que je n'ai point de mauvais deſſein. Voilà qui eſt d'aſſez bon augure, penſai-je en moi-même.

Il ſortit donc. Je fus troublée de mille différentes penſées dans un moment. Tantôt je ſongeois qu'il n'y auroit pas grand mal à reſter encore ou huit ou quinze jours, puiſque j'aurois toujours madame Jervis avec moi. Mais, penſai-je enſuite, que ſais-je ce que je ſerai capable de faire ? J'ai réſiſté à ſa colère ; mais peut-être que je me laiſſerai toucher par ſa bonté. Comment y réſiſterai-je ? Je me flatte pourtant d'y réſiſter par le ſecours de la même grace divine, en laquelle je me confierai toujours. Mais, dis-je enſuite, que m'a-t-il donc promis ? Il mettra mon père & ma mère à leur aiſe : cette penſée me charme ; mais il ne faut pas que je m'y

arrête, de peur qu'en l'agréant trop, elle ne cauſe enfin ma ruine. Que peut-il faire pour une pauvre fille comme moi? à quoi ſa grandeur peut-elle s'abaiſſer? Il parle de l'orgueil que ſa condition lui inſpire, & de la vanité de ſon cœur. Il faut que la tête lui ait tourné, ou qu'il ait quelque mauvais deſſein, ſans quoi il ne m'auroit pas parlé comme il a fait. Il ne peut avoir d'autre but que celui de me ſéduire : il ne m'a rien promis; mais je verrai ce qu'il fera, ſi je veux reſter encore quinze jours. Ce tems n'eſt pas long, penſai-je en moi-même, & je verrai au bout de quelques jours comment il ſe conduira envers moi. Mais d'un autre côté, quand je réfléchis ſur la diſtance extrême qu'il y a entre lui & moi, je ne vois rien à eſpérer : & maintenant qu'il m'a fait une déclaration d'amour, comme il l'appelle, dans toutes les formes, il voudra ſans doute m'entretenir ſur ce ſujet plus ouvertement qu'il n'a encore fait, & je ſerai peut-être moins capable de lui réſiſter. Et d'ailleurs, s'il n'avoit que des vues honnêtes, pourquoi ne m'auroit-il pas parlé en préſence de madame Jervis? Là-deſſus l'odieux, l'affreux cabinet ſe préſenta à mon eſprit; je me rappelai le danger que j'avois couru, & avec combien de peine j'y avois échappé. Je conſidérai qu'il lui ſeroit facile d'éloigner une autre fois madame Jervis & toutes les ſervantes, de ſorte qu'il pourroit achever ma ruine en beau-

coup moins de tems qu'il ne m'en demandoit à reſter chez lui. Je me déterminai donc à m'en aller, à confier tout à la providence, & à ne point compter ſur mes propres forces. Quelle reconnoiſſance ne dois-je pas à dieu, pour m'avoir inſpiré cette réſolution, comme vous l'allez voir!

Juſtement comme j'en étois à cet endroit de ma lettre, Jean m'a envoyé dire qu'il alloit partir dans le moment pour vos quartiers; c'eſt pourquoi je vous envoie par lui ce que j'ai déja écrit, & j'eſpère que demain au ſoir je vous demanderai votre bénédiction dans votre pauvre, mais heureuſe demeure, & que je vous dirai le reſte de bouche. En attendant, je ſuis & ſerai toujours

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XXXI.

Mes très-chers père & mère,

JE continue encore à vous écrire, quoique j'apporterai ſans doute ceci avec moi; mais je ſerai chez vous, afin de me ſouvenir toujours de quels dangers la providence m'a délivrée.

Je vous ai dit la réſolution que je pris; heureuſe réſolution, comme j'ai toutes les raiſons du monde de le croire! Mon maître rentra bientôt; & avec un regard plein de bonté: Je ne doute point

point, Pamela, me dit-il, que vous ne reſtiez encore quinze jours pour m'obliger. Je ne ſavois quels termes employer pour le refuſer, ſans lui faire jeter feu & flammes. Pardonnez, monſieur, lui dis-je, pardonnez à votre pauvre & affligée ſervante : il eſt impoſſible que je mérite de votre part aucune faveur qui ſoit compatible avec ma vertu ; & je vous ſupplie de me permettre de m'en aller chez mes pauvres parens. Ah ! dit-il, tu es la plus grande ſotte que je connoiſſe. Je te dis que je verrai ton père ; je l'enverrai chercher demain dans mon carroſſe de voyage, ſi tu veux, & je lui apprendrai ce que j'ai deſſein de faire pour lui & pour toi. M'eſt-il permis, monſieur, lui dis-je, de vous demander ce que cela peut être ? Vu les grands biens que vous avez, vous pouvez aiſément le rendre heureux, & peut-être vous ſeroit-il de quelque utilité, d'une manière ou d'autre : mais quel prix faut-il que je paye pour tout cela ? Vous ſerez auſſi heureuſe que vous le pouvez ſouhaiter, répondit-il, je vous le promets. Je vous donne dès-à-préſent cette bourſe, où il y a cinquante guinées : j'en donnerai tous les ans autant à votre père, & je lui trouverai quelque emploi qui ſera à ſon gré, & par lequel il en pourra gagner tous les ans autant, & même davantage. Je vous aurois donné une plus groſſe ſomme pour lui ; mais peut-être que vous m'auriez ſoupçonné de quelque mauvais

deſſein. Oh! monſieur, lui dis-je, reprenez vos guinées, je n'en veux pas toucher une ſeule, & je ſuis sûre que mon père ne les acceptera pas non plus, juſqu'à ce qu'il ſache ce qu'il faudra qu'il faſſe pour les mériter, & ſur-tout ce que je deviendrai. Eh bien donc, Pamela, dit-il, ſuppoſé que je trouve un honnête-homme, qui ait un bon emploi, & qui vous faſſe demoiſelle le reſte de vos jours, l'épouſerez-vous? Je ne déſire point me marier, monſieur, lui dis-je; car alors je commençai à pénétrer ſon noir deſſein. Mais comme je me voyois dans ſa puiſſance, je crus devoir diſſimuler un peu. Vous êtes ſi jolie, reprit-il, que quelque part que vous alliez, vous ne ſerez jamais hors de danger: il y aura toujours quelqu'un qui tendra des pièges à votre vertu; & je croirois mal répondre à l'exhortation de ma mère, qui, en mourant, m'a prié de prendre ſoin de vous, ſi je ne vous trouvois pas un mari qui puiſſe protéger votre innocence & votre vertu; & j'ai jeté les yeux ſur un très-digne homme.

O l'infame & le perfide, dis-je en moi-même! quel puiſſant inſtrument n'eſt-il pas dans la main de Lucifer, pour cauſer la perte d'une pauvre innocente? Je diſſimulai pourtant encore; car je craignois & lui, & le lieu où j'étois. A qui avez-vous penſé, monſieur, lui dis-je? Au jeune M. Williams, répondit-il, qui eſt mon chapelain dans le

comté de Lincoln ; il vous rendra heureuſe. Sait-il, monſieur, repris-je, le deſſein que vous avez ? Non, ma fille, répondit-il ; (& il me baiſa malgré moi ; car ſon haleine me paroiſſoit alors un vrai poiſon) mais le beſoin qu'il a de ma faveur, votre beauté & votre mérite, feront qu'il acceptera avec tout le plaiſir du monde la grace que je veux bien lui faire. Eh bien donc, monſieur, lui dis-je, il y a encore aſſez de tems pour réfléchir là-deſſus, & cela ne ſauroit m'empêcher de m'en aller chez mon père. Quand je reſterois encore quinze jours, qu'eſt-ce que cela produiroit par rapport à votre deſſein ? Vos ſoins & votre bonté peuvent me trouver chez mon père, auſſi bien qu'ici ; & je veux bien que M. Williams & toute la terre ſachent que je n'ai point honte de la pauvreté de mes parens.

Il voulut me baiſer encore ; mais je lui dis : S'il faut, monſieur, que je ſonge à M. Williams, ou à quelqu'autre, je vous prie de ne point prendre ces libertés avec moi : cela n'eſt pas décent. Eh bien, reprit-il, vous reſterez donc ici encore quinze jours, & durant ce tems-là je ferai venir M. Williams & votre père : car je veux que le mariage ſe conclue chez moi ; lorſque tout ſera réglé, vous le ſolemniſerez quand vous jugerez à propos. En attendant, prenez toujours ces cinquante guinées, & envoyez-les à votre père, comme un gage de ma faveur ;

& je vous rendrai tous heureux. Monſieur, lui dis-je, donnez-moi deux heures pour réfléchir là-deſſus. Deux heures, reprit-il! je ſerai ſorti dans moins d'une heure, & je voudrois ſavoir votre réſolution avant cela : je voudrois auſſi que vous écriviſſiez à votre père la propoſition que je vous ai faite ; Jean portera votre lettre avec les cinquante guinées au bon-homme, ſi vous y conſentez. Monſieur, lui dis-je, je vous ferai ſavoir ma réſolution dans une heure. Faites, reprit-il ; & après m'avoir donné encore un baiſer, il me laiſſa aller.

Oh! que je fus charmée, lorſque je me fus retirée d'entre ſes pattes! Je vous écris ceci, afin que vous puiſſiez ſavoir ſur quel pied ſont les choſes. Je ſuis réſolue de m'en aller, s'il m'eſt poſſible. Le lâche, le méchant, le traître qu'il eſt!

Ah! quel piège étoit dreſſé à votre pauvre Pamela! Je tremble quand j'y penſe. Quelle ſuite de crimes ne me préparoit-on pas pour tout le reſte de ma malheureuſe vie! Il vouloit d'abord, comme vous le comprendrez par cette lettre, me faire croire qu'il avoit de grandes vues pour moi. Et je m'imagine que la penſée de M. Williams ne lui vint dans l'eſprit qu'après qu'il fut ſorti de ſon cabinet, pour ſonger, en ſe promenant dans la chambre voiſine, comment il pourroit me tromper plus ſûrement. Mais ſes artifices étoient déſormais trop groſſiers, pour n'être pas apperçus.

Je me retirai dans ma chambre, & la première choſe que je fis, fut de lui écrire : car je crus qu'il valoit mieux pour moi que je ne le viſſe plus, ſi je pouvois l'éviter. Je mis mon billet ſous la porte de ſa chambre, après l'avoir copié. Voici ce que je lui écrivis.

« Monſieur mon très-honoré maître,

» La propoſition que vous venez de me faire, » me perſuade de plus en plus qu'il n'eſt pas à » propos que je demeure plus long-tems chez » vous, mais qu'il faut que je m'en aille chez mon » père, ne fût-ce que pour lui demander conſeil » au ſujet de M. Williams. Je ſuis ſi réſolue de » m'en aller, que rien ne pourra me faire changer » de réſolution. Ainſi, monſieur, en vous remer- » ciant très-humblement de toutes vos bontés, je » partirai demain de grand matin. Madame Jervis » dit que vous voulez me faire l'honneur de me » prêter votre carroſſe : mais cela ne ſera pas né- » ceſſaire ; car je crois que je pourrai louer la chaiſe » du fermier Nichols. Je me flatte que vous ne » prendrez pas ceci en mauvaiſe part. Je ſuis & ſe- » rai toujours,

» Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante.

» Pour ce qui eſt, monſieur, des cinquante » guinées, je ſuis sûre que mon père ne me le par- » donneroit jamais, ſi je les acceptois, juſqu'à ce

» qu'il ſache comment je puis les mériter ; ce qu'il » eſt impoſſible que je faſſe ».

Il vient de m'envoyer dire dans ce moment par madame Jervis que, puiſque je ſuis réſolue de m'en aller, il ne m'en empêchera pas, & que le carroſſe ſera prêt ; mais que je ne m'en trouverai que plus mal, parce qu'il ne s'embarraſſera plus de moi tant qu'il vivra. Je ne m'en ſoucie point, pourvu que je ſorte de chez lui : ſeulement, j'aurois été bien aiſe, ſi j'avois pu, mes chers père & mère, vous rendre heureux en conſervant mon innocence.

Je ne ſaurois m'imaginer pourquoi Jean, qui, à ce que je croyois, étoit parti avec ma dernière, ne s'en va qu'à préſent. Il vient de m'envoyer demander ſi j'ai quelqu'autre choſe à vous faire tenir Je finirai donc cette lettre, afin de vous l'envoyer avec la précédente.

Je me prépare à préſent pour mon voyage, & je vais prendre congé de tous les domeſtiques. Je n'ai pas le tems d'écrire davantage : je vous dirai le reſte de bouche, lorſque je ſerai ſi heureuſe que d'être chez vous. Je ſuis

Votre très-obéiſſante fille.

J'ajouterai ſeulement que mon maître vient de m'envoyer cinq guinées par madame Jervis. Ce préſent me rend fort riche : car comme c'eſt ma-

dame Jervis qui me l'a apporté, j'ai cru pouvoir l'accepter. Il dit qu'il ne me veut point voir, & que je pourrai partir dès le matin, auſſi-tôt que je voudrai. C'eſt le cocher qui eſt venu du comté de Lincoln, qui doit me conduire. Mais mon maître eſt ſi en colère, qu'il ne veut pas permettre qu'aucun des domeſtiques me conduiſe juſqu'au carroſſe, ni même juſqu'à la grande cour. Je ne ſaurois qu'y faire; mais cela ne lui fait-il pas plus de tort qu'à moi?

Jean attend ma lettre. Je voulois vous l'apporter avec l'autre; mais il dit qu'il l'a miſe parmi d'autres paquets, & qu'il peut auſſi bien vous les porter toutes deux.

Ce Jean eſt un bon & honnête garçon: je lui ai beaucoup d'obligation; & maintenant que je ſuis ſi riche, je lui offrirois une guinée, ſi je croyois qu'il voulût l'accepter. Je n'entends point parler des hardes de ma maîtreſſe, ni de celles que mon maître m'avoit données; car j'avois dit à madame Jervis que je ne voulois point les emporter. Mais je juge par deux ou trois mots qui lui ſont échappés, qu'on me les enverra. Si cela eſt, ciel! quelle riche Pamela vous aurez chez vous! Mais comme je ne puis pas les porter, je ne me ſoucie guère qu'on me les envoie ou non. Si on le fait, je les vendrai à meſure que j'en trouverai l'occaſion, afin d'avoir quelqu'argent. Mais finiſ-

ſons ; car j'ai prodigieuſement d'affaires avant que de partir.

Il faut remarquer ici que les épreuves de la belle Pamela n'étoient pas finies alors : les plus rudes étoient encore à venir, préciſément lorſqu'elle ſe croyoit entièrement délivrée, & qu'elle ſe flattoit qu'elle alloit retourner chez ſon père : car ſon maître trouvant que rien ne pouvoit vaincre la vertu de cette aimable fille, & ayant inutilement tâché de ſurmonter la paſſion qu'il avoit pour elle, forma une réſolution aſſez étrange. Ce fut de l'envoyer dans la maiſon qu'il avoit proche Lincoln, dans l'eſpérance que l'eſclavage où il ſe propoſoit de la tenir, la forceroit enfin à ſe rendre. Pour cet effet, il fit venir du comté de Lincoln un cocher qu'il y tenoit, n'oſant pas ſe fier à ſon cocher ordinaire, qui, comme tous ſes autres domeſtiques, avoit beaucoup d'amitié pour Pamela. Il donna ſecrètement ſes ordres à ce cocher venu de Lincoln ; & ſous prétexte de témoigner à Pamela le reſſentiment qu'il avoit de la manière dont elle s'étoit conduite envers lui, il défendit à tous ſes domeſtiques de l'accompagner. Dès qu'elle fut montée en carroſſe, le cocher la conduiſit pendant cinq milles dans la route qui menoit chez ſon père ; mais enſuite il tourna bride, & prit le chemin de Lincoln.

Il faut ſavoir auſſi que le meſſager ſi officieux, qui portoit les lettres de Pamela à ſon père, & qui faiſoit ſemblant d'avoir ſi ſouvent occaſion d'aller en ces quartiers-là, la trahiſſoit par ordre de ſon maître, à qui il donnoit toutes ſes lettres. Le maître les liſoit toujours, avant que de les envoyer à ſon père : par ce moyen, il découvroit tout ce qu'elle écrivoit, comme il le lui inſinue lui-même, ainſi qu'on l'a vu ci-deſſus; de ſorte que cette pauvre fille ſe trouvoit aſſiégée de tous côtés. On verra par la ſuite de cette hiſtoire de quels lâches artifices des hommes entreprenans peuvent ſe ſervir pour arriver à leur but tout criminel qu'il eſt, & combien le beau ſexe doit être ſur ſes gardes contr'eux, principalement lorſque les richeſſes & le pouvoir conſpirent enſemble contre l'innocence & la pauvreté.

Il faut ajouter encore quelque choſe afin que l'on comprenne mieux la ſuite de ces lettres. Le maître de Pamela jugea à propos de ne point envoyer à ſon père ſes trois dernières lettres, dans leſquelles elle lui raconte comment ſon maître ſe cacha dans le cabinet, afin d'être témoin du partage qu'elle vouloit faire de ſes hardes, & où elle parle des inſtances qu'il fit pour l'engager à reſter encore quinze jours chez lui, & de la propoſition qu'il lui fit d'épouſer ſon chapelain. Au lieu donc d'envoyer les lettres de Pamela à ſon père, il lui en écrivit lui-même une en ces termes :

« Maître ANDREWS,

» Vous ſerez ſans doute ſurpris de recevoir une » lettre de moi ; mais je crois devoir vous apprendre » que j'ai découvert qu'il y a entre vous & votre » fille un étrange commerce de lettres, dans lequel » on n'a guère ménagé mon honneur ni ma répu- » tation. Il me ſemble que vous n'auriez pas dû » encourager votre fille à écrire de cette manière, » juſqu'à ce que vous fuſſiez bien aſſuré que ces » médiſances, qu'elle répand ſi abondamment » contre moi, ſont bien fondées. Il y a peut-être » quelque choſe de vrai dans ce qu'elle vous a écrit » de tems à autre : mais croyez-moi, malgré toute » ſa prétendue ſimplicité & ſon innocence affectée, » je n'ai jamais vu de ma vie une fille d'un eſprit ſi » romaneſque. En un mot, la tête lui a tourné par » la lecture des romans & d'autres livres ſem- » blables, à quoi elle s'eſt livrée toute entière » depuis la mort de ſa bonne maîtreſſe : elle ſe » donne des airs, comme ſi elle étoit un modèle » de perfection, & elle s'imagine que tout le monde » lui en veut.

» Ne prenez pourtant pas mal ma penſée. Je » crois votre fille très-honnête & très-vertueuſe : » mais j'ai découvert auſſi qu'elle avoit une eſpèce » de correſpondance ou d'intrigue avec un jeune » eccléſiaſtique, à qui je me propoſe de donner un

» bénéfice avec le tems, mais qui n'a encore aucun » établiſſement, & ne vit que de ce que je veux » bien lui accorder. Jugez quelles en ſeroient les » conſéquences, ſi ces jeunes gens qui n'ont aucun » bien, venoient à ſe marier, & à avoir une nom- » breuſe famille ſans un morceau de pain pour » l'entretenir.

» Pour moi, j'ai tant d'amitié pour l'un & pour » l'autre, que je veux tâcher de prévenir ce malheur » ſi je puis : c'eſt pourquoi j'ai éloigné votre fille de » ſon amant pour un tems, dans l'eſpérance qu'ils » viendront tous deux à reconnoître leur folie. Ne » ſoyez donc pas ſurpris de ne pas voir arriver votre » fille auſſi-tôt que vous vous y étiez attendu.

» Cependant je vous donne ma parole d'honneur, » qu'elle ſera en ſûreté, & qu'on n'entreprendra » rien contre ſa vertu. Je me flatte que vous ne me » ſoupçonnerez d'aucun mauvais deſſein, malgré » tout ce qu'elle s'eſt donné les airs de vous écrire » au ſujet de mon petit badinage, & des libertés » innocentes que je puis avoir priſes avec elle, & » qui ſont ſi ordinaires parmi de jeunes gens des » deux ſexes, qui ont été élevés enſemble, & qui » ſe connoiſſent depuis long-tems ; car je vous aſſure » que l'orgueil n'eſt pas mon vice.

» Comme elle eſt toujours occupée à écrire des » lettres, je compte qu'elle vous aura appris ſon » intrigue avec le jeune eccléſiaſtique : je ne ſais ſi

» vous l'approuvez ou non. Mais maintenant qu'elle » ſera abſente de lui pour quelque tems, (car je » ſais qu'il l'auroit ſuivie juſques dans votre village, » ſi elle étoit retournée chez vous, & peut-être » qu'ils ſe ſeroient rendus tous deux malheureux » pour toujours en s'épouſant) je ne doute point » que je n'engage le jeune homme à ouvrir les » yeux ſur ſes propres intérêts, & à ne ſe pas » marier qu'il n'ait de quoi entretenir une femme : » quand cela ſera, qu'ils ſe marient enſemble, » s'ils le jugent à propos, je ne m'y oppoſerai » point.

» Je n'attends d'autre réponſe de vous, ſi ce » n'eſt que vous ayez bonne opinion de moi, & que » vous vous repoſiez ſur ma parole d'honneur. Je » ſuis,

» Votre bon ami.

» *P. S.* J'ai découvert que mon valet Jean a » été le porteur de ces lettres, dans leſquelles on » s'eſt donné tant de libertés ſur mon ſujet ; je lui » donnerai dans peu des marques de mon reſſenti- » ment. C'eſt une choſe bien fâcheuſe qu'un homme » de ma réputation ſoit traité d'une manière ſi » indécente par ſes propres domeſtiques ».

On conçoit aiſément dans quelle inquiétude la lecture de cette lettre jeta le bon vieillard, ſur-tout venant d'un gentilhomme de ſi grande conſidéra-

tion. Il ne savoit quel parti prendre ; il ne doutoit nullement de l'innocence de sa pauvre fille, & il se persuadoit qu'on avoit quelque mauvais dessein contr'elle. Tantôt il se flattoit qu'il n'en étoit rien, & il étoit assez disposé à croire que l'intrigue dont on lui parloit étoit réelle ; car il n'avoit pas reçu les dernières lettres de sa fille, qui auroient éclairci tout.

Il se résolut enfin, pour tranquilliser son esprit & celui de sa femme, d'aller chez le gentilhomme ; & après avoir prié sa femme de faire ses excuses au fermier qui l'employoit, il partit le même jour, quoiqu'il fût fort tard, & ayant marché [illegible] nuit, il se trouva dès la pointe du jour à la porte du gentilhomme, avant que personne fût [illegible] s'assit pour se reposer, en attendant que quelqu'un [illegible] parût.

Les premiers qu'il vit [illegible] alloient abreuver [illegible] d'un ton si [illegible] qu'ils [illegible] Pamela [illegible] du chemin [illegible] bon [illegible] [illegible] maître [illegible] [illegible] [illegible]

le pauvre homme ; je n'ai rien à demander à votre maître que ma Pamela. O mon cher enfant ! mon cher enfant !

Que je meure, dit l'un d'eux, ſi ce n'eſt pas-là le père de mademoiſelle Pamela. En vérité, en vérité, je le ſuis, s'écria-t-il en levant les mains au ciel, & en verſant un torrent de larmes. Où eſt mon enfant ? où eſt ma Pamela ? Comment, où eſt Pamela, dit l'un de ces valets ? elle eſt retournée chez vous : depuis quand êtes-vous parti ? Je ne ſuis parti qu'hier au ſoir, répondit-il, & j'ai marché toute la nuit. Monſieur eſt-il au logis, ou n'y eſt-il pas ? Il y eſt, lui dit-on ; mais il n'eſt pas encore levé. Dieu en ſoit béni, dieu en ſoit béni mille fois, s'écria-t-il ; je me flatte donc qu'il me ſera permis de lui parler bientôt. Les palefreniers le prièrent d'entrer dans l'écurie pour ſe repoſer ; ce qu'il fit, & il fut s'aſſeoir ſur l'eſcalier, en s'eſſuyant les yeux, mais en ſoupirant ſi triſtement, qu'il faiſoit pitié à tous ceux qui étoient-là.

Dès que les domeſtiques furent levés, le bruit ſe répandit dans toute la maiſon que le père de Pamela étoit venu demander de ſes nouvelles. Les ſervantes vouloient le faire entrer dans la cuiſine ; mais madame Jervis ayant appris ſon arrivée, ſe leva à la hâte, & deſcendit dans la ſalle-baſſe où elle le fit venir.

Il lui raconta le ſujet de ſa triſteſſe, & lui fit le

lettre qu'il avoit reçue. Elle pleura amèrement, & voulut cependant tâcher de lui cacher ſon inquiétude. Je ne ſaurois, dit-elle, m'empêcher de pleurer en voyant l'affliction où vous êtes; je me flatte pourtant que vous n'en avez point de ſujet. Mais prenez garde, je vous prie, que perſonne ne voye cette lettre. Je ſuis perſuadée que votre fille eſt en ſûreté.

Je vois pourtant, madame, dit-il, que vous n'avez point de ſes nouvelles, & que vous ne ſavez pas ce qu'elle eſt devenue. Si l'on n'avoit que de bons deſſeins, il eſt impoſſible qu'une auſſi vertueuſe dame comme vous n'en ſût pas quelque choſe: & vous penſiez ſans doute qu'elle étoit chez moi.

Mon maître, dit-elle, n'informe pas toujours ſes domeſtiques de tous ſes deſſeins Mais vous ne devez point le ſoupçonner, puiſqu'il vous a donné ſa parole d'honneur, & vous voyez qu'il ne ſauroit avoir aucun mauvais deſſein, puiſqu'il n'a pas bougé d'ici, & qu'il ne parle pas même d'en ſortir. Ah! s'écria-t-il, c'eſt-là ce qui me raſſure un peu; mais auſſi c'eſt tout. Mais, ajouta-t-il,... Il alloit continuer lorſque le gentilhomme ayant appris qu'il étoit venu, deſcendit en robe de chambre & en pantoufles dans la ſalle où madame Jervis étoient.

Qu'y a-t-il, maître André,

Oh ! ma fille, s'écria le bon vieillard, rendez-moi ma fille, je vous en conjure, monſieur. Comment ! dit le gentilhomme, je croyois vous avoir tranquilliſé ſur ſon ſujet. N'avez-vous pas reçu une lettre que je vous ai envoyée, écrite de ma propre main ? Oui, oui, répondit-il, je l'ai reçue, & c'eſt ce qui m'amène ici, j'ai marché toute la nuit. Pauvre homme ! reprit l'autre avec une compaſſion apparente, j'en ſuis véritablement fâché. Votre fille a cauſé un bruit étrange chez moi : mais ſi j'avois cru que vous euſſiez pris ſi fort à cœur ce que j'ai fait, je lui aurois permis d'aller chez vous : mon deſſein n'étoit pourtant que de lui rendre ſervice, & à vous auſſi. Elle eſt tout à fait en ſûreté, maître Andrews, je vous le déclare ſur mon honneur ; je ne voudrois pas pour tous les biens du monde lui faire le moindre outrage. Croyez-vous que je le vouluſſe, madame Jervis ? Je me flatte que non, monſieur, répondit-elle. *Vous vous flattez que non !* dit le bon vieillard ; & moi auſſi. Mais, monſieur, ajouta-t-il, rendez-moi mon enfant, c'eſt tout ce que je demande, & j'aurai ſoin qu'aucun eccléſiaſtique n'approche d'elle.

Londres eſt bien loin d'ici, reprit le gentilhomme, & je ne ſaurois envoyer chercher votre fille ſur le champ. Quoi donc, dit Andrews ! avez-vous envoyé ma pauvre Pamela à Londres ? Je ne voudrois pas qu'on le divulguât, répondit M. B... mais

mais je vous déclare sur mon honneur, qu'elle est en parfaite sûreté & très-contente; dans peu de tems elle vous le fera savoir elle-même par une lettre. Je vous assure qu'elle est chez des gens d'honneur: c'est chez un évêque; elle servira sa femme jusqu'à ce que cette affaire dont je vous ai parlé soit finie.

Oh! comment saurai-je que cela est vrai, s'écria-t-il? Quoi! reprit le gentilhomme en faisant semblant d'être en colère, doutez-vous de ma véracité? Pensez-vous que je puisse avoir quelque dessein contre votre fille? Et si j'en avois, croyez-vous que je voulusse m'y prendre de cette manière pour arriver à mon but? Vous ne songez pas, mon ami, à qui vous parlez. Oh! mon cher monsieur, dit le vieillard, je vous demande pardon; mais considérez qu'il s'agit de ma chère fille. Dites-moi seulement chez quel évêque elle est; & j'irai à Londres pieds nuds pour voir mon enfant, & alors je serai content.

Je pense, maître Andrews, dit M. B.... que tu as lu des romans aussi bien que ta fille, & ils t'ont renversé la cervelle. Ne puis-je pas en être cru sur ma parole? Je vous dis encore une fois, que je ne voudrois pas faire le moindre tort à votre fille? Quelle apparence y a-t-il? Je vous prie, mon ami, considérez un peu qui je suis. Et si vous ne voulez pas me croire, qu'est-il besoin de disputer plus long-tems? Ah! mon cher monsieur, dit Andrews,

pardonnez-moi mon importunité ; mais quel mal y auroit-il à me dire chez quel évêque elle eſt, & où il demeure ? Quoi donc ! reprit le gentilhomme, vous voudriez donc aller embarraſſer ſa grandeur de vos ridicules frayeurs, & de vos contes impertinens ? Serez-vous ſatisfait ſi votre fille vous écrit au bout d'une ſemaine, ou même plutôt encore, pourvu qu'elle ne ſoit pas pareſſeuſe, & qu'elle vous aſſure que tout va bien, & qu'elle eſt hors de danger ? Cela ſeroit au moins, répondit le bon homme, une conſolation pour moi. Eh bien, reprit M. B.... je ne ſaurois être reſponſable de ſa pareſſe, ſi elle ne vous écrit point ; mais elle vous enverra une lettre à vous, madame Jervis ; je ne ſouhaite pas de voir ce qu'elle vous écrira ; je n'ai déjà eu que trop d'embarras & de chagrin à ſon occaſion ; & ne manquez pas d'envoyer ſa lettre par un exprès à maître Andrews, dès le moment que vous l'aurez reçue. Je n'y manquerai pas, monſieur, dit-elle. Je vous rends graces, mon cher monſieur, reprit le vieillard : il faudra donc que j'attende avec toute la patience qui me ſera poſſible pendant une ſemaine, qui me paroîtra une année entière !

Je vous aſſure, dit le gentilhomme, que ce ſera ſa propre faute, ſi elle ne vous écrit pas : car je lui ai ordonné expreſſément de le faire, ne fût-ce que pour l'amour de ma propre réputation : & je vous

[illegible]

[illegible]

vous [illegible]

qui vous [illegible]

bon [illegible]

[illegible]

pas de [illegible]

tionnel [illegible]

ce bon [illegible]

qu'on ne [illegible]

commanda [illegible]

vieillard pour défrayer son voyage, [illegible]

qu'il pouvoit demeurer, s'il [illegible]

la lettre fût arrivée ; & qu'il [illegible]

témoin des bonnes intentions de son maître, qui ne sortiroit pas de chez lui de quelque tems.

Le bon homme dîna avec madame Jervis, ayant l'esprit un peu plus tranquille que lorsqu'il étoit parti de chez lui, dans l'espérance de recevoir dans peu de jours des nouvelles de sa chère fille. Et après avoir accepté le présent de M. B.... il s'en retourna chez lui, résolu de prendre patience pour quelque tems.

Cependant madame Jervis & tous les domestiques étoient dans une très-grande affliction du tout qu'on avoit [illegible] à la pauvre Pamela. Elle & l maître-d'hôtel en parlerent à M. B.... dans termes les plus touchans qu'ils oserent emp[illegible] mais ils furent obligés de se contenter

générales qu'il leur donna de la pureté de ſes intentions. Madame Jervis n'y ajouta pourtant pas beaucoup de foi, à cauſe de ce prétendu commerce de Pamela avec le jeune eccléſiaſtique dont il parloit dans ſa lettre à Andrews, & qu'elle ſavoit être entièrement faux, quoiqu'elle n'osât pas le dire.

La ſemaine après que Pamela fut partie, ſes amis furent un peu tranquilliſés ſur ſon ſujet par une lettre qu'un inconnu apporta, qui étoit adreſſée à madame Jervis. On verra dans la ſuite de cette hiſtoire comment Pamela fut engagée à écrire cette lettre, qui étoit en ces termes:

Ma chère madame Jervis,

« J'ai été *vilainement trompée*, & au lieu d'être » conduite chez mon cher père, *Robert* m'a menée » dans un endroit qu'on ne me permet pas de » nommer. Cependant *à tout prendre*, on ne me » traite pas durement à préſent. Je vous écris ceci » pour vous prier de faire ſavoir à mon père & à » ma mère (qui ſans doute doivent être preſque » morts de chagrin) que je me porte bien, & que » je ſuis & ſerai toujours, par la grace de dieu, leur » très-obéiſſante & vertueuſe fille, comme je ſuis

» Votre très-obligée ſervante,

» PAMELA ANDREWS.

» Il ne m'est permis ni de dater ma lettre, ni de
» nommer l'endroit d'où je l'écris. *Ceci est le seul*
» *tems que ma pauvreté m'ait jamais [illegible]*
» *charge, puisqu'elle est cause de toutes les [illegible]*
» *& de toutes les frayeurs que j'ai eues. Je vous*
» *assure de mon amitié, aussi bien que tous les*
» *autres domestiques. Adieu, adieu; mais priez*
» *dieu pour la pauvre* PAMELA ».

On fit voir cette lettre à tous les domestiques; & quoiqu'elle ne fût pas capable de dissiper toutes leurs appréhensions, elle les rassura pourtant un peu. M. B.... lui-même fit semblant d'ignorer par quelle voie cette lettre avoit été apportée. Madame Jervis l'envoya d'abord aux bonnes gens, qui, à la première vue, soupçonnèrent que ce n'étoit pas l'écriture de leur fille, & que la lettre étoit supposée. Mais s'étant bientôt convaincus du contraire, ils se tranquillisèrent un peu, en apprenant que leur chère fille étoit encore en vie & se portoit bien. Ils demandèrent conseil à tous leurs amis pour savoir ce qu'il y auroit à faire dans un cas si particulier. Mais comme personne ne savoit que leur conseiller, sur-tout puisqu'il s'agissoit d'un gentilhomme aussi riche & aussi entreprenant que M. B..., & craignant que, s'ils faisoient du bruit, cela ne fît qu'empirer la condition de leur fille, (car sa lettre leur faisoit assez comprendre qu'elle

n'étoit point chez un évêque, comme on avoit voulu le leur faire accroire, ce qui les fit douter de tout ce qu'on leur avoit dit ſur ſon ſujet,) ils s'appliquèrent à prier dieu pour leur pauvre fille, & à lui demander qu'il voulût bien faire finir heureuſement cette triſte affaire qui les mettoit preſqu'au déſeſpoir.

Nous les laiſſerons occupés à la prière, pour reprendre l'hiſtoire de Pamela, qu'elle a écrite en forme de journal, pour s'amuſer dans ſa ſolitude, dans l'eſpérance qu'il ſe préſenteroit quelqu'occaſion de l'envoyer à ſes parens: & auſſi, ſelon les vues qu'elle ſe propoſoit dans toutes ſes lettres, afin qu'elle pût dans la ſuite réfléchir avec reconnoiſſance ſur les dangers dont elle avoit échappé, lorſque ſes malheurs ſeroient finis, ce qu'elle eſpéroit qui arriveroit bientôt: alors elle ſe prometroit d'examiner avec ſoin la conduite qu'elle avoit tenue dans ces dangers, afin de s'en réjouir, ſi elle la trouvoit conforme aux règles de la vertu, ou de la condamner & de s'en repentir, ſi elle trouvoit qu'elle eût manqué en quelque choſe.

LETTRE XXXII.

O mes très-chers père & mère,

QUE je vous écrive, & que je déplore mon triſte ſort, quoique je n'aie aucune eſpérance de pouvoir vous faire tenir ma lettre. Tout ce que je puis faire maintenant, c'eſt d'écrire, de pleurer, de craindre, & de prier dieu. Mais que puis-je eſpérer, puiſque je ſemble être condamnée à devenir la victime d'un méchant & cruel infracteur de toutes les loix divines & humaines? O dieu des miſéricordes! pardonne-moi la défiance & le déſeſpoir où je ſuis : ne permets pas que je pèche contre toi; car tu connois ce qui eſt le plus utile pour ta pauvre ſervante. Mais puiſque tu ne ſouffres pas que tes créatures ſoient tentées au-delà de ce qu'elles peuvent ſupporter, je me réſignerai à ta volonté. Je me flatte encore, quelque déſeſpéré que mon état paroiſſe, que, puiſque je ne me ſuis pas expoſée moi-même à ces épreuves, puiſqu'elles ne ſont pas l'effet de ma préſomption ni de ma vanité, dieu me fera la grace de les ſurmonter, & m'en délivrera lorſqu'il le jugera à propos.

C'eſt ainſi que je prie dieu, mais d'une ma-

nière bien imparfaite, les craintes & les alarmes où je ſuis me faiſant preſque perdre l'eſprit. O mes chers parens ! joignez vos prières aux miennes. Mais hélas ! comment puis-je vous faire connoître la terrible ſituation de votre pauvre fille ? L'infortunée Pamela peut être perdue, (ce qu'à dieu ne plaiſe ; puiſſé-je plutôt perdre la vie !) avant que vous ayez appris ſon malheureux ſort.

O la méchanceté, les ſtratagêmes, les artifices ſans exemples, de ceux qui s'arrogent le titre de gentilshommes, & qui renverſent les deſſeins de la providence, en employant à leur propre perte & à la ruine de l'innocence qu'ils oppriment, les biens qui leur avoient été accordés dans de toutes autres vues !

Je veux vous écrire tout ce qui m'eſt arrivé : mais comment recevrez-vous mes lettres ? car je n'ai plus Jean, cet honnête-homme, pour vous les porter ; & il y a apparence qu'on m'obſervera fort étroitement, juſqu'à ce que mon cruel maître ait trouvé le moyen d'exécuter ſes criminels deſſeins à ma ruine. J'écrirai pourtant tous les jours ce qui m'arrivera, dans l'eſpérance de trouver quelque voie pour vous faire tenir ces triſtes lettres. Cependant, ſi vous les recevez, elles ne feront qu'augmenter votre inquiétude : car hélas ! que peuvent de pauvres gens, comme vous, contre

des hommes riches & puiſſans, qui ſont déterminés à opprimer l'innocence ?

Quoi qu'il en ſoit, je vais écrire ce que je me flattois de vous dire au bout de quelques heures, lorſque je croyois aller recevoir votre bénédiction, après avoir été délivrée de tant de dangers & de tant de troubles.

Je commencerai mon hiſtoire depuis la dernière lettre que je vous écrivis ; & je continuerai ce récit à meſure que j'en trouverai l'occaſion, quoique, comme je l'ai dit, je ne ſache pas comment vous le faire tenir.

Le jeudi matin, ſi long-tems ſouhaité, & auquel je devois partir, arriva enfin. J'avois pris congé de tous les domeſtiques dès la veille. Les adieux furent fort triſtes de part & d'autre ; car les valets, auſſi bien que les ſervantes, pleurèrent beaucoup en ſe ſéparant de moi. Pour moi, je fondois en larmes, en voyant les tendres marques d'eſtime qu'ils me donnoient tous. Ils voulurent tous me faire de petits préſens, en témoignage de leur amitié ; mais je ne voulus rien accepter des domeſtiques inférieurs. M. Longman me fit préſent de quelques aunes de toile de Hollande, d'une tabatière d'argent, & d'une bague d'or, qu'il me pria de porter pour l'amour de lui. Il pleura en me la donnant. Je ſuis perſuadé, me dit-il, que dieu bénira une fille auſſi vertueuſe que vous ; &

quoique vous retourniez chez votre pauvre père, pour partager de nouveau ſa baſſeſſe & ſon indigence, la providence ſaura bien vous y trouver: elle vous récompenſera un jour, quoique peut-être je ne vivrai pas aſſez long-tems pour en être le témoin.

O mon cher M. Longman! lui dis-je, vous me rendez trop riche & trop vaine. Il faut pourtant que je vous demande encore une grace. J'aurai ſouvent envie d'écrire, (je ne penſois guère que ce dût être ſi-tôt mon unique occupation,) je vous prie donc de me donner quelques feuilles de papier; & dès que je ſerai chez mon père, je vous écrirai une lettre pour vous remercier de toutes vos bontés; j'écrirai auſſi à la bonne madame Jervis.

Ce fut un bonheur pour moi de lui avoir fait cette prière; ſans cela, je n'aurois eu de papier qu'autant que mon auſtère & bourrue gouvernante, (car c'eſt ainſi que je puis l'appeler,) l'auroit jugé à propos; au lieu que maintenant je puis écrire pour ſoulager mon chagrin, quoique je ne puiſſe pas vous envoyer mes lettres. Je puis même écrire ce qu'il me plaît; car elle ne ſait pas que je ſuis ſi bien pourvue de tout, M. Longman m'ayant donné plus de quarante feuilles de papier, une douzaine de plumes, & une petite bouteille d'encre, que j'ai enveloppées dans du papier & miſes dans ma

poche : il m'a donné auſſi de la cire & des pains à cacheter.

O mon cher monſieur ! lui dis-je, vous m'avez tout-à-fait obligée ; comment vous témoignerai-je ma reconnoiſſance ? Par un baiſer, ma belle demoiſelle, dit-il. Je le lui donnai volontiers ; car c'eſt un très bon vieillard.

Rachel & Anne pleurèrent amèrement lorſque je pris congé d'elles. Jeanne, qui eſt quelquefois d'aſſez mauvaiſe humeur, & Cécile, versèrent auſſi des larmes, & dirent qu'elles prieroient dieu pour moi. Mais je crains que la pauvre Jeanne ne ſoit guère accoutumée à prier dieu pour elle-même : elle n'en eſt que plus digne de compaſſion.

Arthur le jardinier, Robert le cocher, & l'autre cocher, (il porte le même nom,) qui eſt venu du comté de Lincoln, & qui devoit me conduire, me firent auſſi beaucoup d'honnêtetés, & ils avoient tous les larmes aux yeux. Cela me parut de très-bon naturel dans le cocher de Lincoln, qui ne me connoiſſoit que très-peu. Mais j'ai compris depuis qu'il n'avoit que trop de raiſons d'être affligé, puiſqu'il avoit déja ſes inſtructions, & qu'il ſavoit qu'on devoit ſe ſervir de lui pour me tromper.

Les trois autres laquais, Henri, Iſaac & Benjamin, les valets d'écurie & les palefreniers, parurent tous très-affligés. Il n'y eut pas juſqu'au

pauvre petit marmiton Thomas qui ne fondît en larmes.

Tous ces domeſtiques s'étoient raſſemblés le ſoir pour prendre congé de moi, comptant que le matin ils ſeroient occupés à leur ouvrage. Ils me prièrent tous de leur donner la main; je baiſai les ſervantes; je priai dieu qu'il répandît ſes bénédictions ſur eux tous, & je les remerciai de l'amitié & des bontés qu'ils avoient eues pour moi. Mais en vérité, je fus obligée de les quitter plutôt que je n'aurois voulu; car il me fut impoſſible d'y tenir plus long-tems. Et, ce que je n'aurois jamais cru, Henri, qui paſſe pour être un peu dur & farouche, pleuroit juſqu'à ſanglotter. Le pauvre Jean n'étoit pas encore revenu de chez vous. Mais pour M. Jonathan le ſommelier, il lui fut impoſſible de ſoutenir cette ſcène. Je croyois vous en dire bien plus ſur ce ſujet; mais mon eſprit eſt tout occupé de choſes plus triſtes encore.

La pauvre madame Jervis pleura toute la nuit. Je la conſolai du mieux qu'il me fut poſſible : elle me fit promettre que, ſi mon maître alloit à Londres lorſque le parlement s'aſſembleroit, ou à ſa maiſon de Lincoln, j'irois paſſer une ſemaine avec elle. Elle voulut me donner de l'argent; mais je ne jugeai pas à propos de l'accepter.

Le lendemain matin, je fus ſurpriſe de ne point voir Jean; car je me propoſois de prendre congé

de cet honnête garçon, & de le remercier de la civilité qu'il nous avoit toujours témoignée, à vous & à moi : mais je m'imaginai que mon maître l'avoit envoyé plus loin, de ſorte qu'il ne pouvoit pas encore être de retour; je priai donc qu'on lui fît mes complimens.

Lorſque madame Jervis vint triſtement m'avertir que le carroſſe, auquel on avoit attelé quatre chevaux, étoit prêt, je penſai tomber en foibleſſe, quoique je déſiraſſe ardemment d'être avec vous.

Mon maître étoit en haut, & ne demanda point à me voir. J'en fus bien aiſe dans le fond; mais il ſavoit bien, le traître! que je ſerois toujours en ſon pouvoir. O ciel! défends-moi contre ſa méchanceté & ſes criminels deſſeins.

On ne permit à aucun domeſtique de me conduire, comme je vous l'ai déja dit. Mon maître étoit à la fenêtre, pour me voir partir; & tous les domeſtiques étoient rangés en deux haies dans l'allée qui conduit à la porte, de maniere qu'il ne pouvoit pas les voir. Nous ne pouvions rien dire de part ni d'autre, ſi ce n'eſt: dieu vous béniſſe! dieu vous béniſſe! Henri porta mon paquet, mon troiſième paquet, comme j'avois coutume de l'appeler, au carroſſe, avec quelques gâteaux, du pain-d'épice, des confitures, & ſix bouteilles de vin des Canaries, que madame Jervis m'obligea de prendre avec moi dans un panier, afin, diſoit-

elle, que vous & moi puſſions nous réjouir le cœur de tems en tems, lorſque je ſerois chez vous. Je baiſai encore toutes les ſervantes, & je donnai la main à tous les valets; mais M. Jonathan, ni M. Longman n'étoient pas là. Enſuite je deſcendis le perron, pour aller au carroſſe; & madame Jervis pleuroit amèrement.

Dès que je fus arrivée au carroſſe, j'apperçus mon maître, qui étoit en robe-de-chambre à la fenêtre. Je lui fis trois profondes révérences, & priai dieu pour lui, en levant les mains au ciel: car il m'étoit abſolument impoſſible de parler. Il me ſalua, en baiſſant la tête; & je fus charmée de voir qu'il voulût bien faire encore quelque attention à moi. Je montai en carroſſe, fondant en larmes: tout ce que je pus faire, en attendant que le cocher fouettât, fut de faire ſigne avec mon mouchoir blanc tout mouillé de mes larmes. Enfin le cocher partit à toute bride, comme un Jéhu; & je ne découvris que trop tôt que j'avois des ſujets de chagrin plus grands & plus terribles que ceux que j'avois déja eſſuyés.

Si nous allons toujours de ce train-là, dis-je en moi-même, j'aurai bientôt le plaiſir de voir mes chers parens. Je m'amuſai à penſer aux bons amis que je venois de quitter, juſqu'à ce que nous fuſſions, comme je me l'imaginois, à-peu-près à moitié chemin. Le cocher s'étant arrêté pour faire

repaître les chevaux, il me dit que nous avions fait la moitié du chemin. Je crus qu'il étoit alors tems de sécher mes yeux, & de songer à ceux que j'allois trouver : hélas ! c'est ce dont je me flattois vainement. Je me préparai [illegible] pour cette douce entrevue, je me représentai [illegible] auriez en me voyant [illegible] les dangers que j'avois [illegible] à me consoler un peu, [illegible] le chagrin que [illegible] mes amis ; mais [illegible] tems ; & en vérité [illegible] pas ceux qui [illegible]

J'étois [illegible] & ayant [illegible] où nous [illegible] j'étois [illegible] plus [illegible] j'étois. [illegible] étrange [illegible] si long-tems [illegible] que le [illegible]

A [illegible] comme s'il eut été [illegible] route il [illegible] je, vous vous êtes fait [illegible] répondit-il, mais ce ne sauroit être de beaucoup, je demanderai le chemin au premier passant que

je rencontrerai. Faites-le, je vous en prie, lui dis-je. Il donna un peu de foin aux chevaux, & je lui donnai des gâteaux & deux verres de vin. Nous nous arrêtâmes environ une demi-heure, enſuite il partit encore à toute bride.

J'étois ſi remplie de mes penſées du danger auquel je ne doutois point que je n'euſſe maintenant échappé tout de bon, des bons amis que je venois de quitter, de mes chers parens que j'allois trouver, & de ce que j'avois à leur raconter, que je ne faiſois pas grande attention au chemin; mais enfin le ſoleil, qui étoit ſur le point de ſe coucher, me tira de ma rêverie. Le cocher fouettoit toujours : les chevaux étoient tout en eau & écumoient. Je fus tout d'un coup ſaiſie de frayeur. J'appelai le cocher, qui me dit qu'il étoit extrêmement malheureux; car il s'étoit égaré de pluſieurs milles, diſoit-il; mais il étoit alors dans le bon chemin, & arriveroit avant qu'il fût tout-à-fait nuit. Alors je craignis quelque nouveau malheur : j'étois fort fatiguée; car il y avoit pluſieurs nuits que je n'avois preſque point dormi : enfin je dis au cocher : Monſieur Robert, il y a un village devant nous, comment l'appelle-t-on? Puiſque nous nous ſommes ſi fort égarés, ne vaut-il pas mieux nous arrêter là que de pourſuivre notre route? car la nuit approche à grands pas. Que le ciel me protége, dis-je en moi-même

peut-être qu'après avoir échappé au maître, j'aurai de nouveaux dangers à courir de la part du valet; car je ne ſongeois guère à l'indigne ſupercherie qu'on me faiſoit. Nous arriverons dans un moment, dit le cocher : la demeure de votre pere n'eſt qu'à un mille au-delà du village qui eſt devant nous. Je puis me tromper, lui dis-je; car il y a long-tems que je n'ai été dans ces quartiers. Mais je vous aſſure que je ne reconnois point du tout le pays, il ne reſſemble en rien à ce que je me ſouviens d'avoir vu.

Il fit ſemblant d'être fort fâché de s'être ainſi égaré : enfin il s'arrêta à une ferme environ deux milles au-delà du village que j'avois vu, et il étoit alors preſque nuit : le cocher deſcendit de ſon ſiége, en diſant : Il faut que nous nous arrêtions ici; car je ne ſais plus où je ſuis.

Seigneur dieu, dis-je en moi-même, protege ta pauvre Pamela! Encore de nouvelles épreuves! Que deviendrai-je enfin?

La femme, la fille & la ſervante du fermier vinrent à nous; la femme dit : Qu'eſt-ce qui vous amène ici à l'heure qu'il eſt mon fils Robert, & cela avec une dame? Cette queſtion m'effraya terriblement; & réfléchiſſant ſur tout ce qui venoit paſſé, je me mis à pleurer. Madame, dis-je à la fermière, connoiſſez-vous M. B.... du comté de Bedford? Le méchant cocher vouloit m'empêcher

qu'on ne me répondit ; mais la fille, qui eſt ſimple & naïve, dit d'abord : Si nous connoiſſons M. B....! oui, ſans doute ; mon père eſt ſon fermier. Ah ciel! m'écriai-je alors, je ſuis perdue, perdue ſans reſſource! Méchant, dis-je au cocher, pourquoi m'avez-vous joué ce tour? Vil inſtrument du plus indigne de tous les maîtres! En vérité, madame, dit le cocher, je ſuis fort fâché qu'on m'ait donné cette commiſſion ; mais je ne pouvois pas la refuſer. Tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. Vous trouverez ici d'honnêtes gens, obligeans & civils ; je vous aſſure que vous ſerez en ſûreté avec eux. Laiſſez-moi deſcendre de carroſſe, dis-je, j'irai à pied juſqu'au prochain village, quelque tard qu'il ſoit ; car je ne veux point entrer ici.

On vous traitera très-bien ici, ma jeune demoiſelle, dit la fermière, & vous trouverez plus de commodités chez nous que quelque part que ce ſoit dans le village. Je ne me ſoucie point de commodités, dis-je ; je ſuis trahie, je ſuis perdue. Avez pitié de moi pour l'amour de votre fille, & dites-moi ſi votre maître eſt ici ? Non, je vous en aſſure, reprit-elle, il n'y eſt point.

Là-deſſus le fermier vint ; c'étoit un homme grave, civil, qui avoit l'air d'un honnête homme ; il me parla d'une manière qui me tranquillisa un peu. Voyant donc qu'il n'y avoit point

j'entrai chez [illegible]
en haut [illegible]
son, [illegible]
aussi [illegible]
personne [illegible]
Je me [illegible]
& de crainte ; & [illegible]
leur, la plus [illegible]

La fille du fermier [illegible]
que le cocher lui avoit [illegible]
d'abord à l'écriture & au cachet, [illegible]
de mon indigne maître ; elle étoit [illegible] *Mademoiselle Pamela Andrews.* Cela valoit mieux encore que de l'avoir ici lui-même. Quoique, s'il y eût été, il faudroit qu'il eût volé ; car il me sembloit que j'avois volé moi-même, tant le cocher avoit fait de diligence.

Je commence à m'appercevoir que je suis ici chez des gens d'honneur : il ne paroît point d'artifice dans leur conduite ; ils semblent plutôt avoir pitié de mon sort. La bonne femme m'offrit un verre d'eau cordiale que j'acceptai, car j'étois prête à tomber en foiblesse. Je m'assis sur une chaise, toujours fort abattue : on m'apporta deux chandelles, on fit du feu, & on me dit que si j'avois besoin de quelque chose, je n'avois qu'à frapper, & qu'on seroit à moi dans l'instant ; ainsi on me laissa seule, J'eus tout !

ſur mon triſte ſort, & de lire la lettre qu'on m'avoit apportée; mais je ne pus y jeter les yeux d'abord, tant j'étois accablée : dès que je fus un peu remiſe, je la lus & j'y trouvai ces mots :

« Ma chère Pamela,

» L'extrême paſſion que j'ai pour vous, & votre obſtination à n'y point répondre, m'ont contraint d'en agir avec vous d'une manière qui vous cauſera, ſans doute, beaucoup de fatigue, de crainte & d'inquiétude. Pardonnez-le-moi, ma chère; car malgré ce que je viens de faire, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré au monde, que je vous traiterai d'une manière honorable. Que vos frayeurs ne vous obligent donc pas à prendre une réſolution déſeſpérée qui pourroit faire tort à votre réputation & à la mienne. L'endroit où vous recevrez cette lettre eſt une ferme qui m'appartient; les gens qui la tiennent ſont honnêtes, civils & obligeans.

» Lorſque vous lirez ceci, vous ſerez déjà à moitié chemin de l'endroit où j'ai deſſein que vous demeuriez quelques ſemaines; juſqu'à ce j'aie réglé certaines affaires qui vous donneront une toute autre idée de moi que celle que vous vous en formez peut-être à l'occaſion de la conduite que je tiens actuellement envers vous. » Et pour vous convaincre que je n'ai aucun mau-

» vais deſſein, je vous aſſure que vous ſerez tel-
» lement la maîtreſſe dans la maiſon où l'on va
» vous conduire, que je n'en approcherai pas ſans
» votre permiſſion. Tranquiliſez-vous donc; ſoyez
» diſcrète & prudente; & toutes vos peines ſe-
» ront récompenſées un jour par un changement
» de fortune plus heureux que vous n'oſez l'eſpérer
» à préſent.

» J'ai pitié de la fatigue que vous aurez eue,
» ſi cette lettre vous eſt rendue dans l'endroit que
» j'ai ordonné. J'écrirai à votre pere, pour l'aſſu-
» rer que rien de honteux ne ſera entrepris contre
» vous par

» Votre très-paſſionné admirateur,
» car c'eſt ainſi qu'
» me nomme

» Ne ſoyez pas en colère contre
» bert : vous avez
» tous mes
» roient
» ce n'eſt
» chargé d'
» m'abaiſſer
» intentions ;
» ſervir,
» faire ce que

Je ne ſuis

destinée qu'à me tranquilliser pour le présent : mais comme le danger n'étoit pas si proche que j'avois eu lieu de l'appréhender, & qu'il promettoit de ne point venir, & de vous écrire, mes chers parens, pour calmer votre inquiétude, je me rassurai un peu ; je fis un effort pour manger un morceau de poulet bouilli qu'on m'avoit apprêté ; je bus un verre de mon vin sec, & j'en fis boire à mes hôtes.

Dès que j'eus soupé, il me survint un nouveau sujet d'inquiétude ; car le cocher entra dans ma chambre, & me parut avoir l'air d'un bourreau. Il me traita de mademoiselle avec une mine tout-à-fait étrange, & me dit qu'il falloit que je fusse prête à partir le lendemain dès cinq heures du matin, sans quoi nous ne pourrions arriver que fort tard. Cela m'affligea beaucoup ; car je commençois à agréer assez ma compagnie, vu l'état où j'étois réduite ; j'espérois de pouvoir fléchir ces bonnes gens en ma faveur, & que par leur moyen je pourrois me rendre chez quelque honnête personne du voisinage, qui voudroit me protéger, de sorte que je ne fusse pas obligée de poursuivre mon voyage.

Dès que le cocher se fut retiré, je commençai à sonder le fermier & sa femme : mais hélas ! je trouvai qu'ils avoient reçu une lettre en même-tems que moi, tant mon méchant maître, inspiré par Lucifer, avoit pris ses mesures sûrement.

Le fermier & ſa femme ne firent que ſecouer la tête, quoiqu'ils paruſſent avoir pitié de moi ; de ſorte que je fus obligée de renoncer à l'eſpérance que j'avois conçue d'être délivrée par leur ſecours.

Le bon fermier me montra la lettre qu'il avoit reçue, & je la copiai ; car elle fait connoître les artifices de mon cruel maître, & combien il étoit réſolu à me ruiner entièrement, par les ſoins qu'il prenoit de m'ôter juſqu'à la moindre eſpérance de me ſauver. Voici cette lettre.

« Fermier Norton,

» J'envoie chez vous, pour une nuit ſeulement, » & fort contre ſon gré, une jeune demoiſelle, » qui s'eſt embarquée dans une intrigue amoureuſe » qui cauſeroit ſa perte, & celle de l'homme qu'elle » voudroit épouſer. Pour faire plaiſir à ſon père, » j'ai ordonné qu'on la conduisît à une de mes » maiſons, où on lui fera un bon accueil, afin » d'eſſayer ſi l'abſence & les reproches qu'on » fera à l'un & à l'autre ne pourront pas leur » faire ouvrir les yeux ſur leurs propres intérêts. » Je ne doute pas que, pour l'amour de moi, » vous ne la traitiez avec bonté. Car, à l'excep- » tion de cette intrigue *qu'elle ne veut pas avouer*, » elle ne manque ni de ſageſſe ni de diſcrétion.

» Je reconnoîtrai à la première occaſion, les pei-
» nes que je vous donne, & ſuis

» Votre ami & ſerviteur ».

Admirez l'artifice de cet homme ; en diſant à ces bonnes gens que je ne *voulois pas avouer cette* prétendue *intrigue*, il leur avoit fourni une raiſon plauſible pour ne rien croire de tout ce que je pouvois leur dire. Et comme ils ſont ſes fermiers, & qu'ils l'aiment beaucoup, (car il a quelques bonnes qualités, & il en a bon beſoin,) je vis que tous mes projets étoient évanouis, & je fus contrainte de parler le moins qu'il m'étoit poſſible.

Cependant je me mis à pleurer amèrement; car je jugeai par cette lettre, que tant par ſes artifices que par ſes richeſſes il étoit trop fort pour moi, de ſorte que j'eus encore recours à mon ſeul refuge, à ce dieu qui prend en ſa protection les innocens, & qui ſeul eſt capable de renverſer & de faire évanouir les deſſeins & les artifices des grands. Le fermier étoit ſi prévenu de ce qu'on lui diſoit dans cette lettre, qu'il ſe mit à louer beaucoup mon maître du ſoin qu'il prenoit de moi, & à me conſeiller de ne point prêter l'oreille aux propoſitions qu'on pouvoit me faire ſans le conſentement & l'approbation de mes parens : il me rendit ainſi le ſujet d'une bonne leçon pour ſa fille. C'eſt pourquoi je fus

[illegible]

Dès que je fus en carroſſe, le vendredi matin, je formai un projet que je me flattois de pouvoir

exécuter. J'étois persuadée que le cocher seroit obligé de s'arrêter dans quelque village pour faire repaître les chevaux. Je me proposai donc, dès que nous nous arrêterions à quelqu'hôtellerie, de m'adresser à la maîtresse du logis, de lui conter mon histoire, & de refuser d'aller plus loin, n'y ayant personne que ce méchant cocher qui pût m'y forcer.

J'étois toute occupée de ce projet, & remplie d'espérance de pouvoir me sauver d'une manière ou d'autre. Mais hélas! mon rusé maître avoit trouvé moyen de m'ôter même cette dernière ressource. Car lorsque nous nous arrêtâmes en chemin, dans un gros bourg, pour dîner, & que je me préparois à exécuter mon projet, qui pensez-vous que nous rencontrâmes dans l'auberge? C'étoit la méchante madame Jewkes qui m'attendoit là. La maîtresse de la maison étoit sa sœur, & elle m'avoit préparé à dîner.

C'est ce que j'appris bientôt, lorsqu'en entrant je demandai à parler à la maîtresse du logis. Dès qu'elle fut venue, je suis, lui dis-je, une pauvre infortunée qui a besoin de vos conseils & de votre secours; vous m'avez l'air d'une dame vertueuse, qui se fera un plaisir de secourir l'innocence opprimée. Oui, madame, répondit-elle, je me flatte que vous ne serez pas trompée dans votre attente; j'ai même le bonheur de savoir quelque chose de votre histoire avant que vous me l'appreniez vous-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

La mechante [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il faut que [illegible]

mon [illegible]

renoncer [illegible]

pire [illegible]

La mechante [illegible]

un air de confiance, & [illegible]

sœur, dit-elle ; voilà une [illegible]

plus vertueux seigneur de [illegible]

il pas tenté de l'enlever ? Oh ! [illegible]

je en moi-même. Voilà en deux mots un aveu positif du dessein qu'on a formé contre moi. Maintenant je suis perdue sans ressource, il n'y a plus moyen d'en douter. J'étois dans la plus grande confusion du monde ; & voyant qu'il n'y avoit point de remede, je [illegible] forcée de lui permettre de monter en carrosse avec moi ; car elle ne vouloit pas me perdre de vue un seul moment. [illegible] venue à cheval, accompagnée d'un valet qui nous conduisit tout le chemin, marchant à côté

roſſe. Je renonçai alors à tout eſpoir de délivrance, étant dans un abattement extrême, & prête à me déſeſpérer.

Ah ! dis-je en moi-même, que de peines l'on ſe donne pour ruiner une pauvre & innocente créature ! Les meſures ſont ſi bien priſes, & il y a ſi long-tems qu'on trame ce complot, que je crains bien qu'il ne me ſoit impoſſible d'en prévenir l'exécution. Cependant je mis ma confiance en dieu, perſuadée qu'il ſauroit bien trouver quelque voie pour me délivrer, lorſque tout autre moyen viendroit à manquer, & je m'abandonnai à ſa providence.

Vous pourrez voir....mais hélas ! ô penſée affligeante ! que ſais-je ſi vous lirez jamais ce que j'écris maintenant ? Si vous le liſez un jour, vous pourrez voir, par ce que je vais dire, quelle eſpèce de monſtre c'eſt que cette madame Jewkes, en comparaiſon de la bonne madame Jervis.

Pendant que nous étions en carroſſe, elle me regardoit de tems en tems en face, & en me ſerrant la main, elle me dit : En vérité, vous êtes bien jolie, ma petite ſilencieuſe. Elle voulut me baiſer une ſeconde fois ; mais je lui dis : Je n'aime point cette manière d'agir, madame Jewkes ; cela ne convient point à deux perſonnes du même ſexe. Elle ſe mit à rire à grands éclats. Cela eſt joliment dit, je vous jure, s'écria-t-elle. Vous aimeriez donc

ſieur Robert, lui dis-je, vous avez [illegible]
côté avec toute la fidélité [illegible]
pouviez pour me perdre; [illegible]
en repentirez un jour, [illegible]
funeſtes conſéquences. [illegible]
ſoit, & que je devois être [illegible]
& que j'ai été trompée [illegible]
monde la plus cruelle. [illegible]
ſuis obligée de la part [illegible]
veuille vous le pardonner.

Il ſe retira un peu [illegible]
qui entra dans le [illegible]
Qu'avez vous dit à [illegible]
prêt à pleurer. Je [illegible]
vous ſuiviez ſon [illegible]
répondis je. Je lui [illegible]
tribué de ſa [illegible]
faire, il en eſt [illegible]
tance ne ſauroit [illegible]
moins qu'elle lui [illegible]

Je vous aſſure, ma[illegible]
je ſerois auſſi prête à [illegible]
cauſois le moindre mal. Il n'en [illegible]
voir d'y remédier à préſent, répo[illegible] mais
pour vous, ce que vous avez à faire eſt encore
à venir; & vous pouvez choiſir ou de contribuer
à ma ruine, ou de me ſauver. Ecoutez, mademoi-
[illegible]ir-elle, je ſuis fortement réſolue à

deſſeins. Ah ! dis-je en moi-même, je crains bien que ce ne ſoit ici le lieu où l'on a réſolu d'achever ma perte, à moins que dieu, qui eſt tout-puiſſant, ne me protège !

Je me trouvai mal en entrant, tant par la fatigue que j'avois endurée, que par l'abattement extrême où j'étois. Madame Jewkes me donna du vin brûlé, & parut fort officieuſe pour me faire le meilleur accueil qu'elle put. Durant ſon abſence le méchant Robert entra, & me dit : Je vous demande mille pardons du tour que j'ai été obligé de vous jouer; je ſuis vivement touché de l'affliction où vous êtes; & je vous aſſure que je ſuis bien fâché d'avoir été contraint d'exécuter mes ordres.

Fort bien, monſieur Robert, lui dis-je; je n'ai jamais vu pendre qu'un ſeul criminel, le bourreau lui demanda pardon, comme vous faites maintenant; il allégua ſes ordres, & puis il pendit le malheureux fort tranquillement. Mais je ne ſuis point criminelle, comme vous ſavez; & ſi j'avois cru que mon devoir me permît d'obéir aux injuſtes commandemens de mon indigne maître, je vous aurois épargné la peine que vous avez priſe, & vous ne pourriez pas vous glorifier d'avoir rendu à votre maître un ſervice ſi abominable.

Je ſuis fâché, reprit-il, que vous preniez la choſe de cette manière; mais tout le monde ne penſe pas comme vous. Eh bien, eh bien, mon-

ſieur Robert, lui dis-je, vous avez fait de votre côté avec toute la fidélité poſſible ce que vous pouviez pour me perdre; peut-être que vous vous en repentirez un jour, lorſque vous en verrez les funeſtes conſéquences. Vous ſaviez de quoi il s'agiſſoit, & que je devois être conduite chez mon père, & que j'ai été trompée & trahie de la manière du monde la plus cruelle. Encore une fois, je vous ſuis obligée de la part que vous y avez eue; dieu veuille vous le pardonner.

Il ſe retira un peu triſte; & madame Jewkes, qui entra dans le même moment, me demanda: Qu'avez vous dit à Robert? Le pauvre garçon eſt prêt à pleurer. Je n'ai pas lieu de craindre que vous ſuiviez ſon exemple, madame Jewkes, lui répondis-je. Je lui ai repréſenté qu'il avoit contribué de ſa part à ma ruine; il ne ſauroit qu'y faire, il en eſt fâché maintenant: mais ſa repentance ne ſauroit plus m'être utile; je ſouhaite au moins qu'elle lui ſoit ſalutaire.

Je vous aſſure, mademoiſelle, me dit-elle, que je ſerois auſſi prête à pleurer que lui, ſi je vous cauſois le moindre mal. Il n'eſt pas en ſon pouvoir d'y remédier à préſent, répondis-je; mais pour vous, ce que vous avez à faire eſt encore à venir; & vous pouvez choiſir ou de contribuer à ma ruine, ou de me ſauver. Ecoutez, mademoiſelle, me dit-elle, je ſuis fortement réſolue à

m'acquitter de mon devoir envers mon maître : c'eſt pourquoi vous devez être perſuadée que, ſi je puis le remplir & vous rendre ſervice en même-tems, je le ferai. Mais vous devez penſer auſſi que, ſi vos déſirs & ſa volonté ſe trouvent en oppoſition, je lui obéirai, quoi qu'il puiſſe me commander.

Je vous prie, madame Jewkes, lui dis-je, de ne me pas traiter ainſi de *Mademoiſelle ;* je ne ſuis qu'une pauvre fille élevée par un caprice de la fortune, & qui doit être tantôt quelque choſe, & tantôt rien, ſuivant qu'elle juge à propos de ſe jouer de moi. Ayez donc la bonté de me parler comme à une ſimple payſanne; je ſuis même au-deſſous de vous, d'autant plus qu'on m'a miſe dehors.

Oui, oui, dit-elle, j'en ſais quelque choſe; vous avez tant de pouvoir ſur mon maître, que vous ſerez peut-être notre maîtreſſe à tous avant qu'il ſoit long-tems; c'eſt pourquoi je voudrois fort vous obliger ſi je puis. Je veux vous traiter de *Mademoiſelle ;* car je vous aſſure que mes inſtructions portent qu'il faut que je vous témoigne tout le reſpect poſſible.

Qui vous a donné ces inſtructions, lui dis-je? Qui! répondit-elle, qui ſeroit-ce, ſinon mon maître? Comment cela ſe peut-il, repris-je? ce n'eſt pas depuis peu que vous l'avez vu. Non, dit-elle : mais il y a déja quelque tems que je vous attends ici.

Oh!

Oh! quelle profonde malice! pensai-je en moi-même. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, Robert m'a apporté une lettre de sa part, qui contient mes instructions; mais je n'aurois peut-être pas dû vous en dire tant. Si vous vouliez, lui dis-je, avoir la bonté de me les montrer, je pourrois juger par-là quelles faveurs je puis espérer de vous, sans que vous outrepassiez vos ordres. Je suis votre très-humble servante, ma belle demoiselle, répondit-elle. Je suis suffisamment instruite, & vous pouvez compter que je suivrai mes ordres, & autant qu'ils me le permettront, je vous obligerai, & n'en parlons plus.

Mais je me flatte, repris-je, que vous ne voudriez pas commettre une action inutile ou criminelle, quel que fût le maître qui vous la commandât. Ecoutez, me dit-elle, il est bon maître, & s'il me commande une chose que je puisse faire, je me crois obligée de lui obéir; c'est à lui, qui a le pouvoir de me commander, à voir si ce qu'il m'ordonne est permis ou non. Quoi! dis-je, supposé qu'il vous ordonnât de me couper la gorge, le feriez-vous? Cela n'est pas fort à craindre, répondit-elle; mais sans doute que je ne le ferois point; car ce seroit un meurtre, & je serois condamnée à être pendue. Mais suppose, repris-je, qu'il voulût séduire & perdre une pauvre & jeune infortunée, lui prêteriez-vous votre secours? car ravir

l'honneur à une fille eſt pis que de lui couper la gorge.

Ah ! dit-elle, que vous parlez d'une manière étrange ! Les deux ſexes ne ſont-ils pas faits l'un pour l'autre ? Et n'eſt-il pas fort naturel qu'un jeune homme aime une jolie fille ? Et ſuppoſé qu'il ſatisfaſſe ſes déſirs avec elle, cela eſt-il auſſi criminel que de lui couper la gorge ? Là-deſſus elle ſe mit à rire, & continua à parler d'une manière ſi inſolente, qu'elle ne me fit que trop comprendre que je n'avois rien à eſpérer de ſa conſcience, ni de ſa vertu : ce qui me découragea entièrement; car je m'étois flattée de la gagner peu-à-peu.

Nous finîmes cette converſation, & je la priai de me dire où je devois coucher. Par-tout où il vous plaira, mademoiſelle, répondit-elle; mais je dois vous dire, que pour le préſent il faut que je couche avec vous. *Pour le préſent !* m'écriai-je; (mon cœur étoit prêt à crever de chagrin). Vos inſtructions portent-elles que vous coucherez avec moi ? Oui, ſans doute, reprit-elle. J'en ſuis fâchée, dis-je. Comment, dit-elle ! je vous aſſure que je ſuis fort ſaine & fort propre auſſi. Je n'en doute point, répondis-je; mais j'aime à coucher ſeule. Quoi donc, dit-elle ! madame Jervis ne couchoit-elle pas avec vous dans l'autre maiſon ?

Eh bien, dis-je, laſſe de ſes diſcours, & ennuyée de mon état, ſuivez vos ordres; je ne ſaurois me-

défendre, je ſuis la plus malheureuſe créature qui ſoit ſous le ciel. Elle continua ſes ſottiſes, que je ne pouvois plus ſupporter. Fort miſérable en effet, dit-elle, d'être aimée du gentilhomme le plus accompli qu'il y ait en Angleterre!

Me voici arrivée au *SAMEDI*, je vais continuer mon récit; & j'ai beaucoup à écrire.

IL paroît que ma méchante compagne a des ordres très-précis. Car quand elle va ſe coucher, elle s'enferme avec moi dans la chambre, qui a une double porte, & elle en attache les deux clefs à ſon poignet. Elle dit qu'on a tâché deux ou trois fois de forcer la maiſon. Je ne ſais ſi elle le dit pour m'effrayer; mais cela me rend peureuſe, quoique je ne la ſois pas tant que je la ſerois ſi je n'avois pas d'autres craintes.

Je n'ai dormi que peu cette nuit: je me ſuis levée de bon matin, & me ſuis miſe proche de la fenêtre, faiſant ſemblant de regarder dans le ſpacieux jardin; mais j'ai écrit pendant tout ce tems, depuis la pointe du jour juſqu'au moment qu'elle s'eſt levée; & j'ai encore écrit depuis pendant qu'elle a été hors de la chambre.

A déjeûner, elle m'a preſenté les deux femmes, la cuiſinière, & celle qui a ſoin de [illegible]

P 2

chambres. Ce ſont deux pauvres filles ignorantes, & des plus groſſières; je ne puis en eſpérer aucun ſecours; & d'ailleurs elles ſont entièrement dévouées à ma geolière. Je ſuis pourtant réſolue de m'échapper, ſi je puis, avant que mon méchant maître arrive.

Il y a encore quelques autres domeſtiques, le cocher Robert, un palefrenier, un aide & un valet de pied. Tous, excepté Robert, (& il a été complice de ma ruine) ſont d'étranges créatures, de qui on ne peut rien eſpérer, & qui ſont d'ailleurs ſoumis à cette femme. Le jardinier a l'air d'un honnête homme: mais on ne lui permet pas de m'approcher, & il paroît réſervé.

J'étois ſurpriſe de ne pas voir M. Williams, l'eccléſiaſtique, & je n'oſois pas demander de ſes nouvelles, de peur de faire naître des ſoupçons. Mais après avoir examiné tous les gens de la maiſon, je ne trouvai que lui ſur qui je puſſe fonder quelques eſpérances; car je me flatte que ſon caractère ne lui permettra pas de contribuer à ma ruine. Il vint l'après-dînée; car il eſt occupé d'ordinaire à enſeigner le latin dans une petite école du voiſinage: ce qui lui rapporte quelque choſe, outre les préſens que mon maître lui fait en attendant qu'il lui puiſſe donner un bénéfice.

Ce M. Williams eſt un jeune homme grave & de bon ſens: dès le moment que je le vis, je fus

confirmée dans l'espérance que j'avois formée sur son assistance. Car il paroît s'intéresser beaucoup à ma peine & à mon affliction, qu'il m'étoit impossible de cacher. Il paroît cependant se défier de madame Jewkes, qui épioit toutes nos paroles, & jusqu'à nos moindres gestes.

M. Williams a un appartement dans la maison; mais il a coutume de se tenir dans un logement qu'il a pris au village voisin, pour être plus proche de son école. Il passe ici l'après dînée du samedi & tout le dimanche, excepté lorsqu'il s'est engagé à prêcher pour le curé du village qui est à trois milles d'ici.

Je me flatte d'aller à l'église avec lui demain: car les instructions de ma gouvernante ne portent pas, sans doute, qu'elle doit me le refuser; il est impossible que mon maître ait pensé à tout. Et peut-être que je trouverai à l'église quelque moyen de me mettre en sûreté.

Afin que ma gouvernante ne vienne pas à soupçonner que je suis pourvue de papier, de plumes & d'encre, je lui en ai demandé; & elle m'a dit qu'elle m'en fourniroit, à condition que je lui promisse de ne rien envoyer hors de la maison, sans le lui faire voir auparavant. Je l'assurai que je ne voulois écrire que pour dissiper un peu mon chagrin, lorsque j'étois seule, comme je souhaitois d'être toujours. Mais vous savez bien, ajoutai-je,

que je n'ai perſonne par qui je puiſſe envoyer ce que j'écrirai.

Non pas peut-être pour le préſent, dit-elle; mais on m'a dit que vous vous mêlez beaucoup d'écrire; & mes inſtructions portent qu'il faut que je voye tout ce que vous écrirez. Je veux donc bien vous donner une plume, de l'encre & deux feuilles de papier: car cet emploi vous empêchera de ſonger à quelque choſe de pis. Mais il faut que vous me montriez ces feuilles, écrites ou non écrites, toutes les fois que je le demanderai. Cela eſt bien dur, répondis-je; mais ne me permettez-vous pas d'avoir en mon particulier ce petit cabinet qu'il y a dans la chambre où nous couchons, pour y enfermer mes hardes, & que j'en garde la clef? Je crois pouvoir conſentir à cela, dit-elle: je vais le ranger, & je laiſſerai la clef à la porte. Il y a auſſi un clavecin dans ce cabinet: s'il eſt accordé, vous pourrez en jouer de tems en tems pour vous divertir; car je ſais que mon ancienne maîtreſſe vous a fait apprendre à en jouer.

Je réſolus donc de cacher mes plumes dans quelques coins, de peur qu'elle ne vînt un jour à m'en refuſer. Je mis un peu d'encre dans trois ou quatre taſſes de porcelaine; je cachai auſſi en divers endroits parmi mes hardes le papier, la cire & les pains à cacheter que j'avois, de peur qu'on ne me fouillât, & je me flatte que, par le moyen de ce que je

pourrai écrire, ou par quelqu'autre voie, il ſe préſentera dans peu une occaſion de me délivrer de mon eſclavage. Oh! quelle gloire, penſois-je en moi-même, ſi je puis conſerver mon innocence, & échapper aux artifices de ce méchant maître! S'il vient ici, je ſuis perdue ſans reſſource; car cette abominable femme l'aſſiſtera ſans doute dans l'exécution de ſes plus criminels deſſeins. Il n'aura pas beſoin de l'éloigner, comme il voulut une fois éloigner madame Jervis : de ſorte qu'il faut que j'employe toute l'adreſſe de mon eſprit pour me tirer d'entre ſes mains.

Ce m'eſt un cruel chagrin d'écrire, ſans pouvoir vous envoyer ce que j'écris : mais c'eſt maintenant le ſeul divertiſſement que j'aie; & ſi dieu me fait la grace d'échapper avec mon innocence, comme je l'eſpère de ſa bonté, malgré tous les noirs complots qu'on a tramés contre moi, avec quel plaiſir relirai-je alors ce que j'écris maintenant, avec un cœur pénétré de la douleur la plus vive!

J'allois ajouter, comme j'avois coutume de faire: *Priez dieu pour votre très-obéiſſante fille;* mais hélas! vous ne ſauriez connoître la détreſſe où je ſuis, quoique je ſois perſuadée que vous priez dieu pour moi. Je continuerai d'écrire tout ce qui m'arrivera, afin que, s'il ſe préſente quelqu'occaſion favorable, mon griffonnage ſoit prêt à vous être

envoyé : car je ne puis écrire qu'en cachette, & de tems en tems. Oh ! que je trouve maintenant à dire, ce Jean qui étoit ſi obligeant, ſi honnête, & qui avoit le cœur ſi bon !

Me voici arrivée au *DIMANCHE*.

AH ! voici quelque choſe de bien triſte ! La barbare ne veut point me permettre d'aller à l'égliſe ; & j'avois fondé preſque toutes mes eſpérances là-deſſus. Elle a même fort maltraité le pauvre M. Williams, parce qu'il intercédoit en ma faveur. J'apprends qu'elle peut lui défendre la maiſon, ſi elle le juge à propos. Le pauvre homme eſt entièrement dans la dépendance de mon maître, qui a un très-bon bénéfice à lui donner, lorſque celui qui le poſsède actuellement viendra à mourir ; & il y a quatre mois qu'il garde le lit, étant fort âgé, & attaqué d'une hydropiſie.

M. Williams me témoigne beaucoup de reſpect, & je m'apperçois bien qu'il a pitié de moi. Peut-être qu'il ſeroit diſpoſé à m'accorder ſon ſecours, pour échapper aux dangers qui me menacent, ſi j'avois quelqu'un qui pût lui parler en ma faveur ; mais pourquoi voudrois-je ruiner la fortune d'un jeune-homme, en l'engageant à faire une choſe qui eſt contre ſes intérêts ? Il me ſemble pourtant

[illegible]

qu'en honnête-homme [illegible]
tout au monde pour [illegible]
vre fille [illegible]
[illegible]

Jugez, mais [illegible]
que [illegible]
[illegible]
pouvoir [illegible]
Je m'apprends [illegible]
par un mot [illegible]

La créature [illegible]
[illegible]
plus en plus. [illegible]
[illegible]
pour [illegible]
survenue [illegible]
mademoiselle [illegible]
voulut [illegible]
[illegible]
J'ai [illegible]
à faire [illegible]
vous [illegible]
fille, [illegible]
pas même [illegible]
faire [illegible]
vous. [illegible]
demoiselle [illegible]
lui répondit-il [illegible]

cette allée d'ormes qu'il y a devant la maiſon, puiſque vous ne voulez pas me permettre d'aller à l'égliſe.

Nanon, dit-elle, pour me faire comprendre combien tous les domeſtiques ſont à ſa dévotion, ôtez les ſouliers à mademoiſelle, & apportez-les moi; j'en ai eu bien d'autres qu'elle ſous ma garde. Elle n'en fera rien, m'écriai-je. En vérité, dit cette fille, il faut que je le faſſe, puiſque ma maîtreſſe me l'ordonne : ainſi, mademoiſelle, ne vous y oppoſez pas. En effet, (le croiriez-vous?) elle m'ôta mes ſouliers. J'en ai été ſi indignée, que je n'ai pas même pu ſoulager mon cœur en verſant des larmes. En vérité, je ſuis devenue preſque hébétée. Je ſuis forcée de m'arrêter ici.

Je reprends la plume, pour vous tracer le portrait de cette créature. C'eſt une groſſe vachère, trapue & pouſſive, laide à faire peur, ſi on peut appeler laid ce qui a la figure humaine. Elle a les mains énormes, & le bras gros, je penſe, comme mon corps. Elle a le nez plat & recourbé, & ſes ſourcils lui cachent preſque les yeux, qui ſont d'un vilain gris, & lui ſortent de la tête. Elle a un regard malin, qui découvre la méchanceté de ſon cœur. Son viſage eſt large & plat, & à la couleur, on diroit qu'il a été un mois dans une ſaumure de ſalpêtre : je ſuis sûre qu'elle eſt ſujette à s'enivrer. Elle a une groſſe voix d'homme; elle eſt ronde

comme une boule, & avec cela elle paroît extrêmement forte; & ſi je la fâchois, je crois qu'elle pourroit m'écraſer dans un inſtant ſous ſes pieds : de ſorte qu'avec un cœur plus vilain encore que ſon viſage, elle me cauſe des frayeurs mortelles. Je ſuis perdue ſans reſſource, ſi dieu ne me protège : car elle eſt cruellement mechante; en vérité elle l'eſt.

Ce que je viens de dire n'eſt que l'effet d'un impuiſſant & inutile chagrin de ma part : mais le portrait n'en eſt pas moins reſſemblant. Elle vient de m'envoyer dire dans ce moment, qu'elle me rendra mes ſouliers, ſi je veux bien conſentir qu'elle ſe vienne promener avec moi dans le jardin. Qu'elle vienne *caneter* (*) plutôt, dis-je en moi-même.

Il ne me convient pas de me brouiller tout à fait avec elle; je n'en ſerois que plus étroitement obſervée. J'irai donc me promener avec cette haïſſable créature. Oh! que n'ai-je ma chère madame Jervis ici! ou plutôt que ne ſuis-je en ſûreté avec mes très-chers père & mère!

Je ſuis tranſportée de joie. Juſtement comme j'avois mis mes ſouliers, on m'eſt venu dire que Jean, l'honnête Jean, eſt arrivé à cheval. Dieu le béniſſe

(*) *Marcher comme une canne ou un canard.*

à cauſe de ſon bon cœur! Quel plaiſir de le revoir! mais je vous en dirai davantage tout à l'heure. Il ne faut pas, ſans doute, que je faſſe connoître à ma geolière que je ſuis ſi charmée de voir ce cher & bienheureux Jean. Je l'apperçois par la fenêtre; mais hélas! il me paroît bien triſte. Que peut-il y avoir de nouveau? Je me flatte que mes chers parens ſe portent bien, & madame Jervis auſſi, M. Longman, & toute la maiſon, ſans en excepter mon méchant maître. Car je ſouhaite qu'il vive, afin qu'il ſe repente de tout le mal qu'il a machiné contre moi.

Ciel! dans quel ſiècle vivons-nous! Je vais reprendre la plume; mais je ſuis en vérité dans une terrible inquiétude. Voilà que je ſerai, ſans doute, expoſée à une nouvelle & très-embarraſſante épreuve.

Jean eſt ici, comme je l'ai dit: le pauvre homme m'eſt venu trouver avec madame Jewkes, qui m'a dit à l'oreille que, pour l'amour de moi-même, j'euſſe à ne point parler des ſouliers. Je m'imagine que le bon garçon s'apperçut de la détreſſe où je ſuis, par la rougeur de mes yeux, mon regard triſte & preſqu'égaré. Car vous jugez bien que mon chagrin doit être extrême. Il voulut cacher la peine que lui cauſoit mon état: mais il lui fut impoſſible, car les larmes lui couloient des yeux malgré qu'il en eût. Oh! mademoiſelle

Pamela, dit-il dès qu'il me vit. Eh bien, mon bon garçon, lui dis-je, vous voyez dans quel état je suis, sans qu'il y ait de ma faute. Je vous suis obligée de vos civilités, & de vos bontés pour moi. Là-dessus il se mit à pleurer encore plus. Mon cœur étoit prêt à se fendre, lorsque je vis la douleur où il étoit : car c'est quelque chose de fort touchant pour moi que de voir pleurer un homme. Tirez-moi de peine, lui dis-je ; mon maître vient-il ? Non, dit-il en sanglottant. Eh bien, repris-je, y a-t-il quelques nouvelles de mes pauvres parens ? Comment se portent-ils ? Je crois qu'ils se portent bien, répondit-il, je ne sais rien du contraire. Je me flatte, dis-je, qu'il n'est point arrivé de ma heure à madame Jervis, ni à M. Longman, [illegible] des autres domestiques. Non, répondit-il avec un profond soupir, comme [illegible] en soit béni, dis-je.

Je pense que cet homme est fou, [illegible] Jewkes : voilà bien [illegible] vérité, Jean, [illegible] vois-tu pas que la [illegible] Qu'as-tu donc, mon garçon [illegible] ne saurois m'empêcher [illegible] bonne demoiselle [illegible] vous, ajouta-t-il [illegible].

Je la pris, [illegible] maître, je la mis dans ma poche. Je ne [illegible]

dis-je à madame Jewkes, qu'il ſoit néceſſaire que vous liſiez cette lettre. Non, dit-elle, je vois aſſez de qui elle vient; autrement je vous prierois peut-être de me la montrer.

Voici auſſi une lettre pour vous, madame Jewkes, dit Jean; pour la vôtre, me dit-il, elle demande une réponſe, qu'il faut que je porte demain de grand matin, ou même dès ce ſoir, ſi je puis.

Vous n'avez plus rien à dire à mademoiſelle Pamela, Jean, dit madame Jewkes? Non, répondit-il, ſi ce n'eſt que tous les domeſtiques l'aſſurent de leur amitié, & lui font leurs complimens. Et à moi auſſi, ſans doute, dit-elle. Jean, lui dis-je, je vais lire ma lettre; en attendant, prenez ſoin de vous; car vous êtes un honnête garçon. Dieu vous béniſſe; je me réjouis de vous voir, & d'apprendre que tout le monde ſe porte bien. J'avois grande envie de lui dire quelque choſe de plus; mais je n'oſai pas à cauſe de cette vilaine madame Jewkes.

Je montai dans ma chambre, & je m'enfermai dans mon cabinet, où je lus la lettre de mon maître, qui étoit en ces termes:

« Ma très-chère PAMELA,

» Je vous envoie cette lettre par un exprès, » parce qu'il s'agit d'une affaire qui vous touche de » près, & qui me regarde auſſi un peu; mais

» principalement pour l'amour de vous. Je ſais » que la manière dont j'en ai agi avec vous, ne » peut que vous alarmer extrêmement, & cauſer » auſſi beaucoup d'inquiétude à vos parens, qui » ſont de très-honnêtes gens. Mais ce qui fait tout » mon plaiſir, c'eſt qu'il eſt en mon pouvoir, & que » je ſuis réſolu de vous récompenſer abondamment » de tout le chagrin que je vous cauſe. Le lende- » main de votre départ j'envoyai un valet chez » votre père, comme je vous l'avois promis, afin » qu'il ne fût pas en peine ſur votre ſujet; je » l'aſſurai de la pureté de mes intentions, & je lui » donnai de ſi bonnes raiſons pour lui faire com- » prendre pourquoi vous ne vous rendiez pas chez » lui, que je crus qu'il devoit en être content. » Mais cela ne le ſatisfit point; car dès le lendemain » le pauvre homme vint chez moi de grand » matin, & alarma toute la maiſon à votre » égard.

» O ma chère! que de peines votre obſtination » ne m'a-t-elle pas cauſées, & à vous auſſi? Je ne » pus tranquilliſer votre père, qu'en lui promettant » qu'il verroit dans peu une lettre écrite de votre » propre main, & adreſſée à madame Jervis, pour » l'aſſurer que vous vous portez bien.

» Or, ce qui m'inquiète le plus maintenant, » c'eſt la ſanté de votre père & de votre mère; ils » ſont âgés, & j'appréhende que le chagrin qu'ils

» ont de votre abſence ne leur devienne mortel ;
» je crains auſſi pour vous, qui avez tant de reſpect
» & tant de tendreſſe pour eux ; c'eſt pourquoi je
» vous prie de leur écrire quelques lignes, mais
» ſuivant le modèle que je vous envoie. En le
» dreſſant, je me ſuis mis à votre place autant que
» j'ai pu, & j'ai tâché d'exprimer vos propres
» ſentimens avec toute l'indignation dont je crains
» que vous n'ayez été que trop remplie.

» Vu la conduite que j'ai tenue à votre égard,
» ce qui ne ſauroit maintenant être changé, mais
» qui, je vous aſſure, tournera d'une manière
» honorable pour vous, j'entends que vous ne me
» refuſerez point, puiſque je ne ſaurois abſolument
» avoir d'autre but dans ce que je vous propoſe,
» que de tranquilliſer vos parens ; & cela vous
» regarde plus que moi. Je vous prie donc de ne
» pas changer un mot dans le modèle de lettre que
» je vous envoie. Si vous le faites, il me ſera
» impoſſible de l'envoyer ; ou bien cela détournera
» abſolument les bons effets que j'ai deſſein de
» procurer par-là.

» Je vous ai promis de ne point approcher de
» l'endroit où vous êtes, ſans votre permiſſion. Si
» j'apprends que vous vous tranquilliſez, & que
» vous ne tâchez pas de vous évader, je tiendrai
» ma parole, quelque peine que je trouve à le faire.
» L'eſpèce de ſervitude où l'on vous retient

» encore

» encore ne durera pas long-tems ; car je vous » assure que je suis résolu de vous convaincre dans » peu que je suis avec une extrême ardeur,

» Votre, &c. »

La lettre dont il me prescrivoit le modèle étoit en ces termes :

« Ma chère madame JERVIS,

» Au lieu d'être conduite chez mon père, » Robert m'a menée dans un endroit qu'on ne me » permet pas de nommer. Cependant on ne me » traite pas durement à présent. Je vous écris ceci » pour vous prier de faire savoir à mon père & à » ma mère (qui sans doute doivent être presque » morts de chagrin) que je me porte bien, & que » je suis & serai toujours, par la grace de dieu, » leur très-obéissante & vertueuse fille, comme je » suis

» Votre très-obligée servante.

» Il ne m'est permis ni de dater ma lettre, ni de » marquer l'endroit d'où je l'écris : mais on m'assure » de la manière du monde la plus solemnelle qu'on » me traitera honorablement ».

Je ne savois que faire dans cette occasion, ni comment répondre à son étrange prière. Le comte me saignoit, mon cher père, en réfléchissant sur

la peine que vous vous étiez donnée, d'aller vous-même à pied pour vous informer de votre pauvre fille; j'étois auſſi dans une grande inquiétude au ſujet de ma chère mère; de ſorte que je me réſolus d'écrire, en ſuivant à peu près (*) le modèle qu'on preſcrivoit, afin de vous tranquilliſer, juſqu'à ce que je puſſe vous apprendre au vrai l'état où je ſuis. Et voici ce que j'écris à cet étrange & méchant maître :

« Monſieur,

» Si vous connoiſſiez l'angoiſſe où je ſuis, & » combien la manière étrange & terrible dont vous » en agiſſez envers moi me fait ſouffrir, vous » auriez certainement pitié de moi, & vous con- » ſentiriez à me délivrer. Qu'ai-je fait pour être » ſeule l'objet de votre cruauté? Je ne puis ni » eſpérer, ni même ſouhaiter rien de votre part, » puiſque, après ce qui s'eſt paſſé, je ne puis plus » compter ſur vos ſermens les plus ſolemnels. Il eſt » impoſſible que vous ayez les deſſeins honnêtes » que vous alléguez.

» Il n'y a que la promeſſe que vous me faites de » ne me point venir voir ici dans mon triſte » eſclavage, qui puiſſe me donner quelque rayon » d'eſpérance.

(*) *Voyez ci-deſſus. Les changemens que Pamela fit à cette lettre ſont en italique.*

» Je vous conjure de ne pas pouſſer la pauvre, » l'infortunée Pamela à faire quelqu'action de » déſeſpoir, qui cauſeroit à jamais la perte de » ſon ame. Vous ignorez, monſieur, à quel » terrible excès le courage pourra me porter, mal- » gré mon peu de lumières, & la foibleſſe de mon » eſprit, dès que ma vertu ſera en danger. Oh! » hâtez ma délivrance, afin qu'une pauvre créa- » ture, indigne qu'un homme de votre rang faſſe » attention à elle, ne ſoit pas le jouet de la gran- » deur, ſeulement parce qu'elle ne ſauroit ſe dé- » fendre elle-même, & qu'elle n'a aucun ami qui » puiſſe prendre ſa cauſe en main.

» En partie pour vous obéir, monſieur, mais » plus encore, je l'avoue, pour tranquilliſer l'eſ- » prit de mes pauvres & affligés parens, dont la » pauvreté devroit, ce ſemble, les mettre à cou- » vert de pareilles violences, auſſi-bien que leur » malheureuſe fille, j'ai ſuivi à-peu-près le modèle » que vous m'avez preſcrit en écrivant à madame » Jervis; les changemens que j'y ai faits (& je n'ai » pu m'empêcher d'y en faire quelques-uns, mar- » quent, il eſt vrai, mon inquiétude; mais ils ne » laiſſeront pas malgré cela de répondre au but » que vous dites que vous vous propoſez par cette » lettre.

» Pour l'amour de dieu, mon cher monſieur, » ayez pitié de mon triſte état, & de la misère où

» je ſuis ; permettez que je puiſſe me joindre à vos » autres domeſtiques, pour louer & bénir cette » bonté dont vous avez donné des marques à tous, » excepté à la pauvre, l'infortunée, la déſolée

» PAMELA ».

Après avoir écrit cette lettre, & celle dont on m'avoit preſcrit les termes, je crus que ce ſeroit témoigner quelque confiance en madame Jewkes, que de les lui montrer toutes deux. Je lui fis voir en même-tems celle que mon maître m'écrivoit ; car je m'imaginai que l'eſtime qu'il me témoignoit me donneroit quelque pouvoir ſur une femme qui paroiſſoit diſpoſée à lui obéir en tout, ſoit que ce qu'il lui commanderoit fût permis ou non : je penſai cependant en moi-même que je ne devois guère tirer vanité de cette eſtime de mon maître. Je ne crois pas m'être trompée par rapport à madame Jewkes. Il me ſemble que la lettre de mon maître a produit un grand effet ſur elle ; car elle eſt à préſent très-obligeante à mon égard, & elle s'étend fort ſur mes louanges : mais je ne dois pas y faire beaucoup d'attention ; car elle ne loue pas moins l'auteur de toute ma miſère, & ſes deſſeins *honorables*, comme elle les appelle, tandis que je vois bien qu'elle penſe (& je crains bien qu'il ne le penſe auſſi) que tout ce qui peut faciliter l'exécution de ſes criminels deſſeins eſt *ho-*

norable, dût-ce être au préjudice & à la ruine d'une pauvre & vertueuse fille. Dieu veuille que je ne le trouve pas ainſi! Je me flatte pourtant que, quelles que puiſſent être les vues de ce méchant gentilhomme, je ſerai au moins délivrée des diſcours impertinens & libres de cette créature, ſi elle peut ſe perſuader que mon maître a de bonnes intentions.

Me voici au *LUNDI*, le cinquieme jour de mon eſclavage & de ma miſere.

JE m'étois flattée de voir Jean, [illegible] en particulier avant qu'il parût; [illegible] pas pu trouver l'occaſion. [illegible] ce pauvre garçon a été cauſe [illegible] s'eſt imaginé qu'il eſt [illegible] venu dire de ſa part [illegible] Je l'ai priée de le faire [illegible] (comme j'ai coutume de [illegible] montée avec lui. [illegible] auſſi affligé [illegible] été auparavant [illegible] celle qui étoit [illegible] pée dans celle [illegible] madame Jewkes [illegible] peur qu'il n'y eût [illegible]

priſe de voir que ce valet, en s'en allant, a laiſſé tomber un morceau de papier au haut de l'eſcalier. Je l'ai ramaſſé ſans que madame Jewkes s'en ſoit apperçue ; mais j'ai été mille fois plus ſurpriſe encore, lorſqu'après être rentrée dans mon cabinet, j'y ai trouvé ce qui ſuit :

« Ma bonne demoiſelle PAMELA.

» C'eſt avec beaucoup de douleur que je dois » vous apprendre que vous avez été trompée & » trahie, & cela par un malheureux & un chien » comme moi. Je ne penſois guère que les choſes » viendroient au point où elles ſont. Mais il faut » que j'avoue que, ſi jamais il y eut un ſcélérat » au monde, c'eſt moi. J'ai montré conſtamment toutes vos lettres à mon maître ; & » c'eſt dans cette vue qu'il m'employoit. Il les a » toutes vues avant que je les portaſſe à votre » père ; il les recachetoit après les avoir lues, & » puis il m'ordonnoit de les porter. Il eſt vrai » que j'avois quelquefois occaſion d'aller dans ces » quartiers-là ; mais non pas à beaucoup près auſſi » ſouvent que je le prétendois. Dès que j'eus appris » le tour qu'on vous avoit joué, je fus ſur le point » de me pendre de déſeſpoir. Ne ſoyez pas ſurpriſe de ce que je ne pouvois pas ſoutenir votre » préſence : O le miſérable, le ſcélérat que je ſuis, » de vous avoir réduite à cet état ! Si vous êtes

» perdue, c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. J'ai ce » que je puis faire maintenant pour vous, c'eſt de » vous avertir que vous êtes entre d'abominables » mains ; & je crains que vous ne vous en tiriez mal » malgré tous vos charmes & votre vertu. » J'en mourrai certainement de douleur de ce que » je viendrai à le ſavoir. Si vous pouvez me par- » donner, il faut que votre bonté ſoit exceſſive ; » mais je ſuis ſûr que je ne me pardonnerai » jamais moi-même. Cependant je vous prie de » garder le ſecret ſur ce que je vous dis : il ne peut » vous revenir aucun avantage de le découvrir : & » peut-être que je vivrai encore aſſez pour vous » rendre quelque ſervice : vous pouvez compter » que je le ferai, s'il eſt en mon pouvoir : je ſais » qu'il eſt de mon devoir de le faire. Mon maître » a gardé vos deux ou trois dernières lettres, & » ne les a point envoyées du tout. Je ſuis le plus » grand de tous les ſcélérats,

» J. ARNOLDS.

» Vous voyez qu'il y a long-temps qu'on a ma- » chiné votre perte ; prenez garde, je vous prie, » à votre chère & aimable perſonne. Madame » Jewkes eſt un démon. Mais dans l'autre maiſon » de mon maître, il n'y a pas un ſeul cœur qui » ne vous ſoit fidelle, excepté moi. O le lâche » coquin que je ſuis » !

Je ne doute point, mes chers père & mère, que ceci ne vous faſſe dreſſer les cheveux, lorſque vous viendrez à le lire. Pour moi, j'en ſuis pénétrée d'horreur. O quelle eſt la perfidie du cœur de l'homme ! Ce Jean, que je croyois ſi honnête, de qui vous aviez la même opinion, qui me diſoit toujours mille biens de vous; qui vous en diſoit de moi, ce Jean étoit cependant un indigne hypocrite, un perfide, & un traître qui travailloit à me perdre.

Mais il dit aſſez de mal de lui-même; & je ne ſaurois m'empêcher de faire cette triſte réflexion, c'eſt que les gens riches & puiſſans ne manquent jamais d'inſtrumens pour venir à bout de leurs criminels deſſeins, & que rien n'eſt ſi difficile à connoître que le cœur de l'homme. Je ne puis qu'avoir compaſſion de ce malheureux, puiſqu'il paroît ſe repentir de ſon crime; & je crois que le meilleur parti que je puiſſe prendre, c'eſt de garder le ſecret ſur ſa méchanceté; &, ſi j'en trouve l'occaſion, de le confirmer dans les ſentimens de repentance qu'il témoigne; car peut-être que cela me fournira le moyen de faire quelque découverte utile.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il a apporté avec lui, dans une valiſe, toutes les hardes que ma maîtreſſe & mon maître m'avoient données, & outre cela deux coëffes & une écharpe de ve-

lours que ma maîtreſſe avoit coutume de porter. Mais je ne prends point de plaiſir, ni en cela, ni en aucune choſe qui ſoit au monde.

Madame Jewkes a fait apporter la valiſe dans mon cabinet, & m'a montré ce qu'il y avoit dedans : mais enſuite elle a fermé tout à clef, & m'a dit qu'elle me donneroit telles hardes que je voudrois ; mais que, ſi je les avois en mon pouvoir, cela me donneroit peut-être envie de ſortir, & puis l'inſolente créature a mis la clef dans ſa poche.

Je m'abandonnai à de triſtes réflexions ſur cette étrange & ſurprenante découverte de la trahiſon de Jean. Je pleurai beaucoup à cauſe de lui, & auſſi à cauſe de moi-même. Car je vois bien que ce qu'il dit eſt vrai, & qu'il y a long-tems qu'on médite ma perte ; de ſorte que je ne comprends que trop à quoi aboutiront les deſſeins honorables de mon maître. Que d'injures ce pauvre garçon a dit à lui-même ! Et que ne méritoient-elles pas ceux qui l'employent ? Oh ! quel compte ce méchant maître n'aura-t-il pas à rendre à Dieu, puiſqu'il eſt ſi vicieux lui-même, & qu'il ſe corrompt d'autres, qui ſans ſa autorité conſervent leur innocence ! & tout cela afin de pouvoir exécuter le plus criminel deſſein, & de ruiner une pauvre créature, qui ne lui a jamais fait ni même ſouhaité aucun mal, & qui peut-être croit

prier dieu pour ſa repentance & pour ſon bonheur.

Je ne comprends pas ce que ces gentilshommes (comme on les appelle) peuvent penſer d'eux-mêmes, après avoir commis des actions ſi noires. Jean avoit quelque motif pour ce qu'il a fait; il vouloit plaire à ſon maître qui le récompenſoit & lui faiſoit du bien. On peut dire la même choſe de madame Jewkes, toute méchante qu'elle eſt. Mais quel motif mon maître peut-il avoir pour prendre tant de peine à faire l'ouvrage du démon? S'il m'aime, (mais ſa paſſion ne mérite pas le nom d'amour) faut-il à cauſe de cela qu'il me tende des piéges pour me ruiner, & pour me rendre auſſi criminelle que lui? Je ne conçois pas quel avantage il peut trouver dans la perte d'une pauvre créature comme moi. Je ſuis, ſans doute, bien peu conſidérable. On dit, il eſt vrai, que j'ai quelque beauté; mais quand cela ſeroit, un gentilhomme ne devroit-il pas préférer une ſervante vertueuſe, à une infame proſtituée? Faut-il qu'il s'applique avec plus de ſoin à me ſéduire, par cela même que ce que je redoute ſur toutes choſes, c'eſt d'être ſéduite, & que j'aimerois mieux perdre la vie que ma vertu?

Ce ſont des choſes qui me paſſent; je ne ſaurois en rendre raiſon. Perſonne ne peut dire que ces beaux meſſieurs aient d'autre tentateur, que leur propre inclination corrompue & vicieuſe. Ce

méchant maître s'enfuir de moi, lorsqu'il croit qu'il n'y auroit que ſes propres domeſtiques qui ſeroient témoins de ſon abominable entrepriſe : mais n'eſt-il pas étrange qu'il ne craigne point d'être vu par celui qui eſt préſent par-tout, & à qui la noirceur & les penſées les plus ſecrètes de ſon cœur corrompu ne ſauroient être cachées ? Mais à quoi me ſervent toutes ces triſtes réflexions ? Il eſt, & ſera toujours méchant ; & je crains bien que je ne devienne la victime de ſes criminelles entrepriſes, à moins que ce dieu, en qui je me confie, & que je prie à toute heure, ne me protége.

Mardi & Mercredi.

JE joins ces deux jours enſemble, car cette méchante femme m'a obſervée de ſi près, qu'il m'a été impoſſible de rien écrire mardi. J'ai fait un tour avec elle en carroſſe pour prendre l'air ; je me ſuis auſſi promenée pluſieurs fois au jardin, mais je l'ai toujours eue avec moi.

M. Williams eſt venu nous voir, & s'eſt promené une fois avec nous au jardin. Un moment que ma ſurveillante avoit le dos tourné, je profitai de l'occaſion, étant encouragée par la petite mot qu'il m'avoit dit à l'oreille dimanche paſſé, pour lui dire : J'appercois, monſieur, dans

tuiles ſur cette couche de perſil : ne pourroit-on pas mettre un billet entre deux, ſi on en trouvoit l'occaſion, & les couvrir enſuite de terre ? Cela eſt bien penſé, répondit-il, & que ce tournesol, qui eſt proche de la porte du jardin, ſoit l'enſeigne ; j'ai la clef de cette porte, car c'eſt mon plus court chemin pour aller au village.

C'eſt ainſi que je fus obligée de commencer la première notre correſpondance. Oh ! de quelles inventions la néceſſité n'eſt-elle pas la mère ! Je me félicitai de cette penſée : madame Jewkes nous rejoignit bientôt ; & M. Williams faiſant ſemblant de continuer la converſation : Non, dit-il, pas fort agréable. Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il ? dit madame Jewkes. Rien, répondit-il, je diſois ſeulement que le village voiſin n'eſt pas fort agréable. Non, en vérité, reprit-elle, c'eſt un pauvre village à mon avis. Y demeure-t-il quelque perſonne de diſtinction ? dis-je. Et nous continuâmes ainſi à cauſer ſur ce village, afin de dépayſer ma gouvernante. Mais je n'avois deſſein de nuire à perſonne par cet innocent artifice. Nous parlâmes enſuite du jardin, combien il eſt beau & ſpacieux, & d'autres choſes ſemblables. Nous nous aſsîmes ſur la pente du gazon qui règne autour du vivier, afin de jouir du plaiſir de voir les poiſſons ſe jouer ſur la ſurface de l'eau : madame Jewkes me dit que je pourrois pêcher là quand je voudrois.

Je vous prie donc, lui dis-je, d'avoir la bonté de m'aller chercher une ligne. Ah! ma jolie petite maîtreſſe, répondit-elle, je vous aſſure que je connois mon devoir mieux que vous ne croyez. En vérité, repris-je, je ne ſonge pas à mal. Permettez-moi de vous dire, répondit-elle, que je ne connois perſonne qui ait tant de préſence d'eſprit, & qui penſe ſi bien à tout, que vous. Il faut être bien ſur ſes gardes où vous êtes. Mais nous pêcherons un peu demain. M. Williams, qui la craint extrêmement, détourna la converſation. Pour moi je me retirai les laiſſant cauſer enſemble; il ne reſta pas long-tems, & elle me ſuivit bientôt.

J'étois entrée dans mon cabinet pour écrire; & l'entendant venir, je cachai dans mon ſein le papier que je tenois; & comme elle entra, madame Jewkes, lui dis-je, j'ai beſoin d'un peu de papier; car vous ſavez que j'ai écrit deux lettres, que j'ai envoyées par Jean. (Oh! que le nom de ce pauvre malheureux me cauſe de chagrin!) Eh bien! me dit-elle, vous devez en avoir de reſte, une feuille a ſuffi pour les deux lettres. Oui, lui répondis-je, mais j'ai employé auſſi la moitié d'une feuille pour faire l'enveloppe, & voyez comment l'autre moitié eſt barbouillée. Là-deſſus je lui montrai quelques vers que j'avois tâché de me rappeler, & que j'avois écrits dans le deſſein de les lui montrer, afin qu'elle crût que je m'occupois

toujours à de ſemblables bagatelles. Oui, dit-elle, je vois que vous avez employé tout votre papier, je vous en donnerai encore deux feuilles, mais vous me montrerez l'uſage que vous en ferez. Fort bien ! penſai-je en moi-même ; je me flatte encore, *Argus*, de pouvoir t'en impoſer. Or, Argus, ſuivant les poëtes, avoit cent yeux, & il veilloit avec tous, comme elle.

Elle m'apporta du papier, & me dit : Allons, madame, accordez-moi le plaiſir de vous voir écrire quelque choſe. De tout mon cœur, répondis-je ; & prenant la plume, j'écrivis ces paroles : « Je voudrois que madame Jewkes eût autant de » bonté pour moi, que j'en aurois pour elle, s'il » étoit en mon pouvoir ». Voilà qui eſt joli, dit-elle ; mais je me flatte que je ne manquerai pas de bonté pour vous : & que voudriez-vous que je fiſſe ? J'écrivis encore ces mots : « Que madame » Jewkes me fît la grace de me dire quel crime » j'ai commis pour être ainſi détenue priſonnière, » & ce qu'elle croit que je deviendrai enfin » ? Fort bien ! dit-elle, continuez. « Je ſouhaiterois » donc, pourſuivis-je, qu'elle voulût bien me » montrer ſes inſtructions, afin que je ſache juſ- » qu'où je dois la blâmer ou la juſtifier ».

Je ne mettois tout cela ſur le papier, que pour lui faire voir combien j'aime à écrire ; car je n'attendois rien de bon de ſa part : j'eſpérois ſeule-

ment de lui persuader par-là que je n'employois jamais mon tems à écrire rien de plus sérieux Car elle s'imagine toujours que je trame quelque complot, tant je suis taciturne, & tant j'aime à être seule. Elle voulut m'engager à écrire encore quelque chose : non, lui dis-je, car vous n'avez pas daigné me répondre. Que pouvez-vous appréhender, me dit-elle, puisque mon maître vous assure sur son honneur de la pureté de ses intentions? Oui, madame Jewkes, repris-je; mais mettez la main sur la conscience, & dites-moi sincérement si vous lui ajoutez foi. Sans doute, répondit-elle. Mais, dis-je, qu'appelez-vous honneur? Que pensez-vous vous-même qu'il appelle honneur? reprit-elle. La ruine, la honte, l'infamie, dis-je. Fi, fi, dit-elle ! Si vous doutez le moins du monde de la pureté de ses intentions, personne ne peut mieux expliquer sa pensée que lui-même, & si vous voulez, je lui écrirai de venir vous l'expliquer. Horrible créature, lui dis-je ? ne peux-tu pas me poignarder tout d'un coup ? J'aimerois mieux que tu le fisses, que de me parler ainsi ! mais je me flatte qu'il ne songe pas à venir.

Elle eut la méchanceté de dire : Non, non, il n'a pas dessein de venir, que je sache ; mais si j'étois à sa place, je ne serois pas long-tems absent. Que veut dire cette femme? m'écriai-je. Ce que je veux dire? reprit-elle, en voulant donner

à ſes paroles un autre ſens que celui dans lequel je les avois priſes; je veux dire que, ſi j'étois à ſa place, je viendrois mettre fin à toutes vos craintes.... en vous rendant auſſi heureuſe que vous pouvez le ſouhaiter. Il n'eſt pas en ſon pouvoir, dis-je, de me rendre heureuſe, grand & riche comme il eſt, ſi ce n'eſt en me laiſſant conſerver mon innocence, & en me donnant la liberté de m'en retourner chez mes chers père & mère.

Elle ſe retira quelque tems après, & j'achevai la lettre que j'avois commencé d'écrire à M. Williams, dans l'eſpérance de trouver quelqu'occaſion de la mettre dans l'endroit dont nous étions convenus. J'allai enſuite trouver madame Jewkes, & lui dis : Je me flatte que, comme il ne fait pas encore nuit, vous me permettrez bien de faire un tour de jardin. Il eſt trop tard, dit-elle; cependant ſi vous avez envie de vous promener, ne reſtez pas long-tems. Nanon, ajouta-t-elle, ſuivez mademoiſelle, & ne la perdez pas de vue.

Je fus donc me promener du côté du vivier, & la fille me ſuivoit. Je laiſſai tomber à deſſein mon peloton, & lorſque je fus venue proche de l'endroit où étoient les tuiles, je dis : Nanon, j'ai laiſſé tomber mon peloton, ayez la bonté de l'aller chercher: je l'avois à la main, lorſque nous étions près du vivier. Elle alla le chercher: & pendant ce tems-là, je gliſſai ma lettre entre les deux tuiles,

&

& je les couvris vîte de terre, ſans être apperçue. Nanon ayant trouvé mon peloton me l'apporta, & je m'en retournai doucement; je rencontrai madame Jewkes, que ſon inquiétude avoit obligée à venir voir ce que j'étois devenue. Voici ce que j'ai écrit à M. Williams :

« Monſieur,

» Comme je n'ai pu trouver l'occaſion de » vous parler en particulier, je me flatte que » vous voudrez pardonner la liberté que prend » une pauvre créature, qui a été conduite ici en » trahiſon, & comme elle n'a que trop de raiſon » de le croire, dans le plus abominable deſſein » qui ſe puiſſe concevoir. Sans doute que vous » ſavez quelque choſe de mon hiſtoire, ma pau- » vreté, dont je n'aurai jamais de honte, les bon- » tés de feu ma maîtreſſe, & les vues de mon » maître. Il eſt vrai qu'il m'aſſure que ſes deſſeins » ſont honorables; mais ce que les méchans ap- » pellent honorable, n'eſt que honte & infamie » pour les gens vertueux. Il peut tenir ſa pro- » meſſe, ſelon les idées qu'il ſe forme de ce qui » eſt honorable, & ne laiſſer pas que de me ruiner » ſelon mes idées, & celles de tout ce qu'il y a » d'honnêtes gens.

» Je ſuis ſi malheureuſe & ſi maltraitée par cette » madame Jewkes; elle a de ſi mauvais principes,

» que j'aurai ſans doute bientôt beſoin qu'il ſe
» préſente quelqu'occaſion pour me tirer d'ici,
» comme j'ai lieu de l'eſpérer de cet heureux ex-
» pédient qui nous eſt venu dans l'eſprit pour en-
» tretenir un commerce de lettres enſemble. Je me
» livre donc ſans réſerve à votre bonté : car mon
» état ne ſauroit empirer, quand même le projet
» que j'ai formé viendroit à manquer ; & je ſuis
» auſſi ſûre qu'il réuſſira, s'il eſt en votre pouvoir
» de le faire réuſſir. L'air d'honnête homme que
» vous avez, monſieur, votre caractère, & votre
» inclination bienfaiſante me font eſpérer que vous
» m'accorderez votre ſecours dans les triſtes cir-
» conſtances où je me trouve. Car en me tirant de
» ma détreſſe, vous vous acquitterez par cette ſeule
» action de tous les devoirs du chriſtianiſme. Vous
» ferez un acte de la plus grande charité, vous
» ſauverez de l'extrémité du danger une infortu-
» née, qui juſqu'à préſent ne s'eſt pas écartée le
» moins du monde de ce que la vertu exige d'elle.

» N'eſt-il pas poſſible de trouver quelque moyen
» pour me délivrer, ſans que vous vous expoſiez
» vous-même ? N'y a-t-il pas dans le voiſinage
» quelque gentilhomme de probité, ou quelque
» dame vertueuſe, chez qui je puiſſe me réfugier,
» juſqu'à ce que je puiſſe trouver moyen de me
» rendre chez mes pauvres parens ? Ne pourroit-on
» pas faire tenir une lettre à miladi Davers, pour lui

» apprendre mon triste sort ? Mes parens sont si
» pauvres, & ont si peu de crédit dans le monde,
» que tout ce qu'ils peuvent faire pour moi, c'est
» de mourir de chagrin ; & je crains bien que ce
» ne soit-là leur sort.

» Mon maître me promet que, si je veux me
» tranquilliser dans ma situation présente, il ne
» viendra point ici sans mon consentement. Hélas !
» monsieur, comment puis-je compter là-dessus ?
» Car quel fond peut-on faire sur la promesse
» d'un homme qui se croit en droit d'en agir
» avec moi comme il a fait ? S'il vient, je suis
» perdue, & il viendra sans doute, dès qu'il [illegible]
» avoir appaisé les clameurs de mes parens, &
» m'avoir endormie dans une funeste sécurité [illegible]
» qu'il espère certainement de faire avec le tems.

» C'est pourquoi, monsieur, [illegible]
» que j'aie pour travailler à sauver ma vertu, [illegible]
» je demeure ici jusqu'à ce qu'il vienne [illegible]
» perdue sans ressource [illegible]
» porte du jardin, & c'est ce qui me donne [illegible]
» grandes espérances. Invente [illegible]
» sieur, quelque moyen [illegible]
» garderai inviolablement [illegible]
» tant bien fâchée que [illegible]
» moi, vous causât [illegible]

» Je n'en dirai pas davantage [illegible]
» je vais confier cette lettre aux [illegible]

» tuiles, & dans le ſein de cette terre où j'eſpère » que ma délivrance prendra racine, & produira » un fruit qui me procurera une joie inexpri- » mable, & à vous une récompenſe glorieuſe en » ce monde, & durant toute l'éternité. Ce- ſera » conſtamment la prière de

» Votre très-humble & opprimée ſervante ».

JEUDI.

VOICI une fatale ſemaine paſſée depuis que je ſuis partie dans l'eſpérance de vous revoir, mes chers père & mère. Oh ! que mes eſpérances étoient différentes alors de ce qu'elles ſont maintenant ! Cependant qui ſait ce que les bienheureuſes tuiles pourront produire ?

Il faut que je vous diſe que madame **Jewkes** m'a battue ; cela n'eſt que trop vrai ; & voici à quelle occaſion.

J'étois fort impatiente d'aller me promener au jardin, pour voir s'il étoit arrivé quelque choſe qui répondît à mon attente : mais cette méchante femme ne voulut pas m'y laiſſer aller ſans elle, & elle dit qu'elle n'avoit pas alors le loiſir. Nous diſputâmes beaucoup là-deſſus ; car je lui repréſentai qu'il me paroiſſoit bien cruel qu'on ſe défiât de

moi jusqu'à ne me pas permettre de me promener seule au jardin pour prendre un peu l'air ; & que je fusse toujours suivie & veillée de près comme une voleuse.

Elle allégua ses instructions, & dit qu'il ne lui étoit pas permis de me perdre de vue. Vous feriez mieux, me dit-elle, de vous tranquilliser, & d'être contente de votre sort, je vous assure ; car j'ai des ordres plus sévères encore que ceux que vous avez éprouvés jusqu'à présent. Je me souviens, ajouta-t-elle, que vous avez demandé à M. Williams s'il y a quelques personnes de distinction dans le voisinage ; & cela me fait soupçonner que vous avez envie de les aller trouver, pour leur raconter votre triste histoire, ainsi que vous l'appelez.

Ces paroles pensèrent me faire tomber en foiblesse ; car elles me donnoient lieu de craindre que la créature n'eût trouvé la lettre que j'avois cachée entre les tuiles. Oh! que j'étois sur des épines! A la fin elle me dit : Eh bien, puisque vous le souhaitez si fort, vous pouvez faire un tour de jardin, je serai à vous dans un moment.

J'entrai donc dans le jardin ; & dès que je crus qu'elle ne pouvoit plus me voir de sa fenêtre, je courus vers le bienheureux endroit ; mais je fus bientôt obligée de ralentir ma course, parce que j'entendis son odieuse voix : Holà, holà, s'écria-t-elle, vous voilà bien agile ; où courez-vous donc

ſi vîte ? Eſt-ce une gageure ? Je m'arrêtai juſqu'à ce que ſa groſſe bedaine fût venue à moi en cannetant. Elle me prit ſous le bras, car elle étoit preſque hors d'haleine ; & je fus forcée, en me promenant avec elle, de paſſer proche du cher endroit en queſtion, ſans oſer ſeulement le regarder.

Le jardinier étoit à l'ouvrage, un peu plus loin : nous le regardâmes travailler, & je commençai à lui parler de jardinage : mais elle me dit à l'oreille : Mes inſtructions portent que je ne dois pas vous permettre de vous familiariſer avec les domeſtiques. Quoi ! dis-je, craignez-vous que je faſſe un complot avec eux pour voler mon maître ? Peut-être, répondit cette odieuſe créature ; car *ſi vous lui voliez votre propre perſonne*, ce ſeroit, ſelon lui, le plus grand tort que vous puiſſiez lui faire.

Dites-moi, je vous prie, lui dis-je, par quel moyen je ſuis devenue un bien qui lui appartient ? A-t-il quelque autre droit ſur moi, que celui qu'un voleur peut avoir ſur ce qu'il a dérobé ? Ah ! dit-elle, je n'ai jamais entendu rien de ſemblable ! C'eſt ici, je vous jure, une rébelion dans toutes les formes. Eh bien, eh bien, mon petit agneau, (car c'eſt ainſi que l'impertinente m'appelle ſouvent,) ſi j'étois à ſa place, le droit qu'il a ſur vous ne ſeroit pas long-tems douteux. Et que feriez-vous donc, repris-je, ſi vous étiez lui ? Je ne marchanderois

Prenez cela vous qui osez m'appeller Jézabel.

par comme il faut : mais je vous mettrois bientôt l'un & l'autre hors de peine. Comment Jezabel, lui dis-je, voudriez-vous donc employer la violence pour me perdre ? Là-dessus elle me donna un terrible coup sur l'épaule. Prenez cela, dit-elle, vous qui osez m'appeler Jezabel.

Je fus étonnée, (car vous ne m'avez jamais battue de votre vie, mes très-chers père & mère,) comme si j'avois été frappée d'un coup de foudre. Je regardai tout autour de moi, comme pour chercher quelqu'un qui voulût venir à mon secours. Mais hélas ! il n'y avoit personne qui pût me défendre. A la fin je lui dis, [illegible] le : Cela est-il aussi dans vos attributions ? Hélas faut-il que je sois encore battue, [illegible] autres sujets d'affliction que j'ai [illegible] jetai sur le gazon. [illegible] ment piqué : [illegible] reilles injures. [illegible] le cœur bien [illegible] en assure ; [illegible] lente comme [illegible] enfermera [illegible] liers, [illegible] ter, [illegible]

me maltraiter encore plus. Ah ! dis-je en moi-même, voilà que par mon imprudence j'ai renverſé la ſeule eſpérance qui me reſtoit.

Le jardinier fut témoin de cette ſcène : mais elle lui cria : Eh bien, Jacob, que vous amuſez-vous à regarder ? Mêlez-vous de votre ouvrage. Il s'en alla là-deſſus dans un autre endroit du jardin hors de notre vue.

Je vois bien, dis-je en moi-même, qu'il faut que j'apprenne à diſſimuler un peu. Elle me prit rudement par la main : Allons, rentrez, dit-elle; je vous apprendrai à m'appeler *Jezabel*. Ma chère madame Jewkes, lui dis-je..... Ne m'appelez point votre *chère*, dit-elle en m'interrompant; je ne veux point de vos careſſes : pourquoi ne dites-vous pas encore *Jezabel*. Je vis qu'elle étoit dans une terrible colère, & je ne ſavois à quel ſaint me vouer. J'ai ſouvent oui blâmer la langue des femmes : j'aurois ſouhaité que la mienne eût été moins indiſcrète. Je ne ſaurois rentrer, dis-je, en vérité, je ne ſaurois. Vous ne ſauriez ! reprit-elle. Je puis prendre une petite & mince créature comme vous ſous mon bras, & vous porter dans la maiſon, ſi vous ne voulez pas y aller de bon gré : vous ne connoiſſez pas toute ma force. Ah ! je ne la connois que trop, dis-je. Mais ne me traiterez-vous pas plus mal encore ſi je rentre ? Je me levai donc, & la ſuivis ; & comme

nous marchions, elle murmuroit entre ſes dents: *Moi une Jezabel, après vous avoir témoigné tant de bonté!* & d'autres choſes ſemblables.

Lorſque nous fûmes proche de la maiſon, je m'aſſis ſur un banc, & lui dis: Je n'entrerai point, madame Jewkes, que vous ne m'ayez pardonné. Si vous voulez me pardonner de vous avoir donné ce nom, je vous pardonnerai auſſi de m'avoir battue. Elle s'aſſit près de moi, & parut de fort mauvaiſe humeur. A la fin elle dit: Eh bien je vous le pardonne pour cette fois; & elle me baiſa en ſigne de réconciliation. Dites-moi, je vous prie, lui dis-je, où vous voulez que je me promène? Accordez-moi toute la liberté que vous pouvez; & lorſque je ſaurai juſqu'où vous pouvez me favoriſer, je tâcherai d'être auſſi contente qu'il me ſera poſſible, & je ne vous demanderai pas une plus grande liberté.

Je ſuis bien aiſe, dit-elle, de voir que vous vous mettez à la raiſon: je voudrois pouvoir vous accorder toute la liberté que vous ſouhaitez; car vous jugez bien que ce n'eſt pas un grand plaiſir pour moi de vous avoir, pour ainſi dire, toujours attachée à ma jupe, & de ne pas ſouffrir que vous faſſiez un pas ſans moi. Mais ceux qui veulent faire leur devoir ſont obligés de ſouffrir quelque choſe; & ce que je fais n'eſt que pour rendre ſervice au meilleur de tous les maîtres. Oui, dis-je,

il eſt bon envers tout le monde, excepté moi. Il ne vous aime que trop, reprit-elle, vous n'en ſauriez douter, & voilà pourquoi il vous traite comme il fait; & par cette raiſon vous devez le ſouffrir. Il m'aime, dites-vous, répliquai-je! ah! quelle eſpèce d'amour eſt-ce-là? Allons, dit-elle, que cette fille ne voye pas que vous avez pleuré, & n'allez pas lui faire un rapport de ce qui s'eſt paſſé; car je ſuis ſûre que vous ne le rapporteriez pas fidellement. Je vous enverrai Nanon, & vous pourrez faire un tour de jardin avec elle, ſi vous en avez envie; cela vous donnera peut-être de l'appétit pour dîner, car le peu que vous mangez ne ſuffit que pour vous empêcher de mourir de faim. Il faut que votre beauté ſoit bien à toute épreuve, ajouta cette étrange créature, ſans quoi vous ne pourriez pas la conſerver comme vous faites, vu que vous ne mangez ni ne dormez preſque point, & que vous êtes toujours à pleurer & à vous affliger pour un rien. Dis ce que tu voudras, penſai-je en moi-même, pourvu que je puiſſe me délivrer de ta mauvaiſe langue & de ton odieuſe compagnie. Je me flattai de trouver quelque moyen d'arriver à mon tourneſol; mais en entrant dans le jardin je pris le chemin oppoſé, afin de ne point donner de ſoupçon & dans le deſſein de paſſer proche de cette fleur à mon retour.

Je fis un effort pour m'entretenir avec cette fille qui m'accompagnoit ; mais je ne lui parlai que de choſes générales ; car je ſais qu'on l'oblige à rapporter tout ce que je dis & tout ce que je fais. Dès que nous fûmes proche de l'endroit que je languiſſois de voir, je dis à Nanon : Allez, je vous prie, dire au jardinier de me cueillir une ſalade. Elle lui cria, *Jacob* ? Il ne ſauroit vous entendre de ſi loin, lui dis-je ; allez le trouver, & dites-lui de me cueillir auſſi un concombre, s'il y en a. Dès qu'elle ſe fut un peu éloignée, j'examinai mes tuiles, & je trouvai une lettre ſans aucune adreſſe, que je cachai auſſi-tôt dans mon ſein en tremblant de joie. La fille fut de retour preſqu'avant que j'euſſe caché ma lettre : j'étois ſi tranſportée, que je craignois de me trahir moi-même. Vous paroiſſez effrayée, dit la fille. Il me vint heureuſement dans l'eſprit une défaite. (Hélas ! votre pauvre Pamela apprendra bientôt à diſſimuler ; j'eſpère pourtant que ce ſera toujours innocemment.) Je dis donc que comme je m'étois baiſſée pour ſentir le tourneſol, il étoit ſorti un gros ver de la terre qui m'avoit effrayée. Les tourneſols n'ont point d'odeur, me dit Nanon. C'eſt ce que je viens d'éprouver, répliquai-je. Là-deſſus nous nous en retournâmes à la maiſon, & madame Jewkes me dit : Puiſque vous êtes rentrée ſi tôt, je vous permettrai une autre fois de vous aller promener.

Je montai dans mon cabinet, & je m'y enfermai pour lire ma lettre, qui étoit conçue en ces termes.

« Je ſuis infiniment touché de votre malheur; » je voudrois de tout mon cœur qu'il fût en mon » pouvoir de vous rendre ſervice & de délivrer » une perſonne qui a tant de vertu, tant de beauté » & un mérite ſi diſtingué. Tout ce que je puis » eſpérer au monde dépend de M. B..... j'eſpère » d'obtenir bientôt un bénéfice de lui. Cependant » j'aimerois mieux renoncer à toutes mes eſpérances, » & m'abandonner entièrement à la providence, » que de ne pas faire tous mes efforts pour vous » délivrer. J'avoue que je n'avois jamais eu de » M. B.... l'idée que ſa conduite à votre égard me » donne de lui. Il eſt ſûr qu'il n'eſt point un débauché de profeſſion. Je crois pourtant que vous » devez tâcher de vous tirer d'entre ſes mains le » plutôt que vous le pourrez, principalement puiſque vous êtes ſous la conduite d'une méchante » créature, comme madame Jewkes.

» Nous avons ici miladi Jones, qui eſt une riche » veuve, & qui a de la piété, à ce que je crois. » Il y a auſſi M. le chevalier Simon Darnford, » & ſon épouſe, qui eſt une dame de mérite : ils » ont deux filles très-vertueuſes. Tous les autres » ne ſont que des gens du commun, & des ou» vriers tout au plus. Si vous le jugez à propos,

» je parlerai à miladi Jones ou à miladi D'am-
» fort, pour voir si l'une ou l'autre voudra vous
» permettre de vous réfugier chez elle. Je ne
» vois aucun moyen d'empêcher qu'on vienne à
» savoir que je me mêle de cette affaire ; mais,
» comme je vous l'ai déjà dit, je risquerai tout
» pour vous rendre service ; car jamais je n'ai vu
» tant de beauté, tant de douceur, tant de vertu
» que j'en ai remarqué en vous. & votre malheu-
» reux sort m'a attaché entièrement à vous ; car
» je sais qu'en vous servant dans ce cas-ci, je m'ac-
» quitterai à la fois, comme vous l'exprimez fort
» heureusement, de tous les devoirs de la reli-
» gion.

» Pour ce qui est de miladi Davers, je lui ferai
» tenir une lettre, si vous le souhaitez : mais je
» vous avertis qu'il ne faut pas l'envoyer à la poste
» ici ; car le maître de poste doit tout ce qu'il a
» au monde, à la faveur de M. B..... & si je
» puis en juger par un mot qui lui est échappé,
» il a ses instructions. Vous ne sauriez imaginer
» toutes les précautions que l'on a prises contre
» vous : ce qui me confirme ce que vous dites dans
» votre lettre, que l'on n'a que de mauvais desseins
» contre vous, quelque profession que l'on fasse
» du contraire ; & je suis bien aise que vous n'ayez
» pas besoin d'avertissement sur ce sujet.

» Permettez-moi de vous dire que j'avois oui

» louer beaucoup votre beauté & votre bon ſens; » mais ce que j'en avois entendu eſt infiniment » au-deſſous de ce que vous méritez. Mes yeux » m'ont convaincu de votre beauté; & votre lettre » de votre bon-ſens. Je me ſuis un peu étendu dans » cette lettre, de peur de perdre cette heureuſe » occaſion de vous expliquer mes penſées: je n'en » dirai pas davantage pour le préſent, ſi ce n'eſt » que je ferai tout ce qui me ſera poſſible pour » vous rendre ſervice, étant parfaitement

» Votre très-fidelle ami & ſerviteur,

» ARTHUR WILLIAMS.

Je répondis ſur-le-champ à cette agréable lettre, & voici quelle fut ma réponſe.

« Monſieur,

» Oh! que votre obligeante lettre eſt digne » du caractère que vous portez! dieu veuille vous » bénir à cauſe de cela! Maintenant je crois que » je commence à devenir heureuſe. Je ſerois bien » fâchée que vous ſouffriſſiez quelque préjudice » pour l'amour de moi; mais ſi cela arrive, j'eſ- » père que ce dieu que vous ſervez ſi fidellement » vous en récompenſera au centuple. Je ſerois trop » heureuſe, s'il étoit jamais en mon pouvoir d'y con- » tribuer en quelque choſe. Mais hélas! il faut me

» rendre ſervice uniquement pour l'amour de dieu : » car je ſuis pauvre & de baſſe naiſſance : j'ai » pourtant le cœur trop haut pour faire une action » lâche ou indigne, fût-ce pour gagner un em- » pire. Mais je perds du tems par ce préambule.

» Je conſentirai à tout ce que vous jugerez à » propos de faire ; car je ne connois point les per- » ſonnes dont vous parlez, ni de quelle manière » il faut s'adreſſer à elles. Je ſuis bien aiſe de l'avis » que vous avez la bonté de me donner au ſujet » du maître de poſte ; car j'avois formé le deſſein » de chercher quelque voie pour envoyer une let- » tre à mes parens : mais je vois de plus en plus » que je ſuis étrangement environnée de dangers » de tous côtés, & que je ne ſaurois faire aucun » fond ſur l'honneur de mon maître.

» Il me ſemble, monſieur, que ſi l'une ou l'au- » tre de ces dames vouloit me le permettre, je » pourrois trouver moyen de me rendre chez elles » à la faveur de la clef de la porte que vous avez : » mais comme je ſuis obſervée très-étroitement, » il eſt impoſſible de ſavoir quand je pourrai trou- » ver l'occaſion de ſortir par la porte du jardin ; » je voudrois donc, monſieur, que vous fiſſiez faire » une fauſſe-clef, & que vous la miſſiez ſous le » tourneſol, à la première occaſion. Il n'y a point » de tems à perdre ; car je m'étonne que la geo- » lière n'ait pas encore ſongé à cette clef ; car

» elle n'oublie pas la moindre bagatelle. Mais, » monſieur, ſi j'avois la fauſſe-clef que je vous » propoſe de faire faire, je pourrois, au cas que » ces dames ne vouluſſent pas me permettre de » me réfugier chez elles, je pourrois m'enfuir quel- » qu'autre part : & lorſqu'une fois je ſerai hors de » cette maiſon, on n'aura plus aucun prétexte pour » me forcer d'y rentrer; car je n'ai commis aucun » mal, & je compte que mon hiſtoire touchera » le cœur de tous ceux qui ont quelque compaſ- » ſion; de ſorte que, ſi je m'enfuis par la porte » du jardin, perſonne ne ſaura que vous m'en aurez » fourni le moyen; les plus grands tourmens ne » m'obligeroient pas à le déclarer, je vous prie d'en » être aſſuré.

» Je n'ai plus qu'une choſe à vous demander, » monſieur. N'entretenez-vous aucune correſpon- » dance avec quelqu'un des domeſtiques de mon » maître? Si vous le faiſiez, je pourrois par ce » moyen apprendre s'il a le deſſein de venir ici, » & quand il y viendra. J'enveloppe dans cette let- » tre celle d'un traître; car je puis vous confier » tout; c'eſt la lettre du pauvre Jean Arnold : ce » qu'elle contient vous apprendra pourquoi je vous » l'envoie. Peut-être qu'on pourra découvrir quel- » que choſe par ſon moyen : car il ſemble vou- » loir réparer ſa trahiſon en m'offrant ſes ſer- » vices pour l'avenir. Vous ferez de cet avis

» l'uſage

» l'uſage que vous trouverez à propos. Je ſuis,
» monſieur,

» Votre très-obligée, & très-
» reconnoiſſante ſervante.

» Je me flatte, monſieur, que par votre moyen
» je pourrai faire tenir de tems en tems un petit
» paquet à mes pauvres père & mère. J'ai un peu
» d'argent, environ ſix guinées; je vous en don-
» nerai la moitié pour payer l'homme que vous
» emploierez, & tous les autres frais à quoi vous
» pourrez être expoſé à mon occaſion ».

J'eus à peine le tems de tranſcrire ceci, qu'on m'appela pour dîner. Je mis la lettre que j'avois écrite à M. Williams, dans mon ſein, en attendant l'occaſion de la mettre proche du tourneſol. Certainement de toutes les fleurs du jardin, il n'y en a point de ſi charmante que le tourneſol : c'eſt une fleur qui m'eſt favorable. Ah! que mon complot réuſſit admirablement bien! Mais je commence à craindre qu'on ne vienne à découvrir mes écrits, car ils deviennent nombreux. Je les ai couſus juſques ici dans mon jupon. Mais ſi la brutale venoit à me fouiller! Il faut que je tâche à lui plaire, afin qu'elle ne le faſſe pas.

Je viens de faire un tour au jardin, & j'ai dépoſé ma lettre par un artifice aſſez ſimple. Je m'étois pourvue de quelques féves, & madame

Jewkes & moi fûmes nous promener au jardin, & nous nous mîmes à pêcher, comme elle me l'avoit promis. Madame Jewkes amorça le hameçon, & je tins la ligne. J'attrappai bientôt une belle carpe; là-deſſus il me vint une triſte penſée dans l'eſprit, & je rejetai la carpe dans le vivier. Oh! quel plaiſir elle parut prendre en ſe voyant en liberté!

Que faites-vous, s'écria madame Jewkes? Oh! lui dis-je, il me ſembloit que cette pauvre carpe étoit l'infortunée Pamela. Je comparois notre procédé à celui de mon méchant maître; nous avons attrapé cette pauvre carpe à peu près comme j'ai été trahie par ſes amorces. Je ne pouvois pas me réſoudre à faire un jeu de la deſtruction d'un innocent poiſſon que j'avois trahi; ainſi je l'ai rejeté dans l'eau, & vous avez vu avec quel plaiſir cette heureuſe carpe s'y eſt plongée en s'éloignant de nous. Oh! puiſſe-t-il y avoir quelque perſonne charitable qui me procure de même ma liberté! Car, ſans doute, le danger où je ſuis eſt extrême.

Ciel! dit-elle, quelle étrange penſée aviez-vous là? Je ne ſaurois pêcher plus long-tems, repris-je. Eh bien, dit-elle, je prendrai la ligne, pour voir ſi je ſerai bien chanceuſe. Tandis que vous pêcherez, lui dis-je, je vais planter quelques féves le long de cette bordure, pour voir en combien de

tems elles pouſſeront ; & j'appellerai cette bordure mon jardin.

Vous voyez donc, mes chers père & mère, (je me flatte au moins que vous verrez bientôt ceci : car ſuppoſé que je ne puiſſe pas m'en aller ſi-tôt moi-même, j'eſpère de vous envoyer au moins mes écrits d'une manière ou d'autre,) vous voyez, dis-je, que ceci me fournit une bonne excuſe pour aller examiner mon jardin une autre fois ; & quand même la terre paroîtroit fraîchement remuée, cela ne fera naître aucun ſoupçon. Madame Jewkes ne ſe défia de rien ; je fus donc planter mes féves le long de la bordure, l'eſpace de dix-huit ou vingt pieds de chaque côté du tourneſol ; & en faiſant cela, il me fut aiſé de dépoſer ma lettre. Je ne ſuis pas peu fière d'avoir trouvé cet expédient. Sans doute que quelque choſe réuſſira enfin.

VENDREDI & SAMEDI.

JE vous ai raconté un de mes expédiens ; je vais maintenant vous dire un tour de cette méchante femme. Elle monta dans ma chambre, & me dit : J'ai un billet de banque que je ne ſaurois changer que demain, & il y a là-bas un ouvrier qui a grand beſoin de ſon argent ; & d'ailleurs je n'aime pas

à renvoyer ces pauvres gens qui travaillent pour gagner leur vie. Avez-vous quelque argent? Combien vous faudroit-il, lui demandai-je? Environ huit livres ſterling, répondit-elle. Je n'en ai qu'entre cinq & ſix, lui dis-je. Prêtez-les-moi juſqu'à demain, reprit-elle. Je le fis volontiers, & elle deſcendit en bas. Quelques momens après, elle remonta en riant de tout ſon cœur: Eh bien, dit-elle, je viens de payer l'ouvrier. J'eſpère, lui dis-je, que vous me rendrez mon argent demain. Là-deſſus, cette effrontée fit un éclat de rire; & dit: Qu'avez-vous beſoin d'argent? Pour vous dire la vérité, mon petit agneau, je n'avois pas beſoin d'argent; je craignois ſeulement que vous ne fiſſiez un mauvais uſage du vôtre. Maintenant je puis vous confier un peu plus ſouvent à Nanon, puiſque j'ai auſſi la clef de votre valiſe, de ſorte que vous ne pouvez plus la corrompre, ni en lui offrant de l'argent, ni en lui donnant de belles hardes. Jamais on n'a eu l'air ſi ſot que je l'avois alors. Oh! que je me voulois du mal de m'être laiſſé ainſi tromper! Ce qui me chagrinoit le plus, c'eſt que j'avois promis à monſieur Williams de lui mettre quelque argent entre les mains, pour payer les frais de l'homme qu'il enverra chez vous. Je ſuis prête à pleurer de dépit. Je n'ai pas maintenant cinq ſhelins de reſte pour m'entretenir, ſi je puis ſortir d'ici. Y eut-il jamais bêtiſe ſemblable à la mienne?

& puis je me glorifierai encore de mes expédiens. Cela étoit-il auſſi dans vos inſtructions, petite *louve*, lui dis-je ? car elle m'avoit appelée petit *agneau*. Vous voulez dire *Jezabel*, mon enfant, répondit-elle : mais je vous le pardonne volontiers maintenant : allons, donnez-moi un baiſer, & ſoyons amies. Retirez-vous, lui dis-je, je ne ſaurois vous ſouffrir : mais je n'oſai lui dire rien d'injurieux, car je crains terriblement ſa peſante main. Plus je penſe au tour qu'elle m'a joué, & plus j'en ſuis chagrine, & me blâme moi-même.

On a apporté ce ſoir une lettre à madame Jewkes, qui en enveloppoit une pour moi, qu'elle m'eſt venue rendre. Vous voyez, me dit-elle, que mon bon maître ne nous oublie pas : il vous envoie cette lettre, & voyez ce qu'il m'écrit. Elle lut donc, qu'il ſe flattoit que la belle qu'elle avoit en garde, ſe portoit bien, & qu'elle étoit heureuſe & contente. Oui, ſans doute, dis-je, car je ne puis pas faire autrement. Elle pourſuivit, qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût beaucoup de bonté pour moi, & qu'elle ne prît tout le ſoin poſſible pour me plaire ; que je lui étois extrêmement chère, & qu'elle ne pouvoit pas me traiter trop bien, & d'autres choſes ſemblables. Voilà ce qui s'appelle un maître, s'écria-t-elle ! ſans doute que vous l'aimerez, & que vous prierez dieu pour lui. Je la priai de me lire le reſte de la lettre. Je n'en ferai

rien, dit-elle. Contient-elle quelqu'ordre de m'être mes ſouliers, & de me battre, repris-je? Non, dit-elle, ni rien ſur *Jezabel* non plus. Trève, trève, lui criai-je; car je n'ai pas envie d'être battue une ſeconde fois. Je croyois, dit-elle, que nous nous étions tout pardonné mutuellement.

Voici la lettre qu'on m'écrivoit:

« Ma très-chere PAMELA,

» Je commence déjà à me repentir de m'être » engagé par une promeſſe ſolemnelle à ne vous » point voir que vous ne m'en donniez la per- » miſſion; car le tems me paroît extrêmement long » & ennuyeux. Pouvez-vous avoir aſſez de confiance » en moi pour me prier de venir? Soyez aſſurée » que votre généroſité ne ſera pas ſans récompenſe. » Je voudrois d'autant plus vous engager à cela, » que l'inquiétude où vous êtes me rend fort » inquiet moi-même; car madame Jewkes m'écrit » que vous prenez fort à cœur d'être renfermée, » que vous ne mangez, ne buvez, ni ne dormez. » Je m'intéreſſe trop à votre ſanté, pour ne pas » ſouhaiter d'abréger le tems de votre épreuve; ce » qui arrivera certainement, ſi vous me permettez » de venir. Jean m'a auſſi appris votre inquiétude, » avec une douleur qui lui permettoit à peine de » parler; douleur qui a un peu alarmé la tendreſſe » que j'ai pour vous; non que je craigne quelqu'autre

» choſe, ſi ce n'eſt que l'averſion que vous avez
» pour moi (ce que la fierté de mon cœur me
» permet à peine d'avouer) ne vous porte à prendre
» quelque réſolution téméraire, qui puiſſe donner
» des eſpérances à quelqu'homme entreprenant.
» Mais, que je m'abaiſſe indignement en té-
» moignant de l'inquiétude au ſujet d'un vil domeſ-
» tique comme lui! Je dirai ſeulement ceci; c'eſt
» que ſi vous voulez me permettre de vous aller
» trouver, (conſidérez bien qui eſt celui qui vous
» demande cela comme une grace) je vous promets
» ſolemnellement, que vous aurez lieu de vous
» féliciter de m'avoir donné cette marque de votre
» confiance & de votre conſidération pour moi: &
» ſi je trouve que madame Jewkes n'en a pas agi
» envers vous avec tout le reſpect qui eſt dû à une
» perſonne que j'aime ſi tendrement, je vous don-
» nerai plein pouvoir de la chaſſer de la maiſon, ſi
» vous le jugez à propos; & madame Jervis, ou
» toute autre que vous voudrez choiſir, vous
» ſervira à ſa place. Je dis cela à l'occaſion de ce que
» Jean m'a inſinué que vous aviez quelques ſujets
» de plainte contre madame Jewkes. Ma très-chère
» Pamela, accordez cela à l'ardente prière d'un
» homme qui ne ſauroit vivre ſans vous, & ſur
» l'honneur duquel vous pouvez abſolument comp-
» ter, & qui vous témoignera encore plus d'amitié,
» à proportion que vous aurez plus de con-

» fiance en lui. Je ſuis, & ſerai aſſurément tou-
» jours,

» Votre très-fidelle & affectionné, &c.

» Je ſais que vous ſerez bien aiſe d'apprendre
» que votre père & votre mère ſe portent bien, &
» que votre lettre les a tranquilliſés. Cela m'a
» cauſé un plaiſir dont je vous promets que vous
» ne vous repentirez pas. Madame Jewkes me fera
» tenir votre réponſe ».

Je lus cette lettre ſans beaucoup d'attention, dans l'eſpérance où j'étois d'en trouver une de M. Williams. Le ſoir je fis un tour de promenade au jardin avec madame Jewkes; & lorſque nous fûmes arrivées proche du tourneſol: Croyez-vous, lui dis-je, que les fèves aient pouſſé depuis hier au ſoir? Elle ſe moqua de moi: Vous êtes une pauvre jardinière, dit-elle: mais je vois que vous aimez à vous divertir. Elle paſſa outre, & moi en faiſant ſemblant d'examiner mes fèves, je trouvai que mon ami avoit penſé à moi, & je cachai ſa lettre dans mon ſein, car elle avoit le dos tourné. Voici, lui dis-je, une fève, mais elle n'a point encore pouſſé. Non, ſans doute, répondit-elle, & elle ajouta à ce ſujet une mauvaiſe plaiſanterie, qui n'auroit pas dû ſortir de la bouche d'une femme. Quand nous fûmes rentrées, je montai dans mon cabinet, & j'y lus cette lettre;

« Je suis fâché d'avoir à vous dire, que [illegible]
» refus de la part de [illegible]
» de votre [illegible]
» d'ennemis. [illegible]
» Darnford, & [illegible]
» de la manière la plus pathétique & la plus
» touchante [illegible]
» assez bien disposée à vous rendre [illegible]
» elle a voulu consulter auparavant son mari, qui,
» pour le dire en passant, ne passe pas pour [illegible]
» le plus vertueux de ce monde. Il [illegible]
» en ma présence : Eh bien, ma [illegible]
» aime la fille de chambre de sa [illegible]
» mal y a-t-il à cela ? Et pourvu [illegible]
» qu'elle ne manque de rien, [illegible]
» grand tort qu'il lui a fait. [illegible]
» aucune famille que [illegible]
semble donc, mes [illegible]
la vertu & la réputation [illegible]
être comptées pour [illegible]
» Williams, vous [illegible]
» soit vous mêler de [illegible]
» & votre patron [illegible]
» que sa femme [illegible]
» faire pour vous [illegible]
» l'un & l'autre [illegible]
» parlé ».

» J'ai conté votre [illegible]

» de cette paroiſſe ; & c'eſt avec chagrin que je dois » vous dire qu'il m'a attribué des vues intéreſſées, » comme ſi je ne me propoſois que de gagner vo- » tre affection par mon zèle pour votre ſervice. » Et lorſque je lui ai repréſenté les devoirs de notre » charge, & que j'ai voulu le prendre du côté de » la conſcience, en lui proteſtant que je n'avois » aucun intérêt perſonnel dans cette affaire, il m'a » répondu froidement que j'étois bien bon, mais » que j'étois encore jeune, & ne connoiſſois guère » le monde ; qu'à la vérité votre ſort étoit déplo- » rable, mais que ſi lui & moi voulions entre- » prendre de réformer le genre humain à cet » égard, nous aurions bien de l'ouvrage : car, » dit-il, le vice dont il s'agit eſt trop commun » & trop à la mode, pour pouvoir être déraciné » par les remontrances de deux ou trois ſimples » eccléſiaſtiques. Là-deſſus il ſe mit à faire quel- » ques réflexions ſur la conduite que tiennent » nos prélats, par rapport aux plus grands per- » ſonnages de l'état, comme voulant juſtifier » par-là la froideur qu'il témoignoit à vous rendre » ſervice.

» Je lui repréſentai qu'il y avoit beaucoup de » différence entre votre conduite & celle des fem- » mes qui ſe laiſſent ſéduire ; que ſi celles-ci vi- » vent mal, c'eſt de leur bon gré ; au lieu qu'en » vous rendant ſervice, on ſauveroit une vertu qui

» avoit pas d'exemples. Je lui montrai ensuite votre
» lettre.

» Il dit qu'elle étoit bien sotte, qu'il avoit pi-
» tié de votre sort, & qu'il falloit vous entretenir
» dans vos bonnes résolutions. Mais, ajouta-t-il,
» que voulez-vous que je fasse, M. Williams? Je
» voudrois, dis-je, que vous eussiez la bonté de
» lui permettre de se retirer chez vous, & de de-
» meurer avec votre femme & votre nièce, jusqu'à
» ce qu'elle puisse se rendre chez ses parens. Quoi!
» dit-il, que j'aille me brouiller avec un homme
» aussi riche & aussi puissant que M. B.... Je n'en
» ferai rien, je vous assure, & vous devriez réfle-
» chir sur ce que vous entreprenez. D'ailleurs, elle
» avoue elle-même qu'il promet d'en agir nom-
» rablement avec elle; & sa détention lui procu-
» rera des conditions avantageuses. Car il n'est ni
» avare, ni méchant, excepté dans cette seule af-
» faire; &c. Tout autre jeune gentilhomme en fe-
» roit autant.

» Je vous assure que cette réponse de M. Peters
» m'a fait beaucoup de peine, même pour l'amour
» de lui. Je ne suis pourtant pas découragé par ce
» mauvais succès, & je tâcherai de vous servir,
» quoi qu'il en puisse arriver.

» Je n'entends pas dire encore que M. B....
» soit près d'arriver. Je suis bien aise de ce que
» vous m'avez appris, au sujet de ce malheureux

» Jean Arnold ; cela produira peut-être quelque » choſe qui vous ſera utile. Pour ce qui eſt de » vos paquets, vous pouvez les cacheter, & les » mettre à l'endroit marqué, ſi vous croyez qu'on » ne ſoupçonne encore rien, & à la première oc- » caſion je les enverrai chez votre père : mais s'ils » ſont un peu gros, vous ferez bien d'être ſur vos » gardes. Je comprends que cette méchante femme » ſe défie beaucoup de moi.

» Je viens d'apprendre que le miniſtre dont » M. B... m'a promis la cure, ſe meurt. Je me » fais preſque un ſcrupule de l'accepter, puiſque » je travaille à renverſer ſes deſſeins : mais je me » flatte qu'il m'en remerciera un jour. Pour de l'ar- » gent, n'y penſez pas pour le préſent. Soyez per- » ſuadée que vous pouvez me commander tout ce » qu'il vous plaira, & que je ferai ce qui ſera en » mon pouvoir.

» Je crois que, lorſque nous entendrons dire » qu'il arrive, il faudra faire uſage de la clé que » je vous ferai tenir bientôt. Je pourrai louer un » cheval pour vous, qui vous attendra à un demi- » mille de la porte du jardin, de l'autre côté de » la prairie ; & je vous conduirai, ou vous ferai » conduire à un village à quelques milles d'ici : » c'eſt pourquoi ne perdez pas eſpérance, je vous » en conjure. Je ſuis, admirable Pamela,

» Votre très-fidelle ami, &c. »

Je fis mille réflexions ſur le commencement de la lettre de cet honnête-homme ; & ſans les eſpérances qu'il me donne à la fin, je me ſerois crue ruinée ſans reſſource. Je lui écrivis, pour lui témoigner ma reconnoiſſance de toutes les peines qu'il avoit eu la bonté de prendre. Je déplorai la dureté des gens de diſtinction, qui paroiſſoient ſi peu touchés de mon triſte ſort ; la méchanceté des hommes, qui premièrement établiſſent des uſages criminels, & qui allèguent enſuite ces uſages mêmes, pour ſe diſpenſer d'y remédier ; & le peu de part que l'on prend aux malheurs d'autrui. Je le priai de ne point écrire à miladi Davers, craignant que cela ne ſervît qu'à faire connoître à ſon frère qu'elle étoit inſtruite de ſes mauvais deſſeins ; ce qui ne feroit que l'endurcir de plus en plus, l'obligeroit à venir ici plutôt, & le détermineroit à me perdre ſans reſſource : d'ailleurs, cela feroit ſoupçonner M. Williams, & découvriroit que c'eſt par ſon moyen que la lettre auroit été envoyée. J'appréhendois auſſi que, quand même la bonne dame voudroit s'intéreſſer pour moi, ce dont il y avoit lieu de douter, parce qu'elle craint ſon frère, quoiqu'elle l'aime beaucoup, cela ne produiſit aucun effet pour moi. C'eſt pourquoi j'étois réſolue d'attendre ce que je pouvois eſpérer du ſecours de M. Williams, par le moyen de la clé & du cheval qu'il me promettoit. Je lui parlai auſſi de la lettre

de mon maître, dans laquelle il me prie de lui permettre de venir. Je dis que je craignois qu'il ne vînt à l'improviſte, & qu'à cauſe de cela il n'y avoit point de tems à perdre, de peur de laiſſer échapper l'occaſion. Je lui contai le tour que la méchante créature m'avoit joué au ſujet de l'argent, &c.

Je n'eus pas le tems de prendre copie de cette lettre, tant j'étois obſervée étroitement : mais après l'avoir miſe dans mon ſein, je fus tranquille. J'allai trouver madame Jewkes, & je lui dis que je voulois la conſulter ſur la lettre que j'avois reçue de mon maître. Cette marque de la confiance que j'avois en elle, lui fit beaucoup de plaiſir. Voilà qui va bien maintenant, me dit-elle; faiſons un tour au jardin, ou ailleurs ſi vous l'aimez mieux. Je fis ſemblant d'être fort indifférente là-deſſus; ainſi nous entrâmes dans le jardin. Je commençai à lui parler de la lettre; mais je n'eus garde de lui dire tout ce qu'elle contenoit : je dis ſeulement qu'il me prioit de lui permettre de venir, & qu'il ſe flattoit qu'elle me traitoit avec bonté. Je vous prie, madame Jewkes, ajoutai-je, donnez-moi conſeil là-deſſus. Je vous dirai naturellement ma penſée, répondit-elle; je vous conſeille de lui écrire de venir; cela l'obligera infiniment; & j'oſe aſſurer que vous vous en trouverez mieux. Comment *mieux*, dis-je ? je ſais que vous êtes perſuadée qu'il n'a d'autre deſſein que de me perdre. Je hais cette ridicule expreſſion,

dit-elle, *vous perdre ;* il n'y a point de dame dans tout le pays qui puiſſe vivre plus heureuſe, ni être traitée plus honorablement que vous, ſi vous le voulez.

Je ne veux pas, repris-je, diſputer maintenant avec vous ſur ces termes de *ruine* & d'*honorable ;* je vois que nous en avons des idées toutes différentes : mais croyez-vous qu'il ait deſſein de me faire des propoſitions comme à une maîtreſſe, ou plutôt comme à une eſclave qu'on veut entretenir ? Je crains, dit-elle, que ce ne ſoit-là ſon deſſein ; mais quand cela ſeroit, je vous aſſure que je n'en ſais rien du tout : vous obtiendrez toutes les conditions que vous demanderez ; car je vois bien que vous pouvez le mener comme il vous plaît.

Je ne pus ſouffrir de l'entendre parler ainſi, quoiqu'elle n'eût rien dit que je n'euſſe déja craint il y a long-tems ; & je me récriai extrêmement contre un pareil deſſein. Peut-être qu'il vous épouſera, dit-elle. Non, non, repris-je, cela ne ſauroit être ; je ne le déſire point, & je ne m'y attends pas : ſa naiſſance ne ſauroit lui permettre d'avoir cette penſée, & toute ſa conduite me perſuade du contraire. Et vous voudriez, après cela, que je lui écriviſſe de venir ici ? ne ſeroit-ce pas le prier de ma propre ruine ?

C'eſt ce que je ferois, dit-elle, ſi j'étois à votre place ; & quand même les choſes devroient tour-

ner comme vous vous l'imaginez, j'aimerois mieux me tirer de peine tout d'un coup, que de vivre, comme vous faites, dans des craintes & des frayeurs perpétuelles. Non, repris-je, une heure de vie dans l'innocence vaut mieux qu'un ſiècle entier paſſé dans le crime; & quand je devrois me rendre infiniment plus malheureuſe encore, je ne me le pardonnerois jamais, ſi je ne prolongeois pas le tems de mon innocence autant qu'il m'eſt poſſible. Qui ſait ce que la providence peut faire en ma faveur?

Peut-être, dit-elle, que comme il vous aime ſi fort, vous pourrez, par vos prières & par vos larmes, l'engager à vous mettre en liberté; & par cette raiſon, il me ſemble que vous feriez mieux de lui permettre de venir. Je lui écrirai, dis-je, parce qu'il attend une réponſe, & que, s'il n'en recevoit point, cela lui fourniroit peut-être un prétexte de venir. Mais comment lui ferai-je tenir ma réponſe? J'en aurai ſoin, dit-elle; cela eſt dans mes inſtructions. Je m'en doutois bien, dis-je en moi-même, par ce que M. Williams m'a écrit au ſujet du maître de poſte.

Le jardinier venant à paſſer près de nous, je lui dis: M. Jacob, j'ai planté quelques fèves, & j'appelle cet endroit-là mon jardin; il eſt tout proche de la porte, là-bas, je vais vous le montrer, & je vous prie de ne le point bêcher. Je fus donc

donc avec lui, & lorſque nous fûmes entrés dans une autre allée, de manière que madame Jewkes ne nous pouvoit plus voir, & que nous fûmes proche du tourneſol : Je vous prie, lui dis-je, d'aller demander à madame Jewkes ſi elle a encore quelques fèves à me donner pour planter. Il ſourit, & je m'imagine que ce fut à cauſe de ma ſimplicité ; & dès qu'il eut le dos tourné, je gliſſai ma lettre ſous la terre entre les tuiles, & puis je m'en retournai, comme pour attendre qu'il revînt. Comme madame Jewkes n'étoit pas loin, il revint bientôt, & elle le ſuivit. Que voulez-vous faire de fèves, me dit-elle? Elle m'effraya beaucoup ; car elle me dit à l'oreille : Je crains quelque ruſe ; car vous n'avez pas coutume d'envoyer faire de ſi ridicules meſſages. Quelle ruſe, repris-je ? en vérité, il eſt bien dur que je ne puiſſe pas dire un mot, ni faire un pas ſans être ſoupçonnée. Mon maître m'écrit, dit-elle, qu'il faut que je prenne garde à vous avec tout le ſoin poſſible : car quoique vous ſoyez innocente comme une colombe, vous êtes ruſée comme un renard ; mais ſi vous me trompez, je vous le pardonnerai.

Je ſongeai alors au tour qu'elle m'avoit joué pour attraper mon argent ; & j'aurois pu la maltraiter, ſi j'avois oſé : mais je lui dis ſeulement : Puiſque vous dites que vous me le pardonnerez ſi je vous trompe, cela me fait ſouvenir de mon

argent ; je vous prie d'avoir la bonté de me le rendre : car quoique je n'en aie pas beſoin à préſent, je ſais que vous avez voulu ſeulement badiner, & que vous avez deſſein de me le rendre. Vous l'aurez en tems & lieu, dit-elle ; mais je vous aſſure que j'ai voulu le tirer d'entre vos mains, de peur que vous n'en fiſſiez un mauvais uſage. Nous nous diſputâmes là-deſſus juſqu'à ce que nous fuſſions rentrées. Enſuite je fus écrire ma lettre à mon maître ; & comme j'avois le deſſein de la montrer à madame Jewkes, je n'y voulus rien mettre qui pût l'offenſer. Car je ne compte guère ſur l'offre que me fait mon maître, de m'envoyer madame Jervis, au lieu de cette méchante femme. J'avoue pourtant que tout ce qui pourroit m'arriver de plus agréable, excepté ma ſortie d'ici, ſeroit d'avoir madame Jervis avec moi. Je ne fis pas grand cas non plus de tout le reſte de la lettre de mon maître ; car s'il avoit eu deſſein de me traiter honorablement, il ne m'auroit pas fait enlever, ni enfermer, comme il a fait. Voici ce que je lui écrivis.

« Monſieur,

» Lorſque je conſidère combien il vous eſt aiſé » de me rendre heureuſe, puiſque tout ce que je » déſire, c'eſt d'avoir la permiſſion de retourner » chez mes pauvres père & mère ; lorſque je ré- » fléchis ſur la propoſition que vous m'aviez faite,

» au ſujet d'une certaine perſonne, & dont vous » ne dites pas un mot à préſent; lorſque je penſe » à la manière étrange dont vous m'avez fait enle- » ver, & dont vous me tenez encore priſonnière » ici; croyez-vous, monſieur, (pardonnez la li- » berté que prend votre pauvre ſervante; mes ap- » préhenſions m'inſpirent de la hardieſſe:) croyez- » vous, dis-je, que les aſſurances générales que » vous me donnez de la pureté de vos intentions » & de vos deſſeins honorables, puiſſent faire ſur » moi la même impreſſion que vos moindres pa- » roles feroient, ſi vous ne vous étiez pas conduit » comme vous avez fait? O mon cher monſieur! » je ne crains que trop que les idées que vous » vous formez de l'honneur, ne ſoient bien dif- » férentes des miennes. Je n'ai d'eſpérance que » dans votre abſence. Si vous avez des propoſitions » à me faire qui s'accordent avec l'honneur, ſelon » l'idée que je me forme de ce mot, un petit » nombre de lignes ſuffira pour me les faire con- » noître, & j'y répondrai de la manière qui me » conviendra. Mais hélas! quelles propoſitions un » homme de votre naiſſance peut-il faire à une » pauvre fille comme moi? Je connois trop bien » ce qui convient à votre rang, pour m'imaginer » que je puiſſe rien attendre de vous que de ter- » ribles tentations & une entière ruine, ſi vous » venez ici. Et vous ne ſavez pas, monſieur, ce

» que la malheureuſe *Pamela peut oſer*, ſi on la » pouſſe au déſeſpoir.

» De quelque imprudence que vous puiſſiez » m'accuſer, je ne prétends pas m'en défendre ; je » ſouhaite ſeulement qu'on ne me force pas à faire » ce qui autrement ne me ſeroit jamais venu dans » l'eſprit. Pardonnez, monſieur, la liberté avec » laquelle je vous déclare ce que je penſe. Je ſe- » rois bien fâchée de me conduire envers mon maî- » tre d'une manière qui ne fût pas bienſéante. Mais il » faut que je vous diſe que ma vertu m'eſt ſi chère, » que je traite, &, comme je l'eſpère, je traiterai » toujours toute autre conſidération comme une » pure minutie, qui doit céder à la vertu, lorſ- » qu'elle ſe trouve en oppoſition avec elle. Si vos » intentions ſont honnêtes, pourquoi, monſieur, » ne me les faites-vous pas connoître nettement ? » pourquoi faut-il m'empriſonner pour m'en con- » vaincre ? pourquoi me garde-t-on & m'obſerve- » t-on ſi étroitement ? pourquoi m'empêche-t-on » de parler à qui que ce ſoit ? pourquoi ne veut- » on pas me permettre de ſortir, pas même d'aller » à l'égliſe, prier dieu pour vous, qui, excepté » depuis quelque tems, aviez toujours été un bien- » faiteur ſi généreux envers moi ? Pourquoi tout » cela, monſieur ? je le demande humblement, » pourquoi tout cela, ſi vos intentions ſont hon- » nêtes & pures ? Il ne m'appartient pas de vous

» faire des reproches, à vous, monſieur, qui êtes » ſi fort au-deſſus de moi, ſi ce n'eſt ſur un ſujet » qui me touche de ſi près. Pardonnez-moi, mon- » ſieur; je me flatte que vous me pardonnerez. Je » déſire ſi peu de vous voir, que la ſeule penſée » de votre venue me remplit de frayeur. Quelque » propoſition que vous ayez à me faire, & quel- » ques deſſeins que vous ayez par rapport à moi, » que mon acquieſcement ſoit celui d'une perſonne » libre, quelque pauvre & de baſſe naiſſance que » je ſois, & non celui d'une vile eſclave, que les » menaces & la crainte forcent à faire ce qu'elle » abhorre. La ſervitude où l'on me tient, m'eſt » certainement bien dure; elle me fait ſouffrir » extrêmement. Faites-la ceſſer, je vous en con- » jure; autrement..... Mais je n'oſe pas en dire » davantage, ſi ce n'eſt que je ſuis,

» Votre très-miſérable & très- » opprimée ſervante ».

Après avoir pris copie de cette lettre, je la pliai; & madame Jewkes étant montée là-deſſus; elle s'aſſit près de moi : & comme elle me vit mettre l'adreſſe, elle me demanda ſi j'avois ſuivi ſon conſeil, & ſi je conſentois que mon maître vînt. Vous pouvez lire ma lettre, lui dis-je, ſi cela vous fait plaiſir. Voilà qui eſt obligeant, répondit-elle; je vous en aime davantage. Mais,

dis-je, n'y changez pas un mot. Je n'y changerai rien, reprit-elle ; & après l'avoir lue, elle en loua le ſtyle : mais elle dit que je prenois un tour trop ſérieux, & que je preſſois la choſe trop vivement ; qu'il auroit mieux valu s'en entretenir de bouche que par écrit. Elle vouloit que je lui expliquaſſe quelques endroits, comme en particulier la propoſition au ſujet d'une *certaine perſonne ;* mais je ne jugeai pas à propos de lui donner les explications qu'elle demandoit. Eh bien, dit-elle, je ne doute pas que vous ne vous entendiez encore mieux dans la ſuite. Je cachetai ma lettre, & elle ſe chargea de l'envoyer.

DIMANCHE.

COMME j'étois perſuadée qu'il étoit inutile d'eſpérer qu'on me permît d'aller à l'égliſe, je ne le demandai point. J'étois d'autant plus indifférente ſur ce ſujet, que quand même on m'auroit donné la permiſſion d'y aller, la vue des perſonnes du voiſinage qui avoient témoigné tant d'inſenſibilité pour mes malheurs, n'auroit pu que me cauſer un vif chagrin ; & il m'auroit été impoſſible d'écouter avec édification ce M. Péters, quelqu'excellent ſermon qu'il eût prêché. Ainſi je fis mes dévotions en particulier.

M. Williams eſt venu hier & aujourd'hui, ſuivant ſa coutume, & il a pris ma lettre; mais comme nous n'avons point de prétexte de nous parler en particulier, nous avons évité d'avoir la moindre converſation enſemble, & nous nous ſommes tenus éloignés l'un de l'autre. Mais j'étois fâchée qu'il ne m'eût point apporté la fauſſe clé; car ſi j'avois été à ſa place, je n'aurois pas perdu un moment de tems. Pendant que j'étois à faire mes dévotions, madame Jewkes eſt montée, & vouloit fort m'engager à lui chanter quelque pſeaume, comme dans les autres jours elle m'importune ſouvent pour me faire jouer quelqu'air ſur le clavecin, & l'accompagner de ma voix. Mais je la refuſai, parce que j'étois ſi abattue, que je ne pouvois parler, ni ſouffrir qu'on me parlât. Après qu'elle fut ſortie, je me rappelai le pſeaume 137, qui eſt fort touchant, & je pris la liberté d'y faire quelques changemens, pour l'appliquer aux circonſtances où je me trouve. Je me flatte qu'il n'y a point de péché là-dedans.

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

QUOIQUE je ne trouve guère l'occaſion d'écrire, tant on m'obſerve étroitement, j'écris pourtant à préſent avec un peu plus de tranquil-

lité que je ne faiſois, parce qu'il y a une bonne partie de mes écrits en ſûreté entre les mains de M. Williams, qui vous les enverra à la première occaſion; de ſorte que je ne me ſuis pas occupée tout-à-fait inutilement. Je ſuis maintenant délivrée de la crainte où j'étois qu'on ne trouvât mes écrits ſi je venois à être fouillée, ou à être ſurpriſe en écrivant. Madame Jewkes m'a permis de prendre l'air à cinq ou ſix milles d'ici: mais je ne ſais pourquoi elle m'obſerve plus étroitement que jamais: c'eſt pourquoi M. Williams & moi ſommes convenus de diſcontinuer notre correſpondance du tourneſol pour trois jours.

La pauvre cuiſinière a eſſuyé un terrible accident: elle a été fort bleſſée par un taureau dans la prairie qui eſt au bout du jardin, au-delà de la muraille. Or il faudra que je traverſe cette prairie quand je me déroberai d'ici, & elle a environ un mille de long: on trouve enſuite des communes, & puis un chemin battu, par où j'eſpère de me ſauver, dès que M. Williams m'aura trouvé un cheval, & préparé tout pour ma fuite. Car il m'a fait faire une fauſſe-clef, qu'il a cachée ſous terre, proche de la porte du jardin, comme il a trouvé le moyen de me le dire à l'oreille.

Il vient dans ce moment nous apprendre que le miniſtre à qui il eſpère de ſuccéder, eſt mort: comme ce n'eſt point un ſecret, il a pu en parler

à madame Jewkes en ma préſence, & elle l'en a félicité. Voyez ce que c'eſt que le monde! La mort de l'un fait la joie de l'autre. C'eſt ainſi que nous nous chaſſons ſucceſſivement. Mes malheurs me rendent ſérieuſe. M. Williams a trouvé moyen de me gliſſer une lettre dans la main, & s'en eſt allé. En ſe retirant, il m'a jeté un regard ſi reſpectueux & ſi triſte, que madame Jewkes m'a dit là-deſſus: En vérité, mademoiſelle, je crois que notre jeune miniſtre eſt amoureux de vous. Ah! madame Jewkes, me ſuis-je écriée, il connoît trop ſes intérêts pour penſer à moi. Comment! dit-elle (ce fut, je crois, dans le deſſein de me ſonder) il me ſemble que vous ne ſauriez mieux faire ni l'un ni l'autre que de vous marier enſemble: j'ai été depuis peu ſi touchée de votre triſte état, en voyant combien vous appréhendez d'être déshonorée par mon maître, qu'il me ſemble que ce ſeroit dommage que vous n'épouſaſſiez pas monſieur Williams.

J'étois perſuadée que ce n'étoit-là qu'un artifice de ſa part; car bien loin d'être touchée de mon ſort, comme elle le prétendoit, elle nous obſerve, lui & moi, plus étroitement que jamais. C'eſt pourquoi je lui dis: Il n'y a point d'homme au monde que je ſouhaite d'épouſer. Tout ce que je déſire, c'eſt de conſerver ma vertu, & ſi je ſuis aſſez heureuſe que de pouvoir fournir un jour quel-

que ſecours & quelque conſolation à mes pauvres parens, c'eſt le plus haut point auquel toute mon ambition aſpire. Cependant, reprit-elle, j'ai ſongé fort ſérieuſement que M. Williams ſeroit un mari qui vous conviendroit fort: & comme il ſera redevable de ſon établiſſement à mon maître, il ſera bien aiſe, ſans doute, de lui avoir l'obligation d'une femme choiſie par lui-même; & ſurtout, ajouta-t-elle, une femme ſi jolie, ſi ſpirituelle, & ſi bien élevée.

Cela me fit ſoupçonner qu'elle pouvoit ſavoir quelque choſe de la propoſition que mon maître m'avoit faite. Je lui demandai donc, ſi elle avoit quelque raiſon de croire qu'on eût ce deſſein. Non, dit-elle, ce n'eſt qu'une penſée qui m'eſt venue dans l'eſprit; mais il y a beaucoup d'apparence que mon maître ſe propoſe ce but, ou même quelque choſe de plus avantageux pour vous. Mais ſi vous approuvez ce projet, je le propoſerai incontinent à mon maître. Elle ajouta une condition abominable, qui, ſi je voulois y conſentir, dit-elle, hâteroit la concluſion de cette affaire. Je lui dis que ce qu'elle me donnoit à entendre me faiſoit horreur: & que pour M. Williams il me paroiſſoit un homme obligeant & poli; mais que, comme d'un côté il étoit au-deſſus de moi, de l'autre, les eccléſiaſtiques étoient de tous les hommes ceux pour leſquels je me ſentois le moins

d'inclination. Quand elle vit qu'elle ne pouvoit rien tirer de moi, elle changea de diſcours.

Je lirai tantôt la lettre de M. Williams, & je vous en communiquerai le contenu. Ma gouvernante monte & deſcend continuellement, de ſorte que je crains qu'elle ne me ſurprenne.

Je vois que la providence ne m'a pas abandonnée; je ne ſerois pas dans la néceſſité de faire des avances à M. Williams, ſi j'y étois diſpoſée; & je vous aſſure que je n'en ai pas la moindre inclination. Voici ce qu'il m'écrit.

« Je ne ſais comment m'exprimer, dans la » crainte où je ſuis que vous ne penſiez que les » ſervices que je voudrois vous rendre ſont intéreſſés. Mais, en vérité, je ne connois qu'un moyen » honnête & efficace pour vous tirer de la dangereuſe ſituation où vous vous trouvez. C'eſt » d'épouſer quelqu'un que vous puiſſiez rendre » heureux par vôtre choix. Par rapport à moi, » vû l'état où en ſont les choſes, je me ruinerois » infailliblement en vous épouſant; & ce qui ſeroit pire encore, je vous rendrois malheureuſe » auſſi. Cependant, j'ai tant de vénération pour » vous, & je me confie ſi fort en la providence » divine, que je me croirois trop heureux ſi vous » vouliez accepter ma main. Je renoncerois en » ce cas à toutes mes eſpérances, & je vous con» duirois en quelque lieu ſûr. Mais pourquoi dis-je

» *en ce cas* ? Je le ferai, ſoit que vous jugiez à » propos de me récompenſer ſi glorieuſement, ou » non. J'ai trouvé maintenant un moyen aſſuré » d'être informé de toutes les démarches de M. B.... » & dès le moment que j'apprendrai qu'il part » pour venir ici, je tiendrai un cheval tout prêt, » & je vous conduirai moi-même. Je m'abandonne » entièrement à votre bonté, & je ſuivrai aveu- » glément vos ordres, étant avec le plus profond » reſpect,

» Votre très-humble & très-fidelle ſerviteur.

» Ne penſez pas que ce ſoit ici une réſolution » ſoudaine. Je vous ai toujours admirée, ſur ce » que j'avois oui dire de vous; & dès le moment » que je vous ai vue, j'ai ſouhaité de pouvoir » rendre ſervice à une perſonne ſi accomplie ».

Que dirai-je, mes chers père & mère, ſur une déclaration ſi imprévue? C'eſt à préſent que j'aurois beſoin de vos conſeils plus que jamais. Mais après tout je n'ai aucune envie de me marier, & j'aimerois mieux demeurer avec vous; cependant j'aimerois mieux épouſer le dernier des mendians qui gueuſent de porte en porte, plutôt que de riſquer de perdre ma vertu. Il me ſemble pourtant que j'ai de l'averſion pour le mariage. Après mille penſées différentes qui me vinrent dans l'eſprit,

voici ce que je me réſolus enfin d'écrire à M. Williams.

« Monſieur,

» Votre dernière lettre m'a pénétrée de con-
» fuſion. Vous êtes trop généreux, & je ne ſaurois
» ſouffrir que vous riſquiez toutes vos eſpérances
» pour rendre ſervice à une pauvre fille comme
» moi. Je ne ſaurois ſonger à l'offre que vous
» me faites, ſans beaucoup d'inquiétude, & en
» même-tems ſans une grande reconnoiſſance;
» car rien ne ſauroit me déterminer à changer de
» condition, ſi ce n'eſt le deſſein d'éviter mon
» entière ruine. Ainſi, monſieur, vous ne devez
» pas accepter un conſentement auſſi involontaire
» que le ſeroit le mien, ſi à la dernière néceſſité
» j'étois forcée d'accepter votre offre généreuſe.
» Je compterai abſolument ſur votre bonté, eſ-
» pérant que vous m'aſſiſterez dans ma fuite : mais
» je ne ſongerai pas pour le préſent à l'honneur
» que vous voulez me faire, & cela principale-
» ment à cauſe de vous-même, & je n'y ſongerai
» jamais que de l'aveu de mes parens, qui, quoi-
» que pauvres, ont autant de droit d'exiger que
» je leur obéiſſe dans une affaire ſi importante,
» que s'ils étoient les plus riches du monde. Je
» vous prie donc, monſieur, de ne vous attendre
» à rien de ma part, ſi ce n'eſt à une reconnoiſ-

» ſance éternelle qui m'obligera à être toute ma » vie,

» Votre très-obligée ſervante ».

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI.

Le quatorzième, le quinzième & le ſeizième jour de mon eſclavage.

MADAME Jewkes a reçu une lettre, & elle eſt beaucoup plus honnête à mon égard, & à l'égard de M. Williams, qu'elle n'avoit coutume d'être. Je ſuis ſurpriſe de n'avoir point reçu de réponſe à la lettre que j'ai écrite à mon maître. Je m'imagine qu'il eſt en colère de ce que je l'ai preſſé un peu vivement. La nouvelle civilité de madame Jewkes ne me rend pas plus tranquille: car elle ne m'en obſervè pas moins étroitement, & elle eſt bien fine. J'avois employé un ſtratagême pour tâcher d'attraper ſes inſtructions, mais ſans aucun ſuccès.

Ma dernière lettre eſt parvenue ſûrement entre les mains de M. Williams, par le moyen du tourneſol; de ſorte que cet innocent artifice n'eſt point encore découvert. Il m'a fait ſavoir que, quoique je ne ſois pas entrée dans ſes vues, comme il s'en étoit flatté, il n'en diminuera rien de ſes ſoins ni de ſa diligence à me rendre ſervice, & qu'il aban-

donnera à la providence & à moi le ſoin de diſpoſer de lui, ſelon qu'il en ſera digne. Il m'a écrit auſſi qu'il vous enverra bientôt par un meſſager de confiance le paquet que je lui ai remis pour vous, & j'y ai ajouté ce qui m'eſt arrivé depuis.

DIMANCHE.

JE ſuis dans une ſurpriſe que je ne ſaurois exprimer. Je me flatte que tout va bien. Mais j'ai des choſes étranges à vous conter. M. Williams & madame Jewkes me ſont venus trouver enſemble : il étoit en extaſe, & elle dans une eſpèce de tranſport qui me parut tout-à-fait extraordinaire. Eh bien, mademoiſelle Pamela, dit-elle, je vous félicite ! je vous félicite ! Que perſonne ne parle que moi. Elle s'aſſit toute eſſoufflée & hors d'haleine. Les choſes tournent comme je l'avois prédit, continua-t-elle. Vous épouſerez M. Williams. Je l'ai toujours cru. Jamais il n'y eut de meilleur maître que le nôtre. Que direz-vous maintenant, méfiante mademoiſelle Pamela ? ou plutôt, madame Williams ; car je puis d'avance vous nommer ainſi, dit cette impertinente & hardie créature : vous devez lui demander pardon à genoux de l'avoir ſeulement ſoupçonné.

Elle alloit continuer; mais je l'interrompis en disant: Ne me mettez pas ainſi l'eſprit à la torture, madame Jewkes, & apprenez-moi de quoi il s'agit. Ah! monſieur Williams, ajoutai-je, prenez garde! prenez garde! Toujours méfiante! reprit-elle. Monſieur Williams, montrez-lui la lettre que vous avez reçue, & je lui montrerai celle qui m'eſt adreſſée; le même porteur les a apportées toutes deux.

Je tremblai en réfléchiſſant ſur tout ce que ceci pouvoit ſignifier. Vous m'avez tellement ſurpriſe, dis-je, que je ne ſaurois me ſoutenir, ni entendre, ni lire rien. Pourquoi êtes-vous venus attaquer de cette manière un eſprit foible & épuiſé comme le mien? Voulez-vous, dit M. Williams à madame Jewkes, que nous donnions nos lettres à mademoiſelle Pamela, & que nous nous retirions pour lui donner le tems de ſe remettre de la ſurpriſe où elle eſt? Volontiers, répondit-elle; elle n'y verra rien qui ne ſoit extrêmement honorable, & qui ne marque beaucoup de bonne volonté pour elle. Là-deſſus ils me laiſsèrent leurs lettres, & ſe retirèrent.

Le cœur me manquoit, tant j'avois été ſurpriſe; de ſorte qu'il me fut impoſſible de lire les lettres dans le moment, quelqu'impatience que j'euſſe d'en ſavoir le contenu. Après m'être un peu remiſe, je les lus, & j'y trouvai des choſes bien étranges,

étranges, & auxquelles je ne m'attendois guère. Voici la lettre que mon maître écrivoit à monsieur Williams.

« Monsieur,

» La mort de M. Fownes m'a fourni l'occa» sion que j'attendois depuis long-tems, de vous » rendre heureux, & même à deux égards. Car » je vous mettrai bientôt en possession de son » bénéfice, & de la plus aimable femme qu'il y » ait en Angleterre, pourvu que vous ayez l'art de » gagner son affection. Elle n'a pas été traitée » selon son mérite ; au moins elle a lieu de le » croire : mais lorsqu'elle se verra sous la protec» tion d'un homme de probité, qui aura un re» venu suffisant pour la faire vivre dans l'abon» dance à laquelle elle a été accoutumée depuis » quelques années, je me persuade qu'elle pardon» nera aisément toutes ces duretés apparentes qui » l'auront conduite à un sort aussi heureux que » celui dont je me flatte que vous jouirez tous » deux. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de » rendre raison de la conduite extraordinaire que » j'ai tenue à son égard ; ce que je ne manquerai » pas de faire lorsque je vous verrai. Mais ce ne » sera pas encore d'un mois, parce que je dois » partir bientôt pour Londres. Cependant, si vous » pouvez persuader Pamela, il n'est pas néeessaire

» que vous différiez pour cela votre bonheur mutuel.
» Tout ce que je vous demande, c'eſt de me faire
» ſavoir premierement ſi elle approuve ce deſſein;
» car il faut que dans une affaire ſi importante
» ſon choix ſoit parfaitement libre : & je vous
» donne ma parole que je vous laiſſe auſſi à vous
» une entière liberté ſur ce ſujet, afin que rien
» ne puiſſe manquer pour vous rendre parfaitement
» heureux l'un & l'autre. Je ſuis,

» Votre très-humble ſerviteur ».

A-t-on jamais oui rien de pareil? Le cœur me palpite terriblement, diviſé comme il eſt entre la crainte & l'eſpérance. Mais voici la lettre qui étoit adreſſée à madame Jewkes.

« Madame JEWKES,

»'Vous vous êtes acquittée avec beaucoup de
» diligence & de ſoin de la commiſſion dont je
» vous avois chargée pour des raiſons que je vous
» expliquerai un jour. Vos peines ſont ſur le point
» de finir ; j'ai expliqué mes intentions à M. Wil-
» liams d'une manière ſi préciſe qu'il eſt inutile
» que je m'y étende ici ; car je ſuis perſuadé qu'il
» ne ſe fera aucune peine de vous montrer la
» lettre que je lui ai écrite. Tout ce que j'ai à
» ajouter, c'eſt que ſi vous trouvez que la pro-
» poſition que je lui fais cauſe la moindre peine

» à l'un ou à l'autre, vous les assuriez tous deux » qu'ils sont parfaitement en liberté de suivre leurs » propres inclinations. Je me flatte que vous con- » tinuez à traiter avec bonté la défiante & in- » quiète Pamela, qui va commencer sans doute » à avoir meilleure opinion de celui qui est son » ami &

» Votre, &c ».

A peine avois-je fini de copier ces lettres (quoique j'écrivisse assez vîte, ayant presque toujours la plume à la main) qu'ils montèrent tous deux dans une grande allégresse. M. Williams dit en entrant : Je suis ravi, mademoiselle, de vous avoir prévenue par la déclaration que je vous ai faite : cette généreuse lettre m'a rendu le plus heureux des mortels ; & je vous assure, madame Jewkes, que si je puis obtenir le consentement de cette aimable fille, je me croirai... J'interrompis cet honnête homme, en disant : Ah ! monsieur Williams, prenez garde, prenez garde, ne souffrez pas que.... Je m'arrêtai, & madame Jewkes dit : *Toujours méfiante !* Jamais de ma vie je n'ai rien vu de semblable. Mais je vois bien, ajouta-t-elle, que durant que mes dernières instructions étoient encore en valeur, je n'avois pas tort de me défier de vous deux. J'aurois eu bien de la peine à faire évanouir vos desseins ; car lorsque deux personnes

ſont de bon accord, rien ne peut empêcher qu'elles ne ſe joignent.

Je ne doutai point qu'elle ne profitât de l'indiſcrétion que la joie de M. Williams lui avoit fait commettre. Je rendis à madame Jewkes la lettre qui lui étoit adreſſée. Je vous remercie, lui dis-je, de m'en avoir permis la lecture; mais elle m'a cauſé une ſurpriſe ſi étrange, que je ne ſais encore qu'en penſer. Le tems découvrira tout. Je rendis auſſi à M. Williams la ſienne. Tout puiſſe-t-il tourner à votre avantage, lui dis-je! Je vous félicite du bénéfice que mon maître a la bonté de vous donner. Je ne ſaurois y vivre heureux ſans vous, me répondit-il. Arrêtez-vous, monſieur, lui dis-je; auſſi long-tems que j'aurai un père & une mère, je ne ſerai point maîtreſſe de moi-même, tout pauvres qu'ils ſont. Il faut que je me voye en parfaite liberté, avant que je me croye propre à faire aucun choix.

Madame Jewkes leva les mains & les yeux au ciel, en diſant: Quel art, quelle prudence, quelle précaution pour une fille de ſon âge! Eh bien, dis-je, (afin d'engager M. Williams à être un peu plus ſur ſes gardes, quoique je me flatte qu'il ne ſauroit y avoir de tromperie dans ces lettres; s'il y en avoit, ce ſeroit une étrange infamie,) je ſuis ſi accoutumée depuis quelque tems à me voir le jouet de la fortune, que je ne ſais preſque com-

ment me conduire, & je ſoupçonne preſque tout le monde d'avoir conſpiré contre moi. Je me flatte pourtant que je me trompe, & déſormais, madame Jewkes, vous réglerez mes démarches comme vous le jugerez à propos ; je vous conſulterai ſur tout.... (ce que je jugerai à propos, dis-je tout bas) ; car quoique je puiſſe lui pardonner, il eſt ſûr que je ne ſaurois jamais l'aimer.

Elle nous laiſſa ſeuls, M. Williams & moi, pendant quelques minutes, & je pris cette occaſion pour dire à ce jeune indiſcret : Conſidérez, monſieur, conſidérez ce que vous venez de faire. Il eſt impoſſible qu'il y ait de l'artifice dans ces lettres, dit-il. Je m'en flatte, dis-je ; mais qu'étoit-il beſoin que vous fiſſiez mention de votre déclaration ? Cela ne pouvoit produire aucun bien, principalement en préſence de cette femme. Permettez-moi de le dire, monſieur, on dit que les femmes ne ſauroient ſe taire ; mais je vois qu'un honnête homme peut quelquefois ſe laiſſer entraîner aux mouvemens violens de ſon cœur, & oublier d'être diſcret.

Il alloit répliquer ; mais quoiqu'on eût dit dans la lettre à madame Jewkes, que ſes peines étoient SUR LE POINT de finir (j'avois remarqué cette expreſſion,) elle remonta bientôt, & dit en entrant : Je vous aſſure que j'ai preſqu'envie de vous conduire tous deux à l'égliſe demain

matin pour vous faire épouſer (*). Cela me fit plaiſir : car quoique je ne le déſiraſſe pas, vu la ſituation incertaine où je me trouvois, j'aurois pourtant voulu faire ſemblant d'approuver ſa propoſition, afin de découvrir ſi elle parloit ſérieuſement ou non, & de juger par-là juſqu'où je pouvois compter ſur le contenu des lettres que j'ai rapportées. Mais M. Williams lui fournit encore indiſcrètement une excuſe pour ſe dédire, en lui repréſentant qu'il valoit mieux attendre juſqu'au dimanche ſuivant, afin que je fuſſe mieux en état de paroître en public. Elle y conſentit volontiers, & confirma même ce qu'il venoit de dire.

Après tout, je me flatte que mon maître eſt ſincère. Car ſi ceci ſe trouvoit être un complot contre moi, je crains bien qu'il n'y auroit qu'un miracle qui pût me ſauver. Mais certainement le cœur de l'homme n'eſt pas capable d'un ſi noir

(*) Il faut ſavoir qu'en Angleterre on peut ſe marier ſans faire publier les bans, pourvu qu'on ait une licence de l'évêque ou de l'archevêque ; ce qu'on obtient aiſément pour quelqu'argent. Les miniſtres des paroiſſes dans les provinces ont même coutume d'avoir chez eux des licences en blanc ſignées de l'évêque de leur diocèſe. C'eſt un abus auquel on n'a point encore pu remédier ; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque ces licences produiſent un aſſez gros revenu par an aux prélats.

artifice. D'ailleurs, M. Williams a la promeſſe de mon maître, ſignée de ſa propre main, & on n'oſeroit pas ſans doute jouer ſi cruellement un homme de ſon caractère. De plus, quoique mon maître ait été fort injuſte à mon égard, cependant ni ſon éducation, ni l'exemple de ſes parens ne lui ont point appris à employer de ſi odieux artifices. Je veux donc prendre la choſe du bon côté.

M. Williams, madame Jewkes & moi, avons fait enſemble un tour de jardin. Madame Jewkes ouvrit la porte qui donne dans la prairie, & nous nous y promenâmes un peu pour voir le taureau qui avoit bleſſé la pauvre cuiſinière, qui en eſt aſſez bien remiſe. Ce taureau eſt un terrible animal, qui a un air farouche & épouvantable. M. Williams me montra du doigt le tourneſol: mais je fus obligée de me tenir fort ſur mes gardes; car ce pauvre jeune homme n'a ni prudence ni diſcrétion.

Nous venons de ſouper tous trois enſemble, & je ne ſaurois m'empêcher de croire que tout va bien. Je vous dirai ſeulement que je ſuis réſolue de ne point épouſer M. Williams, ſi je puis m'en empêcher: je ſuis au moins déterminée à ne lui point donner d'eſpérance, que je ne ſois chez vous.

M. Williams dit en préſence de madame Jewkes, qu'il enverroit ma lettre à mon père & à ma mère par un meſſager. En vérité cet homme n'a pas la moindre diſcrétion: mais je vous prie de ne

me point répondre, que je n'aie le plaiſir & le bonheur de vous voir ; & j'eſpère maintenant que ce ſera bientôt. En vous envoyant ma lettre, il vous fera tenir en même-tems une ennuyeuſe relation de la perſécution que j'ai eſſuyée, de mes malheurs & de mes craintes. J'y joindrai ce que je viens d'écrire ; car madame Jewkes me permet de vous envoyer une lettre, ce qui eſt de bon augure. Je ſuis ravie de ce qu'après toutes mes ſouffrances, je puis conclure enfin, en vous diſant que j'eſpère que je ſerai bientôt chez vous, & je ſais que ce ſera pour vous un grand ſujet de conſolation. Je finis en vous priant de me continuer vos prières & votre bénédiction. Je ſuis,

Votre très-obéiſſante fille.

Mes très-chers père & mère,

J'AI tant de tems à moi, qu'il faut que j'écrive pour m'occuper. Je finis ma dernière dimanche au ſoir, & madame Jewkes me demanda le même ſoir ſi je voulois coucher ſeule. Oui, de tout mon cœur, dis-je, ſi vous voulez me le permettre. Eh bien, reprit-elle, ce ſera après demain. Je lui demandai du papier, & elle me donna une petite bouteille d'encre, & huit feuilles de papier, ce qui étoit, dit-elle, tout ce qui lui reſtoit, avec

ſix plumes, & un bâton de cire; car elle veut que déſormais j'écrive pour elle à mon maître, lorſqu'elle aura quelque choſe à lui mander: cela me donne de grandes eſpérances.

Quand elle vint ſe coucher, elle me preſſa beaucoup d'écouter M. Williams; elle s'étendit beaucoup ſur ſes louanges, & blâma la froideur que je lui témoignois. Je lui répondis que j'avois pris la réſolution de ne lui point donner d'eſpérance avant que d'avoir parlé à mon père & à ma mère. Elle me dit qu'elle ſoupçonnoit que j'avois quelqu'autre en vue, ſans quoi je ne pourrois jamais être ſi inſenſible. Je l'aſſurai, comme je pouvois le faire avec ſincérité, qu'il n'y a pas un ſeul homme ſur la terre que je ſouhaite d'épouſer. Et pour M. Williams, ajoutai-je, il peut trouver un meilleur parti; & je m'attends à tant de douceur & d'agrément, en demeurant avec mon père & ma mère, que je ne ſaurois penſer avec plaiſir à un autre plan de vie, avant d'avoir éprouvé celui-là. Je lui demandai mon argent: elle répondit, qu'il étoit en haut dans ſon coffre; mais qu'elle me le rendroit demain. Tout cela eſt de bon augure, comme je l'ai déja dit.

M. Williams a voulu s'en retourner chez lui ce ſoir, quoiqu'il fût tard, parce qu'il avoit réſolu de vous envoyer demain de bon matin un meſſager avec mon paquet, & une lettre qu'il a

dessein de vous écrire lui-même : mais je vous prie de ne lui point donner d'espérance, car il est trop vif & trop indiscret sur cet article, quoiqu'il soit certainement un très-honnête homme, & que je lui aie de grandes obligations.

Lundi matin.

HÉLAS! nous avons reçu de mauvaises nouvelles du pauvre M. Williams. Il a essuyé un grand malheur; car en s'en retournant hier au soir, il est tombé entre les mains des voleurs : heureusement il a sauvé mes écrits. Voici le récit qu'il en fait à madame Jewkes.

« Ma bonne madame Jewkes,

» Il m'est arrivé un grand accident en me retirant hier au soir. Comme j'étois proche de l'écluse, & que j'allois traverser le pont de bois; deux coquins m'ont saisi en jurant comme des perdus, qu'ils me tueroient sur le champ, si je ne leur donnois pas tout ce que j'avois sur moi : en même-tems ils ont fouillé dans mes poches, & m'ont pris ma tabatière, mon cachet, une demi-guinée, & quelques shelins; ils m'ont aussi pris mon mouchoir & deux lettres que j'avois dans ma poche; heureusement la lettre que made-

» moiſelle Pamela m'avoit donnée étoit dans mon
» ſein, de ſorte qu'ils ne l'ont point priſe. Mais
» ils m'ont meurtri la tête & le viſage; & en me
» maudiſſant de ce que je n'avois pas plus d'argent
» ſur moi, ils m'ont jeté dans le foſſé, en me
» criant, demeurez-là juſqu'à demain matin, mon-
» ſieur le paſteur. Je me ſuis fait beaucoup de mal
» aux jambes & aux genoux en tombant, & j'ai
» penſé étouffer dans la boue. Il me ſera ſans doute
» impoſſible de ſortir de quelques jours, car je fais
» peur à voir. J'ai été obligé de laiſſer mon cha-
» peau & ma perruque dans le foſſé, & de faire
» un mille & demi la tête nue. On a trouvé ce
» matin mon chapeau & ma perruque, & on me
» les a rapportés avec ma tabatière, que les vo-
» leurs ont ſans doute laiſſé tomber. Ma caſaque
» & mon collet ſont déchirés. J'étois extrêmement
» effrayé; car il y a un grand nombre d'années
» qu'on n'avoit point oui parler de voleurs dans
» ces quartiers. On fait toutes les perquiſitions né-
» ceſſaires pour découvrir & prendre ces coquins.
» Mes très-humbles reſpects à la bonne mademoi-
» ſelle Pamela. Si elle veut avoir pitié de moi,
» j'en ſerai plutôt rétabli, & en état de vous aller
» voir toutes deux. Ce malheur ne m'a pas em-
» pêché d'écrire, quoiqu'avec beaucoup de peine,
» la lettre que j'avois promiſe, ni de l'envoyer
» par un meſſager à cheval. (*Certainement cet*

homme ne ſauroit garder de ſecret.) Je ſuis, ma » bonne dame Jewkes,

» Votre très-humble & très-obligé ſerviteur.

» Dieu ſoit loué de ce que je n'ai pas eu plus de » mal. Je ne me ſuis pas enrhumé, quoique j'aye » été mouillé depuis la tête juſqu'aux pieds. Je » m'imagine que ma frayeur m'a empêché d'attraper » un rhume ; car j'ai eu l'eſprit preſqu'égaré durant » quelques heures, & je ne ſais comment je me » ſuis rendu chez moi. J'écrirai ce ſoir, ſi je » puis, à mon patron, pour le remercier de la » bonté qu'il a pour moi : je voudrois pouvoir » ajouter, & pour tout ce que je déſire, pour ce » qu'il y a de plus conſidérable pour moi dans la » propoſition qu'il me fait ; je veux dire ce qui » regarde l'incomparable mademoiſelle PAMELA ».

La méchante & brutale Jewkes ſe mit à éclater de rire après avoir lu cette lettre. Je me repréſente, dit-elle, l'air que devoit avoir ce pauvre miniſtre, lorſqu'il ſe vit au fond du foſſé, peu de momens après avoir quitté ſon aimable maîtreſſe ; & dans quel joli équipage il doit avoir été lorſqu'il eſt rentré chez lui, ſans perruque & ſans chapeau, avec une caſaque & un collet déchirés. Ah ! qu'il faiſoit belle figure ! Il me ſemble, lui dis-je, qu'il y a quelque choſe de barbare à rire de ſon malheur.

Elle répondit, qu'elle ne rioit que parce qu'il n'avoit pas eu grand mal; qu'elle ſeroit bien fâchée qu'il lui fût arrivé quelqu'accident funeſte; mais qu'elle ſe réjouiſſoit de me voir ſi touchée. Cela promet quelque choſe, ajouta-t-elle.

Je ne fis pas attention à ſa réflexion : mais, comme je ſuis accoumée à avoir des ſujets de défiance, je ne ſaurois m'empêcher de dire que cet accident me cauſe de l'inquiétude : je ſuis alarmée de ce qu'on a pris ſes lettres. Quel bonheur que mon paquet ait échappé à la recherche des voleurs! je ne ſais que penſer de tout cela. Mais pourquoi faut-il que le moindre accident trouble ma tranquillité? Cependant cela arrivera toujours auſſi long-tems que je ſerai ici.

Madame Jewkes me preſſe fort d'aller voir M. Williams avec elle. Elle paroît ſi empreſſée à conclure notre mariage, que je ne ſais qu'en penſer, vu que c'eſt une femme fine & artificieuſe. Je l'ai abſolument refuſé, en lui diſant, que puiſque je n'avois aucun deſſein de flatter les eſpérances de M. Williams, il ne me convenoit pas de l'aller voir. De ſorte qu'elle eſt partie ſans moi.

Je ſuis fort tentée de m'échapper durant ſon abſence, malgré le tour favorable que les choſes ſemblent prendre. Il eſt bien dur de n'avoir perſonne à qui je puiſſe demander conſeil! je ne ſais à quoi me déterminer; & d'ailleurs, hélas! je

n'ai point d'argent ; de ſorte qu'il me ſera impoſſible d'engager perſonne à me rendre ſervice, & je ne pourrai payer ni ma nourriture, ni mon logement ſur la route, au cas que je puiſſe trouver moyen de m'en aller. Je vais faire un tour au jardin, & là je tâcherai de me déterminer.

J'ai été au jardin, & juſques à la porte qui donne dans la prairie ; & je n'ai pas remarqué que je fuſſe obſervée. Mais le cœur m'a manqué, & je ſuis rentrée dans ma chambre. Cependant ſi les choſes tournent mal à l'avenir, je ne me pardonnerai jamais d'avoir perdu cette occaſion de m'enfuir. Je vais deſcendre encore, pour voir ſi on ne m'épie point, & ſi je pourrai m'échapper par la porte du jardin.

De bonne-foi, je m'imagine que cette maiſon eſt enchantée, & je crois que comme tous ceux qui ſont autour de moi ſont gagnés, Lucifer lui-même l'eſt auſſi, & qu'il a pris la forme de cet affreux taureau pour m'effrayer : car je ſuis deſcendue encore, je me ſuis haſardée d'ouvrir la porte du jardin, & je me ſuis avancée dans la prairie environ à une portée de mouſquet : mais j'ai apperçu cet horrible animal qui me regardoit en face, avec de grands yeux étincellans, à ce qui me ſembloit. Je ſuis rentrée fort vîte de peur qu'il ne vînt à moi. Perſonne ne me voyoit. Croyez-vous qu'il y ait des ſorciers & des eſprits ? S'il y

en a, je [illegible]
a gagné [illegible]
quand [illegible]
je sans argent & [illegible]
de m'avoir [illegible]
tes, tout à, je [illegible]
vre Pamela [illegible]
ni à [illegible]
maison, [illegible]
qu'une, [illegible]
les voleurs [illegible]
rois tomber [illegible]
que je [illegible]
cas que les [illegible]
bien fondées. & [illegible]
droit que [illegible]
& bien traître. Que [illegible]
d'essayer encore une [illegible]
poursuit & que [illegible]
plus mal : cette [illegible]
m'ôtera mes [illegible]

Mais après tout, [illegible]
intentions, mes [illegible]
& il ne sauroit être [illegible]
m'échapper : personne [illegible]
je serai chez vous, & que [illegible]
ront passées, je pourrai mieux [illegible]
position au sujet de M. Williams, [illegible]

le faire ici ; &, comme vous l'avez vu dans ſa lettre, il prétend me laiſſer la liberté de choiſir. Pourquoi craindrois-je donc ? Je crois que je deſcendrai encore une fois : mais je ſuis dans une grande perplexité, à cauſe des difficultés que je prévois, & parce que je ſuis ſi pauvre & ſi deſtituée d'amis. O grand dieu, qui es le protecteur de l'innocence, inſpire-moi ce que je dois faire.

Dans ce moment le cœur me dit qu'il faut que je tâche de m'échapper, & que j'abandonne l'événement à la providence. Ainſi, encore une fois..... je verrai au moins ſi ce terrible taureau eſt encore là.

Hélas, que mon ſort eſt triſte ! Je n'ai pas le courage de m'en aller, & je ne ſaurois me réſoudre à reſter. Il faut pourtant que je me détermine. La dernière fois que je ſuis deſcendue dans le jardin, le jardinier pouvoit m'appercevoir, ce qui a été cauſe que je ſuis remontée dans ma chambre. Mais je l'enverrai quelque part, ſi je puis : car s'il ne ſe préſentoit plus d'occaſion auſſi favorable que celle-ci, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir négligée. Je haſarderai donc encore une fois. Dieu veuille guider mes pas, & me conduire en quelque lieu de ſûreté !

Eh bien ! me voici encore revenue, effrayée comme une folle, & obligée par mes frayeurs à renoncer à mon entrepriſe. Oh que tout me paroît terrible !

J'avois

J'avois été beaucoup plus loin que la première fois; & en regardant derrière moi, je crus voir le taureau entre moi & la porte, & un autre taureau qui venoit à moi de l'autre côté. Ah! dis-je en moi-même, voici sans doute un double sortilège. Voilà l'esprit de mon maître dans un de ces taureaux, & dans l'autre celui de madame Jewkes: maintenant ma perte est inévitable : à l'aide, à l'aide, m'écriai-je comme une folle; & je m'enfuis du côté de la porte avec tant de viteſſe, qu'on auroit dit que je volois. Quand j'eus ouvert la porte, je regardai si ces prétendus taureaux venoient, & je vis que ce qui m'avoit tant effrayée, n'étoit que de pauvres vaches qui paissoient fort tranquillement à quelque distance l'une de l'autre. Mais puisque la moindre chose me cause de si terribles frayeurs, je vois bien que je ne dois pas songer à m'échapper : car le premier homme que je rencontrerai m'effrayera également; & je suis persuadée que la peur nous expose à plus de dangers, que la prudence qu'elle inspire ne nous en peut faire éviter.

Je fermai donc la porte, & j'en mis la clé dans ma poche, fort incertaine sur le parti que je prendrois. Mais je ne fus pas long-tems à me déterminer : car la servante Nanon vint à moi, & me demanda ce qui m'obligeoit à monter & descendre si souvent. Dieu me le pardonne; j'eus un

menſonge tout prêt. Quoique madame Jewkes, dis-je, me traite quelquefois aſſez durement, cependant je ne ſais que faire en ſon abſence. Je monte, je deſcends, je me promène au jardin, mais ſans pouvoir me déſennuyer. Oui, dit la pauvre niaiſe, elle eſt, après tout, de fort bonne compagnie; je ne m'étonne pas que vous la trouviez à dire.

Me voici donc encore ici, &, ſuivant les apparences, j'y reſterai; car je n'ai pas le courage de m'enfuir. Oh! pourquoi de pauvres filles ſont-elles expoſées à de pareils dangers, tandis qu'elles ont l'eſprit trop foible pour les affronter? Je veux donc me flatter que tout ira bien. Je ne ſaurois cependant m'empêcher de remarquer avec chagrin comme tout ſemble conſpirer contre moi. Premièrement, il y a des voleurs; car quoique je ne ſois pas tombée entre leurs mains, ils ne laiſſent pas que de me cauſer beaucoup d'appréhenſion: & puis il y a ce taureau, qui m'a autant effrayée que ſi c'étoit moi-même qu'il eût bleſſée au lieu de la cuiſinière. Ces voleurs & ce taureau ſemblent s'être accordés pour me rendre poltronne. Enfin il y a ma propre bêtiſe, de m'être laiſſé attrapper mon argent; car ſi je l'avois eu, je crois que je me ſerois haſardée en chemin, malgré le taureau & les voleurs.

LUNDI après midi.

MADAME Jewkes eſt de retour de ſa viſite : Tranquilliſez-vous, m'a-t-elle dit ; car M. Williams ſera bientôt rétabli. Il n'eſt pas à beaucoup près ſi mal qu'il ſe l'imaginoit. Ces gens de lettres ſont de véritables poules mouillées. Il n'a que quelques petites égratignures au viſage, qu'il s'eſt faites, je penſe, en tâtonnant ſur le gravier au fond du foſſé pour trouver quelque trou où il pût ſe cacher pour ſe mettre à couvert des voleurs. Pour ſes jambes & ſes genoux à peine y peut-on rien voir. Il dit dans ſa lettre qu'il faiſoit peur, je crois qu'il pouvoit faire peur lorſqu'il eſt rentré chez lui ; mais je vous aſſure qu'à préſent il eſt fort bien ; & à l'exception de quelques ſoupirs qui lui échappent lorſqu'il penſe au danger qu'il a couru, je ne vois pas qu'il ait aucun mal. Ainſi, mademoiſelle Pamela, ſoyez tranquille ſur ſon ſujet. Malgré toutes vos railleries, madame Jewkes, lui dis-je, je ſuis bien aiſe qu'il ſe porte bien.

Il ne parle que de vous, reprit-elle ; &, lorſque je lui ai dit que je voulois vous engager à le venir voir avec moi, il m'en a témoigné ſa reconnoiſſance avec des tranſports de joie : il m'a ouvert ſon cœur, & il m'a dit tout ce qui s'eſt paſſé

entre vous, & tous les deſſeins que vous aviez formés. Cela m'alarme prodigieuſement, d'autant plus que j'avois connu par deux ou trois exemples, que la bonté & la ſincérité de ſon cœur ne lui permettoient pas de rien cacher, & qu'il croyoit les autres auſſi peu diſſimulés qu'il l'eſt lui-même. Ah! madame Jewkes, madame Jewkes, lui dis-je avec un cœur plein d'inquiétude, cela auroit ſuffi pour me perdre, s'il avoit eu quelque choſe à vous dire de moi. Mais vous ne ſavez que trop, que quand même nous aurions eu deſſein de tramer quelque choſe, votre prudence & votre circonſpection nous en auroient ôté tous les moyens. Oui-dà, mademoiſelle Pamela, dit-elle; & cette déclaration qu'il a trouvé moyen de vous faire, malgré toute ma circonſpection & ma prudence, comme il l'a avoué devant moi, qu'en dites-vous? Allons, allons, ne me donnez point de vos feintes; vous ſavez admirablement bien diſſimuler pour votre âge; mais peut-être ne ſerai-je pas moins fine que vous. Quoi qu'il en ſoit, tout va bien maintenant, puiſque, ſuivant les inſtructions de mon maître, je ne ſuis plus chargée de ſurveiller à vos actions. A quoi vous êtes-vous occupée durant mon abſence?

J'étois ſi inquiète au ſujet de ce qui pouvoit s'être paſſé entre M. Williams & elle, qu'il me fut impoſſible de cacher mon inquiétude. Eh bien,

mademoiſelle Pamela, reprit-elle, puiſque tout va, ſuivant les apparences, finir ſitôt, & ſi heureuſement pour vous deux, je vous conſeille d'être un peu moins inquiète au ſujet de ce qu'il a révélé; & à ſon exemple, faites moi votre confidente, & je jugerai par-là que vous avez quelque amitié pour moi, & peut-être que vous ne vous en repentirez pas.

Elle paroiſſoit ſi empreſſée que je ſoupçonnai qu'elle avoit deſſein de me tirer les vers du nez. Je compris alors pourquoi elle avoit témoigné tant de bonté à M. Williams, juſques à lui rendre viſite. Son deſſein n'étoit que de tirer de lui toutes les lumières qu'elle pourroit. Madame Jewkes, lui dis-je, de quoi ſervent toutes ces fineſſes pour découvrir des ſecrets où il n'y en a point, ſur-tout puiſque vos peines ſont déſormais finies, comme vous le dites? Je vous aſſure, dit-elle, que ce que je vous demande n'eſt qu'un effet de cette curioſité qui eſt ſi naturelle aux femmes; car on ſouhaite d'ordinaire de ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre des perſonnes qui affectoient un ſi grand ſecret. Contez-moi donc, repris-je, ce qu'il vous a dit, & puis je ſatisferai votre curioſité. Je ne m'embarraſſe guère que vous le faſſiez ou non, dit-elle; car j'ai appris de lui tout ce que je ſouhaitois de ſavoir; & je déſeſpère de tirer rien de vous, que ce que vous voulez bien que je ſache, ma

chère petite artificieuſe. Qu'il ait dit tout ce qu'il aura voulu, répondis-je, je ne m'en ſoucie pas; car je ſuis ſûre qu'il n'a point dit de mal de moi; ainſi changeons de diſcours.

Je fus un peu plus tranquille, parce que, malgré tout ce qu'elle a fait pour me ſonder, elle n'a rien dit qui puiſſe me faire ſoupçonner qu'il lui ait parlé de la fauſſe-clé; car s'il lui en avoit dit quelque choſe, elle n'auroit pas pu s'empêcher de me l'inſinuer. Ainſi déſeſpérant de rien tirer l'une de l'autre, nous nous quittâmes; mais je ſuis ſûre qu'il doit avoir parlé plus qu'il n'étoit à propos; & ce qui me fait craindre d'autant plus qu'il y a quelque deſſein caché, c'eſt qu'il y a deux heures qu'elle s'eſt renfermée pour écrire, quoiqu'elle m'eût dit qu'elle m'avoit donné tout ce qui lui reſtoit de papier, & que déſormais j'écrirois pour elle. Je voudrois maintenant avoir haſardé tout, & m'en être allée lorſque je le pouvois. Oh! quand finira cet état de doute & d'inquiétude?

Elle m'eſt venue trouver dans ce moment, & m'a dit qu'elle enverroit un exprès à mon maître, & que ſi je voulois lui écrire une lettre de remercîment pour toutes ſes bontés, le même exprès la porteroit. En vérité, dis-je, je n'ai point de remercîment à lui faire, que je ne ſois chez mon père & ma mère: & d'ailleurs, vous ſavez que je lui ai écrit, & qu'il ne m'a point fait réponſe.

Elle me dit qu'elle croyoit que la lettre adreſſée à M. Williams étoit une réponſe ſuffiſante à la mienne ; & que la moindre choſe que je puſſe faire, c'étoit de remercier mon maître, ne fût-ce qu'en deux mots. Cela n'eſt point néceſſaire, repris je ; car puiſque je n'ai pas deſſein d'épouſer M. Williams, quel intérêt puis-je prendre dans la lettre qu'on lui a écrite ? Je vois, dit-elle, que vous êtes tout-à-fait impénétrable.

Tout cela ne me plaît point du tout. Oh ! que j'étois ſotte de craindre les taureaux & les voleurs ! car maintenant mes inquiétudes redoublent. Oh ! que peut avoir dit cet imprudent ? C'eſt-là ſans doute le ſujet de la longue lettre qu'elle vient d'écrire.

Je finirai mes écritures de ce jour en ajoutant qu'elle eſt extrêmement ſilencieuſe & réſervée, en comparaiſon de ce qu'elle étoit auparavant ; elle ne répond que par *oui* & par *non* à tout ce que je lui demande. Je crains qu'il ne ſe trame quelque choſe, d'autant plus qu'elle ne tient point la parole qu'elle m'avoit donnée de me laiſſer coucher ſeule, & de me rendre mon argent ; elle m'a fait des réponſes équivoques ſur ces deux articles. Par rapport à mon argent, elle m'a dit : Craignez-vous que je ne m'enfuie, & que je ne l'emporte avec moi ? Et quand je lui ai demandé de me laiſſer coucher ſeule : Je ne vois pas, dit-elle, que vous

ayez lieu de vous séparer de moi la nuit, jusques à ce que vous soyez assurée d'avoir quelqu'un qui vous *plaise plus* pour vous tenir compagnie. Cela me perça le cœur, & me ferma la bouche en même-tems.

Mardi & Mercredi.

M. Williams est venu ici; mais nous n'avons pu trouver l'occasion de nous parler : il parut étonné du changement qu'il trouva dans l'humeur de madame Jewkes, & de son air réservé, après la visite qu'elle avoit eu la bonté de lui faire, & la liberté avec laquelle ils avoient parlé ensemble; mais ce qui le surprit encore plus, c'est ce que je vais vous dire. Il me pria de faire un tour de jardin avec madame Jewkes & lui. Non, dit-elle, je ne puis pas y aller. Permettez donc, reprit-il, que mademoiselle Pamela y vienne avec moi. Non, dit-elle encore, elle n'en fera rien. Je crains, madame Jewkes, dit-il là-dessus, que je n'aie fait quelque chose qui vous ait désobligée. Point du tout, reprit-elle; mais je crois que vous aurez bientôt la liberté de vous promener ensemble autant qu'il vous plaira. J'ai envoyé un messager à mon maître sur ce sujet, & sur d'autres affaires *plus importantes* encore, & j'attends mes dernières instructions là-

deſſus : dès qu'elles ſeront arrivées, je vous laiſſerai en liberté de faire tout ce qu'il vous plaira; mais juſqu'alors il faut que vous ne ſoyez enſemble que le moins qu'il ſera poſſible.

Ceci nous alarma tous deux. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & il me ſembla à ſon air, qu'il ſe condamnoit lui-même à cauſe de ſon indiſcrétion. Je paſſai derrière madame Jewkes, & tenant un morceau de papier à la main, je fis un ſigne à M. Williams. Il parut comprendre ma penſée, qui étoit que je ſouhaitois de renouveler notre commerce de lettres. Je le laiſſai avec madame Jewkes, & me retirai dans mon cabinet pour écrire à M. Williams; mais je n'eus pas le tems de copier ma lettre : voici en peu de mots ce qu'elle contenoit.

Je lui reprochois ſa trop grande franchiſe, & la facilité avec laquelle il avoit donné dans les piéges que madame Jewkes lui avoit tendus : je lui marquois que j'appréhendois quelque mauvais deſſein, & je lui expliquois ce qui cauſoit mes craintes. Je le priois de m'écrire ce qu'il avoit dit à madame Jewkes. Je lui donnois à entendre qu'il étoit extrêmement néceſſaire de reprendre notre premier projet, qui étoit que je m'échappaſſe par la porte du jardin. J'ai mis ma lettre ce ſoir dans l'endroit accoutumé, & j'en attends la réponſe avec impatience.

JEUDI.

Voici la réponſe que j'ai reçue.

« Ma très chère demoiſelle,

» JE ſuis entièrement confus, & il faut que je » m'avoue coupable ; tous vos reproches ſont bien » fondés. Je voudrois avoir la moitié de votre » prudence & de votre diſcrétion. Je me flatte » pourtant, après tout, que ceci n'eſt qu'un effet » de la mauvaiſe humeur de cette femme, qui veut » montrer par-là ſon pouvoir & ſon autorité. Car » je crois que M. B.... n'oſeroit pas me tromper » d'une manière ſi noire & ſi odieuſe. S'il le faiſoit, » je le flétrirois devant toute la terre. Mais il *n'en* » *eſt pas capable, cela n'eſt pas de ſon caractère.* » J'ai reçu une lettre de Jean Arnold, qui me dit » que ſon maître ſe prépare pour ſon voyage de » Londres, & il croit qu'il viendra enſuite dans ces » quartiers. Il ajoute que miladi eſt chez eux, & » qu'elle accompagnera ſon frère à Londres, ou » qu'elle le viendra trouver ici. Il témoigne beau- » coup d'affection pour vous, & de zèle pour votre » ſervice. Mais il me renvoie à une autre lettre » qu'il m'avoit écrite auparavant, & que je n'ai » point reçue. Je ne *crois* pas qu'il puiſſe y avoir

» de la trahiſon ; car celui à qui j'ai ordonné qu'on
» adreſſât mes lettres, eſt un de mes intimes amis qui
» demeure à *Gainſborough ;* & cette lettre m'a été
» rendue par ſon canal ; car je ſais fort bien que je
» ne pouvois pas me fier à *Bret*, qui eſt le maître
» de poſte ici. Cette lettre perdue me cauſe quelque
» inquiétude : je me flatte pourtant encore que tout
» ira bien. Nous ſaurons dans peu s'il eſt néceſſaire
» de pourſuivre notre premier deſſein. S'il l'eſt, je
» ne perdrai point de tems, & je vous fournirai
» incontinent un cheval, & j'en trouverai un pour
» moi : car je ne ſaurois mieux ſervir dieu & moi-
» même, qu'en vous procurant la liberté, duſſé-je
» par-là renoncer à toutes mes eſpérances. Je ſuis

» Votre très-humble & très-fidelle ſerviteur.

» J'avoue que j'ai parlé trop indiſcrètement à
» madame Jewkes, trompé par ſa diſſimulation &
» par le déſir qu'elle paroiſſoit avoir de me rendre
» heureux avec vous. Je lui ai inſinué que je n'aurois
» pas fait difficulté de vous délivrer, par quelque
» moyen que ce fût, & que je vous avois propoſé
» de m'épouſer comme la ſeule voie honnête par
» laquelle je puſſe vous tirer de peine. Mais je l'ai
» aſſurée que vous ne m'avez pas donné la moindre
» eſpérance ; ce qu'elle a eu de la peine à croire.
» Cependant cela n'eſt que trop vrai. Mais je ne lui

» ai pas dit un mot de la fauſſe clé, ni du projet » de s'échapper par la porte du jardin ».

Madame Jewkes eſt toujours de fort mauvaiſe humeur, & je n'oſe preſque lui parler. Elle m'obſerve auſſi étroitement que jamais, & fait ſemblant d'être ſurpriſe de ce que j'évite ſa compagnie.

Inſpirée par mes alarmes qui ſont extrêmes, (& je crains que ce ne ſoit pas ſans raiſon,) je viens d'écrire la lettre ſuivante, & de la mettre entre les tuiles.

« Monſieur,

» Tout me cauſe de nouvelles inquiétudes. Cette » lettre de Jean Arnold, qui ne vous a pas été » rendue, me fait craindre quelque complot; & » cependant j'ai de la peine à m'imaginer que je » ſois d'aſſez grande conſéquence pour que tout le » monde conſpire contre moi. Etes-vous bien sûr » que ce voyage de Londres n'eſt pas plutôt un » voyage en Lincolnshire ? Jean, qui a déjà été » traître, ne peut-il pas l'être encore ? Pourquoi » faut-il que je ſois toujours dans le doute & dans » l'inquiétude ? Si je pouvois avoir un cheval, je » lui mettrois la bride ſur le cou, & j'abandonne- » rois à la providence le ſoin de me conduire en » quelque lieu de sûreté; car je ne voudrois point » vous nuire, maintenant que vous êtes ſur le point

» d'obtenir un bon bénéfice. Je crains cependant, » monſieur, que votre fatale ſincérité ne faſſe » ſoupçonner que vous m'avez aſſiſtée, quelques » précautions que nous puiſſions prendre à l'avenir.

» S'il ne s'agiſſoit que de ma vie, & non de mon » honneur, je ne voudrois expoſer ni vous, ni qui » que ce fût dans le monde, au moindre danger, » pour une pauvre & indigne créature comme » moi. Mais, ô mon cher monſieur, mon *ame* eſt » d'auſſi grande importance que l'ame d'une prin- » ceſſe, quoique je ſois d'une qualité inférieure à » celle de la moindre eſclave.

» Juſte ciel ! ſauve donc mon innocence, & » conſerve mon ame dans ſa pureté, & je ſerai » heureuſe & contente de quitter la vie, & de voir » finir ainſi toutes mes peines & toutes mes » angoiſſes !

» Pardonnez à mon impatience, monſieur : mais » mon cœur inquiet me préſage d'affreux malheurs. » Tout me paroît noir & ſombre autour de moi. » Le ſilence obſtiné & la diſſimulation impéné- » trable de cette femme, qui, ſans aucune raiſon » apparente, a changé tout d'un coup de conduite » envers moi, me font craindre les plus grands » maux. Blâmez-moi, monſieur, ſi vous croyez que » j'aye tort, & conſeillez-moi ce que je dois faire ; » vous obligerez par-là

» Votre très-affligée ſervante ».

VENDREDI.

J'AI reçu une lettre de M. Williams, dans laquelle il paroît un peu fâché ; mais ce qui me fait plus de plaisir que toutes les lettres qu'il pourroit m'écrire, c'est que la sienne en renfermoit une de votre part, mon cher père. Voici la lettre de M. Williams :

« Mademoiselle,

» Je crois que vous avez tort de craindre si » fort, & je suis fâché que vous soyez si inquiète. » Vous pouvez compter absolument sur moi, & » sur tout ce qui dépendra de moi. Je ne doute » point du voyage de Londres, ni de la repentance » & de la fidélité de Jean. Mon ami de Gainsbo- » rough vient de m'envoyer l'incluse ; elle étoit » dans une enveloppe, & adressée à moi, comme » je l'en avois prié ; je crois qu'elle est de votre » père. Je me flatte qu'elle ne contient rien qui » puisse augmenter votre inquiétude. Je vous prie, » ma très-chère demoiselle, de bannir vos craintes, » & d'attendre quelques jours, pour voir ce que » produiront les lettres que madame Jewkes & » moi avons écrites à M. B.... Je me flatte que » les choses tourneront mieux que vous ne pensez.

» La providence n'abandonnera pas tant de piété, » & tant d'innocence : ſoyez-en perſuadée, & que » ce ſoit-là votre conſolation. C'eſt le meilleur » conſeil que puiſſe vous donner à préſent

» Votre très-fidelle & très-humble ſerviteur ».

N. B. La lettre du père de Pamela étoit en ces termes :

« Ma très-chère fille,

» Nos prières ont enfin été exaucées, & nous » ſommes pénétrés de joie. Oh ! quelles ſouffrances » n'as-tu pas endurées ! Par quelles épreuves n'as-tu » pas paſſé ! La bonté divine ſoit bénie mille fois » de ce qu'elle t'a donné la force de réſiſter à tant » & de ſi grandes tentations ! Nous n'avons pas » encore eu le tems de lire le long récit de tous » tes malheurs. Je dis *long*, parce que je ne com- » prends pas comment tu as trouvé le tems & » l'occaſion de l'écrire : car d'ailleurs il fait nos » délices dans nos heures perdues, & nous le lirons » & relirons continuellement toute notre vie, avec » des ſentimens de reconnoiſſance pour ce dieu qui » nous a donné une fille ſi ſage & ſi vertueuſe. Que » notre ſort eſt heureux au milieu de notre pauvreté ! » Oh ! que perſonne ne penſe que les enfans ſoient » à charge ; puiſque l'état le plus pauvre peut » produire tant de richeſſes dans une PAMELA.

» Perſévère, ma chère fille, dans ces ſentimens » vertueux, & nous n'envierons pas le ſort des » gens de la première qualité : nous les défierons » au contraire de montrer une fille comme la » nôtre.

» J'ai dit que nous n'avons pas lu tout ton récit ; » nous étions dans une trop grande impatience ; » nous en avons lu la fin, où nous voyons que ta » vertu eſt ſur le point d'être récompenſée, & que » dieu a touché le cœur de ton maître, de ſorte » qu'il voit maintenant ſa folie, & l'injure qu'il » vouloit faire à notre chère enfant : car en vérité, » ma chère, il avoit deſſein de te perdre ; mais en » voyant ta vertu, ſon cœur en a été touché, » & ton bon exemple a ſans doute réveillé ſa » conſcience.

» Je ne crois pas que tu puiſſes faire mieux que » d'accepter la propoſition qu'on te fait, & de » rendre heureux M. Williams, ce digne M. Williams. » Dieu le béniſſe ! & quoique nous ſoyons ſi » pauvres que nous ne puiſſions donner aucun bien » à notre fille, & qu'étant dans la baſſeſſe, notre » alliance ne ſoit pas honorable, & qu'au con- » traire, vu la manière dont on penſe aujourd'hui, » notre pauvreté ſoit un déshonneur pour notre » fille, cependant je ne crois pas pécher, ſi j'ai » la vanité de dire, qu'il n'y a point d'honnête » homme d'un rang médiocre, qui ne puiſſe ſe

croire

» d'eſprit ; je voudrois qu'il eût autant de vertu.
» Mais j'eſpère qu'il ſe convertira déſormais.
» Nous avons lu avec beaucoup de plaiſir tes
» adieux à tes compagnons de ſervice ».

N. B. Ces adieux étoient exprimés en ces termes.

PAMELA,

Aux autres domeſtiques de ſon maître.

Mes chers compagnons de ſervice,
De votre Pamela recevez les adieux ;
Dans l'art des vers elle eſt novice,
Mais nulle autre du moins ne vous aimera mieux.

De ma chaumière paternelle
Vous m'avez vu venir dans ce noble château :
Fortune, hélas ! pour moi trop belle,
Que ne me laiſſois-tu dans mon pauvre hameau ?

Demain donc enfin j'y retourne,
Je vous quitte, & vous pleure, amis, en vous quittant ;
Mais en quelque lieu qu'on ſéjourne,
Quand on eſt vertueuſe, on a le cœur content.

On n'a pas tout ce qu'on ſouhaite,
C'eſt des pauvres mortels le deſtin arrêté :
Ma conſcience eſt ſatisfaite,
C'eſt le comble pour moi de la félicité.

De mon obſcure deſtinée
Je ne vois ni les biens ni les maux à venir :

Mais misérable ou fortunée,
J'aurai toujours de vous un tendre souvenir.

Jour & nuit du souverain être
J'implorerai pour vous la grace & les faveurs :
Mes prières pour votre maître
Comprendront avec lui ses moindres serviteurs.

Joignez vos prières aux miennes,
Et qu'ainsi puisse-t-il être heureux à jamais !
Qu'ainsi lui-même, par les siennes,
Puisse-t-il du seigneur mériter les bienfaits.

Les grands, hélas ! ont tout à craindre :
Nous envions l'éclat dont ils sont revêtus ;
Nous devrions plutôt les plaindre
Des écueils où leur rang expose leurs vertus.

Leurs richesses trop décevantes
Nourrissent leurs défauts, augmentent leurs besoins :
Leurs serviteurs & leurs servantes
Paroissent malheureux & le sont beaucoup moins.

Servez le seigneur sans contrainte,
Respectez votre maître, honorez vos parens :
Et puis, le cœur libre de crainte,
Vous serez plus heureux que ne sont tous les grands.

J'honorai toujours père & mère,
Et si je puis ainsi les honorer toujours,
La grace de mon dieu, j'espère,
Ne manquera jamais de veiller sur mes jours.

Mais malheur à moi ſi je ceſſe
De rendre à mes parens ce qu'exige ſa loi !
Si je mépriſois leur baſſeſſe,
L'état le plus abject ſeroit trop beau pour moi.

Puiſſiez-vous, aidés par la grace,
Chacun dans votre état trouver l'art d'être heureux.
Et ſi dans votre cœur j'ai place
Pour votre Pamela formez les mêmes vœux.

Tout dépend de la providence,
Entre les mains de dieu mettons nos intérêts;
Et pleins de notre dépendance,
En pratiquant ſes loix, attendons ſes arrêts.

Pour vous cependant je ſoupire,
Je ſais quels bons amis j'eus en vous dans ce lieu.
J'ai dit ce que je pouvois dire.
Adieu, mes cher amis; adieu, cent fois adieu.

Oh! quelle conſolation inexprimable votre lettre m'a donnée, mon très-cher père! Vous demandez ce que *vous pouvez faire* pour moi! & qu'eſt-ce que vous ne *pouvez pas faire* pour votre enfant? Vous pouvez lui donner les conſeils dont elle a eu, dont elle a encore, & dont elle aura toujours un ſi grand beſoin : vous pouvez la confirmer dans la pratique de la vertu que vous lui avez enſeignée dès ſon enfance : vous pouvez prier pour elle avec un cœur ſincère & droit, qu'on ne rencontre point dans les palais des grands. Oh! que je languis de

me jeter à vos pieds, & de recevoir de votre propre bouche la bénédiction de parens ſi vertueux! Mais hélas! que mes eſpérances ſont foibles à préſent, en comparaiſon de ce qu'elles étoient lorſque j'ai fermé mon dernier paquet! Je crains que votre pauvre Pamela ne ſoit expoſée à de nouveaux dangers & à de nouvelles épreuves. Mais j'eſpère qu'avec le ſecours de la grace de dieu, & par le moyen de vos bonnes prières, je ſerai enfin délivrée de toute ma misère; d'autant plus que je ne me la ſuis point attirée par ma vanité ni par ma préſomption.

Mais il faut continuer ma triſte hiſtoire. Je compris que M. Williams étoit un peu fâché de mon impatience : ainſi je lui écrivis que je me tranquilliſerois autant qu'il me ſeroit poſſible, & que je m'abandonnois entièrement à ſa conduite, d'autant plus que mon père, de qui je lui fis les complimens, m'aſſuroit que mon maître alloit partir pour Londres; ce qu'il doit avoir appris de quelqu'un des domeſtiques, ſans quoi il ne me l'auroit pas écrit.

SAMEDI & DIMANCHE.

M. WILLIAMS a été ici ces deux jours, comme de coutume; mais madame Jewkes l'a reçu aſſez froidement, & pour éviter tout ſoupçon, je les ai laiſſés enſemble, & ſuis montée dans mon cabinet, où je ſuis demeurée preſque tout le tems qu'il a été ici. J'ai appris par elle qu'ils ſe ſont querellés, & elle paroît tout-à-fait en colère contre lui : mais j'ai cru qu'il valoit mieux pour moi que je n'en priſſe aucune connoiſſance. Il lui a dit qu'il ne viendroit guère ici, juſqu'à ce qu'il ait reçu réponſe à la lettre qu'il a écrite à M. B..... Elle lui a répondu que le moins qu'il y viendroit, ſeroit le mieux. Le pauvre homme n'a pas gagné grand'choſe par ſa ſincérité & ſa franchiſe, & en faiſant madame Jewkes ſa confidente, comme elle s'en eſt vantée, en voulant que j'en fiſſe autant.

Je me perſuade de plus en plus qu'il ſe braſſe quelque mauvais deſſein. Je commencerai à cacher mes écrits, & à être plus ſur mes gardes que jamais. Madame Jewkes paroît attendre avec beaucoup d'impatience une réponſe à la lettre qu'elle écrivit dernièrement à ſon maître.

Lundi & Mardi.

Le vingt-cinquième & le vingt-ſixième jour de mon cruel eſclavage.

TOUJOURS quelque choſe de plus étrange à écrire! Le meſſager eſt de retour, & maintenant tout eſt découvert. O miſérable, infortunée Pamela! que deviendrai-je enfin? Jamais pauvre créature de mon âge n'a éprouvé de ſi étranges revers, & n'a été expoſée à de ſi cruelles épreuves. Le meſſager a apporté deux lettres, l'une pour madame Jewkes, & l'autre pour moi. Mais les plus grands génies ſont ſujets à faire des mépriſes. Comme ces deux lettres étoient pliées & cachetées de même, mon maître s'eſt trompé ſur les adreſſes: celle qui étoit pour moi, étoit adreſſée à madame Jewkes, & la ſienne m'étoit adreſſée à moi: mais elles ſont toutes deux abominables au ſouverain degré. Madame Jewkes m'apporta celle qui m'étoit adreſſée: Voici une lettre pour vous, me dit-elle; vous l'avez attendue long-tems, & enfin elle eſt arrivée. J'en ai reçu une auſſi, & je la lirai après avoir fait quelques queſtions au meſſager. Elle deſcendit là-deſſus. J'ouvris ma lettre, qui étoit adreſſée *à mademoiſelle Pamela An-*

[illegible] Madame Jewker. [illegible]

Madame Jewker,

» Ce que vous m'écrivez, m'a fait beaucoup de » peine. Sans doute que cette folle créature aime » mieux se jeter à la tête du premier faquin qui se » présente, que de témoigner le moindre sentiment » de reconnoissance pour tous les bienfaits qu'elle » a reçus chez moi, & pour les faveurs dont je me » proposois encore de la combler. Je lui ferai sen- » tir bientôt les effets de mon ressentiment; & je » vous ordonne de redoubler vos soins & votre » attention pour empêcher qu'elle ne s'échappe. » Je vous envoie cette lettre par un honnête suisse, » qui m'a accompagné dans mes voyages: c'est un » homme en qui je puis me fier; il vous assistera » dans tout ce que vous lui commanderez. Car » cette artificieuse créature est capable de corrom- » pre une nation entière par son innocence appa- » rente & sa prétendue simplicité : & peut-être » qu'elle a déja gagné les domestiques qui sont » avec vous, comme elle avoit gagné tous ceux que » j'ai ici. Jean Arnold lui-même, en qui je me » fiois, & que je distinguois de tous les autres,

» s'eſt trouvé un exécrable traître, qui recevra la » récompenſe qu'il mérite.

» Pour ce qui regarde cet échappé du collège, » cet imprudent Williams, il n'eſt pas néceſſaire » que je vous diſe d'empêcher qu'il ne voye déſor- » mais cette jeune folle : car j'ai donné ordre à M. » Shorter, mon procureur, de le faire mettre in- » ceſſamment en priſon, pour quelque argent qu'il » me doit, mais que je ne lui aurois jamais rede- » mandé, s'il s'étoit bien conduit. Je ſuis inſtruit » de toutes ſes infames pratiques; je ſuis outré de » ce que vous m'écrivez de ſon intrigue avec cette » fille, & du projet qu'il avoit formé, & qu'il » avoue, pour faciliter ſon évaſion, dans le tems » qu'il n'étoit point encore aſſuré que j'euſſe de » mauvais deſſeins : & s'il avoit agi par un prin- » cipe de piété & par un ſentiment de compaſſion » pour l'innocence opprimée, comme il le pré- » tend, il m'en auroit écrit à moi-même, comme » le devoir de ſa charge, & l'amitié que j'avois » pour lui, l'y obligeoient. Mais que, charmé de » la beauté de cette idole, comme un dévot ſen- » ſuel, il ait formé le honteux deſſein de favoriſer » ſi indignement ſon évaſion, (pour ne rien dire » de ce qu'il a fait pour me noircir dans l'eſprit » de M. Darnford; ce que le chevalier lui-même » m'a écrit,) c'eſt une conduite qui, au lieu de » m'engager à lui donner un bénéfice, comme j'en

» avois le deſſein, m'oblige au contraire à le ruiner » ſans reſſource.

» M. Colbrand, mon fidelle ſuiſſe, vous obéira » ſans réſerve, ſi les autres domeſtiques refuſent » de le faire.

» Quoiqu'elle nie d'avoir donné des eſpérances » à ce malheureux, je ne ſaurois lui ajouter foi. » Il eſt sûr que, malgré ſon innocence affectée » & ſa prétendue modeſtie, elle auroit pris la fuite » avec lui.

» Oui, elle ſe ſeroit évadée avec un homme » qu'elle ne connoît que depuis deux jours, (& » avec qui elle ne ſauroit même avoir été fort fa- » milière, ſi vous vous êtes bien acquittée de votre » devoir,) & cela dans un tems où je lui donnois » les plus fortes aſſurances de la pureté de mes » intentions.

» Je crois que je la hais maintenant de tout » mon cœur; & quoique je ſois réſolu de ne lui » rien faire moi-même, cependant pour ſatisfaire » ma vengeance, & pour la punir du peu de cas » qu'elle a fait de ma parole d'honneur & du mé- » pris qu'elle a témoigné pour mon amour, je puis » me réſoudre à lui faire ſouffrir *tout*, & même ce » qu'elle *abhorre le plus ;* enſuite on pourra l'a- » bandonner à ſon mauvais ſort. Et qu'elle aille » dans les bois & dans les forêts, faire répéter aux » échos ſes triſtes lamentations ſur la perte de cette

» innocence imaginaire, dont cette folle & roma-
» nesque créature fait tant de bruit. J'irai à Lon-
» dres avec ma sœur Davers, & dès que je pour-
» rai me débarrasser d'elle, ce qui sera peut-être
» dans trois semaines, je vous irai trouver, pour
» décider du sort de cette ingrate & mettre fin à
» toutes vos peines. En attendant, il faut que vous
» redoubliez vos soins; car cette innocente, comme
» je vous en ai souvent avertie, est pleine de stra-
» tagêmes. Je suis

» Votre ami ».

A peine eus-je fini la lecture de cette effrayante lettre, que madame Jewkes monta. Elle étoit extrêmement émue; car elle soupçonna la mépriſe, & que j'avois sa lettre. Elle me trouva effectivement l'ayant toute ouverte à la main, & prête à m'évanouir. Qu'aviez-vous à faire de lire ma lettre, dit-elle en me l'arrachant des mains? Vous voyez qu'il y a *madame Jewkes* au haut de la page, & la politesse auroit dû vous empêcher de lire plus avant. Ah! dis-je, n'insultez pas à mon affliction; vous serez bientôt délivrée de moi. C'en est trop! c'en est trop! je ne saurois supporter ceci sans mourir. Je me jetai sur un lit de repos dans mon cabinet, & me mis à pleurer amèrement. Elle fut lire sa lettre dans la chambre voisine, & rentrant un moment après: En vérité, dit-elle, c'est une

terrible lettre ; j'en ſuis ſincèrement affligée. Je craignois bien que vous n'euſſiez pouſſé votre délicateſſe trop loin. Laiſſez-moi, laiſſez-moi, madame Jewkes, dis-je ; je ne ſaurois parler. Pauvre fille, dit-elle ! eh bien, je vous laiſſe ; je remonterai tout à l'heure, & j'eſpère que je vous trouverai mieux : mais prenez votre lettre ; adieu ; cette mépriſe eſt terrible, en vérité. Elle ſortit, en mettant la lettre près de moi ſur le lit. Je n'eus pas la force de la lire d'abord. O homme dur & cruel ! de quelles méchancetés n'es-tu pas capable, inexorable perſécuteur !

Dès que je fus un peu revenue de mon abattement, je me mis à réfléchir ſur les expreſſions de cette terrible lettre. Les termes de *folle*, d'*artificieuſe*, d'*idole*, parurent bien durs pour votre pauvre Pamela. Je me demandai à moi-même ſi je n'avois pas en effet commis quelque mauvaiſe action, & ſi je n'étois pas réellement une indigne créature ? Mais lorſque je conſidérai que le pauvre Jean étoit découvert ; lorſque je réfléchis ſur l'indigne action du chevalier Darnford, qui avoit été révéler ce que M. Williams lui avoit dit, ſur la vengeance que mon maître vouloit prendre de ce digne homme, à cauſe du ſervice qu'il avoit la bonté de me vouloir rendre, je retombai dans mon abattement ; mais plus encore, lorſque je me rappelai ce redoutable Colbrand, & ce que mon maî-

tre vouloit me *faire ſouffrir :* alors je fus prête à étouffer, le cœur me manqua abſolument. Dans trois ſemaines il viendra *décider mon ſort ;* ah ! que ces paroles ſont terribles ! Juſte ciel, viens à mon ſecours ! frappe-moi de la foudre avant ce tems-là, ou fournis-moi le moyen d'échapper aux malheurs qui me menacent. O dieu ! pardonne-moi, ſi je pèche en faiſant cette prière.

Enfin je pris la lettre qui étoit adreſſée à madame Jewkes, mais qui m'étoit deſtinée. Elle n'eſt guère moins effrayante que l'autre. Voici en quels termes durs elle eſt conçue.

« Vous avez bien fait, hardie, perverſe, artifi-» cieuſe, & pourtant mal-aviſée Pamela, de me » convaincre, avant qu'il fût trop tard, du grand » tort que j'ai eu de mettre mon affection dans un » objet auſſi indigne que vous. Je vous avois juré » l'amour le plus honorable, vous croyant un exem-» ple de modeſtie & d'innocence ſans tache, & » qu'il ne pouvoit point y avoir de deſſein perfide » caché ſous une ſi belle apparence. Je vous con-» nois maintenant, hypocrite que vous êtes ! Je » vois que, quoique vous n'ayez pu avoir la moin-» dre confiance en moi, qui vous ſuis connu de-» puis pluſieurs années, qui, par la bonté mal » placée de ma mère, ai été, pour ainſi dire, élevé » avec vous, & qui, dans la paſſion que j'ai pour » vous, malgré tout mon orgueil, malgré la dif-

» férence de nos conditions, me ſuis abaiſſé d'une » manière dont j'ai honte maintenant; vous avez » pu cependant former une intrigue avec un homme » que vous ne connoiſſez que depuis peu de jours, » & vous réſoudre à vous enfuir avec un malheu- » reux, que votre beau viſage & vos artifices inſi- » nuans ont pu charmer juſqu'à lui faire violer tous » les devoirs de l'honneur & de la reconnoiſſance » qu'il me doit; & cela dans un tems où tout le » bonheur de ſa vie dépend de moi.

» Déſormais, à cauſe de Pamela, dès que je » verrai un beau viſage, je ſoupçonnerai qu'il ca- » che un cœur perfide; & quand j'entendrai parler » d'une fille qui fait grand bruit de ſa vertu, je » croirai qu'elle trame quelque mauvais deſſein. » Vous étiez réſolue de n'avoir pas la moindre con- » fiance en moi, quoique je vous euſſe engagé plu- » ſieurs fois ma parole d'honneur, & cela de la » manière du monde la plus ſolemnelle. Il eſt vrai » que j'ai pu vous alarmer, en vous envoyant d'un » côté, pendant que vous eſpériez d'aller d'un au- » tre: cependant n'avois-je pas tâché de vous con- » vaincre de la pureté de mes intentions, en vous » promettant, quoiqu'avec beaucoup de répugnan- » ce, tant mon amour pour vous étoit grand, de » ne pas approcher, ſans votre conſentement, du » lieu où vous ſeriez? N'étoit-ce pas là une preuve » que je vous donnois volontairement de ma géné-

» rosité & de mes desseins honorables? Cependant » comment y avez-vous répondu? Le premier hom- » me que vos charmes & vos adroites insinuations » ont pu enchanter, vous l'avez pratiqué, vous » l'avez gagné, (je puis même dire que vous l'avez » ruiné, comme l'ingrat ne l'apprendra que trop à » ses dépens,) & vous vous êtes jetée à sa tête. » Puis donc que vous n'avez voulu avoir aucune » confiance en moi, vous m'avez par-là dégagé de » ma parole; je ne vous dois plus rien, & dans » peu vous verrez combien vous avez eu tort de » traiter ainsi un homme qui pouvoit se dire au- » paravant

» Votre très-affectionné & bon ami.

» Madame Jewkes a ses ordres sur votre sujet; » & si vous trouvez que votre sort soit maintenant » plus dur que vous ne l'aviez espéré, vous le sup- » porterez d'autant plus aisément, que vous vous » l'êtes attiré vous-même, par votre imprudence & » votre folie ».

Ah! que je suis malheureuse! faut-il qu'on me croye artificieuse, hardie, ingrate, tandis que je n'ai d'autre dessein que de conserver mon inno- cence, & que ce n'a été que pour me défendre contre ses injustes attaques, que j'ai formé quel- ques projets, que son esprit plus inventif que le mien a su faire échouer?

Quand madame Jewkes revint dans mon cabinet, elle me trouva baignée de larmes. Elle me parut touchée de quelque compaſſion ; & comme je compris bien que j'allois être déſormais abſolument ſous ſa puiſſance, & que ſi je l'irritois, je ne m'en trouverois que plus mal : Je vois bien maintenant, lui dis-je, que c'eſt en vain que je voudrois lutter contre ma mauvaiſe fortune & contre les artifices de mon maître : il faut que je me réſigne à la volonté de dieu, & que je me prépare à ſouffrir tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Mais vous voyez que ce pauvre M. Williams eſt perdu : je ſuis fâchée de tout mon cœur d'être la cauſe de ſon malheur. Hélas ! le pauvre homme ! que je le plains, de s'être attiré cette diſgrace, & cela pour l'amour de moi ! Mais je vous aſſure que je ne lui ai pas donné la moindre eſpérance, par rapport au mariage qu'il m'a propoſé. Je ne crois pas qu'il me l'eût propoſé, s'il n'avoit pas été perſuadé que c'étoit le ſeul moyen de me ſauver, ſans riſquer ma réputation : & je ſuis aſſurée que le principal motif qui l'a fait agir, c'eſt ſa propre vertu, & la compaſſion dont il a été ému pour une pauvre fille opprimée. Quel autre deſſein pouvoit-il avoir ? Vous ſavez que je ſuis pauvre & deſtituée d'amis ; la ſeule grace que j'aie à vous demander, c'eſt de lui faire ſavoir la colère où mon maître eſt contre lui, & le deſſein qu'il

a formé, afin que ce pauvre homme prenne la fuite & ne ſoit pas mis en priſon. Cela remplira également le but que mon maître ſe propoſe : car M. Williams ſera alors auſſi peu en état de me rendre ſervice, que s'il étoit en priſon.

Demandez-moi, répondit-elle, tout ce qu'il eſt en mon pouvoir de faire ſans violer mon devoir, ni manquer à la confiance qu'on a en moi, & je vous l'accorderai ; car je ſuis touchée de la ſituation où vous êtes l'un & l'autre : mais je vous aſſure que je n'entretiendrai aucun commerce avec lui, ni ne ſouffrirai que vous ayez la moindre correſpondance enſemble. Je voulus lui parler d'un devoir bien plus important que celui dont elle parloit, de l'obligation où elle étoit de ſecourir l'innocence opprimée, & de ne pas faire tout ce qu'un injuſte tyran exigeoit d'elle. Mais elle me commanda de me taire ſur ce ſujet, parce qu'il étoit inutile de vouloir l'engager à trahir ſon maître. Tout ce que j'ai à vous conſeiller, ajouta-t-elle, c'eſt de vous tranquilliſer, de renoncer à tous vos artifices pour tâcher de vous évader, & de faire en ſorte que je ſois votre amie, en ne me donnant aucune raiſon de me défier de vous : car, ajouta-t-elle, je fais gloire de ma fidélité envers mon maître. Il faut que vous & M. Williams ayez employé des artifices bien étranges, pour avoir été auſſi loin qu'il l'a lui-même avoué, vu que vous

vous parler si rarement, à ce que je penſois. Il faut que je ſois plus aimée que je ne l'ai été juſqu'ici.

Cela redoubla mon inquiétude : car je vis bien que j'allois être obſervée plus exactement que jamais.

Puiſque, par une inexplicable étrange, j'ai découvert qu'elle doit être ma triſte deſtinée, permettez-moi, dis-je, de lire encore une fois cette terrible lettre qu'on vous écrit, afin que je l'apprenne par cœur, & qu'elle ſerve à nourrir mon affliction : car c'eſt tout ce à quoi je pourrai penſer deſormais, & il faut que je me familiariſe avec ma mauvaiſe fortune. Il faut donc auſſi que je liſe la vôtre, dit-elle. Je la lui donnai, & elle me prêta la ſienne, que j'ai copiée, parce qu'elle me l'a permis : Je veux, dis-je, me préparer par-là à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Après l'avoir copiée, je l'attachai avec une épingle au chevet du lit de repos. Vous la verrez toujours là, dis-je, le viſage mouillé de larmes.

Elle me dit qu'elle alloit deſcendre pour faire apprêter le ſouper, & elle voulut abſolument que je lui tinſſe compagnie à table. Je voulus m'en défendre ; mais elle prit un air d'autorité, qui fut cauſe que je n'oſai pas refuſer. Quand je fus deſcendue, elle me prit par la main, & me préſenta au plus affreux monſtre que j'aie vu de ma vie,

Voici, M. Colbrand, dit-elle, voici votre jolie pupille & la mienne ; tâchons de lui faire paſſer le tems auſſi agréablement que nous pourrons. Il me ſalua en faiſant une grimace étrange, & me dit en mauvais langage : *Vous l'être fort hireuſe di l'être aimée di ſti bel gentilshomme.* Je fus ſi effrayée en le voyant, que je penſai m'évanouir. Je vais vous faire ſon portrait, mes chers père & mère ; & ſuppoſé que vous liſiez jamais ceci, ce dont je doute fort maintenant, vous jugerez ſi je n'avois pas raiſon d'être effrayée, ſur-tout puiſque j'ignorois qu'il dût être là, & que je ſavois d'ailleurs l'odieux emploi dont il étoit chargé, je veux dire, celui de me garder plus étroitement.

C'eſt un géant plutôt qu'un homme : il eſt beaucoup plus grand que ce Henri Mawlidge que vous connoiſſez, & qui demeure dans votre voiſinage. Il eſt maigre comme un ſquelette, il a les épaules extrêmement larges, & les mains.....! jamais je n'en ai vu de pareilles : de grands yeux hagards comme ceux de ce taureau qui m'a ſi fort effrayée ; ſes ſourcils lui couvrent preſque les yeux : il a une mâchoire énorme, deux cicatrices ſur le front, & une ſur la joue : deux prodigieuſes mouſtaches, & une bouche à faire peur ; de groſſes lèvres, de longues dents jaunes, & un air refrogné. Il porte ſes cheveux, qui ſont longs, noirs & gras, & qu'il a coutume de tenir dans une grande bourſe : il

porte une cravate de crêpe autour de ſon long cou, d'où l'on voit ſortir un goître monſtrueux. Du reſte il étoit aſſez bien mis, & il avoit l'épée au côté, avec un nœud de ruban jadis rouge. Il porte des jarretières de cuir attachées ſous les genoux, & il a le pied long, je penſe, comme le bras.

Moi l'effrayer ſti damoiſelle, dit-il, & là-deſſus il voulut ſe retirer; mais elle lui ordonna de reſter. Je lui dis que comme elle ſavoit que j'avois pleuré, elle n'auroit pas dû m'appeler pour ſouper ſans m'avertir que ce monſieur étoit-là. Je remontai bientôt dans mon cabinet, car le cœur me manqua tout le tems que je fus à table : je ne pouvois regarder cet homme ſans horreur; & cette brutale créature, qui connoiſſoit en quelle détreſſe j'étois, même avant que cet homme fût venu, voulut ſans doute me faire ſouper avec lui, afin d'augmenter encore ma terreur. Elle ne ſe trompa pas dans ſes vûes; car dès que je fus montée, je ne penſai qu'à cet affreux perſonnage, & aux actions plus affreuſes encore de mon maître; ils ne me parurent que trop faits l'un pour l'autre: & quand je fus endormie, je crus les voir venir tous deux au chevet de mon lit, avec le plus terrible deſſein qui ſe puiſſe imaginer: je ſautai du lit en dormant, & j'effrayai madame Jewkes; la peur m'ayant éveillée, je lui contai mon rêve, & la méchante créature ne fit qu'en rire, & me dit, que tout ce que je craignois n'étoit

qu'un ſonge, auſſi bien que celui que je venois de faire, & que quand tout ſeroit fini, je le trouverois ainſi.

Me voici à la fin du *MERCREDI*, le vingt-ſeptième jour de mes malheurs.

LE pauvre M. Williams eſt actuellement arrêté & conduit à *Stamford*, de ſorte que voilà toutes les eſpérances que j'avois conçues de ſa part, évanouies tout d'un coup. Le pauvre homme! Sa trop grande ſécurité & ſa franchiſe nous ont perdus l'un & l'autre. Je n'étois que trop perſuadée que nous ne devions pas perdre un ſeul moment; mais il étoit preſque fâché contre moi, & me croyoit trop impatiente; & puis ſa fatale confeſſion, & les déteſtables artifices de mon maître...! On devoit bien penſer, que celui qui juſques-là avoit conduit ſes criminels ſtratagêmes ſi adroitement qu'il étoit impoſſible de les éviter, ne ſe feroit conſcience de rien pour venir à bout de ſes deſſeins. Je crains bien que je ne l'éprouve avant qu'il ſoit long-tems.

Je viens d'inventer un ſtratagême, mais dont l'exécution eſt ſi difficile, qu'elle me décourage preſque, vu que je n'ai ni amis, ni argent, & que je ne connois point le chemin, ſuppoſé que je

puſſe ſortir d'ici. Mais que les taureaux, les lions, les ours, les tigres, &, ce qui eſt plus effrayant encore, les hommes faux, trompeurs & perfides, ſe rencontrent en mon chemin, je ne ſaurois être dans un plus grand danger que celui où je ſuis actuellement; je ne me fie point à ce délai de trois ſemaines dont il parle dans ſa lettre à madame Jewkes: car que ſais-je ſi, maintenant qu'il eſt dans une ſi furieuſe colère, & qu'il a déjà commencé par M. Williams à exercer ſa vengeance, que ſais-je s'il ne changera pas d'avis, & s'il ne viendra pas ici avant que d'aller à Londres.

Voici mon ſtratagême. Je tâcherai d'engager madame Jewkes à ſe coucher avant moi; ce qu'elle fait ſouvent, pendant que je me tiens enfermée dans mon cabinet: & comme elle dort fort profondément durant ſon premier ſomme, ce dont elle ne manque pas d'avertir en ronflant, ſi je puis ſeulement paſſer entre les deux barres de la fenêtre, (car vous ſavez que je ſuis fort mince, & je trouve que je puis y paſſer la tête) je me gliſſerai de-là ſur le toit d'un cabinet qui avance dans le jardin; car de ma fenêtre à ce toit il n'y a guère plus de ma hauteur: & comme ce cabinet n'eſt pas fort exhauſſé, je pourrai facilement me gliſſer de-là dans le jardin, & je ſortirai par la porte de derrière, dont M. Williams m'a fourni une fauſſe clé. J'ai un autre artifice en tête. Juſte ciel! fais réuſſir ce

dangereux, mais innocent artifice. Je me ſouviens d'avoir lu quelque part, qu'un fameux capitaine étant ſur un vaiſſeau, & ſe voyant dans un danger éminent, ſe jeta dans la mer; & comme les ennemis lui tiroient des dards & des flêches, il ôta ſon vêtement, & nagea vers la terre, tandis que les ennemis percèrent de mille flêches ſon habit qu'ils prenoient pour lui; c'eſt ainſi qu'il ſe ſauva, & échappa à leur fureur. Voici donc ce que je me propoſe de faire; je jetterai ma jupe & mon mouchoir de cou dans le vivier; car dès qu'on me trouvera à dire, on croira ſans doute d'abord que je me ſerai noyée, & on m'ira chercher au vivier; on ſe confirmera dans cette penſée lorſqu'on y verra flotter ma jupe & mon mouchoir, de ſorte qu'ils ſeront tous occupés à me chercher-là. Et comme on ne s'appercevra peut-être de ma fuite que le matin, je ſerai déjà bien loin avant qu'on ſonge à me pourſuivre: car dès que j'aurai paſſé la porte, je courrai auſſi vîte que je pourrai. Je m'abandonnerai donc à la providence divine, perſuadée qu'elle conduira mes pas dans quelque lieu de ſûreté, ou qu'elle me fera rencontrer quelque perſonne de probité, qui voudra bien me protéger. Car quelques maux que je puiſſe ſouffrir en m'enfuyant, je ne ſaurois tomber dans un plus grand danger, ni en de plus mauvaiſes mains, que celles où je ſuis à préſent, ni avoir à appréhender de plus criminels deſſeins.

O mes chers parens ! ne vous effrayez point lorsque vous viendrez à lire ceci ; mais tout sera passé avant que vous puissiez le voir. Dieu veuille me conduire ! J'enterrerai mes écrits dans le jardin ; car s'il m'est de malheur de ne pas pouvoir m'échapper, ou si l'on me retrouve, on me fouillera sans doute, & on me traitera cruellement. Je m'arrête ici, afin de m'aller préparer à exécuter mon projet. Et toi, ô dieu propice, protecteur de l'innocence opprimée, fais réussir ce dernier effort de ta pauvre servante ! que je puisse échapper aux piéges qu'on a si artificieusement dressés contre ma vertu, & que je ne puis éviter que par la fuite ! Et de quelque manière que tu disposes de moi, veuille bénir mes chers parens, & protéger le pauvre M. Williams ! Préserve-le d'une entière ruine ! car il étoit heureux avant qu'il eût fait connoissance avec moi.

Dans ce moment je viens d'entendre madame Jewkes, qui ayant bu un coup de trop, a avoué à cet horrible Colbrand, que c'est elle-même qui a fait voler le pauvre M. Williams, & qu'elle a employé pour cet effet le palefrenier & un autre valet d'écurie, dans le dessein de s'emparer de mes lettres qu'il avoit sur lui, & qu'ils ont pourtant heureusement manquées. Ils rient maintenant tous deux de cette triste histoire, ne songeant guère que je les entends. Oh ! que le cœur me

ſaigne! Car de quoi ces malheureux ne ſont-ils pas capables? Pouvez-vous me blâmer de ce que je tâche à me tirer de leurs mains, duſſé-je m'expoſer aux plus affreux dangers?

Onze heures du ſoir.

Madame Jewkes eſt montée, & s'eſt miſe au lit; elle m'a ordonné de ne pas demeurer longtems dans mon cabinet. Oh! qu'un profond ſommeil puiſſe ſaiſir cette brutale créature! Jamais elle ne m'a paru ſi ivre, ce qui me fait eſpérer qu'elle ronflera bientôt. Je viens d'eſſayer encore, & je trouve que je puis paſſer la tête entre les deux barres de fer. Me voilà préparée à partir dès qu'elle ſera profondément endormie. Je vais cacheter tous mes écrits, & c'eſt à ta providence, ô dieu plein de bonté, que j'abandonne le reſte! Encore une fois, dieu vous béniſſe tous deux, & nous faſſe la grace de nous rencontrer heureuſement, ſi ce n'eſt pas ici bas, au moins dans ſon royaume céleſte! *Ainſi ſoit-il.*

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE, les vingt-huitième, vingt-neuvième, trentième, & trente-unième jours de mon triſte eſclavage.

AH! quel malheur! car me voici encore ici; & tout va de mal en pis. O l'infortunée Pamela! Il ne me reſte plus aucune eſpérance! J'échoue dans tous mes projets. Mais, ô mes chers parens! réjouiſſez-vous avec moi, même dans cet excès de mon malheur; car votre pauvre Pamela a échappé à un ennemi plus terrible mille fois qu'aucun de ceux qu'elle eût encore rencontrés, un ennemi auquel elle n'avoit jamais penſé, & auquel elle a eu beaucoup de peine à réſiſter. Je veux dire la foibleſſe & la préſomption tout enſemble de ſon propre eſprit, qui, ſi la grace de dieu ne l'avoit ſoutenue, l'auroient plongée dans un abîme éternel de misère.

Je continuerai ma triſte hiſtoire à meſure que j'en trouverai l'occaſion. Car comme je ſuis maintenant plus étroitement gardée que jamais, je n'ai d'autre occupation que celle d'écrire, & de réfléchir ſur mon triſte ſort: & juſques à hier au ſoir, j'ai été ſi foible, qu'il m'a été impoſſible de tenir la plume.

Je ne pris avec moi que deux chemises, deux mouchoirs & deux coiffures, qui étoient tout ce que ma poche pouvoit contenir, car comme je comptois que j'aurois beaucoup à marcher, je ne voulus pas m'embarrasser d'un gros paquet; je pris aussi tout l'argent qui me restoit, & qui ne se montoit qu'à cinq ou six shelins, & je me disposai à partir, sans savoir où j'irois. Je sortis par la [illegible], quoique ce ne fût pas sans difficulté, car [illegible] la peine à passer les épaules & les [illegible] entre les barres de fer; mais [illegible] étoit possible. Il y avoit plus loin de la [illegible] au toit du cabinet que je ne l'avois cru, & je craignis de m'être [illegible] la cheville en me [illegible] bas. Le cabinet étoit aussi plus [illegible] que je ne me l'étois figuré; [illegible] bien; au moins le peu de mal que je me fis ne m'empêcha pas de poursuivre mon dessein. Quand je fus dans le jardin, je cachai mes paquets [illegible] rosier, & je les couvris de terre; [illegible] qu'ils y sont encore [illegible] vivier: [illegible] nêtre; il faisoit un gros brouillard [illegible] mais je n'en sentis rien.

Quand je fus arrivée au vivier, [illegible] jupe, mon mouchoir de col, & une coiffure avec un ruban, comme je me l'étois proposé, [illegible] je courus à la porte, & [illegible]

le cœur me battoit d'une terrible force : c'étoit ſans doute un préſage de ce qui alloit m'arriver: car je trouvai, mais trop tard, que mon eſpérance étoit encore malheureuſement trompée; la méchante femme avoit fait changer la ſerrure, de ſorte que ma clé ne me ſervit de rien : je tâchai pluſieurs fois d'ouvrir la porte, mais inutilement, & je trouvai qu'on y avoit mis encore un cadenas. Je penſois alors me déſeſpérer; je tombai par terre dans une cruelle angoiſſe, & je fus pendant quelque tems incapable de me remuer. Enfin mes appréhenſions ranimèrent mon courage; je grimpai ſur les gonds de la porte, & ſur la ſerrure, & je parvins à mettre les mains ſur le haut de la porte & enfin ſur la muraille; je ne croyois pas pouvoir grimper ſi bien. Mais hélas! voici une nouvelle diſgrace; il n'y a pas moyen que la pauvre Pamela échappe; la muraille étoit vieille, & au moment que je m'élançai pour monter deſſus, les briques auxquelles je me tenois ſe détachèrent; je tombai tout de mon long par terre; une brique qui tomba me donna un coup à la tête qui m'étourdit tout-à-fait: je m'écorchai les jambes, je me fis mal à la cheville du pied, & je rompis le talon d'un de mes ſouliers.

Je demeurai, je penſe, cinq ou ſix minutes, couchée par terre, dans un pitoyable état; & lorſque je voulus me lever, je pouvois à peine me

ſoutenir; je ſentis que je m'étois meurtri la hanche & l'épaule gauche, & j'avois des douleurs par tout le corps; la tête me faiſoit un mal terrible, & le ſang couloit de la plaie que la brique m'avoit faite en tombant. Cependant, malgré tout ce que je ſouffrois, je me traînai à quatre pattes pour chercher une échelle que je me ſouvenois d'avoir vue dans le jardin il y avoit deux jours : mais je ne trouvai point d'échelle, & la muraille eſt fort haute. Que deviendra maintenant la miſérable Pamela, dis-je en moi-même ? Je ſouhaitai alors de tout mon cœur d'être encore dans mon cabinet; je me repentis de mon entrepriſe, je la condamnai comme téméraire, parce qu'elle n'avoit pas réuſſi.

Dieu veuille me pardonner ! Il me vint alors une affreuſe penſée dans l'eſprit; je tremble encore quand j'y ſonge. En vérité, l'appréhenſion du terrible malheur que j'avois à craindre, me détermina preſque à faire une action qui m'auroit rendue miſérable durant toute l'éternité. Oh ! mes chers parens, pardonnez à votre pauvre fille : le déſeſpoir me ſaiſit, je me traînai du côté du vivier; & dans quel deſſein ? j'en ai horreur maintenant; dans le deſſein de m'y jeter, & de finir ainſi tous mes maux en ce monde : mais hélas ! pour en ſouffrir d'infiniment plus grands dans l'autre, ſi la grace de dieu ne m'avoit retenue. Comme

j'ai réſiſté à cette tentation, (dieu en ſoit béni) je vous raconterai les combats que j'eus à ſoutenir contre moi-même dans cette triſte occaſion, afin de rendre gloire à la miſéricorde de dieu, qui m'a empêchée de me plonger dans un abyme d'où il n'y a plus de retour.

Ce fut un bonheur pour moi, comme je l'ai reconnu dans la ſuite, d'être foible & bleſſée; car cela fut cauſe que je ne pus arriver ſi-tôt au vivier, de ſorte que j'eus le tems de faire des réflexions, qui diminuèrent un peu l'impétuoſité de mon déſeſpoir, qui dans mon premier tranſport m'auroit peut-être engagée à me jeter dans l'eau ſans réflexion, tant j'étois pénétrée de douleur en voyant qu'il m'étoit impoſſible de m'échapper, & tant je redoutois le cruel traitement que j'aurois à attendre de mes terribles geoliers. Mais comme ma foibleſſe faiſoit que je ne pouvois avancer que lentement, je fis quelques réflexions; la grace de dieu me lança un rayon de lumière pour éclairer mon eſprit ténébreux, de ſorte que, quand je fus venue proche du vivier, je m'aſſis ſur le gazon, & je commençai à réfléchir ſur ma triſte ſituation: voici comment je raiſonnai avec moi-même.

Arrête-toi un peu ici, Pamela, & avant que de te précipiter dans l'eau, conſidère un peu ton état; vois s'il n'y a pas encore quelqu'eſpérance, quelque moyen, ſinon de ſortir de cette abominable

maiſon, au moins d'échapper aux malheurs qui te menacent.

Je tâchai de rappeler dans mon eſprit tout ce qui pouvoit me donner quelques eſpérances; mais je ne trouvai que des ſujets de déſeſpoir. Une méchante femme incapable de la moindre compaſſion; un nouvel aſſiſtant qui lui étoit venu dans la perſonne de ce terrible Colbrand; un maître plein de colère & de reſſentiment, qui me haïſſoit maintenant, & qui me menaçoit du plus affreux de tous les maux; je compris que, ſuivant toutes les apparences, je ne retrouverois plus l'occaſion que j'avois alors de me délivrer de toutes leurs perſécutions. Que te reſte-t-il donc à faire, miſérable créature, me dis-je à moi-même, ſi ce n'eſt de t'abandonner à la miſéricorde de dieu, qui connoît ton innocence, & de te dérober à l'impitoyable méchanceté de ceux qui ont juré ta perte.

Je penſai alors (& cette penſée m'étoit ſans doute ſuggérée par le démon, car elle me plut beaucoup, & fit une forte impreſſion ſur moi) que ces méchans, qui n'ont maintenant aucun remords de leur conduite, ni la moindre compaſſion pour moi, ſeroient touchés de quelque repentir lorſqu'ils verroient les triſtes effets de leurs crimes. Oui, dis-je, quand ils contempleront le cadavre de l'infortunée Pamela, tiré de l'eau, & couché ſur ce gazon, ils ſentiront leur cœur déchiré par de

cruels remords, dont ils ſont maintenant incapables ; mon maître, qui eſt à préſent ſi en colère, oubliera alors tout ſon reſſentiment, & dira : Ah ! c'eſt-là la pauvre, la malheureuſe Pamela, que j'ai ſi injuſtement perſécutée ; c'eſt moi qui ſuis la cauſe de ſa mort. Je vois bien maintenant, dira-t-il, qu'elle préféroit ſa vertu à la vie même, qu'elle n'étoit ni hypocrite, ni trompeuſe, mais qu'elle étoit réellement cette créature innocente qu'elle prétendoit être ; peut-être qu'alors il répandra quelques larmes ſur le cadavre de ſa ſervante qu'il a tant perſécutée. Et quoique, pour cacher ſon propre crime, il publiera peut-être, que c'eſt l'amour que j'avois pour M. Williams, & le dépit de ne pouvoir pas l'épouſer, qui m'ont jetée dans le déſeſpoir, cependant il ſera véritablement affligé dans ſon cœur, il me fera enterrer honorablement, & me garantira de l'infamie à laquelle on expoſe ceux qui ſe défont eux-mêmes. Tous les jeunes garçons & les jeunes filles du voiſinage de mes chers parens déploreront le ſort de la pauvre Pamela ; mais j'eſpère qu'on ne me fera pas le ſujet de ballades ni d'élégies ; mais que pour l'amour de mon père & de ma mère, on me laiſſera bientôt tomber dans l'oubli.

Ces triſtes penſées me plurent ſi fort, que je me levai une fois pour aller m'élancer dans l'eau ; mais j'étois ſi meurtrie, que je pouvois à peine me remuer.

remuer. Que vas-tu faire, misérable Pamela, dis-je? Et quoique tu ne voies que ténèbres & qu'obscurité autour de toi, sais-tu ce que la providence divine peut faire pour toi, lorsque tous les secours humains te manqueront? Oui, dis-je, le dieu tout-puissant ne m'auroit pas exposée à de si grandes afflictions, s'il ne m'avoit pas donné en même tems la force de les supporter, pourvu que je veuille en faire usage. Mon maître m'a déjà eue en son pouvoir, & j'ai échappé à ses mauvais desseins; qui sait si, tout irrité qu'il est, sa présence, que je crains si fort, ne sera pas plus avantageuse pour moi, que celle de ses émissaires persécuteurs, qui ne lui sont fidelles qu'à cause de l'argent qu'il leur donne, & qu'une longue habitude du crime a endurcis & rendus incapables de remords? Dieu peut toucher le cœur de mon maître dans un instant; & s'il ne le fait pas, je pourrai toujours m'ôter la vie par quelqu'autre moyen, quand il sera nécessaire.

Que sais-je encore si ces blessures mêmes, & ces meurtrissures que je me suis faites en voulant employer le seul moyen qui me fût permis pour me délivrer, ne me fourniront pas l'occasion de rendre mon ame sans crime à ce dieu de miséricorde de qui je la tiens, au lieu de vouloir imprudemment hâter la fin de mes jours?

D'ailleurs, qui est-ce qui t'a donné quelque

pouvoir ſur ta propre vie, préſomptueuſe que tu es ? Es-tu en droit de la finir dès le moment que ton eſprit borné ne te ſuggère aucun moyen de la conſerver avec honneur ? Sais-tu quelles vues dieu peut avoir dans les épreuves auxquelles il t'expoſe ? Dois-tu mettre des bornes à la volonté de dieu, & dire : je veux ſouffrir juſques-là, & pas davantage ? Et oſeras-tu dire, que ſi tes afflictions continuent, ou ſont même augmentées, tu aimeras mieux mourir, que de les ſupporter ?

Cette action de déſeſpoir, dis-je encore en moi-même, eſt un crime, qui, ſi je m'y abandonne, ne ſera ſuſceptible d'aucune repentance, & qui ſera par conſéquent irrémiſſible. Veux-tu donc, miſérable, plonger ton corps & ton ame dans une misère éternelle, afin d'abréger des maux, qui, quelque terribles qu'ils ſoient, & quelque foible que tu penſes être, ne ſont que paſſagers ? Juſqu'ici, Pamela, tu as été l'innocente, la perſécutée Pamela, veux-tu donc maintenant te rendre criminelle ? Et parce que des méchans te perſécutent, veux-tu te révolter contre le dieu tout-puiſſant, & outrager ſa grace & ſa bonté, tandis qu'il peut encore changer toutes tes ſouffrances en bénédictions ? Qui ſait, dis-je encore, ſi dieu qui voit tous les défauts ſecrets de mon cœur, ne m'a pas envoyé des épreuves pour me corriger, & pour m'obliger à me confier uniquement en ſa grace &

en ſon ſecours, parce que j'avois peut-être tiré trop de vanité des projets que j'avois formés pour me délivrer, & que j'avois trop compté ſur mes propres deſſeins ?

Mes pauvres & vertueux parens, penſai-je auſſi, ont toujours perſévéré dans la pratique de leurs devoirs, & ſe ſont toujours ſoumis à la providence divine avec une parfaite réſignation dans l'état le plus déplorable, au milieu de la pauvreté & de la misère ; & malgré la perſécution d'un monde ingrat & de leurs impitoyables créanciers, ils ont tâché de m'inſpirer la même réſignation par leur exemple & par leurs inſtructions : voudrois-je donc rendre tout cela inutile ? Voudrois-je, par cette action déſeſpérée, faire deſcendre leurs cheveux blancs avec douleur au ſépulcre ? ce qui arrivera infailliblement lorſqu'ils apprendront que leur chère fille, mépriſant la grace de dieu, & ſe défiant de ſon ſecours, aura terni par ſa dernière action une vie qui juſques-là avoit été l'objet de leur approbation & de leurs délices.

Que fais-tu donc ici, préſomptueuſe Pamela ? Quitte au plutôt ces dangereux bords, éloigne-toi inceſſamment de cette eau fatale, dont les triſtes murmures durant cette tranquille nuit, ſemblent te reprocher ta témérité ? Ne tente pas la bonté divine ſur ce gazon qui a été le témoin de tes criminels deſſeins ; & pendant qu'il te reſte encore

des forces, fuis la tentation, de peur que ton ennemi, que la grace de dieu & de bonnes réflexions ont maintenant repouſſé, ne revienne à la charge avec une impétuoſité à laquelle ta foibleſſe ne te permettra peut-être pas de réſiſter; & de peur qu'un moment fatal ne te faſſe oublier ces grandes vérités, qui viennent d'effrayer ton eſprit rebelle, & de lui inſpirer la réſignation à la volonté de ton ſouverain maître.

En diſant cela en moi-même, je me levai; mais j'étois ſi incommodée du mal que je m'étois fait en tombant, & ſi pénétrée de froid par le brouillard qu'il faiſoit, par l'humidité du gazon ſur lequel je m'étois miſe, & par les vapeurs qui s'élevoient du vivier, qui eſt fort grand, que j'eus beaucoup de peine à m'éloigner de cet endroit, auquel je ne penſe maintenant qu'avec horreur. Je m'avançai lentement & en boîtant vers la maiſon, & je me réfugiai dans le coin d'un bâtiment détaché, où l'on tient du bois & du charbon pour l'uſage de la famille. Là j'attendis que mes cruels geoliers me vinſſent trouver pour m'enfermer plus étroitement, & me traiter plus rudement que jamais. Je me traînai derrière un monceau de bois, & je m'étendis par terre dans un terrible accablement, comme vous pouvez vous l'imaginer, & n'attendant que les plus grands malheurs.

Voilà, mes chers père & mère, à quoi aboutit

l'infructueuſe entrepriſe de votre pauvre Pamela ? & qui ſait ſi, au cas que j'euſſe pu ſortir par la porte du jardin, j'aurois été dans un état plus heureux, étant ſans argent, ſans amis, & dans un lieu que je n'aurois point connu ? Mais ne blâmez pourtant pas trop votre pauvre fille ; & ſi vous voyez jamais ce miſérable écrit, tout baigné & taché de mes larmes, que votre pitié vous empêche de me condamner. Mais je ſais qu'elle vous en empêchera. Il faut que je m'arrête pour le préſent : car hélas ! mes forces ne me permettent pas d'écrire auſſi long-tems que je voudrois. J'ajouterai cependant que, quoique j'euſſe été charmée de me pouvoir délivrer de mes cruels geoliers, & de mon méchant maître, & que j'en euſſe béni dieu, j'ai encore plus de raiſon de le remercier de ce qu'il m'a ſoutenue contre un ennemi plus dangereux encore ; & cet ennemi, c'eſt *moi-même*.

Je vais continuer ma triſte relation.

Madame Jewkes ne s'éveilla qu'à la pointe du jour ; & ne me trouvant pas dans le lit, elle m'appela ; mais comme perſonne ne lui répondit, elle ſe leva, & fut me chercher dans mon cabinet, puis ſous le lit, puis dans un autre cabinet, enfin par-tout où elle crut que je pourrois m'être cachée : car comme elle trouva la porte de la chambre fermée comme elle l'avoit laiſſée, & qu'elle en avoit la clé attachée à ſon poignet, elle ne s'imagina pas

que je pouvois m'être échappée. Et quand même il m'auroit été possible de sortir de la chambre, je n'en aurois pas été plus avancée; car il y avoit encore trois ou quatre portes à passer, toutes barrées & fermées à clé, avant que d'arriver au jardin. De sorte que le seul moyen étoit de passer par la fenêtre, & même par cette seule fenêtre à cause du cabinet sur lequel elle donne; car toutes les autres sont trop hautes. Comme madame Jewkes ne me trouva point, elle fut extrêmement effrayée: elle appela sur le champ M. Colbrand & les deux servantes, qui ne couchoient pas loin de sa chambre; & comme elle trouva toutes les portes fermées, elle dit qu'il falloit que j'eusse été emmenée par un ange, comme saint Pierre fut tiré de prison. Je m'étonne qu'elle n'eût pas une plus mauvaise pensée.

Elle se mit à pleurer & à se désespérer, courant çà & là comme une folle; car elle ne songeoit guère que j'avois pu sortir par la fenêtre entre les deux barres de fer: & en vérité je ne crois pas que je pusse le faire une seconde fois. Enfin, trouvant la fenêtre ouverte, ils conclurent tous qu'il falloit que je me fusse échappée par-là; ils coururent tous au jardin, & virent les empreintes de mes pieds sur la bordure sur laquelle je m'étois glissée de dessus le toit du cabinet. Alors ils allèrent tous, c'est-à-dire, madame Jewkes, Colbrand & Nanon, à la porte

déplorant mon triſte ſort, mais ſur-tout en diſant: *Que deviendrons-nous tous? quel compte pourrons-nous rendre à notre maître?*

Pendant qu'ils étoient tous différemment occupés, les uns pleurant & ſe lamentant, les autres courant çà & là, Nanon vint chercher quelque choſe dans le bâtiment où l'on tient le bois; j'étois-là, mais ſi foible, ſi abattue, & ſi roide par les meurtriſſures que je m'étois faites en tombant, que je ne pouvois ni me lever, ni même me remuer. *Nanon*, *Nanon*, dis-je d'une voix baſſe; car je pouvois à peine parler. La pauvre créature fut terriblement effrayée; elle prit une groſſe bûche pour m'aſſommer, me prenant pour un voleur, comme elle m'a dit depuis: mais je m'écriai le plus haut que je pus: *Nanon*, *Nanon*, pour l'amour de dieu, aidez-moi, car je ne ſaurois me lever, & tâchez de me conduire à madame Jewkes. O ciel! eſt-ce vous, mademoiſelle Pamela, dit-elle? nous ſommes tous preſque morts d'affliction, nous allions vous chercher dans le vivier, croyant que vous vous étiez noyée, mais vous allez nous rendre la vie à tous.

Et ſans me donner le moindre ſecours, elle courut au vivier, & amena toute la troupe avec elle à l'endroit où j'étois. La méchante Jewkes dit en entrant, où eſt-elle? La peſte ſoit de cette ſorcière avec tous ſes ſortilèges! Elle paiera cher ce tour-ci,

ſi je m'appelle Jewkes. En diſant cela, elle vint à moi, me prit rudement le bras, & le tira ſi fort qu'elle me fit jeter un cri; car c'étoit de ce côté que je m'étois meurtri l'épaule: la ſecouſſe qu'elle me donna me fit tomber ſur le viſage. O cruelle créature! dis-je, ſi vous ſaviez ce que j'ai ſouffert, vous auriez pitié de moi.

Colbrand lui-même parut touché. Fi, madame, dit-il, fi! vous voir qu'elle l'être preſque morte; n'eſt pas bon de traiter ſti dame ſi rudement. Le cocher Robert parut auſſi fort affligé, & dit en ſanglottant: Quelle triſte ſcène eſt ceci! Ne voyez-vous pas qu'elle a la tête toute enſanglantée, & qu'elle ne ſauroit ſe remuer? Maudits ſoient ſes artifices, dit l'horrible créature; elle m'a cauſé une frayeur mortelle. Comment diable êtes-vous venue ici? Oh! dis-je, ne me faites point de queſtions maintenant, mais ſouffrez que les ſervantes me portent dans ma priſon, & que j'y meure décemment & en paix; car en vérité je ne croyois pas avoir deux heures à vivre.

La plus qu'inhumaine, la tigreſſe dit: vous voudriez avoir M. Williams pour vous faire la prière, n'eſt-ce pas? Eh bien, eh bien, j'enverrai chercher mon maître dans ce moment; qu'il vienne vous garder lui-même; car je vous jure que je ne veux plus m'en charger; la tâche eſt trop difficile.

Les deux ſervantes me portèrent dans ma chambre ; & quand la créature vit combien j'étois mal, elle commença à s'adoucir un peu : chacun étoit ſurpris de ce qui s'étoit paſſé, & croyoit qu'il y avoit du ſortilège : pour moi, je n'avois ni la force, ni la volonté de le leur expliquer.

J'étois ſi foible d'abattement, de douleur & de fatigue, que quand je fus dans ma chambre, je tombai en foibleſſe : on me déshabilla, on me mit au lit, & madame Jewkes ordonna à Nanon de me baſſiner l'épaule, le bras & la cheville du pied avec de l'eau de vie de ſucre bien chaude. On me coupa un peu de cheveux ſur le derrière de la tête, qui étoit tout couvert de ſang caillé ; on le lava, & on y trouva une bleſſure aſſez longue, mais qui n'étoit pas profonde. Madame Jewkes y mit une emplâtre de ſa façon : car ſi cette femme a quelques bonnes qualités, c'eſt de ſavoir fournir un prompt & utile ſecours à ceux de la maiſon à qui il arrive quelqu'accident.

Je dormis enſuite aſſez profondément juſqu'à minuit, & je me trouvai paſſablement bien, quoique j'euſſe un peu de fièvre. Madame Jewkes ſe donna beaucoup de peine pour me remettre en état de ſubir de nouvelles épreuves, lorſque je croyois que tous mes malheurs alloient finir : mais la providence ne l'a pas jugé à propos.

Madame Jewkes voulut me faire lever à midi ;

mais j'étois si foible que je ne pus me tenir dans un fauteuil que jusqu'à ce qu'on eût fait mon lit; je me recouchai, & on dit que j'eus quelques transports au cerveau dans l'après-dînée; mais ayant assez bien dormi la nuit du jeudi, je me trouvai beaucoup mieux le vendredi; & le samedi je me levai, & je mangeai un peu de soupe; & ma fièvre étant passée, je fus assez bien rétablie le soir pour prier madame Jewkes de me permettre de me retirer seule dans mon cabinet. Elle y consentit, parce qu'on y avoit mis la veille de doubles barreaux de fer, & que je l'assurai que je renoncerois désormais à tous mes artifices, comme elle avoit coutume de les appeler. Mais elle m'engagea premièrement à lui raconter toute mon entreprise; ce que je fis très-fidellement, sachant bien que cela ne pouvoit me nuire, & qu'il n'y avoit désormais rien qui pût contribuer à ma sûreté ni à ma délivrance. Elle parut s'étonner beaucoup de ma hardiesse & de ma résolution; mais elle m'avoua franchement que j'aurois trouvé de grandes difficultés à m'échapper entièrement, parce qu'elle avoit une prise de corps contre moi de la part de mon maître qui est juge de paix dans ce comté, aussi bien que dans celui de Bedford: & que si je m'étois sauvée, elle m'auroit fait arrêter sous prétexte de vol en quelque lieu que j'eusse été.

O la profonde malice des hommes! & que l'on

avoit pris de précautions pour me faire tomber dans le malheur que je crains ! En vérité, je ne crois pas mériter qu'on emploie tant d'artifices pour me perdre ! Ceci ne me confirme que trop ce qui m'avoit été insinué dans l'autre maison ; je veux dire que mon maître avoit juré qu'il vouloit m'avoir à quelque prix que ce fût. Juste ciel ! préserve-moi d'être jamais à lui dans le sens criminel qu'il attachoit à ces paroles en faisant cet horrible serment !

J'ajouterai que maintenant que cette femme voit que ma santé se rétablit si vîte, elle recommence à me maltraiter ; elle m'a ôté tout mon papier, à une seule feuille près, qu'elle veut que je lui montre, écrite ou non écrite, au moment qu'elle voudra la voir ; elle m'a aussi réduite à une seule plume : mais ma provision cachée me tient lieu de ce qu'elle m'a ôté. Elle se montre de plus en plus hargneuse & bourrue : elle me traite ironiquement de *madame Williams* & me donne tous les autres noms qu'elle croit pouvoir me chagriner.

DIMANCHE après midi.

MADAME Jewkes a jugé à propos de me faire prendre l'air pendant trois ou quatre heures cette après-dînée. Je me trouve beaucoup mieux; & je ſerois bien mieux encore, ſi je ſavois à quoi je ſuis deſtinée. Mais la ſanté eſt un bien que je dois à peine ſouhaiter, dans les circonſtances où je me trouve, puiſqu'elle ne ſerviroit qu'à me rendre plus propre à l'affreux malheur que j'appréhende inceſſamment; au lieu qu'un état foible & languiſſant exciteroit peut-être quelque compaſſion pour moi. Oh! que je crains l'arrivée de ce maître terrible & irrité, quoique je ne lui aie certainement fait aucun tort! Je viens d'apprendre dans ce moment qu'étant à la chaſſe, il y a quelques jours, il a penſé ſe noyer, en traverſant une petite rivière. D'où vient que, malgré tous ſes mauvais traitemens, je ne ſaurois le haïr? En vérité, je crois que je ne ſuis pas faite comme les autres filles. Il m'a certainement fait aſſez de mal pour m'obliger à le haïr; & cependant, lorſque j'ai appris le danger qu'il avoit couru, & qui étoit très-grand, je n'ai pas pu m'empêcher de me réjouir de tout mon cœur de ce qu'il en étoit échappé, quoique ſa mort auroit mis fin à toutes mes

peines. O maître cruel & peu généreux! ſi vous ſaviez ceci, vous ne me perſécuteriez pas comme vous faites! Mais il faut que je lui ſouhaite du bien, pour l'amour de feu ma bonne maîtreſſe. Oh! qu'il me paroîtroit un ange, s'il vouloit renoncer à ſes deſſeins & réformer ſa conduite!

Madame Jewkes m'a dit qu'on a chaſſé Jean Arnold, parce qu'on l'a ſurpris comme il écrivoit à M. Williams, & que M. Longman & M. Jonathan le ſommelier ont encouru la diſgrace de mon maître, parce qu'ils ont voulu lui parler en ma faveur. Madame Jervis elle-même eſt en danger d'être miſe dehors. Ils s'étoient joints tous trois, pour intercéder pour moi; car on ſait maintenant où je ſuis.

Avec la nouvelle du danger que mon maître a couru, madame Jewkes a reçu une lettre de lui; mais elle dit que ce qu'elle contient, eſt trop mauvais pour moi pour qu'elle puiſſe me le communiquer. Il faut que le contenu en ſoit bien mauvais en effet, s'il eſt pire que ce que j'ai déja vu.

L'horrible créature vient de me dire, comme un ſecret, qu'elle a lieu de croire que mon maître a trouvé un moyen pour lever tous mes ſcrupules: c'eſt de me faire épouſer cet affreux Colbrand, & de m'acheter de lui le jour des noces pour une ſomme d'argent. A-t-on jamais oui rien de ſemblable? Elle dit qu'il ſera alors de mon devoir

d'obéir à mon mari, & que, pour punir M. Williams, on le forcera de nous épouſer; & que, quand mon maître aura payé le ſuiſſe, & que j'aurai été livrée entre ſes mains, le ſuiſſe s'en retournera chez lui, où il a déja une femme & des enfans. Car, dit madame Jewkes, c'eſt la coutume de ces gens-là d'épouſer une femme dans chaque pays où ils ſe trouvent.

Tout ceci n'eſt ſans doute qu'un affreux & ridicule roman : mais tout abominable qu'il eſt, il ſervira peut-être à faire exécuter quelque mauvais deſſein que l'on trame. Que mon pauvre eſprit eſt agité d'étranges inquiétudes! Peut-être qu'on ſe propoſe quelque faux mariage, dans le deſſein de me perdre. Mais un mari peut-il vendre ſa femme, ſans qu'elle y conſente? un pareil marché ſeroit-il valable?

Lundi, Mardi, Mercredi.

Les trente-deuxième, trente-troiſième & trente-quatrième jours de mon empriſonnement.

Il ne s'eſt rien paſſé durant ces trois jours, que des diſputes entre madame Jewkes & moi. Elle me maltraite de plus en plus. Je la fâchai hier, parce que, comme elle ſe ſervoit d'expreſſions

obſcènes, je lui dis qu'elle tenoit un langage qui convenoit plus à une infame proſtituée de Londres qu'à une femme qui ſervoit un homme de diſtinction. Elle croit qu'à cauſe de ce reproche, elle ne ſauroit me traiter aſſez mal : elle jure & tempête comme un grenadier, & peut à peine s'empêcher de me battre. Vous pouvez croire qu'il faut que les expreſſions dont elle s'eſt ſervie ſoient bien affreuſes, pour m'avoir engagée à lui faire un reproche ſi dur. En vérité, on ne ſauroit les répéter : elle eſt la honte de ſon ſexe ; elle me tourne en ridicule, & ſe rit des idées que j'ai de la vertu. L'impudente oſe me dire que j'ornerai bien le lit de mon maître, avec les idées fantaſtiques que j'ai, & d'autres choſes ſemblables. Croyez-vous que cela ſe puiſſe ſupporter ? Cependant elle en dit bien plus ; elle parle d'une manière tout-à-fait abominable. Oh ! dans quelles mains infames ſuis-je tombée !

Je me ſuis rappelé à cette occaſion le pſeaume 137 dont je vous ai parlé dans le paquet que M. Williams vous a envoyé. Voici comment j'ai accommodé ce pſeaume à l'état où je me trouve.

I.

Etant aſſiſe au manoir horrifique
De Belton-hall, plorois mélancolique,
Me déſolant de ma détention :
Et au milieu de l'habitation,

Où

Où de regret eſpandis tant de larmes,
Seulette un jour penſois à mes alarmes.

II.

Lors celle-là que l'on fit ma geolière,
Inſolemment ſa pauvre priſonnière
Vint requerir de pſalmes lui chanter.
Las! de quel front oſes-tu m'exciter
(Dis-je en mon cœur) à chanter la louange
De notre dieu dans ce ſéjour étrange!

III.

Or toutefois, puiſſe oublier ma drette
L'art de ſonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne ſais me ſouvenir!
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & jamais aye joie
Tant que premier ma délivrance voie!

IV.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'horrible *Jouks* (*) qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Pamela.
Souvienne-toi comme elle a dit: *Voilà*
Bien des façons! puis, d'un ton de diableſſe,
A bas, à bas, ces grands airs de ſageſſe.

(*) *C'eſt ainſi que ce nom ſe prononce en anglois, quoiqu'on écrive* Jewkes, *qui n'eſt pourtant que d'une ſyllabe.*

V.

Auſſi ſeras, impudente ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infamie;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bienheureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du diable?

JEUDI.

J'AI maintenant toutes les raiſons du monde d'appréhender que mon maître ne ſoit bientôt ici; car tous les domeſtiques ſont occupés à ranger la maiſon, & l'on nettoie une écurie & une remiſe dont on ne s'étoit pas ſervi il y a long-tems. J'ai demandé à madame Jewkes ſi mon maître venoit; mais elle n'a point ſatisfait à ma queſtion, & elle daigne à peine me répondre, lorſque je lui demandé quelque choſe. Je m'imagine quelquefois qu'elle prend ces airs de hauteur & de dédain, & qu'elle me maltraite de toutes manières, dans le deſſein de me faire ſouhaiter ce que je redoute plus que toute choſe, je veux dire, l'arrivée de mon maître. Il dit qu'il m'aime! S'il avoit le moindre égard pour moi, il n'auroit garde de m'abandonner comme il fait au pouvoir de cette méchante créa-

ture; & s'il vient ici, que deviendra la promesse qu'il m'a faite, de ne me point voir sans mon consentement? Mais *il ne me doit plus rien*, me dit-il dans sa lettre; & pourquoi? Parce que je veux conserver ma vertu. Il est vrai qu'il dit aussi qu'*il me hait parfaitement*. Il est clair que cela n'est que trop vrai; autrement il ne me laisseroit pas à la merci de cette femme, &, ce qui est pis encore, en proie à mes cruelles appréhensions.

VENDREDI, le trente-sixième jour de mon empriſonnement.

HIER après-midi, trouvant la porte ouverte, je pris la liberté de me promener devant la maiſon, rêvant à mon triſte ſort. Je me trouvai, ſans y penſer, au bout de la grande allée d'ormes, & je m'aſſis là ſur l'herbe, roulant dans mon eſprit le triſte ſujet qui m'occupe continuellement. J'apperçus bientôt une troupe de gens, hommes & femmes, qui venoient à moi de la maiſon, en courant de toutes leurs forces, & qui paroiſſoient fort effrayés. Je ne ſus d'abord qu'en penſer; mais lorſqu'ils furent proche de moi, je compris qu'ils étoient dans de cruelles alarmes, s'imaginant que je m'étois évadée. Il y avoit d'abord le terrible Colbrand, qui faiſoit des enjambées preſque de deux aunes cha-

cune; enſuite un des palefreniers, celui qui avoit volé le pauvre M. Williams: j'apperçus après cela Nanon, qui étoit preſque hors d'haleine, & puis la cuiſinière, & enfin madame Jewkes, qui venoit en *cannetant*, auſſi vîte qu'elle pouvoit, & en peſtant terriblement contre moi. Colbrand me dit: *Oh! que vous l'avre effrayé nous tous!* Il ſe mit derrière moi, de peur que je ne priſſe la fuite, à ce que je m'imagine.

Je me tins tranquille, pour leur faire voir que je n'avois pas la moindre envie de m'enfuir: car outre le peu d'apparence qu'il y avoit de réuſſir, le triſte ſuccès de ma dernière entrepriſe m'avoit guérie tout-à-fait de l'envie d'en former déſormais aucune. Lorſque madame Jewkes fut aſſez proche de moi pour que je puſſe l'entendre, je trouvai qu'elle étoit dans une furieuſe colère, & qu'elle déclamoit terriblement contre mes entrepriſes. Vous n'avez aucun ſujet, lui dis-je, d'être ſi fort irritée. Je me ſuis aſſiſe ici pour quelques minutes, ſans le moindre deſſein de m'enfuir, ni ſeulement d'aller plus loin; & je me propoſois de rentrer, dès qu'il commenceroit à faire obſcur. Elle n'en voulut rien croire; mais la barbare me donna un grand coup avec ſon terrible poing, & je crois qu'elle m'auroit aſſommée, ſi Colbrand ne ſe fût mis entre deux, en l'aſſurant qu'il m'avoit trouvée aſſiſe tranquillement, ſans que je paruſſe avoir la moindre envie de m'en-

fuir. Cela ne la perſuada pas : elle ordonna aux deux ſervantes de me prendre chacune par un bras, de me conduire dans la maiſon, & de me faire monter dans ma chambre, où je ſuis demeurée depuis ſans ſouliers. C'eſt en vain que j'ai voulu l'aſſurer que je n'avois aucun deſſein, comme en effet je n'en avois point ; elle ne veut point ajouter foi à ce que je dis ; & hier au ſoir elle a voulu que je couchaſſe entr'elle & Nanon. Je vois qu'elle eſt réſolue de ſe ſervir de ce prétexte de ma prétendue fuite, pour me maltraiter de plus en plus, & pour juſtifier la conduite qu'elle tient à mon égard. Et en vérité, ſes mauvais traitemens, joints à la crainte que j'ai de quelque choſe de plus affreux encore, font que je ſuis tout-à-fait laſſe de la vie.

Elle ſort d'avec moi dans ce moment, & m'a rendu mes ſouliers, me commandant en même tems, d'un air impérieux, de m'habiller & de mettre un des habits qui ſont dans la valiſe, & que je n'ai pas vus depuis long-tems : elle veut que je ſois prête entre trois & quatre heures, parce qu'elle attend la viſite des deux filles de miladi Darnford, qui viennent exprès pour me voir. Là-deſſus elle m'a donné la clé de la valiſe : mais je ne lui obéirai point ; je lui ai dit que je ne voulois pas être miſe en ſpectacle, ni voir ces demoiſelles. Elle m'a dit que je m'en trouverois plus mal : mais comment cela ſe peut-il ?

Il eſt cinq heures du ſoir.

Les jeunes dames n'arrivent point, de ſorte que je m'imagine.... Mais je crois entendre leur carroſſe ; je vais regarder par la fenêtre, mais je ne deſcendrai point pour les voir : j'y ſuis réſolue.

O ciel ! ô ciel ! que deviendrai-je ? c'eſt mon maître qui vient d'arriver dans ſon magnifique carroſſe : en vérité c'eſt lui. Que ferai-je ? où me cacherai-je ? oh ! priez dieu pour moi : mais hélas ! vous ne ſauriez voir ceci. C'eſt à préſent, ô dieu des miſéricordes, qu'il faut que tu viennes à mon ſecours, ſi c'eſt ton bon plaiſir.

Sept heures du ſoir.

Quoique je craigne de le voir, je ſuis pourtant ſurpriſe de ne l'avoir point encore vu. Sans doute que l'on trame quelque choſe contre moi, & qu'il attend qu'elle lui ait conté toutes ſes hiſtoires. Je puis à peine écrire ; & cependant je ne puis pas m'en empêcher, n'ayant point d'autre occupation. Mais je ne ſaurois tenir la plume : que ces caractères ſont tremblans, & ces lignes courbes ! il faut que je quitte, juſqu'à ce que j'aie la main plus ferme. Pourquoi faut-il que ceux qui ſont innocens tremblent ainſi, tandis que ceux qui ſont coupables peuvent conſerver toute la tranquillité de leur eſprit ?

SAMEDI.

JE vais vous faire le récit de ce qui s'eſt paſſé hier au ſoir; car juſqu'à ce moment je n'ai eu ni la force, ni l'occaſion d'écrire.

Cette indigne créature retint mon maître juſqu'à ſept heures & demie, & il étoit arrivé à cinq. J'entendis ſa voix comme il montoit l'eſcalier; il ordonnoit qu'on lui fît bouillir un poulet pour ſon ſouper.

Il monta dans ma chambre, & m'aborda d'un air ſévère & majeſtueux; car il peut prendre un air très-majeſtueux quand il lui plaît. Obſtinée Pamela, dit-il en entrant, ingrate fugitive, (ce fut ſa première ſalutation,) vous faites bien, n'eſt-ce pas, de me cauſer tant de peine & tant de chagrin? Je ne pouvois parler; mais je me jetai par terre, & je me cachai le viſage, prête à mourir de douleur & de crainte. Vous avez raiſon de cacher votre viſage & d'avoir honte de me regarder, hardie & indigne créature que vous êtes. Je pleurois & ſanglotois, ſans pouvoir dire un mot. Il me laiſſa par terre, & fut appeler madame Jewkes. Tenez, lui dit-il, relevez cet *ange qui eſt tombé.*

Oui, je la croyois autrefois innocente comme un ange de lumière, mais maintenant je ne ſaurois

la ſouffrir. La petite hypocrite ne ſe proſterne ainſi que dans l'eſpérance de profiter de la foibleſſe que j'ai pour elle, & d'exciter ma compaſſion : elle s'attend que je la releverai moi-même ; mais je ne la toucherai pas. Non, dit ce cruel ; qu'un homme comme M. Williams ſe laiſſe ſurprendre à ſes artifices : je la connois à préſent ; elle eſt prête à ſe livrer au premier ſot qui ſe laiſſera prendre à ſes charmes.

Je ſoupirai comme ſi mon cœur alloit ſe fendre. Madame Jewkes m'aida à me tenir ſur mes genoux ; car je tremblois ſi fort, qu'il m'étoit impoſſible de me tenir debout. Allons, mademoiſelle Pamela, me dit-elle, apprenez à connoître votre meilleur ami ; confeſſez l'indignité de votre conduite, & demandez pardon à monſieur de toutes vos fautes. J'étois ſur le point de m'évanouir, & mon maître dit : Elle entend parfaitement ſon métier, je vous en aſſure ; & il y a dix contre un à parier que dans un moment elle fera ſemblant de tomber en foibleſſe.

Ce diſcours me perçoit le cœur ; mais je ne pouvois parler encore, je levois ſeulement les yeux au ciel. A la fin je fis un effort, & je dis : Dieu vous le pardonne, monſieur. Il parut être dans une furieuſe colère : il ſe promena dans la chambre, jetant de tems en tems l'œil ſur moi, comme s'il avoit voulu dire quelque choſe ; mais il ſe retint.

Enfin il dit à madame Jewkes : Lorſqu'elle aura fini cette première ſcène, je la reverrai peut-être, & elle ſaura bientôt à quoi elle doit s'attendre.

Là-deſſus il ſortit de la chambre : j'étois preſque morte de douleur. Ah! dis-je, il faut ſans doute que je ſois la plus méchante créature qui ait jamais vécu. Pas tout-à-fait, dit madame Jewkes; mais je ſuis bien aiſe que vous commenciez à reconnoître vos fautes : il n'y a rien de tel que de s'humilier. Allons, je ſerai votre amie & j'intercéderai pour vous, ſi vous voulez me promettre que vous ſerez déſormais plus obéiſſante. Venez, venez, dit cette inſolente, tout pourra être raccommodé avant demain matin, ſi vous ne faites pas la ſotte. Retirez-vous, abominable que vous êtes, lui dis-je, & n'augmentez pas mon affliction, par votre inexorable cruauté & votre méchanceté ſans exemple.

Elle me pouſſa avec colère, & ſe retira fort irritée. Elle fut rapporter à mon maître ce que j'avois dit, mais en le brodant à ſa manière; & elle ajouta que j'avois une fierté qu'il ne falloit plus ſupporter.

Je me couchai par terre, ſans avoir la force de me relever. Quand neuf heures ſonnèrent, la méchante créature revint, & me dit : Il faut que vous deſcendiez pour aller trouver mon maître, s'il vous plaît, s'entend, ma fière demoiſelle. Je ſuis ſi foible, dis-je, que je ne crois pas pouvoir me

tenir debout. Eh bien, reprit-elle, je vous enverrai M. Colbrand, qui vous portera en bas.

Je me levai là-dessus du mieux que je pus, & je descendis l'escalier en tremblant comme la feuille. Madame Jewkes marcha devant moi. En entrant dans la salle, j'y vis un nouveau valet qui servoit mon maître, au lieu de Jean, & qui se retira dès qu'il m'apperçut. Et pour le dire en passant, mon maître a aussi un nouveau cocher; ce qui me fait croire que Robert de Bedfordshire a été aussi chassé à mon occasion.

Je m'étois proposé, me dit mon maître, de vous faire asseoir à table avec moi, lorsque je n'aurois pas compagnie : mais puisque je vois que vous ne sauriez oublier votre basse naissance, & que vous préférez mes domestiques à moi, je vous ai fait descendre pour me servir pendant que je suis à souper, & pour causer un peu avec vous; car je suis résolu de perdre le moins de tems avec vous que je pourrai.

Monsieur, lui dis-je, ce m'est beaucoup d'honneur de vous servir, & je me flatte que je n'oublierai jamais ma naissance. Je fus obligée de me tenir derrière sa chaise, afin de m'appuyer; car je ne pouvois me soutenir. Versez-moi, me dit-il, un verre de ce *Bourgogne*. Je voulus le faire; mais la main me trembloit si fort, que je ne pus tenir la soucoupe sur laquelle j'avois mis le verre, & je

répandis une partie du vin. Madame Jewkes le verſa pour moi, & je portai la ſoucoupe des deux mains, du mieux que je pus. Je la préſentai à mon maître, en lui faiſant une profonde révérence. Il prit le verre en me diſant : Tenez-vous derrière moi, que je ne vous voie point.

Vous dites donc, madame Jewkes, dit-il en s'adreſſant à elle, que Pamela eſt toujours fort triſte & qu'elle ne mange rien. Oui, monſieur, répondit-elle : ce qu'elle mange, ſuffit à peine pour l'empêcher de mourir de faim. Et elle pleure toujours, dites-vous, reprit-il ? Oui, répondit-elle, elle eſt toujours pleurante, tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. Ah ! dit-il, ces jeunes créatures vivent de leurs larmes ; leur obſtination leur ſert de viande & de breuvage. Cependant il me ſemble qu'elle n'a jamais eu meilleur viſage. Il faut ſans doute que ce cher M. Williams, & les petits & indignes complots qu'elle a dreſſés lui aient entretenu la vie & la ſanté ; car la malice, l'amour & la contradiction ſont les alimens naturels des femmes.

J'étois obligée d'entendre tout cela ſans oſer ouvrir la bouche ; & en vérité j'avois le cœur trop gros pour parler.

Vous dites auſſi, ajouta-t-il, qu'encore hier au ſoir elle avoit formé un nouveau projet pour s'évader ? Elle le nie, dit madame Jewkes ; mais cela avoit tout l'air d'un projet. Je vous aſſure au

moins qu'elle m'a furieuſement alarmée. Je ſuis bien aiſe de tout mon cœur que vous ſoyez venu ; & j'eſpère que, quelles que ſoient vos intentions ſur ſon ſujet, vous ne tarderez pas long-tems à les exécuter ; car je vous aſſure que vous aurez de la peine à la tenir ; elle vous échappera comme une anguille.

Monſieur, lui dis-je, en me jetant à ſes pieds & en embraſſant ſes genoux, ſans ſavoir ce que je faiſois, ayez pitié de moi, & daignez écouter ce que j'ai à vous dire ſur la manière dont cette méchante femme me traite....

Il eut la cruauté de m'interrompre en diſant : Je ſuis perſuadé qu'elle n'a fait que ſon devoir ; tout ce que vous pouvez dire contre madame Jewkes ne ſervira de rien. Si vous êtes encore ici à plaider votre cauſe, petite hypocrite, c'eſt à ſes ſoins que j'en ſuis redevable ; ſi elle avoit été moins vigilante, vous ſeriez maintenant avec le miniſtre. Méchante fille, d'avoir engagé cet homme à ſe perdre lui-même, & cela préciſément dans un tems où j'étois ſur le point de le rendre heureux pour toute ſa vie !

Je me levai là-deſſus ; mais je dis avec un profond ſoupir : j'ai fait, monſieur, j'ai fait : c'eſt un étrange tribunal que celui devant lequel j'ai à plaider ! Il eſt ſemblable à celui devant lequel plaida la brebis de la fable, lorſqu'elle eut le

loup pour accuſateur, & le vautour pour juge.

Voyez-vous, madame Jewkes, dit-il ? vous êtes le loup, & moi je ſuis le vautour ; & ce pauvre & innocent agneau plaide ſa cauſe devant nous ! Oh ! que vous ne ſavez pas combien cette innocente a de lecture, & combien elle ſait mettre à profit ſes réflexions ! elle a infiniment d'eſprit lorſqu'elle a envie d'étaler ſon innocence romaneſque aux dépens de la réputation d'autrui.

Ah ! monſieur, dit cette méchante créature pour l'irriter encore plus, tout ceci n'eſt rien au prix des noms qu'elle me donne. Je ſuis une Jezabel, une proſtituée de Londres, & que ſais-je encore ? Mais je ne dois pas m'offenſer de ces injures, puiſque je vois que c'eſt ſa coutume de maltraiter ainſi les gens, & qu'elle oſe bien vous appeler un vautour.

Je dis là-deſſus, que je n'avois eu aucun deſſein de comparer mon maître.... J'allois continuer, mais il m'interrompit en diſant. Taiſez-vous, ne babillez pas tant. Non, dit madame Jewkes, cela ne vous convient pas, je vous en aſſure.

Eh bien, dis-je, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de parler, je garderai le ſilence ; mais il y a un juſte juge qui connoît tous les ſecrets des cœurs ; c'eſt à lui que j'en appelle.

Remarquez bien ceci, dit-il, cette douce, cette charitable créature va par ſes prières faire

descendre le feu du ciel sur nous. Oh ! je vous assure, qu'elle peut nous maudire de tout son cœur, & cela avec toute la débonnaireté chrétienne. Allons, insolente, donnez-moi encore un verre de vin.

Je le fis aussi bien qu'il me fut possible, mais je pleurois si amèrement, qu'il me dit : Je m'imagine que vous me ferez boire quelques-unes de vos larmes avec ce vin.

Quand il eut soupé, il se leva, & me dit : C'est un grand bonheur pour vous que vous puissiez ainsi, quand vous le voulez, faire verser des torrens de larmes à ces yeux parlans, sans qu'ils perdent rien de leur brillant. Je m'imagine que quelqu'un vous a dit que vous n'êtes jamais plus belle, que lorsque vous pleurez. Avez-vous jamais vu, dit-il à madame Jewkes, qui pendant tout ce tems-là se tenoit dans un coin de la salle, avez-vous jamais vu une créature plus charmante que celle-ci ? Doit-on s'étonner que je m'abaisse jusqu'à prendre intérêt à sa personne ? Voyez, ajouta-t-il en prenant un verre de vin dans une main, & en me tournant de l'autre, quelle taille ! quelle gorge, quelle main ! quel teint de lys & de roses ! mais qui peut décrire la malice & l'artifice qu'elle cache dans son cœur ? Il n'est pas surprenant que le pauvre ministre ait été infatué d'elle. Je le blâme moins que je ne la blâme, elle ; car qui pouvoit

s'attendre à tant d'artifice dans une ſi jeune enchantereſſe ?

Je fus à l'autre bout de la ſalle, cachant mon viſage du côté de la muraille, &, malgré tout ce que je pouvois faire pour m'empêcher de pleurer, je ſanglottois juſqu'à perdre preſque la reſpiration. Je ſuis ſurpris, madame Jewkes, dit-il, de ce que vous m'apprenez au ſujet de la mépriſe de ces lettres. Mais vous voyez que je ne crains pas que tout le monde liſe ce que j'écris. Je n'entretiens point de correſpondance ſecrète, je ne révèle point les ſecrets qui parviennent à ma connoiſſance, & je ne gagne point les gens pour porter mes lettres, contre ce qu'exigent d'eux leur devoir & leur conſcience.

Venez ici, friponne, me dit-il, vous & moi avons un terrible compte à régler enſemble. Pourquoi ne venez-vous pas lorſque je vous le commande ? Fi, mademoiſelle Pamela, dit madame Jewkes ; quoi ! vous ne bougez pas, lorſque votre maître vous appelle ! Qui ſait s'il n'aura pas la bonté de vous pardonner ?

Il vint à moi, car je n'avois pas la force de bouger ; il mit ſon bras autour de mon cou, & voulut me baiſer. Vous voyez, madame Jewkes, dit-il ; ſi ce n'étoit l'idée de ce méchant prêtre, je crois en vérité que j'aurois la foibleſſe de pardonner à cette petite intrigante, & d'en
délices.

Oh! dit cette indigne flatteuſe, que vous avez de bonté, monſieur, & que vous êtes facile à pardonner! Allons, ajouta cette abandonnée créature, j'eſpère que vous la prendrez en affection, & que dès ce ſoir vous lui en donnerez des preuves; & je ne doute pas que demain matin elle ne connoiſſe ſon devoir.

Peut-on voir rien de plus abominable, ſur-tout de la part d'une femme? J'étois outrée; mais la douleur & l'indignation m'empêchèrent de parler: tout ce que je pus faire, ce fut d'adreſſer au ciel une exclamation entrecoupée de ſanglots, le priant de protéger mon innocence. Mais ils ne firent que s'en moquer. Y eut-il jamais une pauvre créature réduite a de plus grandes extrémités?

Non, dit-il, comme s'il venoit de conſidérer en lui-même s'il me pardonneroit ou non, je ne ſaurois lui pardonner. Elle m'a cauſé trop de trouble: elle m'a déshonoré tant dans ma maiſon, que dans le public; elle a corrompu tous mes domeſtiques de Bedforshire; elle a mépriſé les offres honorables que je lui ai faites; & elle a voulu s'enfuir avec cet ingrat *preſtolet*. Sans doute que je ne dois point lui pardonner tout ceci. Cependant, malgré toute cette colère affectée, il me baiſa encore, & voulut me mettre la main dans le ſein. Je me débattis, & je m'écriai que je mourrois plutôt que de ſouffrir une pareille indignité. Conſidérez, Pamela, dit-il

d'un

d'un ton menaçant, conſidérez où vous êtes, & ne faites pas la folle : autrement votre ſort ſera plus terrible encore que vous ne le penſez. Mais, dit-il à madame Jewkes, conduiſez-la en haut ; je lui enverrai quelques propoſitions par écrit ; réfléchiſſez-y, Pamela, ajouta-t-il, & faites-moi tenir votre réponſe demain matin. Je vous donne ce tems-là pour vous déterminer : mais ſoyez perſuadée que, ce terme expiré, votre ſentence ſera prononcée ſans appel. Je montai donc dans ma chambre, & je m'abandonnai à mon affliction, dans l'attente de ce qu'il avoit à me propoſer. J'étois bien aiſe cependant d'avoir encore une nuit de répit.

Il ne m'envoya pourtant rien ; & ſur le minuit madame Jewkes & Nanon montèrent pour coucher avec moi, comme la nuit précédente. Je voulus me mettre au lit toute habillée ; ce qui les fit murmurer beaucoup, & madame Jewkes en particulier déclama fort contre moi. En vérité, j'avois envie de ne me point coucher du tout ; auſſi bien ne dormis-je que peu, craignant que madame Jewkes ne fît entrer mon maître. Elle ne fit pendant long-tems que le louer, & blâmer ma conduite ; mais je ne lui répondis que le moins que je pus.

M. le chevalier Simon *le Babillard*, je veux dire Darnford, doit dîner aujourd'hui avec mon

maître. Il lui avoit envoyé faire des complimens sur son arrivée dans la province. J'apprends que ce vieux chevalier a grande envie de me voir, & je m'imagine qu'on m'enverra chercher pour se moquer de moi, comme on fit de Samson. Mais je suis ici, & il faut que je souffre tout.

SAMEDI à midi.

MON maître vient de m'envoyer par madame Jewkes les propositions que vous allez voir. Voilà donc à quoi aboutissent tous ses desseins honnêtes, & ses vues honorables ! c'est de faire de moi sa maîtresse, ou plutôt une indigne prostituée. Mais je me flatte, mes chers parens, que j'en abhorrerai toujours la pensée. Vous verrez cependant qu'elles tendent à une chose en particulier, que j'aurois voulu pouvoir exécuter, si j'avois pu le faire sans renoncer à ma vertu : je veux dire, à vous rendre heureux & contens. J'ai répondu à ses offres d'une manière que vous approuverez sans doute; & je suis préparée à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Car je crains qu'on ne mette désormais tout en œuvre pour me perdre; & si le peu de force que j'ai ne me permet pas de me défendre, je serai au moins innocente devant dieu, puisque je ne consentirai jamais au crime; & c'est à dieu qu'il

faut que je laiſſe le ſoin de venger tout le mal qu'on me fait, dans le tems & de la manière qu'il jugera à propos. Je mettrai à côté de chacune de ſes propoſitions la réponſe que j'y ai faite, & quoique j'aye tout à craindre, j'eſpère pourtant encore que la providence divine m'aſſiſtera. Mais ſi j'ai le malheur de retourner chez vous, ruinée & perdue de réputation, ſans oſer vous regarder en face, je me flatte cependant que vous aurez pitié de votre pauvre Pamela, & que vous tâcherez de la conſoler pour lui faire paſſer doucement le peu de jours qui lui reſteront, car je ne ſaurois ſurvivre long-tems à mon déshonneur. Et vous pouvez être aſſurés que, ſi je ſuis malheureuſe, au moins je ne ſerai pas coupable.

« A mademoiſelle » PAMELA ANDREWS.

» *Voici des* ARTI- » CLES *que vous devez* » *peſer bien ſérieuſe-* » *ment : répondez-y par* » *écrit, afin que je pren-* » *ne ma dernière réſolu-* » *tion ſuivant ce que* » *vous me répondrez.* » *Souvenez-vous ſeule-* » *ment que je ne veux*

Ceci eſt ma RÉPONSE.

Pardonnez, mon cher monſieur, à votre pauvre ſervante le courage & la fermeté qu'elle va témoigner dans ſa réponſe à vos ARTICLES. *Ne s'exprimer pas avec chaleur & avec indignation ſur un ſujet comme celui dont il s'agit,*

» *point que l'on m'amu-*
» *ſe, & que votre réponſe*
» *décidera abſolument*
» *de votre ſort, ſans que*
» *je vous faſſe de nou-*
» *veaux reproches, ni*
» *que je prenne plus de*
» *peine à vous perſua-*
» *der.*

ſeroit ſe rendre coupable à un point que j'abhorre du fond de mon cœur. Je ne vous amuſerai point ; je ne répondrai point comme une perſonne irréſolue ; car je n'ai pas beſoin d'un moment de réflexion. Voici donc la RÉPONSE *que je vous fais, quelles qu'en puiſſent être les conſéquences.*

» I. Si vous pouvez me
» convaincre que ce
» haïſſable preſtolet n'a
» reçu aucune eſpérance
» de votre part dans la
» déclaration qu'il a oſé
» vous faire, & que vous
» n'avez aucune inclina-
» tion pour lui, préféra-
» blement à moi, je vous
» fais les propoſitions
» ſuivantes, que j'accom-
» plirai ponctuellement,
» & avec fidélité.

I. Pour ce qui eſt du premier article, il me convient, peut-être, monſieur, (afin de ne pas mériter dans votre eſprit les épithètes honteuſes de *hardie*, d'*artificieuſe*, & d'autres ſemblables) il me convient, dis-je, de déclarer que je n'ai jamais donné la moindre eſpérance à M. Williams, par rapport à ce que vous inſi-

nuez. Je crois que le principal motif qui l'a fait agir étoit le devoir de sa charge; c'est ce qui l'a engagé à vouloir secourir une personne affligée, malgré tout ce que son intérêt particulier pouvoit exiger de lui. Vous pouvez me croire, monsieur, lorsque je vous assure, que je ne connois pas un seul homme que je puisse souhaiter d'épouser; & que le seul que je pourrois honorer plus que tout autre, est précisément celui qui cherche à me déshonorer pour jamais.

» II. Je vous ferai d'abord présent de cinq » cens guinées, pour votre propre usage, dont » vous disposerez comme » vous le jugerez à pro-

II. Pour votre seconde proposition, je la refuse de toute mon ame, en attendant ce qui pourra. L'argent, monsieur, n'est pas mon souverain [illegible].

[illegible]

» pos. Je les mettrai en-
» tre les mains de la per-
» ſonne que vous vou-
» drez me nommer, &
» je n'attendrai aucune
» faveur de vous, que
» premièrement vous ne
» ſoyez aſſurée de la poſ-
» ſeſſion de ces guinées.

Puiſſe le dieu tout-puiſ-
ſant m'abandonner, lorſ-
que je le regarderai
comme tel, & lorſque,
pour en gagner, je renon-
cerai à cette bienheu-
reuſe eſpérance, qui ſera
ma conſolation dans un
tems où des millions d'or
ne ſauroient procurer un
ſeul moment de repos,
quand on réfléchit ſur
une vie paſſée dans le
crime.

» III. Je vous céderai
» auſſi ſur le champ une
» terre, que j'ai achetée
» depuis peu dans le
» comté de Kent, & qui
» rapporte deux cens cin-
» quante livres ſterling
» par an, tous frais payés.
» La propriété de cette
» terre vous ſera cédée
» en plein, pour toute
» votre vie, & pour la
» vie des enfans que vous

III. Je rejette, mon-
ſieur, votre troiſième
propoſition pour la mê-
me raiſon; & je ſuis
fâchée que vous puiſſiez
vous imaginer que mes
pauvres, mais vertueux
parens, vouluſſent y en-
trer, ou ſe charger de
prendre ſoin d'un bien,
qui ſeroit dû à la proſti-
tution de leur fille. Par-
donnez, monſieur, la

» pourrez avoir : votre
» père en ſera mis en
» poſſeſſion ſur le champ,
» pour la garder en votre
» nom : le ſoin qu'il en
» prendra lui fournira de
» quoi vivre agréable-
» ment ; car je lui don-
» nerai auſſi cinquante
» livres ſterling par an
» durant ſa vie, & celle
» de votre mère ; & ſi
» cette terre ne rapporte
» pas deux cens cinquan-
» te livres ſterling clair &
» net, je ſuppléerai à ce
» qui manquera à cette
» ſomme.

vivacité avec laquelle je m'exprime ſur ce ſujet : mais vous ne connoiſſez pas ces pauvres gens, mes chers père & mère, ſi vous ne croyez pas qu'ils aimeroient mieux mourir de faim & périr de miſère ſur un fumier, plutôt que d'accepter tous les tréſors du monde, à des conditions ſi lâches & ſi honteuſes. Je n'oſe pas dire tout ce que mon cœur me ſuggère dans cette triſte occaſion. Mais en vérité, monſieur, vous ne les connoiſſez pas ; & j'eſpère que, par la grace de dieu, les horreurs de la mort, dût-elle paroître ſous la forme la plus hideuſe, ne me feront jamais faire rien qui ſoit indigne d'une fille qui appartient à de ſi honnêtes gens.

» IV. J'étendrai auſſi » mes bienfaits ſur ceux » de vos parens ou alliés » que vous en croirez » dignes, ou pour qui » vous avez de l'amitié.

IV. Je prends la liberté, monſieur, de répondre à votre quatrième propoſition, comme à la troiſième. Si j'ai quelques parens qui aient beſoin de la faveur des grands, puiſſent-ils ne l'obtenir jamais, s'ils ſont capables de la déſirer à des conditions ſi honteuſes.

» V. J'ordonnerai en- » core qu'on vous envoye » des échantillons des » plus magnifiques étof- » fes : vous en choiſirez » de quoi vous faire qua- » tre riches robes com- » plettes, afin que vous » puiſſiez paroître avec » honneur, comme ſi » vous étiez ma femme. » Je vous donnerai deux » bagues de diamans, » deux paires de boucles » d'oreilles, un collier

V. De beaux habits ne me conviennent pas, monſieur, & je n'ai pas l'ambition d'en porter ; je tire plus de gloire de ma pauvreté & de ma baſſeſſe, que je n'en tirerois des habits les plus ſomptueux. Croyez-moi, monſieur, ces choſes-là conviennent moins à l'humble Pamela née dans la baſſeſſe, que les haillons dont votre bonne mère m'a tirée. Mon-

» de diamans que ma » mère avoit acheté pour » en faire préſent à ma- » demoiſelle Tomlins, » ſi le mariage qu'on » avoit propoſé entre » elle & moi avoit eu » lieu. Je vous ferai » d'autres préſens enco- » re, ſi je me trouve » content de votre con- » duite & de votre affec- » tion pour moi.

bagues, monſieur, votre collier, vos boucles d'oreilles ſiéront mieux à quelque dame de qualité qu'à moi. La perte de mon plus précieux joyau, je veux dire de ma vertu, ſeroit bien pauvrement récompenſée par les bijoux que vous m'offrez. Que pourrois-je penſer, lorſque je verrois ces bagues à mes doigts, ce collier à mon cou, ces boucles à mes oreilles, ſi ce n'eſt que tout cela ſeroit le prix de ma chaſteté, & que je ne ſerois ornée ainſi extérieurement que parce que j'aurois perdu le ſeul ornement réel de mon ſexe?

» VI. Comprenez par- » là, Pamela, le cas que » je fais du conſente- » ment volontaire d'une

VI. Je ſais, monſieur, par une triſte expérience, que je ſuis en votre pouvoir: je ſais que la réſiſ-

» perſonne que j'ai déjà » actuellement en mon » pouvoir, & qui, ſi elle » n'accepte pas mes of- » fres, trouvera enfin » que je n'ai pas pris » tant de peine, & que » je n'ai pas riſqué ma » réputation, ſans être » réſolu de ſatisfaire ma » paſſion pour vous, à » quelque prix que ce » ſoit, & ſans faire au- » cune condition avec » vous, ſi vous refuſez » celles que je vous pro- » poſe.

tance que je puis faire, ne ſera que foible, & que peut-être elle ne me ſervira de rien. Je crains que votre *volonté* de me perdre ne ſoit égale à votre *pouvoir*. Cependant je puis vous aſſurer, monſieur, que je ne ferai jamais un ſacrifice volontaire de ma vertu. Tout ce que je pourrai ſera peu de choſe; mais je le ferai pour vous convaincre que vos offres ne me détermineront jamais à conſentir à ma ruine: & ſi je ne puis pas réſiſter à la violence, j'eſpère que, par la grace de dieu, je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour éviter mon déshonneur; & je puis en conſcience appeler à témoin le grand dieu

qui eſt mon ſeul refuge & mon unique protecteur: il ſait que ma volonté n'aura pas eu la moindre part dans mon malheur.

» VII. Vous ſerez » maîtreſſe de ma per» ſonne & de tout mon » bien auſſi abſolument » que ſi la ridicule céré» monie avoit été célé» brée. Tous mes do» meſtiques ſeront les » vôtres, & vous en choi» ſirez deux en particu» lier pour vous ſervir, » ſans que je me mêle » jamais de leur com» mander rien. Et ſi » votre conduite eſt telle » que j'aie lieu d'en être » content, peut-être » pourrai-je me réſoudre » à vous épouſer après » que nous aurons vécu » un an enſemble; (je

VII. Je n'ai jamais oſé porter mes vues ſi loin que de déſirer ſeulement ce que vous inſinuez dans votre ſeptième article. Et c'eſt ce qui m'a engagée à employer, quoiqu'inutilement, tous ces petits artifices, pour me délivrer de la priſon où vous me tenez, quoique vous m'euſſiez promis d'en agir honorablement avec moi. Je ſavois très-bien que votre qualité ne vous permettroit jamais de vous abaiſſer juſqu'à penſer ſérieuſement à épouſer une pauvre & mépriſable créature comme moi.

» ne veux pourtant pas
» m'y engager) : car ſi
» l'amour que j'ai pour
» vous croît tous les
» jours, comme il a fait
» depuis pluſieurs mois,
» il me ſera impoſſible
» de vous rien refuſer.
» Conſidérez donc, Pa-
» mela, qu'il eſt main-
» tenant en votre pou-
» voir de m'obliger à des
» conditions qui procu-
» reront votre propre
» bonheur & celui de
» tous vos parens. Mais
» après ce jour tout ſera
» fini, & fini ſans retour:
» vous éprouverez tout
» ce que vous paroiſſez
» craindre, ſans qu'il
» vous en revienne le
» moindre avantage.

» Je vous prie donc
» de bien peſer tout, &
» d'accepter les offres

Tout ce que je déſire, c'eſt de retourner avec mon innocence à la baſſeſſe dans laquelle je ſuis née. Qu'ai-je fait, monſieur, pour mériter que vous me le refuſiez ? Car quoique je puiſſe aſſûrer avec vérité que je n'avois pas le moindre deſſein d'épouſer votre chapelain ; cependant, afin de ſauver ma vertu, j'aurois pris la fuite avec le moindre de vos domeſtiques, ſi j'avois cru qu'il eût pu me conduire sûrement à ma chère pauvreté. Je me ſouviens, monſieur, de vous avoir ouï dire un jour d'un certain grand capitaine, que, puiſqu'il pouvoit ſe réſoudre à vivre de lentilles, il n'étoit pas ſurprenant qu'il refuſât les préſens que les plus puiſſans

» que je vous fais, & je » m'appliquerai tout d'a- » bord à vous en assurer » l'exécution. Si vous » connoissez vos vérita- » bles intérêts, vous me » témoignerez votre re- » connoissance, & de » mon côté je vous par- » donnerai tout ce qui » s'est passé ».

monarques vouloient lui faire pour le corrompre. Je me flatte aussi que, puisque je puis vivre contente dans la plus grande misère, je ne me résoudrai jamais à vendre ma vertu, fût-ce pour gagner toutes les richesses des Indes. Lorsque je deviendrai vaine, & que je prendrai plaisir à porter de magnifiques habits, & à vivre dans le luxe, (ce qui, j'espère, n'arrivera jamais) qu'alors je puisse faire consister mon souverain bien dans ces ridicules babioles, & leur sacrifier les ornemens plus solides d'une bonne réputation & d'une chasteté inviolable.

Et sur ce que vous dites que vous pourrez m'épouser au bout d'un an, pourvu que je continue à me bien conduire à votre égard, permettez-moi de répondre, monsieur, que ceci fait moins d'im-

preſſion ſur moi, s'il eſt poſſible, que tout le reſte de vos propoſitions. Car, ſi j'ai maintenant encore quelque mérite à vos yeux, il s'évanouira entièrement dès le moment que j'accepterai vos offres: & je ſerois ſi éloignée de m'attendre à cet honneur, que je m'en déclarerois moi-même abſolument indigne. Que diroit-on dans le monde, monſieur, ſi vous épouſiez une fille que vous auriez entretenue? Si un gentilhomme de votre qualité s'abaiſſoit juſqu'à épouſer, non-ſeulement une Pamela de baſſe extraction, mais même une infame proſtituée? Quelque peu que je connoiſſe le monde, je ne ſaurois, monſieur, me laiſſer prendre à un appât ſi groſſier.

J'avoue que c'eſt quelque choſe de bien affreux pour moi, pauvre, foible, ſans amis & ſans appui, comme je ſuis, de me voir abſolument en votre pouvoir. Mais permettez-moi, monſieur, de vous prier, comme j'écris ceci, à genoux, de bien peſer tout avant que de vous réſoudre à me perdre. Juſqu'ici, monſieur, vous vous êtes avancé à grands pas vers le plus affreux de tous les crimes: mais vous ne l'avez pas encore achevé. Lorſqu'une fois vous l'aurez commis, rien ne pourra le rappeler. Quel ſera alors votre triomphe? Quelle gloire vous reviendra-t-il d'avoir vaincu un ſi foible ennemi? Laiſſez-moi ſeulement jouir de ma pauvreté avec honneur, c'eſt toute la grace que je

vous demande, & je vous [illegible], je prierai dieu pour vous tous les momens de ma vie. Pensez, je vous en conjure, pensez avant qu'il soit trop tard, quels reproches, quels cruels remords vous éprouverez dans votre conscience, l'heure de votre mort, lorsque vous viendrez à considérer que vous aurez ruiné une pauvre créature, & que vous aurez peut-être rendu malheureuse pour l'éternité celle qui ne tiroit gloire d'autre chose que de sa vertu. Quelle joie, quelle consolation ne goûterez-vous pas au contraire, lorsque dans ce terrible moment vous vous sentirez innocent de ce crime affreux, & que votre conscience vous rendra témoignage que vous vous êtes laissé toucher aux ardentes prières d'une infortunée; que ses sollicitations vous ont engagé à conserver votre propre vertu, & à lui laisser conserver la sienne. Que le dieu tout-puissant, de qui la miséricorde vous a empêché depuis peu de périr dans les eaux, de quoi je me flatte que j'aurai lieu de me réjouir & de vous féliciter, que le dieu tout-puissant, dis-je, touche votre cœur, & vous préserve de ce crime, & moi d'une entière ruine. C'est entre ses mains que je remets ma cause; & si je puis échapper à cet affreux malheur, je lui en donnerai toute la gloire, & je le prierai jour & nuit pour vous. Je suis,

Monsieur,

Votre très-affligée, pauvre & désolée servante.

Je copiai ceci pour vous le communiquer, mes chers parens, ſi jamais je ſuis ſi heureuſe que de vous revoir ; & je me flatte que vous approuverez ma conduite. Le ſoir, quand M. le chevalier Darnford fut parti, mon maître me fit deſcendre. Eh bien, dit-il, avez-vous examiné mes offres ? Oui, monſieur, répondis-je, & voici ma réponſe, mais ſouffrez que je ne vous la voye point lire. Eſt-ce votre modeſtie, dit-il, ou votre obſtination qui vous fait ſouhaiter que je ne la liſe point devant vous !

Je voulus me retirer ; mais il me dit : ne me fuyez pas, je ne lirai point votre réponſe tant que vous ſerez ici. Mais dites-moi, Pamela, ſi vous acceptez mes offres ou non. Monſieur, dis-je, vous le verrez bientôt ; mais ne me tenez pas ainſi : car il m'avoit pris la main. Y avez-vous bien réfléchi avant que de répondre, reprit-il ? Oui, monſieur, dis-je. Mais, ajouta-t-il, ſi vous croyez que cette réponſe ne puiſſe pas me plaire, reprenez-la, ma chère, & réfléchiſſez-y de nouveau ; car ſi c'eſt-là votre dernière réponſe, & qu'elle ne me plaiſe pas, vous êtes perdue ſans reſſource ; car je ne veux pas m'abaiſſer juſqu'à prier là où je puis commander. Je crains, à votre air, que votre réponſe ne ſoit pas ſatisfaiſante ; & ſouffrez que je vous diſe que je ne veux point eſſuyer de refus. Si les conditions que je vous propoſe ne vous paroiſſent pas aſſez avantageuſes ;

avantageuses, je vous donnerai jusqu'aux deux tiers de mon bien, car, ajouta-t-il en faisant un [illegible] serment, je ne saurois vivre sans vous, & puisque les choses ont éte si loin, je suis determiné à ne point vivre sans vous. Là-dessus il me prit entre ses bras; ce qui m'effraya prodigieusement: & il me donna deux ou trois baisers.

Je m'échappai enfin, & je montai dans ma chambre, pénétrée d'inquietude & de crainte.

Une heure après, il appela madame Jewkes: je compris qu'il étoit dans une furieuse colere, & cela uniquement à cause de moi. J'entendis madame Jewkes lui dire, que c'étoit sa propre faute [illegible] s'il avoit un peu de resolution, il feroit bientôt cesser mon obstination [illegible] lui dit [illegible] pleines d'[illegible] coucher [illegible] mon pauvre [illegible] enfin.

[illegible]

S[illegible] par madame Jewkes [illegible] vous y [illegible] deux ou trois [illegible] à la [illegible]

chambre de mon maître, dont la porte étoit ouverte; je ne saurois aller-là, dis-je. Allons, reprit-elle, ne faites pas la sotte; il ne vous arrivera aucun mal. Non, dis-je, quand je devrois mourir, je ne veux point y aller. Je l'entendis, lui, qui lisoit: Qu'elle vienne, autrement elle s'en repentira; je ne saurois me résoudre à lui parler moi-même. Non, dis-je, je ne puis point l'aller trouver, & je remontai dans mon cabinet, attendant à tout moment qu'on viendroit m'en tirer par force.

Mais madame Jewkes monta quelques momens après, & me recommanda de me coucher au plutôt. Non, dis-je, je suis résolue de ne me point coucher cette nuit. Je vous y obligerai bien, dit cette impérieuse créature; Nanon & moi vous déshabillerons. Je savois que ni prières, ni larmes ne pouvoient toucher cette méchante femme; je lui dis: je suis sûre que vous ferez entrer mon maître, & je serai perdue. Vous en seriez bien plus mal, n'est-ce pas, répondit-elle? Mais je vous assure qu'il est trop irrité pour se familiariser avec vous, & vous pouvez compter qu'on disposera de vous d'une autre manière; c'est ce que je puis vous dire pour votre consolation. J'espère qu'un mari saura se faire obéir, quoiqu'un autre ne le puisse. Il n'y a point de mari au monde, répondis-je, qui puisse me forcer à faire rien d'injuste ni de honteux. C'est ce qu'on éprouvera bientôt, dit-elle: & Nanon étant

entrée là-dessus : Quoi ! dis-je, faut-il que je couche encore avec deux personnes durant la chaleur qu'il fait ? Oui, dit-elle, vous coucherez avec deux personnes de votre sexe, jusqu'à ce que vous puissiez avoir un bon compagnon au lieu de nous deux. Madame Jewkes, lui dis-je, je vous prie de ne me point parler d'une maniere indécente, je vois que vous allez encore commencer à le faire ; mais peut-être que cela m'obligera à vous dire quelque dureté ; car, après les mauvaises actions, [illegible] rien de plus criminel que les mauvaises paroles, on n'en prononceroit point, si l'on n'avoit pas le cœur corrompu. Couchez-vous, petite [illegible] sans doute que vous êtes d'une chasteté sans pareille. En vérité, répondis-je, je ne [illegible] coucher : quel mal cela vous fera-t-il, [illegible] nuit dans ce fauteuil ? Nanon, [illegible] ma jeune demoiselle ; si elle ne veut pas [illegible] permettre, je viendrai vous aider [illegible] pouvons pas en venir à bout toutes deux, [illegible] mon maître pour nous assister ; ce seroit pourtant un emploi qui conviendroit mieux à M. Colbrand qu'à lui. Vous êtes bien cruelle, lui dis-je. Je le sais, répondit-elle ; je suis une prostituée, & une Jezabel. Ah ! dis-je, vous avez fait un bel exploit d'aller rapporter ces fadaises à mon maître. Que ne lui disiez-vous aussi que vous m'aviez [illegible] Non, mon petit agneau, reprit-elle, [illegible]

avois pas oui prononcer ce mot depuis long-tems,) je vous laiſſois ce ſoin ; & vous alliez le dire, ſi le *vautour* n'avoit pris le parti du *loup*, & ordonné à l'innocent agneau de ſe taire. Je ne me ſoucie point de vos railleries, madame Jewkes, lui dis-je; mais quoique je ne puiſſe trouver maintenant ni juſtice, ni grace, & qu'on ne veuille point écouter ma juſtification, il viendra peut-être un tems où l'on m'entendra, & où le ſentiment de vos crimes vous ôtera la parole. Oui, petite arrogante, dit-elle, & le vautour auſſi perdra la parole. Il faudra donc que nous ſoyons tous deux muets. Cela ſera joli, mon petit agneau. Alors vous aurez tout le tems de parler ſeule. Oh! qu'il ſera beau entendre ce joli petit agneau répéter continuellement les mots d'*innocence*, de *vertu*, & d'*honneur*, juſqu'à ce que le procès ſoit fini! Vous êtes bien vicieuſe, lui dis-je; mais ſi vous penſiez le moins du monde à l'autre vie, vous ne parleriez pas comme vous faites. Je ne m'en étonne point. Cela fait voir en quelles mains je ſuis tombée. Sans doute, répondit-elle; mais je vous prie de vous déshabiller, & de vous coucher; autrement je crois que votre *innocence* ne vous empêchera pas de tomber en de plus mauvaiſes mains encore. Je me coucherai, lui dis-je, ſi vous voulez me permettre de tenir moi-même les clés de la chambre; mais non autrement, ſi je puis m'en empêcher. Oui, dit-elle, & puis vous formerez

de nouveaux projets, de nouveaux ſtratagêmes pour vous enfuir. Non, je vous aſſure, repris-je; j'ai renoncé à tous mes ſtratagêmes. Je vous prie de me donner les clés, & je me coucherai. Elle vint à moi, & me prit dans ſes terribles bras, comme ſi je n'euſſe été qu'un paquet de plumes. Je fais ceci, dit-elle, pour vous montrer combien ſeroit foible la réſiſtance que vous pourriez faire contre moi, ſi je voulois me ſervir de toute ma force. Ainſi, mon petit *agneau*, ne dites pas à votre *loup*, que vous ne voulez point vous coucher: là-deſſus elle me remit ſur ma chaiſe, & me donna un petit coup ſur le cou. Ah! tu es en vérité une jolie créature, mais ſi obſtinée & ſi vaine, que ſi tes forces répondoient à ton orgueil, tu nous emporterois tous ſur tes épaules, & la maiſon encore par-deſſus le marché. Mais je vous ordonne de vous déshabiller.

Je vois bien, dis-je, que mes malheurs ne font qu'exciter votre gaieté, & vous engagent encore à me tourner en ridicule. Mais je vous *aimerai*, ſi vous voulez me faire le plaiſir de me donner les clés des portes de la chambre. Etes-vous sûre que vous m'aimerez, dit-elle? Parlez en conſcience. Vous ne devriez pas, repris-je, me preſſer ſi fort là-deſſus; & vous ne le feriez pas, ſi vous n'étiez pas perſuadée que vous ne m'avez donné que trop de ſujets de ne vous pas aimer: mais je vous aimerai autant que je pourrai. Je ne voudrois

pas dire un menſonge de propos délibéré. Si je vous aſſurois que je vous aimerai de tout mon cœur, ſans doute que vous ne me croiriez pas, après la manière dure & cruelle dont vous m'avez traitée. Voilà qui eſt ſincère, je l'avoue, dit-elle; mais, Nanon, ajouta-t-elle, déchauſſez mademoiſelle. N'en faites rien, je vous en prie, lui dis-je; je me coucherai tout à l'heure, puiſqu'il le faut abſolument.

J'entrai là-deſſus dans mon cabinet pour quelques momens, & je me mis à écrire ceci. Mais comme elle me preſſoit fort, je fus obligée de m'aller coucher; je gardai pourtant une partie de mes jupes, comme j'avois fait la nuit précédente. Madame Jewkes me permit de garder les clés de la chambre: car il y a une double porte, & deux ſerrures. Je dormis un peu cette nuit, n'ayant pas fermé l'œil les deux ou trois dernières nuits.

Je ne ſaurois m'imaginer ce que madame Jewkes prétend: mais comme Nanon vouloit parler une fois ou deux, elle l'a rabrouée, & lui a dit: Je vous défends d'ouvrir la bouche devant moi, petite ſouillon; & ſi Pamela vous fait quelques queſtions, ne lui répondez pas un mot pendant que je ſuis ici. C'eſt une femme impérieuſe, qui ſe fait craindre de tous les domeſtiques: ç'a été toujours là ſon caractère. Oh! qu'il eſt bien différent en tout de celui de la bonne madame Jervis!

DIMANCHE matin.

IL m'eſt venu une penſée un peu ſingulière dans l'eſprit : mon deſſein, quoiqu'un peu hardi, n'avoit rien de criminel. Voyant que mon maître s'habilloit pour aller à l'égliſe, & que le carroſſe étoit prêt, je ſuis entrée dans mon cabinet, & me ſuis miſe à écrire ces deux billets.

On recommande inſtamment aux prières de cette aſſemblée un gentilhomme d'honneur & de mérite, mais qui eſt expoſé à une violente tentation, ayant deſſein d'employer ſon grand pouvoir pour ruiner une pauvre & infortunée créature.

Une pauvre fille affligée ſe recommande aux prières de l'égliſe, pour demander à dieu qu'il conſerve ſa vertu & ſon innocence.

Madame Jewkes monta comme j'écrivois ces billets. Toujours à écrire, dit-elle en entrant ! Elle voulut abſolument voir ce que c'étoit ; & ſur le champ, malgré tout ce que je pus lui dire, elle porta les deux billets à mon maître, qui les lut, & dit à madame Jewkes : Allez dire à Pamela qu'elle verra bientôt comment ſes prières auront été avancées ; elle eſt bien hardie ; mais [illegible]

ſuſé toutes mes offres, je ne tarderai pas à lui faire rendre compte de tout. Il ſortit là-deſſus, & je le regardai par la fenêtre. Il étoit parfaitement bien mis, & en vérité, c'eſt un très-bel homme. Quel dommage que ſon cœur ne réponde pas à cet extérieur aimable! Pourquoi ne puis-je pas le haïr? Mais que ceci ne vous inquiète point; il eſt impoſſible que je l'aime; ſes vices le rendent affreux à mes yeux.

Mon maître a envoyé dire qu'il ne viendra point dîner au logis, & je m'imagine qu'il dînera chez M. le chevalier Darnford. Je ſuis fort inquiète au ſujet du pauvre M. Williams. Madame Jewkes dit qu'il eſt encore en priſon, & qu'il prend ſon malheur fort à cœur. Comme il ſe l'eſt attiré pour l'amour de moi, cela m'afflige extrêmement. Mon maître veut en être payé, & cela eſt bien dur. Il eſt vrai que M. Williams a reçu cent cinquante livres ſterling de lui; mais il regardoit cela comme un ſalaire qu'il lui donnoit, pour les trois ans durant leſquels il a été ſon chapelain. Mais il n'y a point eu d'accord entr'eux, & M. Williams ſe fioit entièrement à la bonté de ſon patron. Ce digne miniſtre en a ſans doute agi bien généreuſement avec moi, puiſqu'il s'eſt expoſé volontairement au reſſentiment de mon maître, uniquement pour délivrer l'innocence opprimée. J'eſpere qu'il en ſera dignement récompenſé avec le tems. Hélas! pour

moi, je n'oſe pas intercéder en ſa faveur : je ne ferois qu'exciter de plus en plus la jalouſie de mon perſécuteur ; & d'ailleurs, je n'ai pas aſſez de crédit pour me délivrer moi-même.

DIMANCHE au ſoir.

MADAME Jewkes a reçu un billet de mon maître. Je ne ſais ce qu'il lui marque ; mais le carroſſe eſt revenu ſans lui. Comme elle ne me veut rien dire, il eſt inutile de lui faire des queſtions. Je crains ſi fort de nouveaux complots & de nouveaux artifices, que je ne ſais que faire. Tout m'eſt ſuſpect ; car maintenant qu'on a voué ma ruine, que puis-je attendre ? On entreprendra ſans doute ce qu'il y a de plus affreux. Tout ce que je puis faire, c'eſt d'adreſſer mes prières à dieu pour implorer ſa protection. S'il faut que je ſouffre, puiſſé-je au moins ne pas ſurvivre long-tems à la perte de mon honneur ! ſeulement, que je n'abrège pas mes jours d'une maniere criminelle !

Cette femme a laiſſé le billet de mon maître ſur la table dans notre chambre, & je m'y ſuis renfermée pour le copier. Vous jugerez par ma main tremblante dans quelle inquiétude je ſuis. Je ſouhaite que le pauvre M. Williams ſoit relâché, à quelque prix que ce ſoit : mais cette lettre me

fend le cœur. Cependant j'ai encore, grace à dieu, un jour de répit.

« Madame JEWKES,

» On m'a tant ſollicité ſur l'affaire de M. Wil-
» liams, que je pars cette après-dînée pour Stam-
» ford dans le carroſſe de M. Darnford, avec le
» miniſtre Péters, qui intercède pour ſon confrère.
» Je ne ſerai de retour que demain au ſoir, & peut-
» être pas même alors. Quant à votre pupille, je
» ſuis extrêmement irrité contr'elle. Elle a laiſſé
» écouler le tems que je lui avois accordé; &
» quand même elle voudroit à préſent ſigner les
» articles que je lui ai propoſés, il eſt déſormais
» trop tard. Je découvrirai peut-être quelque choſe
» par le moyen de M. Williams, & à mon retour
» je ferai éprouver à cette ingrate que tous ſes
» charmes enchanteurs ne ſauroient lui faire évi-
» ter le ſort qui l'attend. Mais qu'elle ne ſache
» rien de ceci, de peur que cela ne l'engage à
» exercer ſon eſprit inventif, pour trouver quel-
» que nouveau ſtratagême. Ayez ſoin de ne paſſer
» pas la nuit avec elle, ſans avoir avec vous une
» autre perſonne pour vous aſſiſter, de peur qu'elle
» ne ſoit aſſez téméraire pour tâcher de s'échapper
» une ſeconde fois par la fenêtre : car je la rede-
» manderai de vos mains. Je ſuis

» Votre, » &c.

Après avoir copié cette lettre, je la remis à l'endroit où je l'avois trouvée. Je l'avois à peine posée sur la table, que madame Jewkes est remontée, étant dans une grande inquiétude, & craignant que je n'eusse vu de billet. Mais comme j'étois dans mon cabinet, & que la lettre étoit sur la table où elle l'avoit laissée, elle n'a rien soupçonné. Ah! dit-elle, j'appréhendois que vous n'eussiez vu cette lettre de mon maître, que j'ai eu la négligence de laisser sur la table. Je voudrois l'avoir [illegible] je. Comment, reprit-elle, vous n'oseriez pas sans doute lire les lettres qu'on m'adresse. Je vous assure, lui ai-je répondu, que dans la [illegible] je me trouve, je l'aurois lue si j'avois su qu'elle étoit là. Permettez-moi, je vous prie, de la voir. Je souhaite beaucoup de bien à M. Williams, a-t-elle dit; j'apprends que mon maître est allé pour s'accommoder avec lui, ce qui est une grande preuve de sa bonté. Il a certainement le cœur très-bon, & il est toujours prêt à pardonner. Comment, ai-je dit, comme si je n'avois rien su de cette affaire, comment peut-il s'accommoder avec lui? M. Williams n'est-il pas à Stamford? Je le crois, a-t-elle répondu; mais M. Peters [illegible] pour lui, & il est allé à Stamford avec mon maître, qui ne sera pas de retour de [illegible] que nous n'avons rien à faire, [illegible] de souper de bonne heure & de nous aller coucher. Tant mieux, ai-je dit la-

deſſus : j'eſpère donc que je dormirai bien cette nuit. Vous pourriez dormir bien toutes les nuits, a-t-elle répondu, ſi vos ridicules frayeurs ne vous en empêchoient pas. Vous craignez vos amis, lors même qu'ils ne vous approchent pas. Cela eſt vrai, ai-je dit ; car je n'en ai point ici.

MARDI au ſoir.

DÉSORMAIS plus les apparences me paroîtront favorables, & plus je ſoupçonnerai de mauvais deſſeins. Oh ! votre pauvre fille ! que n'a-t-elle pas ſouffert depuis qu'elle vous écrivit dimanche au ſoir ! la plus cruelle épreuve ! le plus affreux danger ! Oh ! le corps me friſſonne, en voulant vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé durant ce funeſte intervalle ! Car, mes chers parens, ne ſerez-vous pas trop effrayés, & ne reſſentirez-vous pas une trop vive douleur, lorſque je vous dirai que ce prétendu voyage de Stamford n'étoit qu'un abominable prétexte ? Car mon maître revint ſecrètement à la maiſon, & peu s'en eſt fallu qu'il n'ait accompli ſon déteſtable projet & ruiné pour jamais votre pauvre fille ; & cela, par un artifice dont je ne me doutois pas le moins du monde. Et vous verrez de quelle manière indigne & honteuſe

cette infame créature, madame Jewkes, s'eſt conduite.

Je finis ma dernière, en vous apprenant combien j'étois contente de voir que ma vertu avoit au moins encore une nuit de répit. Mais j'avois moins de ſujet que jamais de me réjouir, comme vous pouvez vous l'imaginer par ce que j'ai déja dit. Je vais vous raconter du mieux que je pourrai la ſuite de ma triſte hiſtoire.

La ſervante Nanon eſt ſujète à boire un peu trop, lorſqu'elle peut trouver quelque liqueur forte. Madame Jewkes laiſſa, ſans doute à deſſein, une bouteille d'eau-de-vie ſur une table, à la portée de Nanon en but plus qu'il ne lui en fallut. Quand elle vint mettre la nape, madame Jewkes la gronda d'importance : car elle a trop de défauts elle-même pour ſouffrir patiemment que les autres en aient. Elle la chaſſa de la ſalle à manger ; & quand nous eûmes ſoupé, elle lui ordonna d'aller revenir bien avant que nous fuſſions nous coucher.

La pauvre fille monta dans notre chambre, en murmurant.

Environ deux heures après, c'eſt à dire, entre les onze heures, nous montâmes, madame Jewkes & moi, pour nous aller coucher ; & je me réjouiſſois dans l'eſpérance de bien dormir. Nous fermâmes les deux portes à clé, & nous dîmes la priere. Nanon, à ce que je croyois, dormoit profondé-

ment ſur un fauteuil dans un coin obſcur de la chambre, & ayant ſon tablier ſur ſa tête. Je dis *Nanon, à ce que je croyois;* mais, ô horreur! c'étoit mon abominable maître, qui s'étoit ainſi déguiſé, comme vous l'apprendrez bientôt. Voilà, dit madame Jewkes, cette vilaine ivrogneſſe profondément endormie dans un fauteuil, au lieu d'être au lit: je ſavois bien qu'elle s'en étoit donné au cœur-joie. Je vais l'éveiller, dis-je. Non, non, reprit-elle, nous ſerons mieux ſans elle. Sans doute, répondis-je; mais ne s'enrhumera-t-elle pas?

Je compte, dit madame Jewkes, que vous n'avez point à écrire ce ſoir. Non, répliquai-je, & je me coucherai en même-tems que vous. Je ne comprends pas, dit-elle, où vous trouvez de quoi tant écrire; il faut ſans doute que vous ayez plus de commodités pour cela, & plus de papier que je ne vous en ſais. J'avois deſſein de vous fouiller, ſi mon maître n'étoit pas venu; car j'ai apperçu une coupe de porcelaine, dans laquelle il y a un peu d'encre; ce qui m'a donné des ſoupçons: mais puiſqu'il eſt venu, qu'il prenne garde à vous lui-même, s'il veut; & ſi vous le trompez, ce ſera ſa propre faute.

Pendant qu'elle parloit ainſi, nous nous déshabillions, & je pouſſai un profond ſoupir. De quoi ſoupirez-vous, dit-elle? C'eſt, répondis-je, que je réfléchis ſur la triſte vie que je mène, & que je

considère combien mon sort est cruel. Je suis [illegible] suadée qu'une voleuse est plus heureuse que [illegible] si vous exceptez le sentiment de son crime [illegible] crois que je regarderois comme une [illegible] veur d'être pendue tout d'un coup, [illegible] de vivre continuellement dans de cruelles [illegible] hensions. Comme je n'étois point [illegible] je me trouvai en train de jaser, je me mis [illegible] récit de mon histoire, comme j'avois [illegible] en présence de madame Jervis.

Mes pauvres & vertueux parens [illegible] pris soin de m'inspirer de bons principes [illegible] ce que j'eusse atteint l'âge de douze ans [illegible] enseigné à préférer la pauvreté [illegible] la vertu, à tout l'éclat des richesses [illegible] deur, lorsqu'il faut y arriver par le crime [illegible] confirmé leurs leçons par leur propre exemple [illegible] depuis quelques années, ils ont été [illegible] pauvres, mais en même tems si vertueux, que [illegible] probité a passé en proverbe dans leur voisinage [illegible] où l'on dit de celui qu'on veut louer : *Il est aussi vertueux que le bon-homme Andrews.*

Ensuite ma chère & ma bonne maîtresse prit de l'amitié pour moi : elle me promit qu'elle feroit ma fortune, si je voulois répondre aux soins qu'elle prendroit de mon éducation. Elle me fit apprendre à chanter, à danser & à jouer du clavecin, afin de l'amuser dans ses heures perdues. Elle me fit aussi

apprendre à faire toutes ſortes de beaux ouvrages à l'aiguille. Au milieu de tout cela, elle me répétoit continuellement cette leçon : *Ma bonne Pamela, ſoyez vertueuſe, & ne vous familiariſez point avec les hommes.* Je me flatte que j'ai ſuivi ſa leçon; & cependant tous les hommes m'aimoient & me reſpectoient, je puis le dire moi-même, puiſque cela eſt vrai à la lettre; & ils étoient prêts à me rendre tous les ſervices poſſibles, comme ſi j'euſſe été demoiſelle.

Mais qu'eſt-il arrivé enſuite? Il a plu à dieu de retirer à ſoi ma bonne maîtreſſe, & mon maître a pris ſa place. Mais quelles leçons a-t-il voulu me donner? Elles reviennent préciſément à ceci : *Pamela, ne ſoyez point vertueuſe.*

De ſorte qu'après avoir vécu pendant ſeize ans dans la vertu & avec honneur, lorſque je ſuis parvenue à connoître la différence du bien & du mal, il faut que je renonce tout d'un coup à la vertu, à cette innocence où j'ai vécu pendant ſeize ans, & de laquelle, après la grace de dieu, je ſuis redevable aux leçons & aux exemples de mes parens & de ma maîtreſſe : il faut que je m'abandonne au crime, & que dans un moment de tems je devienne la plus indigne de toutes les créatures. Et cela, pour quelle récompenſe? Pour une paire de boucles d'oreilles, pour un collier, & pour une bague de diamans, qui ne me conviendroient en aucune manière; pour

quelques

quelques beaux habits que je ne saurois porter sans me faire moquer de moi & montrer au doigt, surtout lorsqu'on sauroit à quelles infames conditions j'aurois acquis tout cela. Il est vrai que je devois recevoir aussi un bon nombre de guinées, je ne me souviens pas combien : car quand il y en auroit eu dix fois davantage, je n'en aurois pas fait tant de cas que des six guinées que j'avois gagnées avec honneur, & que vous m'avez escamotées, madame Jewkes.

Oui ; mais je devois avoir aussi je ne sais combien de livres sterling de rente durant ma vie ; & le bon de l'affaire étoit que mon honnête-homme de père devoit être le fermier de sa fille, qui se seroit ainsi abandonnée & prostituée. A ces conditions, mon maître auroit bien voulu me pardonner toutes mes fautes, tant il est bon, vertueux, & facile à faire grace.

Je lui en ai beaucoup d'obligation sans doute : mais quelles sont donc ces grandes & terribles fautes qu'il voudroit bien me pardonner ? Les voici : c'est de vouloir suivre les bonnes leçons qu'on m'a données, & de refuser d'en apprendre une toute opposée à celles-là ; c'est de n'être pas contente qu'on m'ait indignement enlevée pour me perdre ; c'est d'avoir employé tout ce que je puis avoir d'esprit pour tâcher de me tirer du danger où je suis, & de sauver mon innocence.

Et puis il s'eſt aviſé une fois d'être jaloux du pauvre Jean, quoiqu'il ſût fort bien que ce valet étoit ſa créature, & qu'il l'aidoit à me tromper.

Après cela, il s'eſt mis en colère contre cet honnête eccléſiaſtique M. Williams; & ce maître ſi bon, ſi compatiſſant, l'a fait mettre en priſon; & pourquoi? parce qu'étant miniſtre & ayant de la piété, il a eu la crainte de dieu devant les yeux, & qu'il étoit prêt à ſacrifier ſes propres intérêts pour aſſiſter une pauvre créature opprimée.

Mais il faut que je ſois une fille hardie, effrontée, impudente, & que ſais-je encore, parce que j'oſe fuir un malheur certain, & que je cherche à m'échapper de la priſon où l'on me retient injuſtement: il faut que ce ſoit dans le deſſein d'épouſer ce miniſtre; rien n'eſt plus certain, ſuivant mon maître. Hélas! M. Williams n'auroit pas fait une grande fortune, ſi j'avois conſenti à l'épouſer. Mais vous ſavez, & lui auſſi, que je n'avois pas deſſein d'épouſer qui que ce fût: tout ce que je ſouhaitois, c'étoit de me retirer chez mes pauvres parens, & de jouir de ma liberté, ſans être ainſi injuſtement empriſonnée. Et on n'auroit pas oſé en agir ainſi avec moi, ſi je n'étois pas une pauvre fille deſtituée d'amis, & qui n'ai perſonne qui puiſſe me faire rendre juſtice.

Voilà mon hiſtoire en peu de mots. Je ſuis certainement bien malheureuſe: & pourquoi faut-il

que je le ſois? C'eſt parce que mon maître apperçoit quelque choſe en moi qui lui plaît, & que je ne veux pas conſentir à ma ruine. C'eſt pourquoi il faut que je ſois ruinée, & je le ſerai; c'eſt toute la raiſon qu'il peut alléguer.

Madame Jewkes me laiſſa cauſer ainſi tant qu'il me plut, ſans m'interrompre une ſeule fois. Je me déshabillois cependant, & je dis à madame Jewkes: Il faut que j'aille regarder dans les deux cabinets; car, quoique mon maître ſoit bien loin, je ſuis ſoupçonneuſe depuis l'affaire du cabinet, qui arriva dans l'autre maiſon. J'ai auſſi bonne envie d'éveiller cette pauvre fille. N'en faites rien, dit-elle, je vous le défends: je ſuis fort en colère contr'elle; mais elle n'attrappera aucun mal où elle eſt, & ſi elle s'éveille, elle pourra fort bien venir ſe coucher, puiſqu'il y a une chandelle dans la cheminée. Je regardai donc dans les deux cabinets, & je me mis à genoux dans le mien, ſuivant ma coutume, pour faire ma prière. J'étois toute déshabillée, & je tenois mes jupes à la main. En rentrant, je paſſai proche de cette pauvre dormeuſe, à ce que je croyois: car, hélas! je ne penſois guère que ce fût mon maître, mon méchant maître, qui s'étoit déguiſé en mettant la robe & la jupe de Nanon, & qui avoit le tablier de cette fille ſur ſa tête & ſur ſes épaules. A quelles baſſeſſes, à quelles indignités les ſuppôts du démon

ne ſe portent-ils pas, par ſon inſtigation, afin d'exécuter leurs abominables projets?

Madame Jewkes étoit déja couchée, & s'étoit miſe du côté de la ruelle, ſuivant ſa coutume. Je me mis auſſi près d'elle que je pus, afin de laiſſer de la place pour Nanon. Où ſont les clés, madame Jewkes, lui dis-je? je ne crains pourtant pas beaucoup pour cette nuit. Les voici attachées à mon poignet, dit cette méchante femme: mettez votre bras ſous le mien, & vous les trouverez. Je le fis, & cette abominable, qui avoit ſes vues, me tint la main dans la ſienne.

En moins d'un quart-d'heure je dis: Voilà Nanon qui s'éveille; car je l'entends remuer. Dormons, dit madame Jewkes; elle ſaura bien venir ſe coucher lorſqu'elle ſera tout-à-fait éveillée. La pauvre fille! repris-je, elle aura ſans doute un grand mal de tête demain, pour s'être ainſi enivrée. Taiſez-vous & dormez, me répondit-elle, vous m'empêchez de dormir; je ne vous ai jamais vue ſi fort en humeur de jaſer. Ne me grondez point, dis-je; je n'ai plus qu'une choſe à vous demander. Croyez-vous que Nanon ait pu m'entendre, lorſque j'ai parlé des propoſitions de mon maître? Non, dit-elle, car elle dormoit profondément. J'en ſuis bien aiſe, repris-je, parce que je ne voudrois pas ternir la réputation de mon maître dans l'eſprit de ſes moindres domeſtiques: car pour vous, vous n'igno-

riez pas les belles propoſitions qu'il m'a faites. C'étoient, dit-elle, des propoſitions très-avantageuſes, & il faut que vous ſoyez folle pour les avoir rejetées; mais dormons. Je me tus donc, & la prétendue Nanon parut s'éveiller tout-à-fait. Oh! le lâche, l'infame! quel complot! quel affreux complot n'avoit-il pas formé! Madame Jewkes, l'abominable créature dit : Nanon, êtes-vous donc éveillée enfin? venez vous coucher, je vous prie; car mademoiſelle Pamela eſt en humeur de jaſer, & ne s'endormira pas ſi-tôt.

Là-deſſus la prétendue fille s'approcha du lit, s'aſſit ſur une chaiſe, & commença à ſe déshabiller; & le rideau qui étoit fermé, m'empêcha de la voir. Pauvre fille, dis-je, vous avez ſans doute grand mal à la tête : comment vous trouvez-vous? Elle ne me répondit pas un mot. Ne ſavez-vous pas, me dit l'exécrable & artificieuſe Jewkes, que je lui ai défendu de vous parler en ma préſence? Sans doute qu'elle avoit déjà formé ce complot, lorſqu'elle lui avoit fait cette défenſe le ſoir précédent.

Il me ſembloit entendre que cette prétendue fille reſpiroit avec beaucoup de difficulté, & qu'elle étoit fort oppreſſée. En vérité, madame Jewkes, dis-je, cette pauvre fille ſe trouve mal. Qu'avez-vous, Nanon, ajoutai-je? Mais elle ne me répondit point encore.

Enfin (j'ai horreur de le raconter) cette fauſſe fille ſe mit au lit, & trembloit comme la feuille. Et moi, pauvre folle que j'étois, j'en avois grand-pitié. Mais ce barbare avoit bien raiſon de trembler, vu l'affreux & infame projet qu'il avoit formé.

Quelles expreſſions trouverai-je, ma chère mère, (car il ne faudroit pas que mon père vît cet endroit odieux de mon récit,) quelles expreſſions trouverai-je pour décrire ce qui s'eſt paſſé & la confuſion où je ſuis? Ce méchant me prit le bras gauche, qu'il mit autour de ſon cou, pendant que l'infame Jewkes me tenoit le bras droit; & puis il m'embraſſa. Cette fille eſt folle, dis-je: que prétendez-vous, impudente, croyant toujours que c'étoit Nanon? Mais il me déſabuſa bientôt, en me baiſant avec une ardeur terrible, & en me faiſant entendre une voix qui me parut un coup de tonnerre. Voici, Pamela, dit-il, le tems auquel vous devez compter avec moi, comme je vous en ai menacée. Je jetai un cri ſi affreux, qu'on n'en a jamais entendu de pareil. Mais il n'y avoit perſonne qui pût me ſecourir. On me tenoit les deux mains, comme je l'ai dit. J'étois dans la plus cruelle angoiſſe qui ſe puiſſe concevoir. Méchant, infame, dis-je! abominable femme! O dieu! ô dieu! délivre-moi cette fois, cette fois ſeulement; tire-moi du péril où je ſuis, ou fais-moi expirer ſur le champ! Et puis je me mis encore à crier de toute ma force.

Pamela, me dit-il, je ne veux vous dire qu'un mot; écoutez-moi un seul moment: vous voyez que jusqu'ici je n'ai rien entrepris contre vous. N'est-ce rien, dis-je, que d'être ici dans le lit, & de me tenir les deux mains à vous deux? Je n'écouterai rien, à moins que vous ne sortiez du lit à l'instant, & que vous n'emmeniez cette abominable créature avec vous.

Monsieur, dit-elle, (ô l'infame! qui est la honte de son sexe,) vous perdez du tems; ne vous amusez pas à la bagatelle; elle ne sauroit crier plus haut qu'elle n'a fait: elle sera plus tranquille dès que son sort sera décidé.

Taisez-vous, lui dit-il. Il faut que je vous dise un mot, Pamela. Vous voyez que vous êtes absolument en mon pouvoir; vous ne sauriez m'echapper, ni vous défendre. Cependant, je ne vous ai point encore touchée; mais si vous ne voulez pas accepter les offres que je vous ai faites, je ne perdrai pas cette occasion; si vous les acceptez, je vous laisserai, & me retirerai.

Oh! monsieur, répondis-je, laissez-moi, laissez-moi seulement, & je ferai tout ce que je pourrai. Jurez-moi donc, reprit-il, que vous accepterez mes offres; & là-dessus, car tout ce qu'il disoit n'étoit qu'une abominable feinte, il me mit la main sur le sein. La situation violente où j'étois, la crainte & la terreur dont j'étois saisie, me firent tomber en

foibleſſe : je perdis entièrement connoiſſance, & la ſueur froide où ils me virent tous deux, leur fit croire que j'étois morte. Je fus fort long-tems avant que de reprendre mes eſprits; & tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que quand on m'eut fait un peu revenir, je vis madame Jewkes habillée & aſſiſe d'un côté du lit, & lui de l'autre, en robe de chambre & en pantouffles.

Votre pauvre Pamela ne ſauroit répondre des libertés qu'on a priſes avec elle pendant qu'elle étoit dans ce déplorable état de mort. Lorſque je les apperçus, je me levai ſur mon ſéant, ſans conſidérer les bienſéances, & ſans ſonger que je n'avois rien autour du cou. Mon maître voulut m'appaiſer, en me témoignant quelque pitié; mais je lui mis la main ſur la bouche : Oh! dis-je, ne m'apprenez point ce que j'ai ſouffert durant mon évanouiſſement. Je tins des diſcours égarés, ſans ſavoir ce que je diſois; car j'avois preſque perdu l'eſprit.

Il me déclara le plus ſolemnellement du monde, & avec les plus terribles imprécations contre lui-même, qu'il n'avoit pas commis la moindre indécence; qu'il avoit été fort effrayé de l'état où il m'avoit vue; qu'il renonceroit à ſes entrepriſes; qu'il ſouhaitoit ſeulement de me voir tranquille; & que, dès que je le ſerois, il me quitteroit ſur le champ, & iroit ſe coucher dans ſon propre lit.

Eh bien, monſieur, lui dis-je, pour me prouver que vous parlez ſincérement, emmenez donc auſſi cette méchante créature, cette infame Jewkes.

Quoi, monſieur, dit cette abominable! une petite pamoiſon vous fera-t-elle perdre une auſſi belle occaſion? Je croyois que vous connoiſſiez un peu mieux le ſexe. Vous voyez que la voilà maintenant tout à fait revenue.

Voilà tout ce que j'entendis; peut-être qu'elle en dit davantage; mais je m'évanouis encore à ces paroles, & par la terreur que mon maître m'inſpira de nouveau, en voulant m'embraſſer. Lorſque je revins à moi, je le vis aſſis encore auprès de mon lit, & j'apperçus Nanon qui tenoit une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, qu'elle m'avoit fait ſentir; mais madame Jewkes n'étoit plus là.

Mon maître me dit, en me prenant la main: Je vous jure, ma chère Pamela, que je vous laiſſerai dès le moment que je verrai que vous êtes mieux & appaiſée. Nanon qui eſt-là, ſait & vous dira dans quelle inquiétude j'ai été pour vous. Je prends dieu à témoin, que je n'ai commis aucune indécence. Et comme j'ai compris que la préſence de madame Jewkes vous fait beaucoup de peine, je l'ai envoyée coucher dans le lit de la ſervante, & Nanon couchera avec vous cette nuit. Promettez-moi ſeulement que vous vous tranquilliſerez, & je

m'en irai. Mais, dis-je, Nanon ne me tiendra-t-elle pas auſſi les mains ? & ne vous laiſſera-t-elle pas rentrer ? Je vous jure, reprit-il, que je ne reviendrai pas cette nuit. Nanon, ajouta-t-il, déshabillez-vous, & couchez-vous, & faites tous vos efforts pour conſoler un peu cette chère fille. Allons, Pamela, me dit-il, donnez-moi la main, dites que vous me pardonnez, & je vous laiſſerai repoſer. Je lui préſentai une main tremblante, & il daigna la baiſer. Dieu vous pardonne, monſieur, lui dis-je, s'il eſt vrai que vous ayez été ſage pendant que j'étois évanouie, & ſi vous êtes réſolu de tenir votre promeſſe. Il ſe retira d'un air qui me parut témoigner ſa repentance, & Nanon ferma les portes, & m'en apporta les clés.

Voilà, mes chers parens, la plus terrible de toutes les épreuves. Je tremble encore lorſque j'y penſe, & je n'oſe pas m'en rappeler toutes les effrayantes circonſtances. Je me flatte qu'il n'a commis aucune indécence, comme il m'en a aſſurée ſolemnellement ; mais j'ai lieu de bénir dieu, qui, en me faiſant perdre l'uſage de mes ſens, m'a miſe par-là en état de conſerver mon innocence ; & qui, lorſque toutes mes forces ne m'auroient ſervi de rien, a voulu être glorifié dans ma foibleſſe.

Je me trouvai ſi foible lundi, que je gardai le lit. Mon maître me témoigna beaucoup de ten-

dreſſe ; je me flatte qu'il eſt ſérieuſement fâché de ſon entrepriſe, & qu'il n'y retournera plus ; il ne me le promet pourtant pas.

Il vint le matin dès qu'il entendit ouvrir les portes. Je commençai à craindre ; mais il s'arrêta à quelque diſtance du lit, & dit : Je n'approcherai pas, plutôt que de vous cauſer la moindre crainte. Monſieur, lui dis-je, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous teniez votre promeſſe, & que vous ayez pitié de moi. Il s'aſſit ſur le bord du lit, & me demanda avec un air de bonté, comment je me portois : il me pria de me tranquilliſer, & me dit que j'avois encore l'air un peu égaré. Je vous prie, mon cher monſieur, lui dis-je, que je ne voye point cette infame Jewkes, je ne ſaurois plus la ſouffrir. Elle n'approchera pas de vous de tout le jour, me répondit-il, ſi vous voulez me promettre que vous vous tranquilliſerez. Je tâcherai de le faire, repris-je ; il me preſſa la main fort tendrement, & ſe retira. Quel heureux changement ceci ne montre-t-il pas ? Oh ! puiſſe-t-il être durable ! Mais hélas ! il ſemble que mon maître n'ait fait que changer ſes manières d'agir, & je crains qu'il n'ait toujours les mêmes deſſeins criminels.

Mardi matin mon maître m'envoya dire vers les dix heures de l'aller trouver dans la ſalle. Quand je fus entrée, il me dit : Approchez-vous de moi,

Pamela ; il me prit la main, en me disant : vous paroissez vous bien porter à présent, j'en suis charmé. Mais, ma petite friponne, vous m'avez terriblement effrayé dimanche au soir. Ah ! dis-je, ne me parlez pas de cet affreux soir. Et en vérité le seul souvenir de ce qui s'étoit passé me fit fondre en larmes, & je détournai la tête afin de cacher mes pleurs.

Ayez quelque confiance en moi, reprit-il, je sais ce que veulent dire ces yeux charmans ; il n'est pas nécessaire que vous vous expliquiez plus clairement : car je vous assure que dès que je vous vis pâlir, & qu'une sueur froide humectoit votre aimable visage, madame Jewkes & moi sortîmes du lit ; je mis ma robe de chambre, & elle fut chercher une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, & nous fîmes tout ce que nous pûmes pour vous faire revenir : toute ma passion se changea en inquiétude sur votre rétablissement ; car je ne crois pas vous avoir jamais vue dans un si long & si terrible évanouissement ; car celui où je vous avois vue une fois auparavant, n'étoit rien en comparaison de celui-ci, & nous craignîmes de ne pouvoir jamais vous faire revenir. C'étoit peut-être un effet de ma sottise, & de l'ignorance où j'étois de ce que peuvent celles de votre sexe, lorsqu'elles veulent sérieusement se défendre contre les entreprises des hommes. Mais afin que vous

ayez l'eſprit entièrement tranquille, je vous aſſure que tout ce que je vous ai fait, (& ce n'a été aſſurément rien qui ne fût très-innocent,) je l'ai fait avant que vous fuſſiez tombée en foibleſſe.

Cela même, monſieur, dis-je, étoit très-criminel, & il eſt ſûr que vous aviez le plus affreux deſſein. Lorſque je vous dis la vérité ſur un point, reprit-il, vous devez me croire ſur le reſte : je vous déclare, qu'à l'exception de cet aimable ſein, j'ignore d'ailleurs de quel ſexe vous êtes ; mais j'avoue que j'ai eu ce que vous appelez un affreux deſſein. Et quoique je ne voudrois pas vous alarmer trop maintenant, je puis maudire ma foibleſſe & ma folie, qui me forcent à vous avouer que je vous aime paſſionnément, & que je ne ſaurois vivre ſans vous. Mais ſi je puis me vaincre moi-même, & être le maître de mes réſolutions, je n'emploierai jamais plus la force pour vous obliger à ſatisfaire mes déſirs. Monſieur, lui dis-je, vous pouvez aiſément être le maître de vos réſolutions, ſi vous voulez me permettre de vous quitter, & d'aller trouver mes pauvres parens ; c'eſt la ſeule grace que je vous demande.

C'eſt une folie que d'en parler ſeulement, reprit-il ; il ne faut point que vous vous en alliez, & vous ne vous en irez point : & ſi j'étois ſûr que vous ne ſongerez point à vous échapper, on vous traiteroit mieux, & l'on vous rendroit votre

empriſonnement moins fâcheux. Mais, monſieur, dis-je, à quel deſſein faut-il que je demeure ici? vous-même vous paroiſſez douter ſi vous pourrez perſévérer dans la bonne réſolution que vous avez priſe maintenant. Et penſez-vous que ſi je reſtois, tandis qu'il ſeroit en mon pouvoir de m'en aller, & de mettre ma vertu en ſûreté, cela ne ſignifieroit pas, ou que je compte trop ſur mes propres forces, ou que je ſuis bien aiſe de m'expoſer à la tentation d'être ruinée? Cela ne marqueroit-il pas que ce n'eſt pas ſérieuſement que je ſouhaite d'être hors de danger? Et puis combien de tems faut-il que je reſte? & dans quelle vue? Quelle idée ſe formera-t-on de moi dans le monde? Cela ſeul ne me condamneroit-il point, quand même il ne ſe paſſeroit enſuite rien que d'innocent? Vous m'avouerez, monſieur, que ſi une bonne réputation eſt quelque choſe d'eſtimable, on ne doit pas s'expoſer à la cenſure du public lorſqu'on peut l'éviter.

Ce n'étoit point, dit-il, pour parler ſur ce ſujet que je vous ai envoyée chercher à préſent; j'ai deux autres propoſitions à vous faire: la première, c'eſt que vous me promettiez que pendant quinze jours au moins, vous ne tâcherez point de vous en aller ſans mon conſentement exprès: j'attens cela de vous pour l'amour de vous-même, afin que je puiſſe vous donner un peu plus de

liberté. La ſeconde, c'eſt que vous voyiez madame Jewkes, & que vous lui pardonniez: elle prend votre reſſentiment fort à cœur, & elle croit que, comme toute ſa faute conſiſte à avoir obéi à mes ordres, il ſeroit bien dur qu'elle fût ſacrifiée à votre reſſentiment.

Par rapport à votre première propoſition, monſieur, répondis-je, elle me paroît bien dure pour les raiſons que je vous ai déja alléguées; & pour la ſeconde, vu l'infame conduite de cette femme, qui n'a pas même fait difficulté de vous inciter à me perdre, lorſque votre bonté ſembloit reprendre le deſſus, & que vous paroiſſiez avoir quelque compaſſion de moi; votre ſeconde propoſition, dis-je, me paroît encore plus dure que la première. Cependant, pour vous témoigner combien je ſuis diſpoſée à obéir à vos ordres, lorſque je puis le faire ſans crime, (vous ſavez, mes chers parens, qu'il m'étoit permis de me faire un mérite de ma complaiſance, puiſqu'un refus ne m'auroit ſervi de rien,) je veux bien conſentir à vos deux propoſitions, & à tout ce que vous voudrez m'ordonner, pourvu que je puiſſe m'y ſoumettre ſans perdre mon honneur.

Voilà qui eſt bien, ma bonne fille, dit-il, & il me baiſa. Vous agiſſez prudemment, & vous témoignez par-là que vous ne voulez pas vous

[illegible] de la bonté que j'ai pour vous. Cette complaisance vous sera peut-être plus avantageuse que vous ne le pensez.

Il appela là-dessus madame Jewkes, & lorsqu'elle fut entrée, il lui parla de cette manière : Je vous suis obligé, madame Jewkes, des soins que vous avez pris, & de la fidélité avec laquelle vous m'avez obéi ; mais j'avoue que Pamela ne sauroit vous être obligée de même, parce que le service auquel je vous ai employée, ne lui a pas été aussi agréable que je l'aurois souhaité : aussi votre devoir étoit-il moins de tâcher à lui plaire, qu'à m'obéir. Cependant, je vous puis assurer que dès la première ouverture que je lui en ai faite, elle a bien voulu, pour la première fois, m'obliger jusqu'à consentir de se réconcilier avec vous ; &, si elle ne m'en donne point de sujet, peut-être que je ne vous emploierai plus dans une chose qui lui déplait si fort. Tenez-vous donc encore pour quelques jours compagnie à table & au lit ; & prenez garde que Pamela n'envoie ni lettre, ni message hors de la maison, & qu'elle n'entretienne commerce avec personne, sans que j'en sois averti, principalement avec M. Williams. Du reste, témoignez à cette chère fille tout le respect qui est dû à une personne qu'il faut que j'aime, pourvu qu'elle s'en rende digne, comme

je

je me flatte qu'elle le fera ; & qu'elle ne ſoit point maltraitée, ni gênée au-delà de ce qui eſt abſolument néceſſaire. Cependant, vos ſoins vigilans ne doivent point encore ceſſer : ſouvenez-vous que vous ne devez point me déſobliger pour lui faire plaiſir ; & que je ne veux, ni ne puis me ſéparer d'elle.

Madame Jewkes parut fort chagrine ; & on auroit dit, à ſon air, qu'elle auroit ſouhaité de me rendre ſervice, s'il eût été en ſon pouvoir.

J'eus le courage alors de dire un mot en faveur de M. Williams : mais mon maître ſe mit en colère contre moi, & me dit qu'il ne ſauroit ſupporter de m'entendre prononcer ce nom ; de ſorte que je fus obligée de me taire pour lors ſur ce ſujet.

Cependant mes papiers, que j'avois cachés ſous un roſier, y étoient encore. Je demandai la permiſſion de vous envoyer une lettre : mon maître me l'accorda, mais à condition que je la lui fiſſe lire auparavant. Cela ne m'accommodoit point ; je vous aurois pourtant écrit une lettre, qui eût pu lui être communiquée, ſi j'avois cru être entièrement hors de danger. Mais je ne ſuis pas encore ſi heureuſe ; car mon maître ſemble vouloir déſormais employer une autre méthode pour me perdre : je le crains d'autant plus, que peut-être il ſe ſervira de quelqu'occaſion favorable ; pour joindre la

violence à la bonté qu'il affecte maintenant, & pour me ſurprendre lorſque je ſerai moins préparée à me défendre : car à préſent il me traite de la manière du monde la plus obligeante, & me parle de ſon amour ſans ſe contraindre : il ne fait pas même ſcrupule de me baiſer, quand il peut, & il appelle cela une liberté innocente : cependant cette liberté ne me plaît point, principalement vu l'ardeur qu'il témoigne. Car lorſqu'un maître ſe donne ces libertés avec une ſervante, cela ne ſignifie rien de bon, & ne doit que trop alarmer une fille vertueuſe.

MERCREDI matin.

JE vois qu'on m'obſerve toujours fort étroitement, & qu'on me ſoupçonne encore ; je voudrois être chez vous : mais il ne faut pas y penſer au moins de quinze jours ; je n'agrée point ces quinze jours, je crains qu'ils ne ſoient dangereux pour moi.

Mon maître vient de m'envoyer chercher pour faire un tour de jardin avec lui. Mais ſes manières ne me plaiſent point : car pendant que nous nous promenions, il m'a toujours tenue embraſſée, & m'a dit mille douceurs, qui m'auroient pu rendre vaine, ſi je n'avois pas connu bien clairement quelles ſont ſes vues. Après avoir fait quelques

tours, il m'a conduite dans un petit cabinet de verdure, tout au bout du jardin: ce qui m'a en vérité fait craindre quelque deſſein: car il me fatiguoit avec ſes douceurs, & m'a fait aſſeoir ſur ſes genoux, me baiſant ſi ſouvent, qu'à la fin je lui ai dit: Je n'aime point du tout à être ici, monſieur, & je vous aſſure que vous m'alarmez. Ce qui augmentoit mes craintes, c'eſt un mot que je lui avois oui dire à madame Jewkes, & qu'il ne croyoit pas que j'euſſe entendu. Ce mot m'eſt toujours reſté dans l'eſprit depuis; & ſi je n'en ai rien dit encore, c'eſt que je n'ai pas trouvé l'occaſion d'en parler.

Ce mot fut dit avant ma dernière & terrible épreuve: je m'imagine que madame Jewkes l'encourageoit à exécuter ſes criminels deſſeins; car je n'entendis point ce qu'elle diſoit; mais j'en juge par ſa réponſe. J'eſſayerai encore une fois, lui dit-il; mais j'ai mal commencé: car je vois que la terreur que je lui ai inſpirée, ne fait qu'augmenter ſa froideur. C'eſt une charmante fille, & peut-être qu'elle pourra ſe laiſſer toucher par la douceur. J'aurois dû l'échauffer par l'amour, au lieu de la glacer par la crainte.

Ne faut-il pas qu'il ſoit bien méchant pour parler ainſi? En vérité, je rougis en écrivant ceci; mais j'eſpère que dieu, qui m'a délivrée de la patte du lion & de l'ours, je veux dire, de la violence de

mon maître & de madame Jewkes, me protégera aûſſi contre cette autre ennemie que j'ai ; je veux dire, moi-même, & ma propre foibleſſe, afin que je *ne viole point les commandemens du dieu vivant.*

Ce mot donc, que j'avois oui dire à mon maître, me venant dans l'eſprit, je crus que je ne pouvois jamais être trop ſur mes gardes, principalement lorſqu'il prenoit de ſi grandes libertés. Car il me faiſoit de bouche des proteſtations d'honneur, tandis que ſes actions les démentoient au même moment. Je l'ai donc prié inſtamment de me permettre de me retirer. Et ſi je n'avois pas témoigné, que je ne faiſois aucun cas de tout ce qu'il diſoit, & que j'étois réſolue de ne pas demeurer dans ce cabinet, s'il m'étoit poſſible, je ne ſais juſqu'où il ſe ſeroit émancipé ; car je fus obligée de me mettre à genoux pour le prier de me laiſſer aller.

Enfin il eſt ſorti du cabinet avec moi en me parlant toujours de ſon honneur & de ſon amour. Oui, oui, monſieur, lui ai-je dit, votre honneur conſiſte à me faire perdre le mien, & votre amour tend à me ruiner ; je ne le vois que trop clairement. C'eſt pourquoi je ne veux plus me promener avec vous. Savez-vous, m'a-t-il demandé là-deſſus, à qui vous parlez, & où vous êtes ?

Vous jugez bien que je n'avois que trop de raiſons de me défier de ſes deſſeins : c'eſt pourquoi

je lui ai répondu : Pour ce qui eſt de ſavoir où je ſuis, je ne le ſais que trop, monſieur, je ſais qu'il n'y a pas une ame ici qui puiſſe, ou qui veuille prendre mon parti. Vous me demandez auſſi ſi je ſais qui vous êtes. Permettez-moi de vous demander à mon tour quelle réponſe vous voudriez que je fiſſe à cette queſtion ?

Et quelle réponſe voudriez-vous me faire, a-t-il dit? Elle ne ſeroit, repris-je, que vous mettre en colère; de ſorte que je m'en trouverai encore plus mal, s'il eſt poſſible. Non, dit-il, je ne me fâcherai point. Eh bien donc ! répliquai-je, vous ne ſauriez être le fils de feu ma bonne maîtreſſe; car elle m'aimoit, & m'a enſeigné la vertu. Vous ne ſauriez être mon maître : car un maître ne s'abaiſſe pas juſqu'à ſe conduire envers une pauvre ſervante, comme vous faites envers moi.

Il mit ſon bras autour de mon cou, ce qui me fâcha encore plus, & me rendit plus hardie à lui parler. Qui ſuis-je donc, dit-il? Vous êtes Lucifer, dis-je dans une grande colère, & en me débattant, vous êtes Lucifer en perſonne, qui a pris la figure de mon maître; autrement vous ne me traiteriez pas comme vous faites. Ce ſont-là de trop grandes libertés que vous prenez, dit-il d'un air fort fâché; je vous prie, pour l'amour de vous-même, de ne plus parler ainſi; car ſi vous paſſez les bornes de la

bienſéance avec moi, je ne garderai plus de meſures avec vous.

Je m'enfuis de lui ; mais il me cria, revenez quand on vous le commande. Sachant donc que tous les endroits étoient également dangereux pour moi, & qu'il n'y avoit perſonne de qui je puſſe attendre du ſecours, je revins ſur mes pas, & le voyant en colère, je joignis les deux mains, & lui dis en pleurant : Je vous prie, monſieur, de me pardonner. Non, reprit-il, dites plutôt, *je vous prie, Lucifer, de me pardonner.* Puiſque vous me prenez pour un démon, comment pouvez-vous eſpérer quelque faveur de moi ? Ne devez-vous pas plutôt vous attendre au plus mauvais traitement ? Vous m'attribuez un caractère odieux, Pamela ; & me blâmerez-vous, ſi j'agis d'une manière conforme à ce caractère ?

Je vous prie, monſieur, dis-je, de me pardonner : je ſuis véritablement fâchée de ma hardieſſe. Mais en vérité, vous ne me traitez pas comme il convient à un gentilhomme. Et comment puis-je exprimer mon reſſentiment, s'il faut que je pèſe toutes mes paroles, pendant que vous en agiſſez d'une manière ſi indécente ?

Petite précieuſe, dit-il, quelle indécence ai-je commiſe ? Il faut que j'aye été fou dimanche au ſoir de n'avoir pas exécuté mon projet. Alors votre langue licencieuſe n'auroit pas donné les noms les

plus odieux à quelques petites libertés, qui témoignent tout enſemble, & mon amour, & ma folie. Mais retirez-vous, ajouta-t-il en me prenant la main, & me la jetant loin de lui; allez apprendre à témoigner plus de prudence & plus d'eſprit. Je renoncerai à la ſotte affection que j'ai pour vous, & reprendrai ma liberté. Retirez-vous, dit-il encore une fois, avec un air plein de hauteur.

En vérité, monſieur, dis-je, je ne ſaurois me retirer que vous ne m'ayez pardonné; je vous en prie à genoux. Je ſuis ſérieuſement fâchée de ma hardieſſe: mais je vois où vous en voulez venir: vous cherchez à me gagner peu à peu; vous voulez m'accoutumer par degrés aux libertés que vous prenez avec moi: tantôt vous me menacez; tantôt vous me cajolez. Et ſi je ne vous témoignois pas mon reſſentiment lorſque vous me traitez avec indécence, ne me perdrois-je pas peu à peu. Et ſi je ne marquois pas toute l'indignation poſſible contre les moindres démarches qui peuvent tendre à ce que j'appréhende plus que la mort, ne ſeroit-ce pas montrer que je puis ſouffrir tout de votre part? N'avez-vous pas, pour ainſi dire, avoué vous-même que vous vouliez me perdre? M'avez-vous fait eſpérer ſeulement une fois, que vous renonceriez à vos deſſeins? Comment puis-je donc, monſieur, m'empêcher de témoigner de l'horreur pour tout ce qui peut me conduire à

perte ? Que me reſte-t-il que des paroles ? & quelles paroles puis-je employer, ſinon celles qui expriment avec plus de force combien j'abhorre du plus profond de mon cœur toute entrepriſe contre ma vertu ? Mettez-vous à ma place, monſieur ; jugez pour moi, & me pardonnez.

Que je vous pardonne ! dit-il ; quoi ! tandis que vous ne vous repentez point ! Tandis que vous avez la hardieſſe de juſtifier votre faute ! Que ne dites-vous que vous ne m'offenſerez plus ? Je tâcherai ; monſieur, répondis-je, de me conduire envers vous avec tout le reſpect que je vous dois. Mais en vérité vous aurez la bonté de m'excuſer, ſi je dis que, lorſque vous vous oubliez juſqu'à commettre des indécences envers moi, & qu'il ne me reſte que des paroles pour en témoigner mon reſſentiment, je ne ſaurois vous promettre que je n'employerai pas les expreſſions les plus fortes que mon eſprit affligé & inquiet pourra me ſuggérer. Vos regards les plus ſévères & les plus irrités ne m'effrayeront point lorſqu'il s'agira de ma vertu.

De quoi donc, reprit-il, demandez-vous pardon ? Où eſt la promeſſe de votre *amendement*, pour laquelle il faut que je vous pardonne ? En vérité, monſieur, dis-je, j'avoue qu'il faut que cela dépende abſolument de la manière dont vous me traiterez. Je ſouffrirai avec patience toutes les peines que vous voudrez m'infliger, & la mort même, afin

de vous témoigner mon obéiſſance ſur tout autre article. Mais je ne ſaurois être tranquille, je ne ſaurois être obéiſſante, lorſque ma vertu eſt en danger. Ce ſeroit me rendre actuellement criminelle.

Il dit là-deſſus, qu'il n'avoit jamais vu de ſa vie une ſotte comme moi : il ſe promena quelques momens à côté de moi ſans dire un mot, & parut fâché : enfin il rentra dans la maiſon en me commandant de l'aller trouver au jardin après qu'il auroit dîné. De ſorte qu'ayant un peu de tems, je me ſuis miſe à écrire ceci.

Mercredi au ſoir.

Mes très-chers parens, ſi je ne ſuis pas deſtinée plus ſûrement que jamais à être perdue, j'ai maintenant plus de conſolation que je n'en ai connu de ma vie. Je ſuis plus proche de mon bonheur ou de mon malheur que je n'ai encore été. Dieu me préſerve de malheur, ſi c'eſt ſa volonté ! J'ai à vous ouvrir une ſcène qui excitera tout enſemble vos eſpérances & vos craintes, comme elle a fait par rapport à moi : voici ce que c'eſt.

Dès que mon maître eut dîné, il alla faire un tour dans ſes écuries pour voir ſon haras. En revenant il ouvrit la porte de la ſalle où mada

Jewkes & moi étions à dîner. Lorſqu'il entra, nous nous levâmes toutes deux ; mais il nous ordonna de nous aſſeoir, & me dit : Voyons, Pamela, ſi vous avez bon appétit. En vérité, dit madame Jewkes, elle ne mange preſque rien. Pardonnez moi, dis-je, je mange aſſez bien, vu l'état où je ſuis. Vu l'état où vous êtes ? dit mon maître ; ne parlez pas ainſi, ma jolie enfant : en diſant cela il me donna un petit coup ſur la joue. Je rougis ; mais j'étois pourtant bien aiſe de le voir de ſi bonne humeur. Je ne ſavois quelle contenance tenir en me voyant aſſiſe devant lui. Je ſais, Pamela, dit-il, que vous ſavez très-bien découper ; c'eſt ce que ma mère avoit coutume de dire. Monſieur, répondis-je, ma maîtreſſe a toujours eu beaucoup de bonté pour moi à tous égards ; elle vouloit que je fiſſe les honneurs de ſa table, lorſqu'elle n'avoit avec elle que quelques amies particulières. Découpez-moi ce poulet, me dit-il ; & quand je l'eus fait, il prit un couteau & une fourchette, & mit une aile de ce poulet ſur mon aſſiette, en me diſant : que je vous voye manger ce morceau. Oh ! monſieur, dis je, j'ai déjà mangé une aile, & je ne ſaurois manger tant. Il faut, reprit-il, que vous mangiez cela pour l'amour de moi ; je veux vous apprendre à manger de bon appétit. Je mangeai donc cette aile ; mais j'étois toute confuſe de cette bonté qu'il me témoignoit d'un air ſi libre & ſi dégagé, & auquel

j'étois ſi peu accoutumée. Mais vous ne ſauriez vous repréſenter l'air qu'avoit alors madame Jewkes. Elle me regardoit avec une gravité & un reſpect tout extraordinaires, me traitant de *mademoiſelle*, je vous en aſſure, & me preſſant de manger un morceau de tarte.

Mon maître fit quelques tours dans la ſalle d'un air penſif, que je ne lui avois jamais apperçu. Enfin il ſortit en me diſant : Je vais au jardin ; vous ſavez, Pamela, ce que je vous ai dit ce matin. Je me levai & lui fis la révérence, en diſant que j'allois le ſuivre. Faites-le, ma bonne fille, reprit-il.

Je vois bien, dit madame Jewkes, comment les choſes tourneront. Oh ! *mademoiſelle*, (c'eſt le titre qu'elle me donna encore) je ſuis ſûre que vous allez être notre maîtreſſe ; & je prévois bien ce que je deviendrai alors. Ah ! madame Jewkes, répondis-je, le plus haut point de mon ambition, c'eſt de conſerver ma vertu ; & je me flatte qu'aucune tentation ne me forcera jamais à y renoncer.

Quoique je n'euſſe pas ſujet d'être contente de la manière dont mon maître m'avoit traitée avant dîner, je me hâtai cependant de le ſuivre au jardin. Je le trouvai qui ſe promenoit le long de ce vivier, qui, faute du ſecours de la grace de dieu, & par un effet d'un déſeſpoir criminel, avoit failli à me devenir fatal, & dont la vue depuis ce tems-là me

cauſe toujours du trouble & des remords. C'eſt le long de ce vivier, & proche de l'endroit où j'eus ce terrible combat avec moi-même, que j'ai commencé à concevoir quelques eſpérances, à moins que je ne me trompe encore malheureuſement. Je regarde cette circonſtance comme un bon augure; & je me flatte que le dieu tout-puiſſant a voulu faire connoître par-là à votre pauvre fille, combien je fus ſage de mettre ma confiance en lui, & de ne me pas plonger dans un malheur certain, parce que ma ruine paroiſſoit inévitable à un eſprit borné comme le mien.

Mon maître eut la bonté de me dire: Eh bien, Pamela, je ſuis charmé que vous ſoyez venue de vous-même: donnez-moi la main. Je le fis, & il la preſſa tendrement, en me regardant fixement. A la fin il me dit: Je veux avoir à préſent une converſation ſérieuſe avec vous.

Vous avez beaucoup d'eſprit & beaucoup de jugement, au-deſſus de votre âge, & même, à ce qui me ſemble, au-delà de ce qu'on auroit lieu d'attendre, vu le peu d'occaſions que vous avez eu de cultiver votre eſprit. Vous avez le cœur ouvert, franc, & généreux: vous êtes ſi aimable, que vous ſurpaſſez à mes yeux toutes les perſonnes de votre ſexe. Toutes vos excellentes qualités m'ont inſpiré tant d'amour pour vous, que, comme je vous l'ai dit ſouvent, je ne ſaurois vivre ſans vous. Je

partagerois avec plaiſir tout mon bien avec vous, pour vous poſſéder aux conditions que je vous ai propoſées : mais vous les avez rejetées abſolument ; & quoique vous l'ayez fait avec aſſez de hauteur, ç'a été cependant d'une manière qui fait que je vous admire davantage. Votre joli petit babil de dimanche au ſoir, en préſence de madame Jewkes, étoit ſi innocent, ſi naturel, & ſi ſimple, qu'il avoit déjà à moitié déſarmé ma réſolution avant que j'approchaſſe de votre lit. Je vous vois ſi attachée à votre vertu, ſi déterminée à la défendre juſqu'à la dernière extrémité, que, quoique je me fuſſe flatté de vous trouver plus commode, il faut pourtant que j'avoue que votre conſtance n'a fait qu'augmenter mon amour. Et maintenant que vous dirai-je de plus, Pamela ? Quoique vous ſoyez partie intéreſſée, je veux vous demander conſeil à vous-même, ſans prétendre cependant vous ériger en juge de qui je ne puiſſe pas appeler.

Vous ſavez que je ne ſuis pas tout à fait ſcélérat : juſqu'à préſent je n'ai point encore commis de crime fort énorme, ni fort infame. Celui de vous avoir renfermée & perſécutée paroîtra peut-être le plus grand, au moins aux yeux de ceux qui ſont véritablement innocens. Si j'avois été diſpoſé à me livrer entièrement à ma paſſion, je l'aurois déjà ſatisfaite, & je ne vous aurois pas témoigné des remords & une compaſſion, qui vous

ont ſauvée plus d'une fois, lorſque vous étiez entièrement en mon pouvoir; & vous êtes actuellement une vierge auſſi pure, que lorſque vous êtes venue chez moi.

Mais que puis-je faire? Conſidérez la vanité des gens de ma condition: je ne ſaurois me réſoudre à me marier, même avec une perſonne d'un rang égal ou ſupérieur au mien; j'ai refuſé pluſieurs propoſitions que l'on m'a faites. Comment pourrois-je donc ſonger à vous épouſer, vu la grande diſtance qu'il y a entre nous, & l'opinion qu'on auroit de moi dans le monde? Cependant il faut que je vous poſsède. Je ne ſaurois ſouffrir qu'un autre ait dans votre cœur la place à laquelle je prétends; la ſeule penſée m'en fait frémir: & c'eſt cela même qui m'a fait haïr le nom de Williams, & qui m'a engagé à le traiter d'une manière bien oppoſée à mon caractère.

Maintenant, Pamela, jugez pour moi; & puiſque je vous ai déclaré ſincérement ma penſée, & que je vois à vos yeux, à votre rougeur & à cette aimable confuſion que j'apperçois ſur votre viſage, que vous avez quelque choſe d'important à me dire, parlez avec franchiſe & avec candeur; dites-moi naïvement ce qu'il faut que je faſſe, ce que vous voudriez que je fiſſe.

Il m'eſt impoſſible d'exprimer les agitations que produiſit dans mon cœur cette déclaration ſi peu

[illegible] avoir quelque [illegible] que je trouva [illegible] pour [illegible] poison à mon [illegible] que j'avois [illegible] je me [illegible] à peine me [illegible], épargnez [illegible] à votre indigne servante, épargnez la pauvre Pamela [illegible], & faites ce que je vous [illegible] qu'il faut que je fasse [illegible] qu'il faut que vous fassiez [illegible] seulement [illegible] vous me croyez sage, si vous me croyez [illegible] vertueuse, permettez-moi [illegible] pauvres parens. Je vous promettrai solemnellement que je ne m'engagerai pour [illegible].

Il insista sur une réponse plus claire & plus positive à sa question, & sur ce qu'il devoit faire. Puisqu'il faut absolument, reprit-il, que je vous dise mon sentiment, je crois que vous devez avoir égard à ce que le monde pensera, & que vous ne devez rien faire qui soit indigne de votre naissance & de votre rang. Et si vous avez réellement quelqu'affection pour la pauvre Pamela, un peu de tems, l'absence, & le commerce des personnes de mon sexe plus distinguées que moi vous mettront

en état de ſurmonter un attachement ſi indigne de vous. C'eſt-là, monſieur, le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner.

Charmante fille! aimable Pamela, dit-il, (avec une ardeur qui ne m'avoit jamais paru ſi agréable,) cette preuve de votre généroſité répond à tout le reſte de votre conduite. Mais dites-moi plus préciſément ce que vous me conſeillez de faire.

Oh! monſieur, lui dis-je, ne vous prévalez pas de ma crédulité, ni de ces momens de foibleſſe: mais ſi j'étois la plus grande dame du pays, au lieu de la pauvre & mépriſable Pamela, je voudrois, je pourrois vous dire..... mais je ne ſaurois en dire davantage.

O mes chers père & mère! je ſais que vous ſerez maintenant inquiets pour moi; car je ſuis en peine moi-même. Je crains de ne m'appercevoir que trop à préſent pourquoi, malgré tous ſes mauvais traitemens & malgré toutes mes affreuſes appréhenſions, je ne pouvois le haïr. Soyez aſſurés pourtant qu'avec le ſecours de la grace de dieu, je ne ferai rien qui ſoit indigne de votre Pamela; & ſi je trouve qu'il ſoit encore capable de me tromper, & que la conduite qu'il tient maintenant ne ſoit deſtinée qu'à m'en impoſer, je croirai qu'il n'y a rien au monde de ſi odieux & de ſi infame, rien de ſi déſeſpérément artificieux & trompeur que le cœur de l'homme. Mais il dit, (& je me flatte qu'il

qu'il dit vrai,) qu'il n'eſt pas le plus grand ſcélérat de ſon ſexe. Il le ſeroit, s'il ne me témoignoit quelque bonté que dans le deſſein de me perdre plus ſûrement.

Il eut la généroſité de dire : Je veux vous épargner la confuſion de vous expliquer plus clairement; mais je me flatte que vous pourrez m'aimer préférablement à tout autre homme; & qu'il n'y en a point au monde qui ait quelque part dans votre affection. Car je ſuis fort jaloux de ce que j'aime; & ſi je croyois qu'il y eût au fond de votre cœur quelque penſée ſecrète en faveur d'un autre, quand même elle ne ſeroit pas encore parvenue à être un déſir formel, je ne me pardonnerois jamais de continuer à vous aimer, & je ne vous pardonnerois point de ne m'avoir pas découvert franchement cette penſée ſecrète.

Comme j'étois toujours à genoux ſur la pente du gazon proche du vivier, il s'aſſit ſur l'herbe près de moi, & me prit entre ſes bras en diſant : Pourquoi ma Pamela héſite-t-elle? Ne pouvez-vous pas me répondre avec vérité, & pourtant d'une manière qui ſoit conforme à mes déſirs? Si vous ne le pouvez pas, parlez, & je vous le pardonnerai.

O mon cher monſieur, lui dis-je, ce n'eſt point-là ce qui m'empêche de parler, je vous en aſſure. Mais il me vient dans l'eſprit un mot terrible que vous dites l'autre jour à madame

Jewkes, ne croyant pas que je vous entendiſſe : & c'eſt ce qui me fait craindre que je ne ſois maintenant plus en danger que je ne l'ai été de ma vie.

Vous ne m'avez jamais trouvé menteur, dit-il, trop craintive & trop timide Pamela. Je ne ſaurois répondre du tems que durera la diſpoſition où je ſuis maintenant ; ma vanité combat fortement au-dedans de moi contre mon amour, je vous en aſſure : ſi vous me ſoupçonnez, je ne ſaurois vous obliger à avoir de la confiance en moi ; mais je puis vous aſſurer qu'à préſent je vous ai parlé avec toute la ſincérité poſſible. J'attends que vous en faſſiez autant, & que vous répondiez directement à ma queſtion.

Monſieur, dis-je, je trouve que je ne me connois pas moi-même ; & votre queſtion eſt d'une telle nature, qu'avant que d'y répondre, il faut que je vous diſe ce que j'ai entendu, & que je ſache ce que vous voudrez bien dire là-deſſus. Autrement la réponſe que j'ai à faire à votre queſtion pourroit me conduire à ma perte, en découvrant une foibleſſe dont je me croyois incapable.

Eh bien, reprit-il, dites-moi ce que vous avez entendu ; car en ne répondant pas directement à ma queſtion, vous mettez mon ame à la torture, & la moitié des peines que j'ai priſes avec vous auroit mis entre mes bras la plus belle femme d'Angleterre.

Oh! monſieur, repondis-je, ma vertu m'eſt auſſi chère que ſi j'étois de la première qualité; & mes ſoupçons (leſquels, comme vous le ſavez, n'étoient que trop bien fondés,) m'ont rendue importune. Mais je vais vous dire ce que j'ai entendu, & qui m'a cauſé beaucoup d'inquiétude.

Vous diſiez à madame Jewkes que vous aviez mal commencé en voulant me gagner par la terreur; vous parliez du tort que vous aviez de me glacer par la crainte; vous vous en ſouvenez bien; & vous dites que déſormais vous changeriez de conduite, & que vous vouliez me toucher par la douceur, & m'échauffer par l'amour: ce furent vos expreſſions.

Je ne crains pas, monſieur, que ſi la grace de dieu continue à me ſoutenir, aucune faveur, aucune bonté de votre part me faſſe jamais oublier ce que je dois à ma vertu. Mais je trouve, monſieur, que ces actes de bonté pourront me rendre plus miſérable que je n'ai pu l'être par la terreur. Car je ſuis naturellement ſi franche, & j'ai le cœur fait d'une certaine manière, que je ne ſaurois ſouhaiter d'être ingrate: & ſi l'on m'enſeignoit une leçon que je n'ai point encore appriſe, avec quelle douleur ne deſcendrois-je pas au ſépulcre, en penſant que je ne ſaurois haïr celui qui a ruinée; & en ſongeant qu'au jour du jugement je ſerois obligée de comparoître comme

d'un pauvre malheureux que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de ſauver ?

Excellente fille, s'écria-t-il ! quelle penſée eſt-ce-là ! En vérité, Pamela, vous vous ſurpaſſez vous-même. Vous venez de me donner une idée qui ſera long-tems fixe dans mon eſprit. Mais, dites-moi, ma chère, quelle eſt cette leçon que vous n'avez point encore appriſe, & que vous craignez ſi fort d'apprendre ?

Il n'eſt pas néceſſaire que je le diſe, monſieur, répondis-je ; ſi vous voulez avoir la bonté de m'en épargner la confuſion. Mais pour vous ſatisfaire ſur la queſtion à laquelle vous paroiſſez prendre un ſi grand intérêt, je vous dirai que je ne connois pas un ſeul homme au monde que je ſouhaite d'épouſer, ou auquel j'aye jamais penſé avec une pareille eſpérance. J'avois ſi bien accoutumé mon cœur à aimer la pauvreté, que tout ce que je ſouhaitois étoit de retourner chez les meilleurs, quoique les plus pauvres de tous les parens, & de m'employer chez eux à ſervir dieu & à les conſoler ; & vous ne ſavez pas, monſieur, combien vous trompâtes mes eſpérances en me faiſant conduire ici, & en faiſant ainſi évanouir tous les innocens plaiſirs que je me propoſois de goûter.

Je puis donc me flatter, dit-il, que ni ce miniſtre, ni aucun autre homme n'a été le motif ſecret qui vous a fait refuſer conſtamment

mes offres ? En vérité, monſieur, dis-je, vous le pouvez. Et je réponds à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander, que mon cœur ne forme pas l'ombre même d'un ſouhait, & n'a pas la moindre penſée en faveur de quelqu'homme que ce ſoit.

Mais, reprit-il, (car je ſuis extrêmement jaloux, ce qui prouve l'amour que j'ai pour vous,) n'avez-vous pas fait eſpérer à M. Williams que vous l'épouſeriez ! Non certainement, monſieur, repris-je, bien loin de là. Mais ne l'auriez-vous pas épouſé, dit-il en m'interrompant, ſi vous aviez pu vous échapper par ſon moyen. J'avois réſolu le contraire, repris-je ; il le ſavoit, & le pauvre homme.... Je vous défends, dit-il, de prononcer un ſeul mot en ſa faveur. Si vous le nommez avec bonté, vous exciterez dans mon cœur une tempête, dont la violence s'étendra juſqu'à vous.

J'ai fait, monſieur, dis-je, j'ai fait. Non, reprit-il, *n'ayez point fait*, apprenez-moi tout. Si vous avez la moindre amitié pour lui, dites le ; car tout finiroit très-mal pour vous, pour lui, & pour moi, ſi je trouvois que vous m'euſſiez caché le moindre ſecret de votre cœur ſur un ſujet ſi délicat, & qui me touche de ſi près.

Monſieur, répondis-je, ſi je vous ai jamais donné ſujet de me croire ſincère.... Dites donc,

reprit-il en m'interrompant avec ardeur, & en prenant mes deux mains dans les ſiennes ; dites que maintenant en la préſence de dieu, vous déclarez ſolemnellement que vous n'avez pas la moindre affection ſecrète pour M. Williams, ni pour quelqu'autre homme que ce ſoit.

Je le déclare, monſieur, dis-je, je n'en ai point ; ainſi dieu me béniſſe & préſerve mon innocence. Je vous crois, Pamela, reprit-il, & avec le tems je pourrai mieux ſouffrir d'entendre prononcer le nom de cet homme. Et ſi je puis me perſuader que vous n'êtes pas prévenue en faveur d'un autre, ma propre vanité m'aſſure que je ne dois pas craindre d'obtenir une place dans votre eſtime, préférablement à tout autre. Cependant ma vanité eſt vivement bleſſée de voir que, connoiſſant ce jeune étourdi depuis ſi peu de tems, vous ayez pu vous réſoudre ſi aiſément à vous enfuir avec lui.

O mon cher monſieur ! dis-je, ſi vous voulez me permettre de vous dire une ſeule choſe, dût-elle m'expoſer à toute votre indignation, je vous raconterai toute la vérité, quelque peu de néceſſité, quelqu'imprudence même qu'il y ait peut-être à le faire.

Ma vertu (car pauvre & de baſſe naiſſance comme je ſuis, il ne m'appartient pas de dire, mon honneur) étoit en danger. Je ne voyois aucun moyen de me garantir de vos entrepriſes. Vous

aviez fait voir que [illegible]
on pense de [illegible]
préférer ma [illegible]
je n'avois pas [illegible]
trouvé le moyen [illegible]
en faveur de [illegible]
sieur, c'est [illegible]
prêter son [illegible]
m'échapper [illegible]
sonnes de [illegible]
afin que je [illegible]
détermina... [illegible]
cher monsieur [illegible]
vérité. Je le [illegible]
& à milad. [illegible]
ministre [illegible]
par-tout. [illegible]
que je [illegible]
de l'épouser [illegible]
que je pu[illegible]
de dieu.

A présent [illegible]
l'interrompit, [illegible]
sur la bouche, [illegible]
je prenois. Je vous [illegible]
vous fâchez pas [illegible]
voulois ajouter seulement [illegible]
meurer ici pour être [illegible]

tête du plus pauvre de tous les mendians, pourvu que je l'euſſe cru honnête-homme. Et je me flatte que ſi vous peſez bien tout, vous me pardonnerez, & que vous ne me croirez plus une fille hardie & effrontée, comme il vous a plu de m'appeler.

Souffrez que je vous diſe, reprit-il, que même par ce dernier diſcours, qui fait voir la ſincérité & la bonté de votre cœur, plutôt que votre prudence, vous ne m'avez pas fait beaucoup de plaiſir. Cependant il faut que je vous aime, malgré que j'en aie; & cela me chagrine aſſez. Mais dites-moi, Pamela, car maintenant ma première queſtion revient, puiſque vous eſtimez tant votre honneur & votre vertu; puiſque toute entrepriſe contre l'un & l'autre vous eſt ſi odieuſe; & puiſqu'il eſt sûr que j'ai tâché pluſieurs fois d'y porter atteinte, croyez-vous qu'il vous ſoit poſſible de m'aimer préférablement à tout autre homme?

Ah! monſieur, lui dis-je, voilà mes doutes qui reviennent: je crains que vous ne me traitiez avec tant de bonté, que pour vous prévaloir enſuite de ma crédulité & de ma foibleſſe.

Toujours incrédule & ſoupçonneuſe, dit-il! ne pouvez-vous donc pas vous fier à moi, au moins vu les diſpoſitions où je ſuis à préſent? Ne pouvez-vous pas vous perſuader que ce que je viens de vous dire eſt ſincère & ſans aucun mauvais deſſein, quel que je puiſſe être à votre égard à *l'avenir*?

Hélas ! monsieur, repris-je, que puis-je vous dire ? J'en ai déja dit trop, si ce terrible avenir arrivoit. Ne m'ordonnez pas de vous dire combien je pourrois.... Alors je fus toute honteuse, mon visage étoit tout en feu, & pour cacher ma confusion, je m'appuyai sur son épaule.

Il m'embrassa avec une ardeur [illegible] : Cachez votre cher visage dans mon sein, mon aimable Pamela, vos innocentes [illegible] charment. Mais dites-moi combien.... [illegible]

Si vous voulez, dis-je, [illegible] pauvre servante & l'épargner [illegible] assez : mon [illegible] .... [illegible] source.

J'espere, dit-il, que je [illegible] disposition où je [illegible] franchement que [illegible] rant ces doux [illegible] vous, que je [illegible] criminels que mon [illegible] posséder aux conditions que [illegible] crire. Vous devez [illegible] tretienne dans ces bonnes [illegible] que vos prières me feront [illegible] mes tentations.

Cette bonté qu'il me [illegible] agréable, qu'elle surmonta [illegible] me jetai à ses pieds, & j'embrassai [illegible]

disant : Votre pauvre servante ne sauroit, mon cher monsieur, exprimer le plaisir que lui causent vos paroles si pleines de douceur. Je ne serai que trop récompensée de toutes mes souffrances, si vous persévérez dans ces sentimens de bonté. Dieu le veuille, pour le salut de votre ame aussi bien que de la mienne. Oh ! que je serois heureuse, si...

Il m'arrêta en disant : Mais, ma chère, que faut-il que nous fassions à l'égard du monde & des censures du public ? En vérité, je ne saurois vous épouser.

Ces paroles me frappèrent de nouveau comme un coup de foudre. Cependant je repris bientôt mes esprits, & je lui dis avec courage : Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas la vanité d'aspirer à un si grand honneur. Si je puis obtenir la permission de retourner en paix & en sûreté chez mes pauvres parens, pour prier dieu pour vous, c'est à présent tout ce que je souhaite. Ce sera un grand plaisir pour moi, après toutes mes craintes & tous les dangers que j'ai courus. Et si je connois bien mon propre cœur, je souhaiterai que vous soyez heureux dans la possession d'une épouse d'un rang proportionné au vôtre. Je me réjouirai de tout ce qui pourra contribuer au bonheur du cher & aimable fils de feu ma très-bonne maîtresse.

Eh bien, Pamela, dit-il, cette conversation a été plus loin que je ne me le proposois d'abord. A

ce compte ; vous voyez que vous ne devez pas craindre de vous confier à moi : c'eſt moi qui dois me défier de moi-même lorſque je ſuis avec vous. Mais avant que d'en dire davantage, je veux examiner un peu, & tâcher de réduire mon cœur trop fier encore. Juſques-là, que cette converſation ſoit regardée comme une choſe non avenue. Permettez-moi de vous dire ſeulement que plus vous prendrez de confiance en moi, & plus vous m'obligerez. Vos doutes & vos ſoupçons ne ſerviront qu'à en faire naître chez moi. Après avoir parlé de cette manière ambigue, il me baiſa, mais d'un air plus ſérieux, à ce qu'il me ſembla, qu'il n'avoit fait auparavant. Il me prit par la main, & me conduiſit à la maiſon ; mais il me parut avoir un air ſombre & penſif, comme s'il ſe repentoit déjà de la bonté qu'il m'avoit témoignée.

Que ferai-je ? comment me conduirai-je, ſi tout cela n'eſt qu'artifice & diſſimulation ? Oh ! dans quelle perplexité me jettent mes cruelles défiances ! S'il me trompe & s'il eſt perfide, j'en ai ſans doute dit trop, & beaucoup trop. Dans la crainte où j'en ſuis, je ſuis prête à mordre ma langue qui a été trop prompte ; ou plutôt à me percer ce cœur trop franc & trop ſincère, qui m'a inſpiré tout ce que j'ai dit. Mais il faut certainement que mon maître ait été ſincère au moins pendant qu'il me parloit. Il eſt impoſſible qu'il ait pu ſi bien diſſimuler ; ou,

s'il l'a pu, oh ! que *le cœur de l'homme eſt déſeſpérément malin !* Où auroit-il pu apprendre cet art abominable ? Il faut qu'il ſoit naturel à tout ſon ſexe. Mais pourquoi cette téméraire cenſure ? Appaiſez-vous, tumultes orageux de mon eſprit troublé ! N'ai-je pas un père, qui eſt un homme, un homme qui ne ſait ce que c'eſt qu'artifice, qui ne voudroit pas pour tous les biens du monde commettre la moindre injuſtice, qui ne ſait ce que c'eſt que tromper ou opprimer perſonne, fût-ce pour gagner un empire ? Comment donc puis-je penſer que les artifices ſoient naturels à ceux de ſon ſexe ? Ne dois-je pas auſſi me flatter que le fils de ma bonne maîtreſſe ne ſauroit être le plus méchant des hommes ? S'il l'eſt, que le ſort de cette excellente femme, qui l'a porté dans ſon ſein, doit être triſte ? Mais que le ſort de Pamela, qui eſt tombée en de ſi mauvaiſes mains, doit être plus déplorable encore ! Cependant je me confierai en dieu, & j'eſpérerai que tout tournera mieux que je ne m'y attends ; & laſſe d'écrire, je vais quitter la plume pour quelque tems.

JEUDI matin.

IL étoit à peine jour, qu'on frappa avec empreſſement à la porte de notre chambre. Qui eſt-là, dit la Jewkes? Ouvrez, madame Jewkes, répondit mon maître. J'eus beau la prier de n'en rien faire; elle ne m'écouta pas. Au moins, laiſſez-moi m'habiller en hâte auparavant; & en diſant cela je me collois contr'elle de toute ma force. Mais mon maître frappant toujours, elle m'échappa. Epouvantée, & hors de moi-même, je m'entortillai dans les couvertures. Quoi! dit-il en entrant, Pamela s'alarme de la ſorte, après ce qui s'eſt paſſé hier entre nous! Eh! monſieur, monſieur, m'écriai-je, je crains bien que mes prières n'aient pas été exaucées. De grace, mon cher monſieur, conſidérez ... Ceſſez vos craintes frivoles, me dit-il en s'aſſeyant à côté du lit: je n'ai qu'un mot ou deux à vous dire, & je pars.

Hier, après que vous vous fûtes retirée dans votre chambre, on vint m'inviter à un bal, qui ſe fait ce ſoir à Stamford, à l'occaſion d'une noce; je m'en vais voir le chevalier S**, ſon épouſe, & ſes filles; car c'eſt un de leurs parens qui ſe marie: de ſorte que je ne ſerai pas au logis d'ici à ſamedi. C'eſt pourquoi, je viens vous avertir en préſence

de Pamela, ajouta-t-il en s'adreſſant à madame Jewkes, qu'elle ne doit pas être ſurpriſe, ſi on la tient de plus court pendant ce tems-là, qu'elle ne l'a été depuis trois ou quatre jours, & ſi perſonne ne peut la voir, ni lui rendre aucune lettre; car on a vu quelqu'un épier ce logis, & demander de ſes nouvelles; & je ſais de bonne part, que madame Jervis, ou monſieur Longman, a écrit une lettre, qu'on cherche à lui faire tenir. Je vous dirai, ajouta-t-il en me regardant, que j'ai donné ordre à Longman de faire ſes comptes, & que, depuis que je ſuis ici, j'ai renvoyé Jonathan & madame Jervis, ne pouvant plus ſupporter leur conduite. Ils nous ont brouillés tellement, ma ſœur Davers & moi, que nous le ſommes peut-être pour jamais. Je vous ſaurai donc bon gré, Pamela, ſi, pendant mon abſence, vous vous renfermez la plus grande partie de ce tems dans votre chambre, pour épargner à madame Jewkes des ſoins & des inquiétudes, qu'elle mérite d'autant moins, que vous ſavez qu'elle n'agit que par mes ordres.

Hélas! dis-je, monſieur, j'ai peur que ces bonnes gens ne me doivent leur diſgrace! Je ſuis bien de votre opinion, ajouta-t-il d'un ton ironique, & jamais honnête fille de votre ſorte n'eut le talent de mettre mieux en rumeur une grande famille; certes.... mais je briſe là-deſſus. Vous ſavez l'une & l'autre mes intentions, & vous en

connoiſſez en partie les motifs. J'ajouterai ſeulement, que j'ai reçu de ma ſœur une lettre d'un ſtyle auquel je ne m'attendois pas. Pamela, continua-t-il, nous n'avons ni vous ni moi ſujet de l'en remercier, comme vous l'apprendrez peut-être à mon retour. Je vais en carroſſe, dit-il tout de ſuite à la Jewkes, parce que je dois prendre miladi Darnford, une de ſes filles, & la nièce de monſieur Péters. Le chevalier ira dans ſa berline avec ſon autre fille : ainſi, ayez ſoin de bien fermer toutes les portes, de n'y laiſſer aller perſonne ſans vous, & de n'aller prendre l'air dans aucun des carroſſes ; entendez-vous, madame Jewkes ? J'aurai grand ſoin, dit celle-ci, d'exécuter les ordres que vous me donnez.

Je l'aſſurai que je ne donnerois aucune peine à la Jewkes, que je me tiendrois aſſez conſtamment dans ma chambre ; & pour vous montrer, ajoutai-je, que je ne demande qu'à vous obéir, & quand cela ſe peut, je n'irai pas même au jardin ſans elle. Mais je commence à craindre.... De nouveaux complots, ſans doute, dit-il en m'interrompant, & de nouvelles inventions, n'eſt-ce pas ? En vérité, ajouta-t-il, vous n'en eûtes jamais moins de raiſon ; & je vous dis la pure vérité, car je m'en vais réellement, & de ce pas, à Stamford, pour le ſujet que je viens de mentionner. Ainſi, Pamela, donnez-moi votre main & un baiſer, & fouette, cocher.

Je n'oſai le refuſer. Dieu veuille être votre guide en quelqu'endroit que vous alliez, lui dis-je ! mais je ſuis au déſeſpoir de ce que vous m'apprenez de vos domeſtiques. Les pauvres gens !

Quand il eut paſſé la porte, il dit quelques mots tout bas à la Jewkes, que j'entendis lui répondre : *Comptez, monſieur, ſur mes ſoins, & ſur ma vigilance.*

Il monta en carroſſe, comme il nous l'avoit dit ; ſon ajuſtement étoit magnifique, & ſembloit confirmer ſes paroles : mais, en vérité, on avoit uſé avec moi de tant de ſupercheries & de mauvais tours, que je ne ſavois qu'en penſer. La pauvre madame Jervis me tient bien au cœur. Voilà donc le miniſtre Williams, le malheureux Jean, la bonne madame Jervis, monſieur Longman, & monſieur Jonathan congédiés pour l'amour de moi ! Il eſt vrai que monſieur Longman eſt riche, & doit pour cette raiſon en avoir moins d'inquiétude : mais je ſais qu'il en aura du chagrin. Pour le pauvre Jonathan, c'eſt un bon vieux domeſtique qui en mourra de douleur. Malheureuſe que je ſuis ! de combien de déſaſtres ne ſuis-je pas la cauſe ? Ou plutôt mon maître, dont les manières à mon égard ont engagé tant de mes meilleurs amis à encourir ſa diſgrace pour l'amour de moi.

Tout ceci m'abat cruellement : s'il m'aimoit avec ſincérité, il me ſemble qu'il ne devroit pas

être

être ſi fâché contre ſes domeſtiques, de ce qu'ils en font autant.... Que faut-il que j'en penſe ?

VENDREDI au ſoir.

J'AI retiré mes papiers de deſſous le roſier, de peur que le jardinier, que j'ai vu bêcher aſſez près de-là, ne vînt à les trouver.

Comme nous regardions hier, madame Jewkes & moi, au travers de la porte de fer qui eſt en face des ormes, une eſpèce de bohémienne vint à nous, & nous dit : Meſdames, ſi vous voulez me donner quelques reſtes de votre table, je vous dirai votre bonne aventure. Faiſons-nous-la dire, madame Jewkes, m'écriai-je. Je n'aime pas ces ſortes de gens, reprit-elle ; cependant, voyons ce qu'elle nous apprendra. Je ne ſaurois vous aller chercher à manger, répondit la Jewkes ; mais je vous donnerai quelqu'argent : & comme Nanon ſortoit dans ce moment : Nanon, lui cria-t-elle, allez chercher du pain & quelque morceau de viande froide, & l'on vous dira votre bonne aventure.

Vous croirez peut-être, que, comme pluſieurs choſes que je vous ai écrites, c'eſt ici une pure bagatelle, qui ne mérite pas d'être miſe ſur le papier. Mais obſervez, je vous prie, qu'elle m'a

fait découvrir un complot affreux fait contre moi. Bon dieu ! que dois-je penſer du méchant, du mille fois méchant homme qui l'a conçu ? C'eſt à préſent que je vais le haïr de tout mon cœur ; & je diſois bien vrai.

Comme nous étions en dedans, & la bohémienne en dehors de la porte de fer, qui étoit bien fermée, madame Jewkes n'entra jamais en ſoupçon ſur le compte de cette femme, & lui donna ſa main à travers les barreaux. Celle-ci, après avoir marmoté deſſus la main de la Jewkes une kirielle de mots baroques, lui dit : Vraiment, madame, vous vous marierez bientôt, je vous en réponds. Cela ne déplut point à la Jewkes, qui, ſecouant ſes larges côtés à force de rire, dit : Je ſuis bien aiſe d'apprendre cela. Pendant tout ce tems-là la bohémienne me regardoit attentivement, en femme qui avoit quelque vue : & il me vint tout de ſuite dans l'eſprit, penſant à la grande précaution dont uſoit mon maître, que cette créature pourroit bien être chargée de tâcher de me faire tenir une lettre. Je réſolus donc d'examiner tous ſes mouvemens. Quel mari aurai-je, dit encore madame Jewkes à la bohémienne ? Un homme plus jeune que vous, reprit celle-ci, & qui ſera le meilleur mari du monde. J'en ſuis bien aiſe, dit la Jewkes en riant derechef. Allons, mademoiſelle, continua-t-elle en s'adreſſant à moi, voyons ce qu'on vous prédira.

La bohémienne [illegible] de moi, & [illegible] ma main : [illegible] ne saurois [illegible] apprendre : votre main [illegible] qu'il n'y a [illegible] mens ; mais [illegible] & en arrachant une [illegible] pour cela [illegible] main avec [illegible] présent, dit-elle [illegible] à merveille.

Madame Jewkes, qui [illegible] mouvement, prit l'herbe [illegible] main, & la [illegible] qu'elle ne recelât quelque chose. [illegible] la bohémienne, [illegible] ligne de vie, & Mars.... Que [illegible] tout d'un coup & comme [illegible] fiasme : Ah, ma jolie demoiselle, [illegible] prendre garde à vous ; car on vous [illegible] je vous en donne ma parole. A ce que je puis [illegible] vous ne serez jamais mariée & vous [illegible] votre première couche. Peste soit de la coquine ! dis-je aussitôt, je voudrois que tu n'eusses jamais mis le pied ici.

Ceci ne me plaît pas, dit madame Jewkes en marmotant : il pourroit bien y avoir-là quelque fourbe : rentrez sur l'instant, mademoiselle Pamela. Aussi ferai-je, madame Jewkes, lui dis-je ; j'ai de

la bonne aventure plus que je n'en voulois; & là-deſſus je rentrai.

La bohémienne auroit bien voulu m'en dire un peu plus; ce qui fit que madame Jewkes la ſoupçonna encore davantage. Elle la menaça, & celle-ci gagna au pied, après avoir prédit à Nanon qu'elle ſeroit noyée.

Cette aventure nous frappa tous; nous allâmes voir, une heure après, ſi la bohémienne rodoit encore autour du logis; & prîmes pour cet effet M. Colbrand pour notre garde. En regardant à travers les barreaux de la porte de fer, il appençut un homme qui alloit & venoit vers le milieu de l'allée; ce qui remplit encore madame Jewkes de nouveaux ſoupçons. Abordons ce drôle-là vous & moi, dit-elle à M. Colbrand, & voyons qui l'a mis-là en ſentinelle: & vous, Nanon, reſtez à la porte avec mademoiſelle.

Là-deſſus ils ouvrirent la porte, & marchèrent vers l'homme en queſtion. Pour moi qui devinois que, ſi la bohémienne avoit été miſe en œuvre, elle avoit infailliblement voulu me faire entendre quelque choſe par la touffe d'herbe, je jetai mes yeux du côté où elle l'avoit arrachée, & il me parut qu'elle avoit détaché plus d'herbe de la terre qu'elle n'en avoit employé à me frotter la main. Je ne doutai plus alors qu'il n'y eût-là quelque choſe pour moi. Je m'approchai de l'endroit, & me tenant

[illegible]

Je mourois [illegible] quand [illegible] me hata de rentrer. [illegible] n'est pas sans raison [illegible] ses gardes [illegible] nues de ce drôle [illegible] du dessein dans la [illegible] s'il y en avoit, vous [illegible] coup. Cela est bien vrai, [illegible] il en faut remercier ma vigilance, [illegible] comme une bonne fille, [illegible] quand je vous ai parlé.

Je volai à mon cabinet, & j'ouvris la lettre. La main m'en parut déguiſée, & l'orthographe aſſez mauvaiſe. Elle contenoit ce qui ſuit :

« On s'eſt déja aviſé de mille ſtratagêmes pour » vous informer du danger que vous courez ; mais » aucun d'eux n'a réuſſi. Vos amis eſpèrent qu'il » n'eſt point encore trop tard pour vous donner cet » avis, s'il peut parvenir juſqu'à vous. Votre maître » eſt abſolument réſolu de vous perdre ; & comme » il déſeſpère d'y réuſſir par aucun autre moyen, il » veut, en affectant un redoublement de tendreſſe » & d'égards pour vous, vous faire croire qu'il » vous épouſera. Bientôt vous verrez arriver pour » cet effet un miniſtre, qui n'eſt qu'un fripon de » procureur ſans pratique, un fourbe, qu'il a loué » pour en faire le perſonnage. Il a la face large, » très-marquée de petite-vérole, & l'air d'un grand » débauché. Prenez donc garde à vous ; fiez-vous » à l'avis qu'on vous donne : vous n'avez peut-être » eu déjà que trop de raiſons de vous convaincre » qu'il eſt fondé. Il vous vient de votre zélé ſer- » viteur,

» QUELQU'UN ».

Que dirons-nous préſentement, mes chers parens, que dirons-nous de mon maître, de cet homme vraiment diabolique ? Où trouverai-je des termes, bon dieu ! pour exprimer l'excès de ma

trait montre assez qu'il ne lâchera jamais prise qu'après m'avoir perdue. O trop malheureuse Pamela!

SAMEDI, à une heure après midi.

MON maître est de retour au logis, & a certainement été où il disoit qu'il iroit. Une fois dans sa vie il a dit la vérité, & sa sortie n'a l'air d'aucun mauvais tour. Sans doute qu'il compte sur son indigne mariage supposé. Il a amené ici un gentilhomme qui doit dîner avec lui; de sorte que je ne l'ai pas encore vu.

Deux heures après midi.

Je suis dans la plus grande tristesse, & n'en ai que trop de raisons; car il n'y a qu'un instant que la Jewkes, tandis que j'étois dans mon cabinet occupée à considérer le paquet que j'avois caché sous le rosier, pour voir s'il n'étoit point endommagé après y avoir été si long-tems, est venue me surprendre brusquement, & s'en est saisie. Il paroît qu'elle m'avoit épiée par le trou de la serrure.

Que ferai-je à présent, bon dieu? car il verra tout ce que j'ai pensé à part moi sur son compte, & en vérité tous mes secrets. La négligente créature que je suis! je mérite bien d'en être punie.

Vous savez que, par le moyen de M. Williams, j'ai eu le bonheur de vous envoyer tous mes papiers, jusqu'au samedi dix-septième jour de ma détention inclusivement : mais ceux dont je lamente la perte, contiennent tout ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là jusqu'au mercredi vingt-sept jour de mon désastre. Comme il peut arriver que vous ne les voyez jamais, je vais en deux mots vous en dire le contenu.

Ils renferment « un détail des artifices de madame Jewkes, pour me persuader de consentir à » épouser M. Williams. Mon refus, & l'instante » prière que je vous fais de ne pas favoriser ses re- » cherches. La manière indigne dont il a été volé. » La visite que lui rend la Jewkes, qui par-là » découvre tous ses secrets. La grande envie que » j'eus de m'enfuir pendant son absence, comment » mes craintes ridicules m'empêchèrent de l'exé- » cuter. Que j'ai la clé de la porte de derrière. Que » madame Jewkes avoit écrit à mon maître tous » les secrets qu'elle avoit extorqués de M. Wil- » liams ; ses manières envers lui & moi à ce sujet. » La continuation de ma correspondance avec » M. Williams, par le moyen des tuiles, com- » mencée dans le paquet que vous avez. Mes » reproches à M. Williams, de ce qu'il avoit » ouvert son cœur à la Jewkes. Sa réponse, où il » menace de faire connoître mon maître, si celui-ci

» l'a trompé ; & où il parle de la manière dont
» Jean Arnold s'eſt entendu avec lui, & d'une
» lettre que ledit Jean a envoyée, & qui paroît
» avoir été interceptée. Notre correſpondance con-
» tinuée par le moyen d'un de ſes amis de
» Gainsborough ; & comment il devoit ſe pourvoir
» de deux chevaux, dont un pour moi, & l'autre
» pour lui. Les aveux faits à madame Jewkes par
» M. Williams, & mon refus d'écouter ſes propo-
» ſitions. Une lettre preſſante de moi à lui, pour
» le ſolliciter de hâter mon évaſion avant l'arrivée
» de mon maître, avec la réponſe à demi en colère
» qu'il me fait. La bonne lettre que vous, mon
» cher père, me faites tenir par le moyen de
» M. Williams, où vous ſemblez ſouhaiter que je
» l'écoute, quoique vous m'en laiſſiez toujours la
» maîtreſſe, & où par bonheur vous paroiſſez vous
» appercevoir de mon éloignement pour le mariage.
» Mon déſir ardent d'être avec vous. Ma réponſe
» en ſubſtance à M. Williams, où je lui montre
» plus de patience, &c. Une lettre foudroyante de
» mon maître à la Jewkes, adreſſée à moi par
» mépriſe, & une de lui à moi adreſſée à elle par
» une mépriſe ſemblable, avec les réflexions que je
» fais ſans me gêner ſur le compte de l'un & de
» l'autre. Mon inquiétude ſur ce que M. Williams
» avoit donné dans le panneau, & étoit un homme
» perdu. Détail de la manière dont la Jewkes

tre. Je vois bien à préſent, me dit-elle, pourquoi vous affectiez tant d'être ſeule, & pourquoi vous écriviez du matin juſqu'au ſoir. Je ſuis bien heureuſe d'avoir trouvé ces papiers; car j'ai cent & cent fois cherché des écritures dans tous les coins où je m'imaginois qu'il pouvoit y en avoir, & juſqu'ici je l'ai fait inutilement. Je compte, dit-elle, qu'ils ne contiennent rien que chacun ne puiſſe voir: car, ajouta-t-elle, vous ſavez que vous êtes l'innocence même. Inſolente créature, repris-je avec indignation! je ſais certainement que vous n'êtes qu'iniquité: vous pouvez faire de votre pis; car je ne ſaurois me prêter aucun ſecours à moi-même; & je vois bien que je n'ai nulle pitié à attendre de vous.

Mon maître arrivant dans ce moment, elle eſt deſcendue pour lui parler, & lui a donné mes papiers ſur l'eſcalier. Vraiment! monſieur, lui dit-elle, vous m'aſſuriez toujours que mademoiſelle Pamela étoit une grande écrivaine; mais voici la première fois que j'ai mis la main ſur aucune choſe qu'elle ait écrite. Là-deſſus il a pris les papiers, & eſt redeſcendu dans la ſalle, ſans venir me voir. Pour moi, moitié à cauſe de l'affaire de la bohémienne, & moitié à cauſe de celle-ci, je n'ai jamais ſongé à deſcendre pour dîner. La Jewkes a encore dit cet article à mon maître; ce qui me fait ſuppoſer qu'il montera dans ma chambre, dès que la compagnie ſera partie.

SAMEDI [illegible]

MON maître m[illegible]
jovial que je ne m[illegible]
paroît que nous nous [illegible]
vous vous rendez [illegible]
Trahison, répondi[illegible]
dit-il, ou du moins [illegible]
êtes fertile en stratagêmes [illegible]
lus.

Si cela est, monsieur, [illegible]
sement, vous ferez une action [illegible]
de ne les pas lire de de mes [illegible]
écrits, me dit-il? A mon père, monsieur [illegible]
le voyez bien sans doute: [illegible]
n'en ai pas encore lu trois [illegible]
monsieur, ne les lisez pas, je vous [illegible]
dit-il, ce que je n'ai garde de faire [illegible]
rement je ne les aye lus. Vous m'avez [illegible]
répliquai-je, un assez mauvais [illegible]
aux lettres que j'avois coutume [illegible]
quelque tems; il étoit, à mon avis, à [illegible]
vous, d'imaginer de vous en faire par [illegible]
traître Jean Arnold. Un homme de [illegible]
devroit-il jamais s'embarrasser de [illegible]
pauvre fille qui le sert? Oui, dit-il, il faut absolu-

ment que je m'embarraſſe de ce qu'écrit un domeſtique tel que ma Pamela.

Votre Pamela ! penſai-je en moi-même : & alors le mariage ſuppoſé me revint dans l'eſprit, ou plutôt il ne m'en eſt jamais ſorti, depuis l'affaire de la bohémienne. Mais, ajouta-t-il, il y a donc dans ces papiers quelque choſe que vous ne voudriez pas que je viſſe ? Sans doute, monſieur, qu'il y en a ; ce qu'on écrit à ſon père & à ſa mère n'eſt pas pour tout le monde. Auſſi ne ſuis-je pas tout le monde, reprit-il.

Les lettres que j'ai vues par le moyen de Jean, n'étoient pas à votre déſavantage, je vous en réponds ; car elles m'ont donné une très-haute opinion de votre eſprit & de votre innocence. Si je ne vous avois pas aimée, penſez-vous que je me fuſſe donné tant de peine pour vos lettres ?

Hélas ! monſieur, lui dis-je, voilà effectivement bien de quoi m'enorgueillir ! Mes lettres vous ont donné une ſi haute opinion de mon innocence, que vous en avez pris la réſolution de me perdre. Quel bien m'en eſt-il revenu, je vous prie, à moi qui ai été détenue priſonnière, & en bute à mille mauvais procédés de votre part & de celle de votre femme de charge ?

Comment donc, Pamela, me dit-il d'un ton un peu ſérieux, eſt-ce-là le traitement dont vous récompenſez ma bonté pour vous dans le jardin ? Il

ne quadre guère avec la conduite & la douceur que vous m'y montrâtes, & qui me rendit enchanté de vous. Vous ne devriez pas me donner ſujet de penſer que vous ſerez d'autant plus inſultante envers moi, que vous me trouverez plus indulgent envers vous. Ah! monſieur, lui dis-je, votre propre cœur & vos deſſeins vous ſont bien mieux connus, que vous ne voudriez que je le cruſſe. Mais je crains à préſent de vous avoir parlé alors trop à cœur ouvert; je crois que vous perſiſtez toujours dans la réſolution de me perdre, & que vous n'avez que changé la forme de votre mauvais procédé.

Quand je vous répète, me dit-il d'un ton un peu fâché, que vous ne ſauriez m'obliger davantage, qu'en me donnant une part dans votre confiance, je ſuis bien aiſe de vous avertir que vos ſoupçons ridicules & obſtinés ſont à mes yeux les plus grandes fautes dont vous puiſſiez vous rendre coupable. Mais, ajouta-t-il, j'en trouverai peut-être la cauſe dans les papiers que voici; car je ne doute pas que vous n'ayez été ſincère avec vos parens. Vous commencez à vous rendre ſuſpecte à mes yeux: car, à vous parler franchement, il eſt impoſſible, fille indomptable que vous êtes, que demeurant froide & inſenſible, après ce qui s'eſt paſſé en dernier lieu dans le jardin, vous ne ſoyez prévenue en faveur de quelqu'autre: & je vous avertis encore, que, ſi je viens à le découvrir, les

ſuites en ſeront ſi funeſtes, que vous en frémirez depuis la tête juſqu'aux pieds.

Comme il ſe retiroit en colère : Un mot, de grace, lui dis-je, monſieur, un ſeul mot avant que vous les liſiez, puiſque vous y êtes réſolu : au nom de dieu, ayez quelqu'indulgence pour toutes les réflexions choquantes que vous y trouverez ſur votre conduite à mon égard ; & reſſouvenez-vous ſeulement qu'elles n'ont pas été écrites pour que vous les viſſiez ; & que celle qui les a miſes ſur le papier, eſt une pauvre fille traitée avec la dernière rigueur, qui en les exprimant, étoit dans une appréhenſion continuelle de recevoir de vous le plus cruel affront qu'elle pût jamais eſſuyer.

Si c'eſt-là tout, dit-il, & que je n'y découvre rien d'une autre nature, qu'il ne me ſoit pas poſſible de pardonner, vous n'avez nulle raiſon de vous inquiéter ; car j'ai déjà eſſuyé de votre part dans vos précédentes lettres autant de réflexions impertinentes qu'il y avoit de lignes ; & vous ſavez cependant que je ne vous en ai jamais fait de reproche. Je ne ſerois pas fâché néanmoins que vous euſſiez été un peu moins libérale d'épithètes, & moins prête à prendre de ces ſortes de libertés.

Eh bien, monſieur, lui dis-je, puiſque vous voulez les lire, liſez-les donc : après tout, je n'ai point à craindre que vous y démêliez la moindre diſſimulation, ou que vous m'y ſurpreniez dans

quelque

quelque [illegible] quoique je ne me ressouvienne [illegible] cependant [illegible] l'art de [illegible] de vous [illegible] hautement [illegible] que de [illegible] & de l'injuste [illegible] devez [illegible] j'avois [illegible]

Ne [illegible] favorablement [illegible] n'avez [illegible] & la-dessus [illegible]

Le soir, [illegible] descendre [illegible] Eh bien ! [illegible] à la main, [illegible] J'espère, lui [illegible] que j'ai à plaider devant un juge équitable. [illegible] souhaiter aussi qu'il soit [illegible] fais pas trop ce que vous deviendrez.

J'entends que vous répondiez sans détour & sans obscurité à chacune des questions que je vous ferai. En premier lieu, voici plusieurs lettres d'amour entre vous & Williams. Lettres d'amour ! monsieur, m'écriai-je. Eh bien, dit-il, appelez-les comme il vous plaira ; mais je vous déclare que

malgré toute l'indulgence que vous m'avez demandée, elles ne sont pas tout à fait de mon goût. Y voyez-vous, lui dis-je, que j'écoute ses propositions, ou ne l'y voyez-vous pas ? Il est vrai, reprit-il, que vous le refusez en apparence ; mais ce n'est que comme toutes celles de votre sexe en agissent avec nous, pour nous rendre plus ardens à les poursuivre.

Fort bien, monsieur, lui dis-je ; voilà votre commentaire ; mais il ne paroît rien de tel dans le texte. Bien répondu ! dit-il ; où diable en as-tu tant appris à ton âge ? Je vois encore, ajouta-t-il, par vos papiers, que vous avez une mémoire à qui rien n'échappe, mademoiselle. Hélas ! monsieur, lui dis-je, mes foibles talens, si j'en ai, ne servent qu'à me rendre plus misérable : & pour ma mémoire, elle n'est bonne qu'à me tourmenter, en imprimant dans mon esprit des choses que je voudrois qui n'eussent jamais eu lieu, ou que je souhaiterois d'en effacer pour toujours.

Fort bien, dit-il, c'en est assez sur cet article. Mais puisque vous avez tenu un journal si exact de tout ce qui vous est arrivé, où sont les détails antérieurs à ceux que j'ai en main ? Mon père les a, repris-je. Par le moyen de qui, ajouta-t-il ? De M. Williams, lui répliquai-je d'un ton ferme. Bien répondu encore, me dit-il. Mais ne sauriez-vous pas un moyen de me les faire voir ? Cela seroit fort

joli, répondis-je : je voudrois au [illegible] dérober ceux-ci à votre connoissance. [illegible] que je les voye, Pamela, ou je ne [illegible] content; car je veux savoir comment [illegible] de lettres a commencé entre Williams [illegible] je les vois, & qu'ils répondent [illegible] me promettent, vous ne vous [illegible] mieux.

Je puis, lui dis-je, vous [illegible] fidelle de la manière dont [illegible] mencé, puisque j'ai eu la [illegible] premiers pas. Cela ne me [illegible] car, quelque frivole que [illegible] paroître, elle m'est, à [illegible] importance. Monsieur, [illegible] me permettre d'aller [illegible] les enverrai par [illegible] charger de [illegible] ironiquement [illegible] si vous les [illegible] que vous [illegible] voyage : & [illegible]

Je crois [illegible] vous avez [illegible] trahison [illegible] lance de votre [illegible] bien voir [illegible] n'insistez [illegible]

ment quel avantage je retirerai de ma complaiſance pour vous à cet égard.

Il faut vous en rapporter à ma probité. Mais, dites-moi, Pamela, ajouta mon ruſé maître, puiſque j'ai vu ces lettres-ci, ne m'auriez-vous pas montré les autres, ſi vous les aviez eues en main?

N'étant point en garde contre la conſéquence qu'il cherchoit à tirer de ma réponſe; oui, lui dis-je, monſieur, je crois en vérité que je vous les aurois montrées, ſi vous me l'aviez ordonné. Et bien donc, Pamela, reprit-il, comme je ſuis aſſuré que vous avez trouvé le moyen de continuer votre journal, je vous prie, avant que vos précédentes lettres puiſſent venir, de me montrer la ſuite de celles-ci. Eh! monſieur, monſieur, lui dis-je, eſt-ce ainſi que vous m'attrappez? il faut en vérité que vous m'excuſiez pour cette fois.

Allons, reprit-il, la main ſur la conſcience, n'avez-vous pas continué votre journal juſqu'à préſent? De grace, monſieur, ne me le demandez pas. J'inſiſte abſolument ſur votre réponſe, ajouta-t-il. Eh bien donc, monſieur, répliquai-je, cela eſt vrai; car je ne ſaurois vous mentir. Voilà ce qui s'appelle une bonne fille, me dit-il: j'aime la ſincérité de toute mon ame. C'eſt apparemment dans autrui, lui répliquai-je? Bravo! s'écria-t-il encore; je vous permets d'avoir un peu d'eſprit à

ſi vous n'y aviez pas donné lieu ; & vous ſavez, monſieur, que la cauſe va toujours devant l'effet.

D'accord, Pamela, me dit-il ; voilà la plus jolie logique du monde. Pourquoi diable allons-nous à l'école, nous autres hommes ? Si notre eſprit égaloit celui des femmes, nous épargnerions bien du tems & de la peine pour notre éducation : car la nature apprend à votre ſexe, ce que le nôtre a bien de la peine à attrapper à force de travail & d'étude. Auſſi faut-il avouer que toutes les femmes ne ſont pas des Pamela.

Vous vous délectez à railler votre pauvre domeſtique, lui dis-je.

Je penſe même, ajouta-t-il, que ſi vous avez de l'eſprit, la moitié du mérite m'en appartient auſſi ; car l'innocent exercice que je lui ai donné, a certainement aiguiſé votre invention.

S'il avoit été à mon choix de me paſſer de cet exercice, qu'il vous plaît, lui dis-je, d'appeller innocent, j'euſſe été ravie de demeurer la ſtupidité même. Oui, reprit-il ; mais à ce compte, je ne vous aurois pas tant aimée que je fais. Mais, à ce compte auſſi, répliquai-je, j'aurois été contente, heureuſe, & hors de danger. Peut-être que oui, peut-être que non, ajouta-t-il ; & peut-être auſſi la femme de quelque groſſier valet de charrue.

Eh bien, lui dis-je, j'aurois en récompenſe été contente & ſans reproche ; & cela vaut mieux que

l'être princesse dans l'état opposé. [illegible]
que non, me dit-il : car si vous [illegible]
petit minois-là, quelqu'un de [illegible]
renard vous auroit déterrée, [illegible]
idées romanesques, qui [illegible]
pas été si fortement en possession [illegible]
il auroit été plus heureux [illegible]
reur, que je ne l'ai été avec [illegible]
J'espere, monsieur, [illegible]
mieux inspirée.

Fort bien, [illegible]
papiers qui [illegible]
il faut que [illegible]
il ne le [illegible]
fait le plus [illegible]
toutes vos [illegible]
stratagemes [illegible]
& qu'il [illegible]
fraude [illegible]
Je m'attends [illegible]
louange [illegible]
non [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

vous, je demandai un peu de tout cela au bon M. Longman, qui m'en donna une ample proviſion. Oui, oui, dit-il, c'eſt ſans doute le bon M. Longman ! Tous vos confédérés ſont bons depuis le premier juſqu'au dernier : mais, ceux de mes domeſtiques qui ont fait leur devoir, & qui ont obéi à mes ordres, ſont peints par vous de la couleur dont on peint les diables; & pourquoi non ? Je le ſuis bien auſſi, moi.

J'eſpère, lui dis-je, que vous ne vous mettrez pas en colère; mais, excepté vous, penſez-vous, monſieur, qu'ils ſoient peints de couleurs qu'ils ne méritent pas, ou plus noires que leur procédé à mon égard ?

Vous dites *excepté moi*, Pamela ; mais, cet *excepté* n'eſt-il point un pur compliment, que vous me faites à cauſe que je ſuis préſent, & que vous êtes en ma puiſſance ? Allons, la vérité ! Mon cher monſieur, lui dis-je, j'eſpère que vous m'excuſerez : mais il me ſemble que je pourrois vous demander, s'il ſeroit poſſible que vous euſſiez cette penſée, ſi un petit reſte de conſcience ne vous diſoit pas que vous n'y avez que trop donné lieu ?

Il me baiſa pour toute réponſe, & me dit : il faut bien de deux choſes l'une, ou que je vous baiſe, ou que je me fâche ; car vous êtes bien impertinente, ma chère Pamela ! Mais avec votre ſorcier de babil, & votre coquine d'effronterie, je ne veux pas perdre

de vue ma queſtion. Où avez-vous caché votre papier, votre encre, & vos plumes ?

Partie dans un endroit, partie dans un autre, lui dis-je, afin d'en avoir toujours de reſte, au cas qu'on en trouvât quelque part. Voilà une brave fille, me dit-il ; je vous aime pour votre charmante véracité. Dites-moi préſentement où vous cachez ce que vous avez écrit, votre journal impertinent ? Monſieur, lui dis-je, je vous demande mille excuſes pour cet article. Fort bien, reprit-il : mais des mille je ne vous en accorderai pas une ; car enfin, je ſuis réſolu de tout voir, & de tout ſavoir. Cela eſt bien dur, monſieur, lui répliquai-je ; mais il faut abſolument que je vous diſe que vous ne les verrez pas, ſi je puis l'empêcher.

Nous avions été debout preſque tout ce tems ; mais il s'aſſit pour lors, & me prenant les deux mains ; c'eſt bien dit en effet, ſi vous pouvez l'empêcher, ma chère Pamela ; mais c'eſt ce que je ne vous permettrai pas d'empêcher. Dites-moi, ſont-ils dans votre poche ? Non, monſieur, lui dis-je avec un battement de cœur terrible. Je ſais, ajouta-t-il, que pour tout l'or du monde, vous ne me diriez pas un menſonge à brûle-pourpoint : mais pour des équivoques ! jamais jéſuite ne s'en acquitta mieux que vous. Répondez-moi donc ; ſont-ils dans quelqu'une de vos poches ? Non, monſieur. Ne ſont-ils pas autour de votre buſc ?

Non, repris-je : mais, de grace, monſieur, plus de queſtions : car me le demandaſſiez-vous un ſiècle, je ne vous le dirai pas.

Oh ! ajouta-t-il, nous avons un remède pour cela : je puis faire comme on fait dans les pays étrangers. Quand les criminels s'obſtinent à nier, on leur donne la torture juſqu'à ce qu'ils jaſent. Eh ! monſieur, m'écriai-je, y a-t-il de la généroſité & de la juſtice à ce que vous dites ? Je ne ſuis point coupable, & je ne confeſſerai rien.

Mon enfant, me dit-il, vous ne ſeriez pas la millième perſonne innocente qu'on auroit miſe à la torture : mais, dites-moi ſeulement où ſont vos papiers, & par-là vous éviterez la queſtion, comme les étrangers l'appellent.

La torture n'eſt pas en uſage en Angleterre, lui dis-je ; & j'eſpère, monſieur, que vous n'en amenerez pas la mode. C'eſt parler comme un livre, répliqua mon méchant maître : mais je puis vous nommer une autre punition, qui vaut bien celle de la queſtion. Quand un criminel ne veut pas parler, parmi nous autres anglois, nous le mettons en preſſe juſqu'à ce qu'il meure, ou qu'il dégoiſe. Ainſi, Pamela, c'eſt un ſupplice qui ne peut vous manquer, ſi vous ne parlez clair.

Cela eſt bien cruel & bien barbare, m'écriai-je les larmes aux yeux ! N'importe, reprit-il, je n'en reſſemble que mieux à votre lucifer, que vous di-

ſiez qui avoit pris ma forme. Après les horribles choſes que je vous ai faites, ſelon vous, il n'y a pas tant de quoi vous mocker ſur ceci; ce n'eſt tout au plus que laine du même drap.

Mais, monſieur, lui dis-je, mourant de peur qu'il n'eût dans l'idée qu'ils étoient ſur moi, ſi vous voulez être obéi dans une choſe auſſi injuſte, quoiqu'aſſurément ce ſoit la tyrannie même, ſouffrez donc que j'aille vous les chercher, & que je les rehiſſe encore; & je vous en laiſſerai voir le contenu, juſqu'à la fin de la triſte hiſtoire qui finit ceux que vous avez.

Je veux les voir tous, reprit-il, même ce qui regarde le tems préſent, ſi vous en êtes venue juſques-là; ou du moins ce qui eſt compris dans l'eſpace de cette ſemaine. Laiſſez-moi donc monter là-haut, lui dis-je, & voir ce que j'ai écrit, & juſqu'à quel jour il faut que je vous en montre: car vous n'exigerez pas, je l'eſpère, que je vous en laiſſe voir juſqu'au moindre iota. C'eſt encore ce qui vous trompe, reprit-il: mais dites-moi, Pamela, & ſur-tout ne biaiſez pas, ſont-ils *la-haut?* Ici mon battement de cœur redoubla; il vit ma confuſion. La vérité ſur toutes choſes, me dit-il encore. Eh bien donc, monſieur, puiſqu'il le faut, je vous avouerai que j'en ai caché quelquefois ſous de la terre ſèche dans le jardin, quelquefois dans un endroit, quelquefois dans un autre; & ceux

mêmes que vous avez en main, ont été plusieurs jours sous un rosier. Artificieuse coquine, me dit-il! qu'est-ce que tout cela fait à ma question? Sont-ils sur vous? Si vous m'obligez, lui dis-je, à les tirer de la cachette où je les tiens, derrière le lambris, ne me regarderez-vous point? Autre ruse, reprit-il! est-ce là répondre à ma question? J'ai visité là-haut jusqu'au moindre recoin de votre cabinet pour les trouver, mais inutilement; ainsi je veux savoir où ils sont. Or, dit-il, j'ai en tête qu'ils sont sur vous. Jamais de ma vie je ne déshabillai fille; mais je vais commencer par dépouiller ma jolie Pamela, & j'espère que je n'irai pas loin, avant que de les trouver.

Je ne veux pas être traitée de la sorte, m'écriai-je en pleurant amèrement! De grace, monsieur, considérez, (car il commençoit à détacher mon mouchoir de cou,) au nom de dieu, lui dis-je, faites réflexion..... De grace, Pamela, reprit-il sur le même ton, faites réflexion que je veux absolument voir ces papiers-là. Mais peut-être, ajouta-t-il, en faisant semblant de se baisser, qu'ils sont attachés autour de vos genoux avec vos jarretières. Quelle bassesse & quelle méchanceté inouies! Que voulez-vous que je fasse, lui dis-je en me jetant à ses genoux? que puis-je faire de mieux? si vous voulez, j'irai là-haut & vous les apporterai. Vous me les apporterez, reprit-il? sur votre honneur? sans

en rien ôter, ou ſans en rien détourner, pas même juſqu'au moindre chiffon? Je le ferai, en vérité. Sur votre honneur? Oui, ſur mon honneur, monſieur; & il me laiſſa monter toute en pleurs, le cœur outré de me voir traitée ſi cruellement. En uſa-t-on jamais avec quelqu'un comme il fait avec moi?

Je me retirai dans mon cabinet, & m'aſſis triſtement, ne pouvant digérer l'idée de livrer ainſi mes papiers. D'ailleurs, il falloit en quelque ſorte me déshabiller tout-à-fait; ce qui m'engagea à lui écrire en ces termes.

« Monſieur,

» Je ſais qu'il ne me ſervira de rien d'en venir » aux reproches avec un homme auſſi abſolu que » vous. Vous vous ſervez avec toute la cruauté ima- » ginable du pouvoir que vous avez ſi injuſtement » uſurpé ſur moi : mais qui vous a dit, monſieur, » que je n'ai pas aſſez de courage pour faire une » action qui vous pénétreroit du regret de m'avoir » traitée comme vous faites? C'eſt un procédé que » je ſupporte à peine, auſſi bien que l'idée de ce » que je pourrai endurer encore. Mais, graces à » dieu, de plus grandes conſidérations me retien- » nent. Quoi qu'il en ſoit, je vous tiendrai pa- » role, ſi vous inſiſtez après avoir lu ceci. Mais, » monſieur, permettez-moi de vous prier de m'ac- » corder un répit juſqu'à demain matin, afin que

» je puiſſe les parcourir, & voir quelles armes je » vous mets entre les mains contre moi. Alors je » vous donnerai mes papiers, ſans la moindre alté- » ration, addition ou diminution. J'oſerai cepen- » dant vous prier encore de m'en diſpenſer. Si vous » n'y conſentez pas, je ne vous demande que de » me les laiſſer juſqu'à demain matin. Mais ſi vous » me l'accordez, je le regarderai (tant eſt grande » votre dureté à mon égard!) comme une faveur » dont je vous ſerai très-obligée ».

Je jugeai bien que je ne ſerois pas long-tems ſans avoir de ſes nouvelles. Et en effet, il envoya la Jewkes me demander ce que je lui avois promis. Je la chargeai de lui rendre ce billet. Sa réponſe fut qu'il falloit abſolument que je lui tinſſe parole, s'il m'accordoit juſqu'au lendemain matin; mais qu'auſſi il exigeoit que je lui portaſſe mes papiers, ſans les lui faire redemander.

J'ôtai ma jupe de deſſous, & en découſis mes papiers avec le plus grand crève-cœur du monde. Il y en avoit un tas; & comme il pouvoit arriver que je ne les reviſſe jamais, je me réſolus de vous en écrire les ſujets en quatre mots.

Ils commencent d'abord par un détail de la manière dont j'eſſayai de m'évader par la fenêtre. « J'y marque enſuite comment je jetai ma jupe & » mon mouchoir dans l'étang; ma cruelle ſurpriſe, » en trouvant la ſerrure de la porte de derrière

» changée. Comment, en effayant d'escalader la » porte, je tombai par terre, & fus cruellement » meurtrie par les briques qui tombèrent sur moi » en se détachant. Comment je fus assez malheu- » reuse, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'échap- » per, & redoutant le cruel traitement qui m'at- » tendoit, d'avoir la pensée de me jeter dans l'eau. » Mes tristes réflexions là-dessus. Comment la » Jewkes me traita à cette occasion, quand elle » m'eut retrouvée. Comment mon maître pensa se » noyer en chassant. Mon inquiétude sur le danger » qu'il avoit couru, malgré sa conduite à mon » égard. Les rapports pleins de noirceur, par les- » quels la Jewkes voulut m'effrayer, en m'insinuant » que je serois mariée à un vilain suisse, qui, le » jour même des nôces, devoit me vendre à mon » maître. Les indignes discours qu'elle me tint, » en véritable prostituée. Mes craintes à la vue des » préparatifs qu'on fit pour la venue de mon maî- » tre. Leurs craintes mal fondées, que je méditois » de nouveau mon évasion, quoique je n'en eusse » pas la pensée; & les mauvais traitemens que j'es- » suiai de leur part à cette occasion. La redoutable » arrivée de mon maître; ses duretés excessives & » les insultes de la Jewkes. Ses soupçons sur M. » Williams & moi. Avec quelle indignité la Jew- » kes le sollicitoit au crime ». Je mis dans un pa- quet à part tous les papiers qui viennent jusques-là,

eſpérant qu'il s'en contenteroit. Mais dans la crainte que non, je mis dans un autre paquet les papiers ſuivans, ſavoir :

« Une copie des propoſitions qu'il me fait, de » me donner un tas d'or, de beaux habits, des bi- » joux & une terre de je ne ſais combien de revenu ; » & cinquante livres ſterling par an pour toute » votre vie, mes chers parens, à condition que je » ſerai ſa maîtreſſe, inſinuant que peut-être il m'é- » pouſera au bout de l'an ; le tout d'une baſſeſſe » exécrable, avec des menaces, en cas de refus, » de me perdre ſans m'en donner de récompenſe. » Une copie de ma réponſe, où je refuſe le tout » avec une juſte horreur, & où je finis par implorer » ſa bonté & ſa pitié en ma faveur, de la plus tou- » chante manière qu'il m'eſt poſſible. Détail de ſes » accès de colère, & des infames avis que la Jew- » kes lui donne à ce ſujet. Ses efforts pour me faire » venir dans ſa chambre, & mon refus d'y entrer. » Un tas de pauvretés & de menus caquets de l'in- » digne Jewkes à moi, où elle eſt auſſi méchante » qu'inſultante. Deux billets que j'écris, comme » pour les envoyer à l'égliſe, pour prier pour ſa » converſion & ma délivrance. Madame Jewkes me » les arrache, & les lui montre officieuſement. » L'aveu que je vous fais que, malgré ſa conduite, » je ne ſaurois le haïr. Mes inquiétudes ſur le » compte de M. Williams. Une invention abomi- » nable

» nable de mon maître pour me perdre, en demeu-
» rant déguisé dans ma chambre sous les habits de
» la servante qui couchoit avec la Jewkes & moi.
» Combien je l'échappai belle (j'en frémis encore
» quand j'y pense!) en tombant évanouie coup sur
» coup. Comment il parut touché du danger où
» j'étois, & s'abstint d'exécuter son horrible dessein,
» m'assurant qu'il ne commettroit pas la moindre
» indécence. Comment je fus malade un ou deux
» jours après, & ses manières obligeantes. Com-
» ment il m'engagea à pardonner à la Jewkes.
» Comment, après tant de bontés apparentes, il
» voulut en agir incivilement avec moi, & com-
» ment je l'évitai. Comment je lui en marquai
» mon ressentiment. Je vous écrivis ensuite com-
» bien il étoit bon & civil à mon égard, ses
» louanges sur ma conduite, & les grandes
» espérances qu'il me faisoit après cela concevoir
» de sa conversion sincère. De la trop tendre im-
» pression que cela avoit faite sur moi, & comment
» je commençai à me défier de ma propre foiblesse,
» & de l'estime que je lui témoignois, après avoir
» été si maltraitée. Son affreuse jalousie sur le
» compte de M. Williams, & comment je levai
» ses doutes. Comment, après m'avoir fait espérer
» qu'il porteroit sa bonté pour moi au suprême
» degré, il me fit déchoir tout à coup de mes
» espérances, & me quitta brusquement & avec froi-

» deur. Mes réflexions ſur cette nouvelle épreuve ».

Voilà la ſubſtance de ce qui s'eſt paſſé depuis le jeudi vingtième, juſqu'au mercredi quarante-unième jour de ma détention. J'étois réſolue de m'en tenir-là, quoi qu'il pût arriver: car il ne me reſte que le détail de ce qui s'eſt paſſé jeudi, vendredi, & ſamedi. Jeudi il partit pour aller à un bal à Stamford; vendredi arriva l'hiſtoire de la bohémienne; & ſamedi, qui eſt aujourd'hui, il eſt revenu de Stamford: & en vérité, s'il faut qu'il voye tout, je n'aurai guère le cœur d'écrire davantage.

Voilà donc deux paquets de papiers prêts à lui être délivrés demain matin. Il eſt bien vrai que je me ſuis donné carrière, & je ne l'ai pas épargné dans mes lettres: mais comme je n'ai rien écrit qui ne ſoit vrai, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même; je voudrois auſſi bien pour l'amour de lui que de moi, qu'il eût mérité un meilleur témoignage de ma part. Quoique je ne ſache pas ſi jamais vous verrez ce que j'écris, je veux vous dire encore que je vais, avant de me coucher, prier dieu pour vous, comme je n'y manque jamais, & comme je ſais que vous le faites toujours pour moi. Adieu, mes chers parens: bon ſoir.

DIMANCHE matin.

JE n'oubliai pas ce qu'il m'avoit dit, de ne le point obliger à me demander encore mes papiers ; & comme il en falloit venir-là, bon gré, mal-gré, je crus que je pouvois bien le faire d'une manière qui le convainquît que je ne voulois pas le déſobliger à deſſein ; quoique cela me parût encore d'aſſez dure digeſtion. J'avois donc mes deux paquets de lettres tout prêts ; & comme il n'alloit pas au ſermon du matin, il chargea la Jewkes de me dire qu'il étoit deſcendu dans le jardin.

Je ſentis que c'étoit un avertiſſement d'aller le trouver, & j'y allai : car comment m'empêcher de lui obéir à la baguette ? Cela me fait pourtant grand mal au cœur, tout mon maître qu'il eſt : mais je ſuis ſi totalement en ſon pouvoir, que je ne gagnerois rien à l'aigrir ; & ſi je lui manquois de complaiſance dans les bagatelles, mes refus dans les choſes importantes en auroient moins de poids. Je deſcendis donc dans le jardin. Comme il ſe promenoit dans une allée, j'en enfilai une autre, pour ne lui pas paroître non plus trop hardie.

Il me devina d'abord : Penſez-vous, dit-il, que je vous prierai de vous approcher ? Monſieur, lui dis-je, en traverſant l'allée pour le joindre, je ne

ſavois pas ſi, au bon jour d'aujourd'hui, je n'interromprois point vos méditations.

Avez-vous bien cru cela du fond du cœur, reprit-il? Je ne doute pas, monſieur, lui dis-je, que vous n'ayez quelquefois de bonnes penſées, quoiqu'elles ne roulent pas ſur mon compte. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t-il, ne penſer pas ſi avantageuſement de vous que je le fais. Mais où ſont les papiers? Je jurerois bien que vous les aviez hier ſur vous; car vous dites dans ceux que j'ai, que vous voulez enterrer vos écritures dans le jardin, de peur d'être viſitée au cas que vous ne puiſſiez pas vous évader. Cela me donnoit le plus beau prétexte du monde de vous viſiter, & je me ſuis reproché toute la nuit de ne vous avoir pas déshabillée pièce à pièce, juſqu'à ce que je les euſſe trouvés. Oh! ſi, monſieur, lui dis-je; ne m'effrayez pas davantage de l'idée que vous ayez jamais penſé cela tout de bon.

Vraiment! ajouta-t-il, je compte que vous ne les avez pas-là: car j'aimerois bien mieux avoir à les chercher moi-même, je vous en réponds.

Ce langage ne me plaiſoit nullement; & ne trouvant pas à propos de le relever: j'eſpère, lui dis-je en lui livrant mes papiers, que vous m'en diſpenſerez.

Ne badinons point, me dit-il: où ſont-ils? Il me ſemble que j'ai été bien bon hier au ſoir, de

condeſcendre à vos fantaiſies comme je le fis. Malheur à vous, ſi vous y avez rien ajouté ou diminué, & ſi vous n'avez pas tenu étroitement votre promeſſe! En vérité, monſieur, lui dis-je, je n'en ai ôté ni n'y ai ajouté rien. Voilà le paquet qui reprend la ſuite de mon malheureux projet d'évaſion & des horribles conſéquences qui ont penſé s'enſuivre. Il embraſſe juſqu'aux injurieux articles que vous m'envoyâtes par écrit; & comme vous ſavez tout ce qui m'eſt arrivé depuis, j'eſpère que vous vous en contenterez.

Il alloit parler; mais pour le détourner de la penſée de m'en demander davantage: je vous prie, lui dis-je, de lire les choſes avec des diſpoſitions favorables, au cas que ma plume ſe ſoit donné un peu trop de liberté.

Il me ſemble, dit-il en ſouriant, que vous devriez admirer ma patience, & être ſurpriſe de la bonté avec laquelle je veux bien lire des choſes où je ſuis ſi peu ménagé par une péronelle comme vous. J'ai été vraiment ſurpriſe, lui dis-je, que vous puſſiez ſouhaiter de voir mes impertinentes paperaſſes; & j'en ai conclu que c'étoit un très-bon ou un très-mauvais ſigne. Et quel eſt votre bon ſigne, me dit-il? Que cela peut à la fin produire un heureux effet ſur votre eſprit, lui répliquai-je, & vous mettre dans des diſpoſitions qui me ſoient favorables, en vous montrant juſqu'où va ma ſincérité.

Et le mauvais ſigne, ajouta-t-il ? Que ſi vous pouvez lire tranquillement, & ſans en être touché, mes réflexions & mes obſervations ſur le traitement que j'éprouve de votre part, j'en dois augurer que votre cœur eſt la cruauté même, & qu'il l'eſt de propos délibéré. De grace, monſieur, ajoutai-je, ne ſoyez pas fâché de la hardieſſe avec laquelle je vous dis ſi librement ma penſée. Peut-être, dit-il, vous êtes-vous moins trompée ſur votre mauvais ſigne que ſur le reſte. A dieu ne plaiſe ! répliquai-je.

Là-deſſus je tirai mes papiers. Les voilà, lui dis-je : mais ſi vous vouliez bien me les rendre ſans les décacheter, cela ſeroit vraiment généreux ; je le regarderois comme une grande faveur, & comme un préſage excellent.

Voilà, reprit-il, le cas que je fais de votre préſage : & tout de ſuite il rompit le cachet, & ouvrit les papiers. J'en ſuis au déſeſpoir, lui dis-je très-ſérieuſement, & en m'en allant. Où courez-vous ſi vîte, s'écria-t-il ? Monſieur, repris-je, je me retirois, pour vous donner le tems de les lire, ſi vous le trouvez à propos. Vous en avez davantage, me dit-il en les mettant dans ſa poche. Oui, monſieur, répondis-je ; mais vous ſavez auſſi bien que moi tout ce qu'ils contiennent. Mais, ajouta-t-il, je ne ſais pas comment vous repréſentez les choſes ; ainſi donnez-les-moi, ſi vous n'avez envie d'être viſitée.

Je ne saurois demeurer, m'écriai-je avec vivacité, si vous ne faites trêve à ce vilain mot-là. Mais aussi pourquoi m'en donner sujet, reprit-il ? Où sont les autres papiers ? Cruel homme que vous êtes, lui dis-je ! he bien ! les voilà, puisqu'il le faut absolument ; & là-dessus je tirai de ma poche & lui donnai le second paquet cacheté, avec cette étiquette : *Depuis les articles injurieux, & les cruels attentats, jusqu'au jeudi quarante-deuxieme jour de ma detention.* C'est apparemment jeudi dernier, reprit-il ? Oui, monsieur ; mais, ajoutai-je, puisque vous vous mettez sur le pied de vouloir lire ce que j'écris, je trouverai quelqu'autre moyen de passer mon tems : car je ne saurois écrire avec la même liberté, ni j'aurai jamais le front de mettre sur le papier ce qui ne pourra être lu que de vous, & non de ceux que je voulois instruire du triste détail de ce qui m'arrive ici.

Oui, dit-il, j'entends sur-tout que vous continuiez à écrire : & je vous donne bien ma parole que, dans les dispositions où je suis, voici les derniers de vos papiers que je demanderai ; à moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire. Et je vous dirai encore, ajouta-t-il, que si vous faites venir ceux qui sont chez votre père, & me les laissez voir, il y a cent contre un que je vous tendrai le tout. Ainsi je vous prie de le faire.

Ceci m'encourage un peu à continuer de grif-

fonner : mais, au pis-aller, je veux, lorſque mes papiers ſeront de quelque volume, trouver, s'il ſe peut, un moyen de les cacher, afin de pouvoir lui proteſter que je ne les ai pas ſur moi ; ce qu'auparavant je ne pouvois pas faire avec vérité, & qui redoubloit ſon envie de voir s'ils n'étoient pas ſur moi : envie qui m'avoit expoſée à ſouffrir d'horribles indécences.

Il me mena donc au bord de l'étang, s'aſſit ſur le talut, & me fit aſſeoir auprès de lui. Allons, dit-il, voici la ſcène d'une partie du projet d'évaſion que vous aviez formé, & le lieu où vous eûtes l'artifice de laiſſer ſur l'eau quelques-unes de vos hardes ; je veux jeter un coup-d'œil ſur cet endroit de votre récit. Permettez-moi donc de me promener à quelque diſtance, lui dis-je ; car je n'en ſaurois ſupporter l'idée. Ne vous éloignez pas, reprit-il ; & il ſe mit à lire.

A ce que je puis ſuppoſer, quand il en fut à l'endroit où je parlois de la chûte des briques ſur moi, il ſe leva, marcha vers la porte, conſidéra l'endroit de la muraille que j'avois rompu, & qui n'étoit pas encore réparé, revint vers moi toujours liſant, & ſans s'interrompre prit ma main, & la mit ſous ſon bras.

Vraiment ! dit-il, mon enfant, voilà un récit fort touchant. C'étoit un vrai coup de déſeſpoir, & ſi vous fuſſiez alors ſortie, vous auriez pu courir de

grands riſques ; car il vous failoit aller par des chemins très-ſolitaires ; & j'avois pris des meſures ſi juſtes, que de quelque côté que vous fuſſiez allée, vous ſeriez revenue entre mes mains.

Vous voyez, monſieur, lui dis-je, les riſques que j'ai préférés au malheur d'être déshonorée ; & j'eſpère que vous voudrez bien juger par-là de la ſincérité avec laquelle je vous ai toujours dit que mon honneur m'étoit plus cher que la vie. Romaneſque fille ! ajouta-t-il en continuant de lire.

Il me parut fort ſérieux à la lecture de mes réflexions ſur le malheur auquel dieu m'avoit fait la grace d'échapper. Et quand il en vint à mes raiſonnemens ſur ma réſolution de me jeter dans l'eau : promenez-vous devant doucement, me dit-il avec une ſi grande émotion qu'il tourna ſon viſage de l'autre côté pour me la dérober. Je me félicitai de ce bon ſigne, & commençai à n'avoir plus tant de regret qu'il vit cette triſte partie de mon hiſtoire.

Quand il eut lu mes réflexions, & mes actions de graces, de ce que j'étois échappée à moi-même, il mit les papiers dans ſa poche, & me prenant dans ſes bras : O ma chère fille ! me dit-il, votre triſte récit, & les aimables réflexions qu'il vous fait faire, m'ont touché ſenſiblement. J'aurois été vraiment miſérable, ſi vous aviez exécuté votre deſſein ; je vois qu'on vous a traitée avec trop de

rigueur ; & c'eſt le plus grand des miracles, que vous ayez pu réſiſter à tout ce que ce fatal moment vous inſpira.

Ma chère Pamela ! ajouta-t-il en me ſerrant tendrement, je dirai préſentement comme vous : éloignons-nous de ce malheureux étang ; je ne pourrois à l'avenir le regarder qu'avec peine, en penſant combien peu il s'en eſt fallu qu'il n'ait été fatal à ce que j'aime. Je voulois, dit-il, vous amener à mes fins par la terreur, ne pouvant en venir à bout par l'amour ; & je vois que madame Jewkes ne m'a que trop bien obéi ; puiſque la crainte de revenir chez moi, après avoir manqué votre coup, fut ſi grande, que votre courage y put à peine réſiſter ; & que vous penſâtes, pour éviter le traitement que vous redoutiez, prendre un parti qui vous auroit été ſi fatal.

Ah ! monſieur, lui dis-je, je ne ſaurois jamais aſſez bénir mes parens, & la mémoire de ma chère maîtreſſe, votre digne mère, pour les ſentimens de religion dans leſquels ils m'ont élevée ; car ſans cela, & ſans la grace de dieu, j'aurois, en plus d'une occaſion, fait des choſes au moins fort approchantes du déſeſpoir : & j'ai ceſſé de m'étonner comment de miſérables créatures, qui n'ont pas la crainte de dieu devant leurs yeux, & qui ſe livrent au découragement, viennent à ſe précipiter dans un abîme de perdition.

Allons, dit-il, ma chère, baiſez-moi, & dites que vous me pardonnez de vous avoir expoſée à tant de dangers, & laiſſée en proie à de ſi grandes angoiſſes. Si je demeure dans la diſpoſition où je ſuis, & ſi ces anciens papiers que je veux voir, & ceux que j'ai dans ma poche, ne me donnent aucun ſujet de changer de ſentiment, je tâcherai de défier le monde & ſes cenſures, & de récompenſer ma chère Pamela, ſi ma vie entière y peut ſuffire, de tant de cruels traitemens que je lui ai fait éprouver.

Tout ceci paroiſſoit le mieux du monde; mais vous verrez de quelle étrange façon la chance tourna entièrement: car le mariage ſuppoſé me revenant alors dans l'eſprit: Monſieur, lui dis-je, la pauvre Pamela eſt à cent lieues de mériter un ſi grand honneur; il ne feroit que lui attirer l'envie univerſelle, & à vous du déshonneur. Ayez donc la bonté, monſieur, de me permettre de retourner chez mes pauvres parens; c'eſt l'unique faveur que j'aye à vous demander.

Je le vis alors dans la plus terrible colère. Opiniâtre & mal-adroite Pamela, me dit-il! eſt-ce ainſi que vous répondez à mes bontés, & choiſiſſez-vous exprès les momens où une paſſion aveugle me rend indulgent, pour me marquer du mépris? Otez-vous de devant mes yeux; & apprenez à vous comporter auſſi bien dans le tems où l'eſpérance

vous rit, que dans un état de détreſſe; alors, & non plutôt, je pourrai daigner penſer que vous ſoyez au monde.

J'étois ſaiſie de frayeur, & j'allois parler; mais il frappa du pied, & me dit en fureur: Otez-vous d'ici, & au plus vîte: je ne ſaurois ſupporter une extravagance ſi romaneſque & ſi ſtupide.

Un mot, m'écriai-je, de grace, un ſeul mot! Mais il me tourna le dos dans la plus grande colère, & enfila une autre allée. Je me retirai, le cœur navré, dans la crainte d'avoir mal pris mon tems, au moment qu'il paroiſſoit ſi diſpoſé à relâcher de ſa rigueur. Mais ſi, comme je le craignois, ce n'étoit-là qu'une de ſes ruſes, pour amener ſur le tapis le mariage ſuppoſé, (car aſſurément il eſt pêtri de ſtratagêmes & d'artifices) il me ſemble que je n'étois point trop à blâmer.

Dans cette idée, je me rendis à mon cabinet, & j'écrivis toutes ces circonſtances, tandis qu'il ſe promenoit à droite & à gauche en attendant le dîner. Il eſt à préſent à table, penſif, chagrin & de mauvaiſe humeur, à ce que dit la Jewkes, qui me demande ce que je puis lui avoir fait. Me voilà derechef épouvantée de l'idée de le voir. Hélas! mes terreurs ne finiront-elles jamais!

[illegible]

Il est plus [illegible]
qu'on [illegible]
voyage. [illegible]
voudrois [illegible]

Mais, [illegible]
je vous [illegible]
d'un rang [illegible]
doit pas [illegible]
en [illegible]
condition [illegible]
tems, [illegible]
homme [illegible]
par [illegible]
n'osoit [illegible]
enfant; [illegible]
diction, [illegible]
qui [illegible]
volontés [illegible]
rang. [illegible]
naissance [illegible]
voir, [illegible]
ceux de [illegible]

En [illegible]
tout ceci [illegible]
part, [illegible]
Fort bien, [illegible]

ſortir d'ici ? La belle demande, reprit-elle ! & chez vous, chez votre père & votre mère. Seroit-il bien poſſible ? Non, non, lui dis-je, je ne ſaurois croire que je ſois aſſez heureuſe. Aſſurément, il y a encore quelque mauvais deſſein ſur le tapis : cela ne ſauroit être autrement. Quoi ! dis-je à la Jewkes, ſe pourroit-il qu'il eût déterré, pour mes péchés, une femme de charge plus mauvaiſe que vous ? Elle étoit outrée de colère, comme vous pouvez bien le penſer : mais je ſais qu'elle ne ſauroit être pire qu'elle eſt.

Elle monta une ſeconde fois dans ma chambre : Hé bien, dit-elle, êtes-vous prête ? Bon dieu ! m'écriai-je, que vous êtes preſſée ! Il n'y a pas encore un quart-d'heure que vous m'en avez appris la première nouvelle : calmez-vous, je ſerai prête dans un clin-d'œil ; car je n'ai pas grand équipage à emporter, & les bons amis dont je dois prendre congé dans cette maiſon ne m'y retiendront pas long-tems. J'étois pourtant aſſez ſotte pour ne pouvoir m'empêcher de pleurer. De grace, lui dis-je, deſcendez un inſtant, & demandez ſi je ne puis pas ravoir mes papiers.

Enfin, me voilà prête, & je n'attends que la réponſe qu'elle doit m'apporter ; ainſi je vais ſerrer dans mon ſein le peu d'écritures qui me reſte.

Je ne ſais que penſer, ni quel jugement porter

ſur tout ceci ; mais je ne croirai jamais être avec vous, que quand je me verrai à vos genoux, vous demandant à l'un & à l'autre votre bénédiction. Je ſuis pourtant chagrine de l'extrême colère où il eſt contre moi. Que lui ai-je donc dit de ſi provoquant ?

J'apperçois déjà la berline, les chevaux y ſont, & le terrible Colbrand eſt prêt à monter à cheval. Où tout cela aboutira-t-il ?

Lundi.

DE vous dire quel ſera le réſultat de ce qui m'arrive, c'eſt ce que je ne ſaurois faire. Mais me voici actuellement dans un pauvre petit village, preſque tout ſemblable au vôtre ; j'en demanderai le nom tantôt. Robert m'aſſure qu'il a ordre de me porter chez vous, mes chers parens. Oh ! s'il diſoit vrai ! s'il ne me trompoit pas une ſeconde fois ! Mais comme je n'ai autre choſe à faire, & que je ſuis sûre de ne pas fermer l'œil, ſi je vais ce ſoir au lit, je veux paſſer mon tems à écrire, & reprendre mon hiſtoire où je l'ai quittée, c'eſt-à-dire, à dimanche après-midi.

Madame Jewkes monta dans ma chambre, pour me rendre cette réponſe ſur mes papiers : Mon maître dit qu'il ne veut pas les lire encore, de

peur d'y trouver rien qui le touche au point de lui faire changer de réſolution. Mais s'il trouve qu'ils vaillent la peine de les parcourir, il vous les renverra après chez votre père. Voici, ajouta-t-elle, les guinées que je vous ai empruntées; car nous avons tous fini avec vous, à ce que je vois.

Vous repentez vous, me dit-elle, en me voyant verſer quelques larmes? De quoi, lui dis-je? Je ne ſais pas, reprit-elle; mais vous lui avez ſans doute lâché de vos traits de raillerie ordinaires; autrement il ne ſeroit pas ſi fâché. Oh! ajouta-t-elle en levant la main, tu as de la fierté; dieu ſait! mais j'eſpère à préſent que tu en rabattras. Je l'eſpère auſſi, madame Jewkes.

Eh bien, ajoutai-je tout de ſuite, me voilà prête. Je vais, dit-elle en levant le chaſſis de ma fenêtre, appeler Robert pour qu'il prenne votre porte-manteau; ſoldat & bagage, tout décampe: je ſuis ravie que vous vous en alliez. De vous répondre, lui dis-je, ce ſeroient paroles bien mal employées; mais, continuai-je en lui faiſant une profonde révérence, je vous rends mille graces des politeſſes pleines de vertu dont vous m'avez accablée: adieu; je ne veux ni porte-manteau, ni rien de plus que ce que j'ai apporté dans mon mouchoir, avec ce que j'ai ſur moi. Car j'avois pendant tout le tems de ma détention, porté les habits que je m'étois achetés, quoique mon maître

eût

vût souvent souhaité [illegible] & [illegible] événement, [illegible] & des plumes.

Je descendis, & comme je passois devant la salle, la Jewkes y entra. N'avez-vous rien à dire à la fille avant qu'elle s'en aille, dit elle à mon maître? Quoique je ne le visse pas, je lui entendis faire cette réponse: Qui vous a dit de l'appeler ainsi la fille, madame Jewkes? Je suis le seul ici qui ait lieu de se plaindre d'elle.

Je vous demande mille pardons, reprit l'infame; mais, si j'étois à votre place, après tout le [illegible] qu'elle vous a donné, elle ne s'en [illegible] payer le droit de sortie. Je vous ai déjà [illegible] plus me tenir ce langage, [illegible] Quoi! après les preuves que [illegible] ce qu'elle estime, [illegible] priver? Non, ajouta [illegible] l'entêtée qu'elle [illegible] honneur, & [illegible]

J'étois si [illegible] que j'ouvrit la [illegible] faisois, & [illegible] la porte, & [illegible] mon [illegible] mille [illegible] marquer [illegible] [illegible]

père & ma mère en feront autant ; & je prierai auſſi pour vous, pauvre abandonnée que vous êtes, ajoutai-je en m'adreſſant à la Jewkes.

Il me tourna le dos, entra dans ſon cabinet, & ferma la porte ſur lui. La précaution étoit aſſez inutile ; je n'avois garde de m'en approcher de plus près. Certes, je ne lui avois rien dit de ſi terrible, ni qui dût m'attirer ſon indignation juſqu'à ce point-là.

Croiriez-vous bien que je quittois cette maiſon à regret ? Je ne ſais ce qui me tenoit ; mais je ſentois quelque choſe de ſi ſingulier ! Mon cœur étoit ſi engourdi ! je me demandois à moi-même ce que j'avois. Auſſi, ce qui m'arrivoit étoit ſi fort contre toute apparence, que je crois que mon mal venoit de-là. Je me trouve pourtant encore toute je ne ſais comment. Seroit-il bien poſſible que je reſſemblaſſe à ces anciens iſraëlites pleins de murmures, qui regrettoient les oignons d'Egypte, après y avoir enduré l'eſclavage le plus cruel ? O mon cœur ! mon indomptable cœur ! je t'empêcherai bien de te livrer à de ſi étranges mouvemens, ſi je puis me revoir avec mes chers père & mère ; & ſi je m'apperçois que tu nourriſſes des ſentimens que tu devrois rejeter, ſois aſſuré que je te rendrai plus humble, ſi une étroite abſtinence, la prière, & la mortification peuvent y contribuer.

Cependant, ce dernier trait de ſa bonté m'a

touchée trop ſenſiblement : je voudrois preſque ne l'avoir point entendu ; & pourtant il me ſemble que j'en ſuis bien aiſe ; car je devrois, pour l'amour de lui-même, me réjouir d'avoir à en penſer tout le bien poſſible.

Je montai donc dans la berline, ce même carroſſe qui m'avoit amenée. Eh bien, monſieur Robert, dis-je au cocher, me voilà derechef en campagne, le vrai jouet des grands & de la fortune : je compte que vous avez vos ordres. Oui, mademoiſelle, me répondit-il. De grace, ne me traitez point de mademoiſelle, lui dis-je, & ne vous tenez pas ainſi le chapeau bas en parlant à une perſonne comme moi. Quand mon maître ne m'auroit pas ordonné d'avoir beaucoup de reſpect pour vous, je ne laiſſerois pas de vous en marquer autant qu'il m'eſt poſſible, ajouta-t-il. Vous avez bien de la bonté, lui dis-je, le cœur plein de ce que je venois d'entendre.

M. Colbrand monta à cheval avec des piſtolets aux arçons, & vint à moi, auſſi le chapeau bas, dès que je fus dans le carroſſe. Quoi ! lui dis-je, monſieur, venez-vous avec moi ? Je veux accompagner une partie du chemin, me dit-il, pour empêcher qu'il ne vous arrive aucun mal. Je penſe que vous le faites auſſi par vivacité, monſieur Colbrand, lui dis-je.

Je n'avois avec perſonne à qui dire adieu de

loin avec mon mouchoir, ni dont il me fallût prendre congé : de ſorte que je m'abandonnai à mes rêveries, ſans autre compagnie que mon bizarre cœur, que je n'avois jamais trouvé ſi étrange, ni ſi rétif.

Le carroſſe partit enfin ; & quand je fus au bout de l'allée d'ormes, dans le grand chemin, j'avois peine à m'imaginer que tout ce qui m'arrivoit n'étoit pas un ſonge. Peu d'heures auparavant je m'étois vue preſque dans les bras de mon maître, qui m'avoit dit mille choſes obligeantes, & avoit pris une part très-généreuſe aux maux qu'il m'avoit fait ſouffrir : je ne fais que lâcher une parole inconſidérée, & le voilà outré de colère contre moi : il me chaſſe de chez lui ſans autre forme de procès ; toute ſa tendreſſe ſe convertit en haine ; & au moment que je vous écris, je ſuis à pluſieurs milles de chez lui. Mais, ſi je vais vous retrouver, j'eſpère que tout ira bien derechef.

Bon dieu ! les étranges créatures que ſont les hommes, ou plutôt les gentilshommes ! car, quoique la pauvreté ait toujours été votre partage, vous, ma chère & digne bonne mère, & mon père, avez toujours fait & faites encore le bonheur l'un de l'autre. C'eſt pourtant une ſatisfaction pour moi de ce qu'il a eu la bonté de ne pas permettre à la Jewkes de parler mal de moi, & qu'il a dédaigné de ſuivre le conſeil odieux & indigne que cette

femme lui écrivoit. Oh! que cette misérable doit avoir l'ame noire! Vraiment ce n'est plus à moi de tant parler contre les hommes: car mon maître, tout méchant que je l'ai cru, ne l'est pas la moitié tant que cette femme-là. Il faut, en vérité, qu'elle soit athée, n'est-ce pas?

Nous ne pûmes gagner plus loin que le misérable petit trou où nous sommes; car il commençoit à faire nuit, & Robert ne s'étant pas dépêché comme il auroit pu le faire, il fut obligé de mal auberger ses chevaux.

M. Colbrand est fort civil à mon égard aussi bien que Robert. Je vois qu'il a attaché mon portemanteau derrière le carrosse. Je ne l'en avois pas prié; mais puisqu'il l'a fait, je n'arriverai pas tout à fait les mains vides.

Je vois bien que mon maître se défait entièrement de moi. C'est le soldat & le bagage qui décampent de compagnie, comme dit la Jewkes. En vérité, mon histoire fourniroit matière à un roman assez surprenant, si elle étoit contée comme il faut.

M. Robert vient de monter dans ce moment pour me prier de manger un morceau. Je l'ai remercié, & lui ai dit que je ne pouvois rien prendre. Je l'ai prié d'appeler M. Colbrand, qui est venu: mais ni l'un ni l'autre n'a voulu s'asseoir, ni mettre son chapeau. C'est bien se moquer d'une

pauvre fille comme moi. Je leur ai demandé s'ils avoient la liberté de me dire au juſte ce qu'ils avoient ordre de faire de ma perſonne; ajoutant que, s'ils ne le pouvoient, je ne les en prierois pas. Ils m'ont dit tous deux que Robert avoit ordre de me mener chez mon père; que M. Colbrand devoit me quitter quand j'en ſerois à dix milles, & prendre la route de l'autre maiſon de campagne, pour y attendre mon maître. Ils m'ont parlé l'un & l'autre avec tant d'aſſurances de ſincérité, qu'il faut bien que je les croye.

Quand Robert eſt deſcendu, l'autre m'a dit qu'il avoit une lettre à me donner le lendemain à midi, quand nous ſerions à la dînée chez les parens de la Jewkes, où nous devions nous arrêter. Ne puis-je pas vous prier, lui dis-je, de me la laiſſer voir ce ſoir? Il a paru me refuſer avec tant de répugnance, que j'eſpère d'en obtenir tantôt ce que je ſouhaite.

Enfin, mes très-chers père & mère, j'ai, à force de promeſſes d'être diſcrette, & de ne faire aucun uſage de la lettre en queſtion, obtenu de la voir. J'eſſayerai de l'ouvrir ſans rompre le cachet, & j'en prendrai copie tantôt; car Robert va & vient ſans ceſſe, y ayant ici à peine aucun endroit où l'on puiſſe être long-tems ſeule. Voici la lettre:

« Quand on vous rendra cette lettre, vous vous ſerez déjà conſidérablement rapprochée de la

» maison [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» Quoi qu'il en soit, je ne vous [illegible]
» mal; mais les vues dans lesquelles je vous [illegible]
» n'avant plus lieu, je n'ai pas voulu que vous
» restassiez chez moi une heure de plus qu'il n'étoit
» nécessaire, après la préférence peu généreuse que
» vous avez donnée à un autre sur moi, dans un
» tems où j'étois porté à passer par-dessus toute
» considération, pour vous rechercher dans des
» vues honorables. Je me suis convaincu que la
» chance avoit absolument tourné contre moi, &
» que j'avois plus à craindre de votre part, que
» vous de la mienne, puisque j'étois sur le point de
» prendre la résolution de défier toutes les censures
» du monde, & de vous épouser.

» Je vous ferai l'aveu d'une autre vérité; c'est
» que, si je ne m'étois pas séparé de vous comme
» j'ai fait, & que je vous eusse permis de rester
» jusqu'à ce que j'eusse lu votre journal, plein de
» réflexions sans doute, & jusqu'à ce que vous
» m'eussiez ensorcelé par les séduisantes raisons que
» vous savez si bien alléguer en votre faveur, il
» étoit à craindre que je ne tinsse mal la résolution
» que j'avois prise. Voilà, sans déguisement, la

» raiſon qui m'a déterminé à ne vous voir ni ne » vous entendre ; car je ne connois que trop bien » ma foibleſſe à votre égard.

» Mais je la vaincrai cette foibleſſe. J'eſpère » même l'avoir déjà fait, en réfléchiſſant combien » j'ai été ſur le point de la payer cher. Je ne vous » écris que pour vous dire, que je ſouhaite de tout » mon cœur que vous ſoyez heureuſe ; quoique » vous ayez cauſé tant de déſordres dans ma maiſon. » Je ne puis cependant m'empêcher d'ajouter, que » je ne ſerois point fâché que vous ne penſaſſiez » pas trop tôt à vous marier, & ſur-tout que vous » n'épouſaſſiez point ce maudit Williams. Mais » qu'eſt-ce que tout cela me fait à préſent ? Ma » foibleſſe m'oblige ſeulement à vous dire, que » comme je vous avois déjà regardée comme ma » femme, & que vous vous êtes ſitôt délivrée de » votre premier mari, j'eſpère que vous ne refuſerez » pas à ma mémoire une bienſéance que les plus » communes perſonnes obſervent, & que vous ferez » à mes cendres le compliment (& ce ſera ſans » doute un pur compliment) d'attendre une année » avant que de ſonger à vous engager une ſeconde » fois.

» Vos papiers vous ſeront fidellement rendus : » je paye ſi cher la curioſité que j'ai eue de les » lire, par la tendreſſe dont ils m'ont pénétré le » cœur pour vous, que vous ne vous trouveriez que

» trop bien vengée, si vous saviez ce qu'il m'a
» coûté.

» Je ne voulois écrire que quelques lignes, mais
» ma lettre est déjà longue. Je vais à présent
» m'efforcer de remettre de l'ordre dans mon
» esprit égaré, & de rappeler mes esprits qui
» assez à faire de remettre toutes choses en ordre
» dans ma famille, & de réparer les torts que
» vous avez faites à sa tranquillité. Je ne
» dirai que, quoique je vous pardonne, je ne
» jamais pardonner à ma femme
» tiques : il faut absolument que
» tombe sur quelqu'un.

» Je ne doute pas
» de ne parler
» nécessaire pour
» cas-là, je veux
» jusqu'à
» fuis

»

»

mettent mon ame à la torture. Il paroît que toute cette vilaine hiſtoire de la bohémienne, n'étoit qu'un conte dont on nous a amuſés l'un & l'autre, & qui m'a perdue entièrement : car, ſi j'ai ſenti ci-devant avec chagrin, que mon cœur étoit trop prévenu pour lui, aujourd'hui je me ſens vaincue ; pardonnez à la pauvre Pamela ; oui, je me ſens abſolument vaincue par tant de franchiſe, de tendreſſe & de généroſité. C'étoient-là les qualités que je craignois auparavant de ne pas trouver en lui ; & cette ſeule crainte me tenoit ſur la réſerve. Cependant, je n'avois nul ſujet de m'attendre à ce bonheur. Auſſi faut-il que je vous avoue, que je ne pourrai jamais penſer à aucun autre homme du monde qu'à lui. Quelle préſomption ! me direz-vous, & vous aurez raiſon ; mais l'amour ne dépend pas de la volonté : l'amour, ai-je dit ! Bon dieu ! j'eſpère que non ; ou que du moins il n'aura pas fait aſſez de progrès pour me rendre fort inquiète ; car je ne ſais ni comment il eſt venu, ni quand il a commencé ; mais, il s'eſt inſenſiblement ſaiſi de mon cœur, & a eu toutes les apparences de l'amour, avant que je fuſſe ce que c'étoit.

Je voudrois, puiſqu'il eſt trop tard, & que mon ſort eſt enfin décidé, n'avoir jamais lu cette lettre, ni ne l'avoir jamais entendu prendre mon parti contre l'indigne Jewkes ; car alors je me ſerois félicitée d'avoir évité ſi heureuſement les pièges

qu'il tendoit à ma vertu : mais à préſent ma pauvre ame eſt entièrement bouleverſée, & je ne lui ai échappé, que pour en être plus ſa priſonnière.

Mais j'eſpère que tout ira pour le mieux, & qu'à l'aide de vos avis & de vos prières j'aurai la force de ſurmonter cette foibleſſe. Ah! n'en doutez point, mon cher maître, je demeurerai plus d'un an dans un véritable veuvage, & comptez que ce ne ſera pas un ſimple compliment que je ferai à vos cendres. O le délicieux mot! qu'il eſt doux! qu'il eſt touchant! qu'il eſt tendre! que ne ſuis-je née ducheſſe, pour lui en marquer ma gratitude? Mais quand je ſerois née telle, il ne m'en auroit pas été moins impoſſible de ſatisfaire à une obligation, que je ſerois morte à la peine de payer, & que je n'aurois jamais pu remplir par des ſiècles du plus fidelle amour, & de la plus tendre ſoumiſſion.

Pardonnez, de grace, à votre pauvre fille. Je ſuis au déſeſpoir de me trouver ſi ſenſible à ce qui m'arrive aujourd'hui, & de me voir en proie à toute la foibleſſe de mon ſexe déjà foible par lui-même, & de ma jeuneſſe; à une ſenſibilité, qu'aucune de mes ſemblables n'a encore éprouvée, & trop forte pour que j'y puiſſe réſiſter. Ma réſignation à la volonté de dieu, & le fruit que je pourrai retirer de vos bons avis & de vos bons

emples, me mettront en état de surmonter une rude épreuve.

O mon cœur, mon perfide cœur! pourquoi me trahissois-tu de la sorte, sans me laisser pressentir les maux que tu t'apprêtois à me faire? Pourquoi te livrer en aveugle à un ennemi impitoyable, sans jamais me consulter un instant? Mais tu en souffriras le premier, & le plus cruellement; & tu le mériteras bien. O le plus traître de tous les cœurs! tu t'abandonnes lâchement, sans réserve, & sans en être sollicité: mais à qui cèdes-tu avec tant de foiblesse? à un homme qui m'a traitée impitoyablement; & tu ne le fais qu'après avoir si vigoureusement résisté aux attaques les plus violentes, les plus ouvertes, & par conséquent les plus dangereuses.

Après tout, il faut ou vous cacher ma foiblesse, ou rayer cet article de ma lettre. C'est à quoi je veux penser, quand je serai au logis.

Ce DIMANCHE *à onze heures du matin.*

NOUS venons de mettre le pied dans l'auberge tenue par les parens de la Jewkes. L'hôtesse, pour premier compliment, m'a demandé avec beaucou d'impudence comment je trouvois leur monsieu ... facieuse & insolente femme que vous êtes,

moi-même ? Colbrand m'a quittée, & eſt revenu comme un éclair m'apporter une lettre à mon adreſſe, dans laquelle il y en avoit une pour lui-même. Cela m'a paru ſingulier & m'a jetée dans un tremblement univerſel. J'ai fermé la porte, & j'ai eu la ſatisfaction, ô choſe inouie ! de trouver que la lettre contenoit les agréables nouvelles que voici :

« Je vois bien, ma chère Pamela, que c'eſt en » vain que je bataille contre ma tendreſſe pour » vous. Après votre départ, je n'ai pu réſiſter à » l'envie de m'occuper de la lecture de votre » journal. Mais quand j'y ai vu les manières cruelles » de la Jewkes à votre égard, après les tentations » affreuſes où elle vous avoit déjà expoſée, & les » bleſſures que vous vous étiez faites ; mais ſur-tout » votre inquiétude généreuſe pour moi, en appre- » nant le danger éminent que j'avois couru de me » noyer, dans un tems où ma mort eût été votre » délivrance, & où je vous avois comme miſe » dans la néceſſité de la ſouhaiter ; quand j'y ai vu » l'aveu charmant que vous faites dans un autre » endroit, de l'impoſſibilité où vous vous ſentez » de me haïr, malgré les duretés que vous avez » eſſuyées de ma part, aveu que vous faites avec tant » de douceur, de candeur & de naïveté, que j'oſe » en augurer que vous pourrez venir à m'aimer » un jour, ſans compter les autres endroits tou- » chans de votre admirable journal, j'ai commencé

» à me repentir de m'être ſéparé de vous. » Mais dieu m'eſt témoin que ce repentir n'a eu » pour motif rien de ce que vous appelez vues » illégitimes : c'eſt abſolument le contraire. Mon » regret empruntoit de nouvelles forces de la » manière dont vous m'avez quitté. Oh ! que je » me rappelle avec plaiſir tous les ſons de cette » mélodieuſe voix qui prioit pour moi à votre » départ, & qui me remercioit des réprimandes » que je faiſois à la Jewkes : les douces inflexions » en frappent encore mes oreilles. J'allai bien me » coucher, mais je ne dormis pas ; je me levai ſur » les deux heures, & j'ordonnai à Thomas de ſeller » un de mes meilleurs chevaux, tandis que je vous » écrirois cette lettre, & de partir au plus vîte pour » vous devancer.

» Permettez-moi, ma chère Pamela, de vous » prier de faire tourner bride à Robert pour vous » ramener ici, au moment que vous recevrez cette » lettre. Je ſerois moi-même monté à cheval, pour » avoir le plaiſir de vous accompagner dans le » carroſſe ; mais je ſuis vraiment indiſpoſé ; c'eſt, je » crois, du chagrin de m'être ſéparé comme j'ai » fait de celle qui eſt le ſeul délice de mon ame : » oui, je ſens à préſent que vous l'êtes, & que vous » le ſerez à jamais, en dépit de l'orgueil de mon » cœur.

» Vous ne ſauriez vous imaginer combien je me

ouverai obligé envers vous, ſi vous avez la bonté
: revenir. Cependant ſi vous ne voulez pas me
avoriſer juſques-là, vous ne ſerez gênée en rien,
comme vous pouvez le voir par l'incluſe, que
j'adreſſe à Colbrand, & que je n'ai point cachetée
» afin que vous puiſſiez la lire. Mais, ma chère
» enfant, épargnez-moi la confuſion de vous ſuivre
» chez votre père; car il faudra bien que j'en
» vienne-là, ſi vous continuez à vous éloigner,
» puiſque je ne ſaurois vivre un ſeul jour ſans
» vous.

» Si vous êtes la généreuſe Pamela que je
» m'imagine, (car juſqu'ici vous n'avez été que
» bonté quand je méritois le contraire,) montrez-
» moi par cette nouvelle preuve, un nouveau degré
» d'excellence dans votre caractère: montrez-moi
» que vous pouvez pardonner à celui qui vous
» chérit plus que lui-même; montrez-moi que
» vous n'êtes pas prévenue pour un autre. Une
» faveur de plus, ma chère Pamela, & je ſuis
» après cela toute reconnoiſſance: c'eſt de dépêcher
» M. Colbrand à votre père, avec une lettre pour
» l'aſſurer que tout ſe terminera heureuſement, &
» pour le prier de vous envoyer chez moi les lettres
» que vous avez trouvé le moyen de lui faire tenir
» par la voie de M. Williams. Quand vous aurez
» ainſi répondu à tous mes orgueilleux & peut-être
» pointilleux doutes, il ne me reſtera plus qu'à
» vou

» vous rendre heureuse, en me le rendant moi-
» même. Car il faut, quoi qu'il arrive, que je sois
» entièrement & uniquement à vous ».

Ce Lundi, à dix trois heures du matin.

Oh! comme mon cœur s'épanouit! comme je le sens palpiter! Il me semble qu'il veuille se plaindre à moi, des reproches que je viens de lui faire, de ce qu'il s'est livré au plaisir d'aimer un homme aussi charmant. Ne vas pas non plus être trop crédule, ô mon tendre cœur! Ce que nous souhaitons, nous le croyons aisément. Ce mariage supposé n'est pas encore bien prouvé faux: madame Jewkes, l'infâme madame Jewkes, peut encore travailler sur l'esprit de son maître: l'orgueil de son rang & de son cœur peut se réveiller; & un homme qui en si peu de tems a pu m'aimer premièrement, puis me haïr, puis me bannir de chez lui, & me chasser honteusement, & qui à présent m'envoie chercher de nouveau, & m'invite à revenir dans des termes si affectueux, un tel homme peut encore chanceler, & te tromper. Je ne te tiens donc pas encore pour innocent, ô trop facile cœur, qui crois si promptement ce que tu souhaites; tu chancelles & palpites; mais je t'avertis d'être mieux sur tes gardes que tu ne l'as été en dernier lieu, & de ne pas me faire céder implicitement & en aveugle aux mouvemens

flatteurs & séduisans que tu me fais sentir. Voilà les beaux discours que j'ai tenus à mon cœur, qui, tout le tems de ce dialogue, n'a été autre chose que Pamela elle-même.

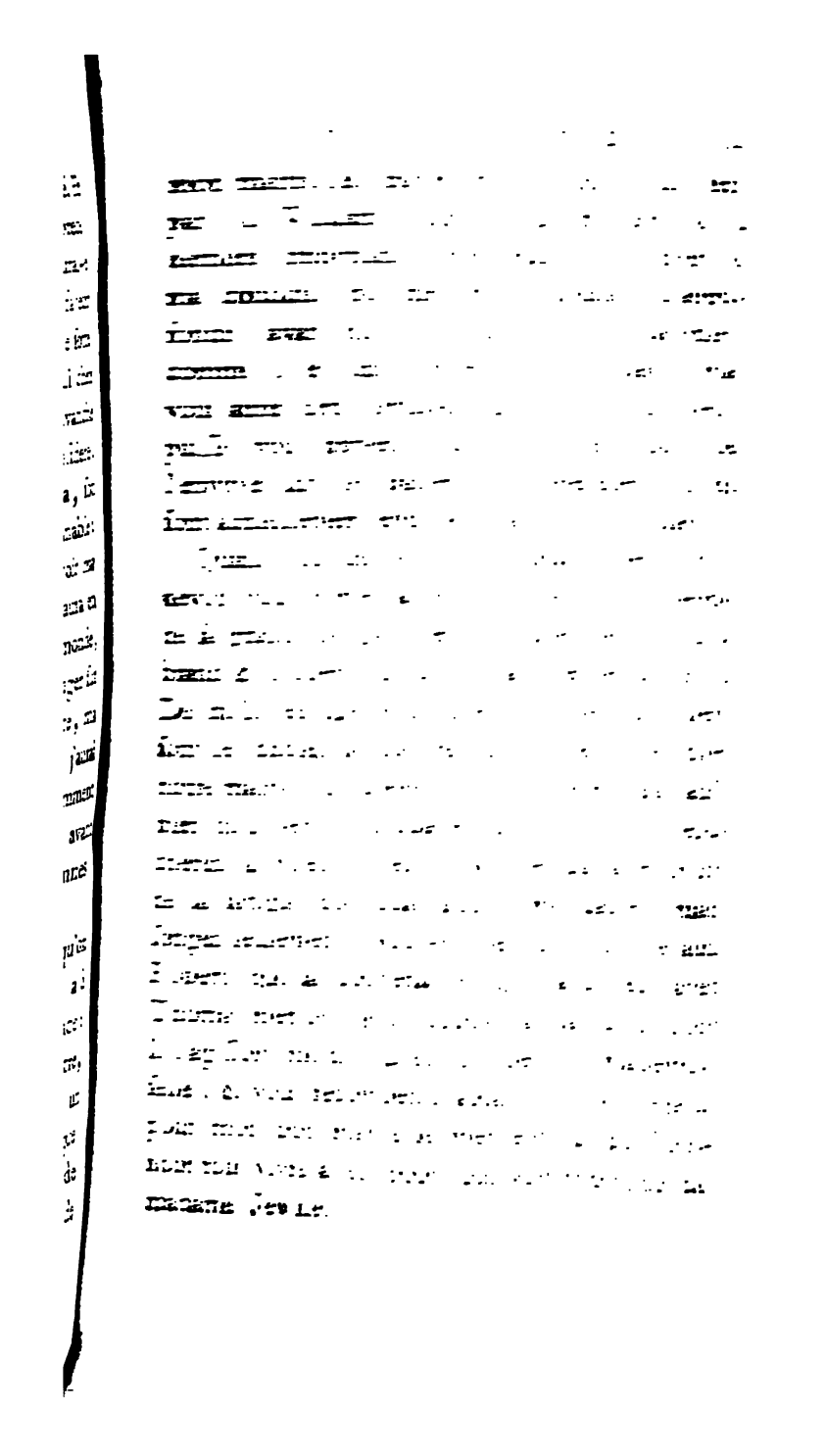
J'ai ensuite ouvert la lettre adressée à M. Colbrand. Elle contient ce qui suit :

« Monsieur COLBRAND,

» Je suis assuré que vous excuserez la peine que » je vous donne. J'ai, pour de bonnes raisons, » changé de sentiment, & demandé en grace à » mademoiselle Andrews de revenir au moment que » Thomas vous aura atteint. J'espère qu'en consi- » dération des motifs que je lui en allègue, elle » aura la bonté de m'obliger. Mais si elle refuse » de le faire, dites à Robert de suivre les ordres » qu'il a, & de la conduire chez ses parens. Si elle » a la bonté de revenir, en ce cas ; elle vous » donnera peut-être une lettre adressée à son père, » pour le prier de vous remettre quelques papiers » pour elle, lesquels vous voudrez bien lui apporter » ici, si la chose a lieu. Et au cas qu'elle ne veuille » pas vous charger de ladite lettre, vous reviendrez » ici avec elle, si elle veut bien m'accorder une si » grande faveur ; & cela, avec autant de diligence » que sa santé & sa sûreté pourront le permettre : » car je ne suis rien moins qu'en bon état. J'espère

à Robert de me ramener bon gré, malgré. Et n'eſt-ce pas-là un procédé tout différent du précédent? Si je le désoblige en cette occaſion, n'aurai-je pas l'air d'être, comme il dit, prévenue en faveur d'un autre? Ne ſera-ce pas en apparence une ſotte vanité de femme, de me faire ſuivre par lui chez mon père, comme ſi je voulois avoir ma revanche & le maltraiter à mon tour? Tout bien conſidéré, il faut le ſatisfaire: s'il en abuſe après cela, ſon lâche cœur en ſera doublement condamnable: mon ſort ſera pourtant bien cruel de voir ma crédulité paroître auſſi blâmable, qu'elle aura en effet l'air de l'être. Car le monde, le ſage monde, n'a jamais tort, & ne manque jamais de juger ſur l'événement. Si mon maître me maltraite, ma confiance pour lui ſera cenſurée: ſinon j'aurai infailliblement fait merveille. De ſavoir comment mes cenſeurs ſe conduiroient à ma place, avant que l'événement les eût juſtifiés, ou condamnés, c'eſt-là préciſément la queſtion.

D'un autre côté, je n'ai point dans l'idée qu'on doive obliger à demi; je crois que quand on a à faire les choſes, il faut les faire de bonne grace: ainſi je vous ai écrit ſelon les déſirs de mon maître, pour vous aſſurer que je vois les choſes dans un point de vue plus beau que jamais, & j'eſpère que tout aura une heureuſe iſſue: je vous y prie de m'envoyer par M. Thomas, valet de chambre de



J'étois étonnée de l'entendre parler de la sorte; car j'avois toujours eu soin de ne point commettre mon maître, ni même la méchante Jewkes, devant les bas domestiques. Je doute fort néanmoins que Robert eût tenu ce discours, s'il n'avoit pas compris par la commission de Thomas, & conclu de ma résolution pour le retour, que j'avois tout lieu de me fier à son maître; tant l'amour-propre est en possession du cœur des pauvres humains, qu'ils sont toujours prêts à changer avec la fortune!

Nous fûmes bientôt attelés, & je partis pour retourner d'où j'étois venue, dans l'espérance que je n'aurois pas lieu de m'en repentir.

Robert nous fit aller à toute bride; & quand nous arrivâmes à la petite bicoque où j'avois couché le dimanche au soir, il rafraîchit ses chevaux, & me dit que, si ce n'étoit pas trop de fatigue pour moi, il tâcheroit de gagner le logis avec le lever de la lune, parce qu'il n'y avoit entre le lieu où nous étions, & le village voisin de celui où nous allions, aucune auberge où l'on pût passer la nuit. Mais le cheval de M. Colbrand étant presque rendu, les mit en doute de ce qu'ils avoient à faire. Je leur dis donc, n'aimant pas à coucher sur une route, que si la chose étoit faisable, j'espérois pouvoir m'en tirer assez bien, & que M. Colbrand pourroit, au cas que son cheval vînt à lui manquer tout à fait, le laisser dans quelque maison, &

entrer dans le carroſſe. Ceci leur plut à tous deux, & à environ douze milles du logis, M. Colbrand laiſſa ſon cheval, ôta ſes épérons, ſes piſtolets, &c. & non ſans m'en faire mille excuſes, entra en grande cérémonie dans le carroſſe. Je n'en fus que mieux à mon aiſe; car j'étois preſque briſée à force de ſecouſſes, & d'avoir fait tant de milles en ſi peu d'heures. Néanmoins, malgré toute notre diligence, il étoit onze heures du ſoir quand nous arrivâmes au village voiſin de la maiſon de mon maître. Les chevaux commençoient à n'en pouvoir plus, auſſi bien que Robert; mais je lui dis que ce ſeroit dommage de nous arrêter n'ayant plus que trois milles à faire.

Nous gagnâmes la porte du logis vers une heure après minuit. Tout étoit déjà couché. Un des palefreniers courut demander les clés à madame Jewkes, & vint nous ouvrir. Les chevaux pouvoient à peine ſe traîner juſqu'à l'écurie; & moi je tombai en deſcendant de carroſſe, & crus avoir perdu l'uſage de mes membres.

Madame Jewkes deſcendit empaquetée dans ſes hardes, & leva les mains & les yeux au ciel, de ſurpriſe de me voir de retour: mais elle parut bien plus occupée du ſoin des chevaux que de moi. Pendant ce tems-là, les deux ſervantes deſcendirent, & je me traînai de mon mieux juſques dans la maiſon.

Mon maître, à ce que j'appris, avoit été fort mal; il avoit passé la plus grande partie du jour sur son lit, & Abraham, qui avoit succédé à Jean, veilloit auprès de lui. Comme il dormoit profondément, il n'entendit ni le carrosse, ni le bruit que nous faisions; car sa chambre est de l'autre côté de la maison, & donne sur le jardin. Madame Jewkes me dit qu'il s'étoit plaint de la fièvre, & qu'il avoit été saigné. Elle ordonna très-prudemment à Abraham, de ne lui pas dire à son réveil que j'étois de retour, de peur de le surprendre, & d'augmenter sa fièvre: elle défendit même de me nommer devant lui, jusqu'à ce qu'elle lui en fît elle-même l'ouverture sur le matin, quand elle auroit vu l'état où il étoit.

J'allai donc me coucher avec madame Jewkes, après qu'elle m'eût fait boire près d'une demi-pinte de vin brûlé, assaisonné d'épices qui le rendoient fort cordial. Il me parut admirablement restaurant, & me jeta dans un sommeil que je n'avois guère espéré.

Fin du Tome premier.